



Histoire romaine

Jules Michelet

LU AVEC [LIREGRATUITEMENT.COM](https://liregratuitement.com)

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

CHAPITRE V

Les Mercenaires en Italie. — Hannibal. 2i 8-202.

Ouvrir au genre humain une route nouvelle „ c'était aux yeux des anciens Ten^treprise héroïque entre toutes. L'Hercule germanique, le Siegfrifl des "Nihehingen y parcourut j dit le poète, bien des con^ trées parla force de son bras. La guerre seule a découvert le monde dans l'antiquité. Mais pour qu'une route frayée une] fois soit durable, il faut qu'elle réponde à des besoins moins passagers que cetrx de II. I

la guerre. Alezan jr6> *en ouvrant la Perse et l'Incle au commerce de la tjlrèce , a fondé plus de villes» qu'il n'en avait détruit. Les Grecs et les Phéniciens ont découvert les râtes de la Méditerranée, qui àt* puis, enferméd par les Romains dans leur empire > comme une route militaire de plus, est devenue la grande voie de la civilisation chrétienne. Ainsi, les routes tracées par les guerriers > suivies par les mar^ chands, facilitent peu à peu le commerce des idées, favorisent les sympathies des peuples , et les aident à reconnaître la fraternité du genre humain. Aussi, je Favoue, j'ai foulé avec attendrissement et respect cette route ouverte par Hannibal , fondée par les Romains ^ , restaurée par la France*, cette route sublime des Alpes , qui prépare et figure à la foi» la future union de deux peuples qui me sont si chers.

Dans sa marche de neuf mille stades depuis Car-^ thagène jusqu'à la frontière d'Italie , Hannibal voulait deux choses dont l'une rendait l'autre dififidle i s'ouvrir de gré ou de force un pas-

sage rapide pour prévenir les préparatifs de Rome, et, par la bonne iùtdKgence avec les naturels, établir des communi-

*)Qoi disaient très-bien : munin viam, •«-.'«(Général, disttt le gigan-^ teique Kléber à un petit homme qui fraya la route du Simplon , tous éteir grand comme le monde. »

cation» durables entre l'Espagne etlItalie. Il avait fait prendre d'avance tous les renseign^ nens né** cessaires sur les dispositions des che£s barbares^ aussi bien que sur leurs forces. Il emportait beaucoup d'argent pour répandre parmi ©ux, et acheter leur mobile amitié^ sans compter un riche fonds de paroles captieuses^ familières aux Carthaginois. Cependant^ dès le passage de l'Ebre^ il fut harcelé par eux^ réduit à les comJ:)attrre chaque jour^ souvent même à forcer leurs villages ^ et à laisser onze mille hommes pour les contenir^ Il n'en persista pas moins à employer les moyens de douceur. Au passs^e des Pyrénées^ trois mille Espagnols ne voulurent pas quitter leurK pays^ ni aller chercher avec Hannibal ces Alpes dont on leur di^t tant de choses efErayantes. Loin de s'en irriter^ il en ren-voya sept mille de plus.

Comme il sortait des défilés des Pyrénées (318), il rencontra tous les montagnards en armes. Il fit dire à leur chef qu'il voulait conférer avec eux, que de près on pourrait s'entendre ; que ce n'était pas tin ennemi, mais un hôte qui leur arrivait, qu'il ne craindrait pas d'aller les trouver, s'ils héritaient à se rendre dans son camp. Les Barbares se rassurèrent, vinrent^ et reçurent des présents. On convint que si les soldats de Carthage faisi^ient tort aux indigènes, Hannibal ou ses lieutenans en seraient juges i mais que les réclamations contre les

indigènes seraient jugées sans appel par les femmes de ces derniers ^ . Chez les peuples ibériens , comme chez ceux de la Gennanie y les femmes ^ moins emportées que leurs fougueux époux ^ étaient entourées de respects ^ et souvent invoquées dans les disputes^ comme une puissance sacrée de sagesse et de réflexion.

Les peuplades ibériennes pouvaient s'arranger avec les Africains^ rapprochés d'eux par les mœurs et peut-être par la langue. Mais les Gaulois ne voyaient qu'avec un étonnement hostile les hommes noirs du midi , ces monstrueux éléphants y ces armes et ces costumes bizarres. La dissonnance était trop forte pour les blonds enfans du nord^ aux jeux bleus et au teint de lait. La grande tribu des Volkes n'attendit point l'armée carthaginoise y ' elle abandonna le pays et se retira derrière le Rhône > dans un camp retranché par le fleuve^ . Il s'agissait de

' Plut. , Dt Yirt. mulier, — Polyaen. , VII , 50.

* Un peu aa-dessus d'ATignon , près d^on lies appelé U Pas\$nge, non loin de la route de Vienne à Chambéry , on trouTa au dernier siècle un bouclier qu^on s^empressa d'appeler le bouclier d'Hannibal. « Cette qualification, dit M. Letronne , Journal des Savons , 181^, fut d^abord donnée à ce monument, sur \ine simple conjecture des membres de F Acadén«.e des inscriptions. Cette conjecture aTait pour unique appui le lion et le palmier qu'on y Toit graTés , types qui se retrouvent sur des médailles carthaginoises. Les antiquaires s^accordent maintenant à reconnaître dans ces prétendus boucliers votifs , sans portraits ni inscriptions , des plats , ou mieux des plateaux , qui , sous le nom de ptnakesj lances , dise! et tympana ,

passer en présence d'une armée ennemie ce fleuve fougueux qui reçoit vingt-deux rivières et dont le courant perce un lac de dix-huit lieues sans rien perdre de son impétuosité. En deux jours, Hannibal sut rassurer ceux qui étaient restés en-nieçà du Rhône , leur acheta des barques , leur fit construire des canots et des radeaux, et faisant passer le fleuve un peu plus haut par Hannon, fils de Bomilcar, i mit le camp des Volkes entre deux dangers. Au moment où parurent les signaux allumés par Hannon, l'embarquement commença; les gros bateaux placés au-dessus du courant servaient à le rompre ; les cavaliers les montaient, siutenant par la bride leurs chevaux qui passaient à la nage ; il y avait à bord d'autres chevaux tout bridés et prêts à charger les barbares ; les éléphants étaient sur un immense radeau couvert de terre. Quant aux Espagnols, ils avaient passé hardiment avec Hannon sur des outrés et des boucliers. Déjà les Gaulois entonnaient leur chant de guerre , et agitaient leurs armes sur leur tête, lorsqu'ils voient derrière eux leur camp tout en flammes. Les uns courent pour sauver leurs

ornaient les buffets des riches. Ib y faisaient graver des sujets souvent fort compliqués , témoin le prétendu bouclier de Scipion. Du reste , il serait constaté que ce plateau est un bouclier votif carthaginois , - qu'un Semblable monument pouvant , dans l'espace de deux mille ans , avoir été transporté là 4e fort loin , ne prouverait pas plus , aux yeux de la critique , qu'« les médailles cartha^noises trouvées sur le' grand Saint-Bernard. »

femmes et leurs enfans ; }e\$ autres persistent et sont bientôt dispersés.

Cependant les Romains^ qui croyaient encore Hannibal aux Pyrénées, apprennent qu'il est sur le Rhône. Le consul P. Corn.

Scipion débarque en hâte à Marseille , et envoie à la découverte trois cents cavaliers, guidés par des Marseillais. Hannibal avait dans le même but détaché cinq cents Numides. Les Italiens eurent davantage et en présence gèrent Theureuse issue de la guerre. Hannibal d'après le conseil des Boïens d'Italie qui lui avaient envoyé un de leurs rois , se décida à éviter l'armée romaine , pour passer les Alpes avant que la saison les rendît impraticables, et il remonta le Rhône* pendant quatre jours jusqu'en la hauteur de Risère.

Lorsque l'on entre dans ce froid et triste vestibule des Alpes que les anciens appelaient pays des Aubrotes, et dont fait partie la pauvre Savoie, on est frappé de voir tout diminuer de taille et de force, les arbres, les hommes, les troupeaux. La nature semble se resserrer et s'engourdir comme à l'approche de l'hiver; elle est long-temps chétive et laide avant de devenir imposante et terrible. Comme il allait du Rhône à ces montagnes , Hannibal fut pris pour arbitre entre deux frères qui se disputaient la royauté; il décida pour l'aîné, conformément à l'avis des vieillards de la nation et

reçut de son nouvel ami les vêtements dont les Africains allaient avoir si grand besoin

Enfin Ton découvrit les glaciers au-dessus des sapins. On était à la fin d'octobre et déjà les chemins avaient disparu sous la neige. Quand les hommes du midi aperçurent cette épouvantable désolation de l'hiver leur courage tomba. Hannibal leur demandait s'ils croyaient qu'il y eût des terres qui touchassent le ciel? si les députés des Boïens d'Italie qui étaient dans leur camp , avaient, pris des ailes pour passer les

Alpes? si autrefois les Gaulois n'avaient pas franchi les mêmes montagnes avec des femmes et des enfans ?

Pour comble de terreur > on voyait les pics couverts de moatdards qui. attendaient l'armée pour Irécraser. Nul autre passage; d'un coté des roches escarpées „ de l'autre des précipices sans fonds. Hannibal dressa son camp , et ayant appris que les montagnards se retiraient la nuit dans leurs villages il. passa avant le jour dans le; plus profond silence , et occupa avec ses troupes légères les hauteurs qu'ils avaient quittées. Le reste de l'armée n'en fut pas moins attaqué. Les Barbares habitués à se jouer des pentes les plus rapides , y jetèrent un affreux désordre > et perdirent leurs traits, et par leur désordre. ces sauvages qui se répétaient d'échos en écho

*Tit. WT.,lib.XXI, c. SI.

Les chevaux se cabraient les hommes glissaient ; tous se heurtaient s'entraînaient les uns les autres. Les soldats les chevaux, les conducteurs des bêtes de somme roulaient dans les abîmes. Hannibal fut obligé de descendre pour balayer les montagnards.

Plus loin les députés d'une peuplade nombreuse viennent à sa rencontre et lui offrent des vivres , des guides des otages. Hannibal feint de se confier à eux et n'en prend que plus de précautions. En effet lorsqu'il arrive à un chemin étroit que dominaient les escarpemens d'une haute montagne , les Barbares l'attaquent de tous les côtés à la fois , coupent l'armée, et parviennent à isoler pour une nuit entière la cavalerie et les bagages. Moins inquiet désormais, Hannibal parvint au bout de neuf jours au sommet des Alpes. *

Après y avoir campé deux jours , Hannibal se mit à la tête de l'armée , et parvenu à une sorte de promontoire d'où la perspective était immense, il fit faire halte à ses soldats. Il leur montra l'Italie et le magnifique bassin du Pô et des Alpes. En franchissant les remparts de l'Italie, leur dit-il, ce sont les murs même de Rome que vous escaladez. Et il leur montrait du doigt , dans un lointain , le côté où devait être Rome. Je ne puis m'empêcher de citer, à côté des paroles d'Hannibal, celles qu'une situation analogue inspira au plus grand général des temps modernes. « Ce fut un spectacle sublime

que l'arrivée de l'armée française sur les hauteurs de Montezemolo ; de là se découvraient les immenses et fertiles plaines du Piémont. Le Pô, le Tanaro et une foule d'autres rivières serpentaient au loin : une ceinture blanche de neige et de glace d'une prodigieuse élévation , cernait à l'horizon ce riche bassin de la terre promise. Ces gigantesques barrières qui paraissent les limites d'un autre monde , que la nature s'était plu à rendre si formidables , auxquelles l'art n'avait rien épargné, venaient de tomber comme par enchantement. Hannibal a forcé les Alpes, dit le général français, en fixant ses regards sur ces montagnes } nous , nous les aurons tournées »

Le revers italique des Alpes se trouva beaucoup plus raide et plus court que l'autre. Ce n'étaient que des rampes étroites et glissantes qu'on osait à peine descendre, en tâtonnant du pied et s'accrochant aux broussailles. Tout à coup on se trouva arrêté par un éboulement de terre qui avait formé un précipice de mille pieds. Il n'y avait pas moyen d'avancer ni de reculer; il était tombé de nouvelles neiges sur celles de l'hiver précédent. La première, foulée par tant d'hommes, fondait sur l'autre et formait

un verglas j les hommes ne pouvaient se soutenir, les bêtes de somme brisaient la glace, et y restaient engagées comme dans un piège. Il fallut

Mémoires de Bonaparte , campagne d'Italie.

tailler un chemin ^ans le roc vif ^ en employant le* fer et le feu K

* Qotnt k l'esploi du TÛiaigre , F". dansOduc la réfutation <ie Tite-Iir.. et d'Appien.

Ce sommet susceptible d^nn. campement , ce promontoire efc cette tuc deSs. plaines^de TltaUe , enfin cette descente si rapide ne conviennel guère quU«- ' MonMiCnis. La tradition, des montagnards veut qu^Hannibal y ait passé (Ijm nuza, p. 423). Grosley disait , en 1764 : a. La descente en Italie est telle que Tite-Live la décrit : -^ Ofpnts ferè via prœceps, angustaf iubnca... L'Arche que l'oq, côtoie en montant: nous étonoiV pai; U Mpidité de son^ cours, mais, c'est une eau d^étang en comparaison de lu Petite-Doire que Ton suit en descendant... Le cheinin de cette descente es^ uq zigzag à angles^^ très^aigus, ménagés et distribués ayec le pki& graod soiu ^ nos porteurs^, affluent là-dessus aussi Titp que les plus habiles porteurs sur le payé de Paris... Pour abrégér le chemin, ils ft-anchi^saicQt par enjambement lit pointe des angles j et, dans ces instaos, nousd la cÎTièrè qui npus portait ,. nous trouTÎQDS qnekpiefoi^ suspendus au^essus d'un, précipice de deux oa-^ trois mille pieds de profondeur perpendiculaire... Celte^ descente est_pour>x les Toyageurs comme une tempête qui les jetle enJtalie. »,

Sur le passage des Alpes par Sai^nibal , ^, Lac«uza. Histoire dupa\$»^ sage , etc. , 4826. -*. Leironne , Journal àe\$ Saçtuut

f84\$, pageAl^ et 753. -* J. A. Delpe , Histoire du passage , etc. GenèTC , 4 84 8. -^ Idem par Fortia dTrban , 4 824 . -«p^ Idem par "Whkaker, LondreS; , 4 794. ^- F. G. de Vandoncourt , Histoire des Compagnes d'Hannibal en Italie y Hilan , 4842. — De Saussure, Voyage dans les Alpes ^ tpm. ^ . et 5. — J. F. Albani»- Beaumont, 4806 , tom. 4 et 2.

« Je traversai moinnême Fétrôit sentier qui conduit au sommet du Lau^ laiet (route du Mont-Genèvre). C'était le 3 novembre , époque qbi est k, peu près odle oik Hannibal p«ua les AJ^ . H était, depuis son sommet jusqu'à sa base , entièrement couvert de glace et de neige \ tout chemin avait disparu \ Ton ne trouverait pour se diriger que quelques perches plantées de . distance en distance, et souyent mon gui^e , habitant du pays , s'y trompait loi-même. Lorsqu'à ces époques, U tourmenteii'coX foudre sur ces régions

Il desf^endit ain^i en Italie, cinq mois après son départ de Carthagène ; le seil passage des Alpes lui avait coûté quinze jours. Son année était réduite à vingt-six mille hommes^ savoir : huit mille fantassins espagnols , douze mille Africains et six mille cavaliers^ la plupart Nunûdes; il fit graver cette énumération sur une colonne près du promontoire Ladnien ^ . Ce petit nombre d'hommes était dans un état de maigreur et de délabrement hideux. Les éléphants et les chevaux avaient tant pâti de la faim^ qu'ils ne pouvaient se soutenir. Il avait, dit-il lui-même à l'historien Cincius;^ son prisonnier^ perdu

âevées , eOe emporte toat, hommes et mulets, au milieu des tou-billoiis de Bdge qu'elle faôt Toler , et règne sur ces han^urs avec nue fbreur et des ra* Tages qq^il faut aTcôr tus pour s'en faire udc idée* n Laitun , p. 60.

Le passage swTaul doniwxa quelque idée de Thorreur de ces goriges., « ÀTaot d*y arrÎTer , ou trayersait uoe gorge étroite , au fond de laquelle se précipitent les eaux d^uo errent... Les ayalanches et les ouragans auxqneb les babitans de eetto TaBée sont exposés durant rhiTer, sont tds, qne dans une nuit it arrlye souvent qne le» liabitations dispandssent soQs la neige , dont la hauteur es^ quelquefois de quinze à vingt pieds.,. Les habitans sortent de chei em. à Tentrée de Thiver , et vont soit en Piémont , soit en France où ils exercent 1^ professions de frotteurs , commission- ■ aÎTei , portefiôx et oolporteur:»» et ils fentrent an commencement de chaque priotemps... Ce sentier scabreux, qui n'est praticaUe que pendant quelques^, mou de Tannée , n'est guère fréquenté que par des contrebandiers et desi déserteurs. » (Albanis-Beaumont, Description 4€s Alpes ^c^fues et coitiennes , tome II , p. 6.40-3t.)

' Folyb. , ni.

trente-six mille depuis le passage du Rhône jusqu'à son arrivée en Italie K '

Quand on compare cette poignée dliômmes qui lui restaient aux forces que Rome pouvait alors lui opposer^ l'entreprise d'Hannibal semble plus audacieuse que celle d'Alexandre. Nous avons dans Polybe, liv. II, l'énumération des troupes que les diÉférens peuples de l'Italie tenaient à la disposition des Romains sept ans auparavant, lorsque l'on s'attendait à une invasion générale des Gaulois :

« Les registres envoyés au sénat portaient quatrevingt miUe hommes de pied et cinq mille chevaux , parmi les Latins ; chez les Samnites , soixante^ix mille fantassins et sept mille chevaux. Les

Japyges et les Mesapyges fournissaient cinquante mille fantassins et seize mille cavaliers ; les Lucaniens trente mille hommes de pied et trois mille chevaux. Les Marses, les Marrucins, les Freirtans, les Vestins, vingt mille hommes de pied et quatre mille chevaux. — Dans la Sicile et à Tarente, il y avait deux légions y opposées chacune de quatre mille deux cents hommes de pied, et de deux cents chevaux. — Les Romains et les Campaniens faisaient ensemble deux cent cinquante mille hommes d'infanterie et vingt-trois mille cavaliers. — L'armée campée devant Rome était de plus de cent cinquante

• Tit.-Liv., XXI, 38.

mille hommes de pied et de six mille chevaux. — De plus on tenait prêt de peur d'être surpris un corps d'armée de vingt mille piétons romains et de quinze cents chevaux y de vingt mille piétons des alliés et de deux mille hommes de cavalerie. En sorte que ceux qui pouvaient porter les aunes tant pour les Romains que parmi les alliés, s'élevaient à sept cent mille hommes de pied et soixantedix mille cavaliers »

Il faut avouer que tous ces peuples disposés à se lever en masse pour repousser l'invasion des Gaulois ne l'étaient point également à combattre Hannibal qui se présentait comme le libérateur de l'Italie.

Le premier plan du sénat avait été de porter la guerre en Afrique, d'envoyer une seconde armée en Espagne ; une troisième dans la Gaule cisalpine. La célérité d'Hannibal obligea Rome de rappeler la première armée de Sicile. Les Boïes et les Insubres (Bologne, Milan), poussés à bout par la fondation des deux nouvelles colonies de Plaisance et de Crémone, jetées entre

eux sur le cours du Pô, avaient battu le prêteur Manlius dans une forêt près de Mutine (Modène). Ils se trouvèrent avoir conquis

' Je soupçonne dans cette énumération beaucoup d'exagération et de doubles emplois.

eux-mêmes cette indépendance qu'ils n'avaient espérée recouvrer qu'en appelant Hannibal.

Aussi lorsque celui-ci descendit des Alpes avec une armée exténuée de faim et de fatigue aucun de ses alliés ne vint à sa rencontre pour lui donner des renforts ou des vivres. Les premiers Gaulois qu'il rencontra furent les Taurins ennemis des Insubres. Il prit et saccagea leur principale bourgade pour essayer de jeter la terreur dans l'esprit des Gaulois. Rien ne bougeait encore et l'armée romaine était arrivée sous la conduite de Scipion. Hannibal au lieu de dissimuler à ses siens le danger de leur situation la leur découvrit tout entière. Il range l'armée en cercle fait amener quelques jeunes montagnards prisonniers, qu'il avait fait à dessein souffrir de la faim et mourir de coups. Il fait jeter devant eux des armes pareilles à celles dont leurs rois se servaient dans les combats singuliers, des chevaux de riches familles gauloises, et il leur propose de combattre entre eux pour se disputer ces prix; les vainqueurs seront libres et les vaincus se trouveront aussi affranchis par la mort. Tous bondirent de joie et coururent aux armes. Hannibal se tourne alors vers les siens : « Vous avez vu, dit-il, votre propre image. En face de nous entre le Pô, les Alpes et les doux mers il vous faut combattre. Vous savez le chemin que vous avez fait depuis Carthage ; tant de combats et de

montagnes et de fleuves ! Qui serait assez stupide pour espérer qu'en fuyant il reverrait sa patrie? Jusqu'ici y parcourant les monts déserts de la Celtibérie et de la Lusitanie ^ vous n'avez guère eu d'autre butin que des troupeaux. Ici^ le prix du <x>mbat^ c'est la riche Italie^ c'est Rome. Tout sera pour vous, corps et biens.... » Et il leur promit de les établir à leur choix en Italie, en Espagne ou en Afrique, de les faire même citoyens de Carthage, Vils le demandaient. C|e dernier mot, qui peut^tre indiquait un grand projet d'Hannibal , était pour la cupidité des mercenaires le plus ardent aiguillon. H prit alors une pierre, écrasa la têteWun agneau, et s'écria : « M'écrasent ainsi les dieux, si je manque à mes promesses ^ !

La première rencontre lui fut favorable*. Dan^

• Polyb., m. — Tit.-LiT, XXI , 45.

^ Dans ce fait , et en général dans toute cette histoire, nous avons Sapprimé beatieoip de ^ëlaUs stratégiqnei. L'art de la guerre a teDement changé, ^'me grande paitie de «es détâib sont ûunteOîgîbles atyourdlini. Méma^ fiaï de Sotnie^Héiènê , mars 4 84 6 , second Tolume : « L'Empereur d.'-^ sait encore qu^il trouvait dans RoUin, dans César même, des circonstances de la guerre des Gaules qu^il ne pouvait entendre. Il ne comprenait rien i TittTasIon des fidvétiens, atf chemin qu'ils prenaient , au but qu'on leur donnait , au terapè qu'ils étaientà passer la Saône , à la diligence de César <|ai avait le tempe d'aller en Itifie chercher des^gions aussi loin qu'Aqaî« lée , et qui retrouvait le» envahiasseurs encore à leur passage de la Saône , etc^ -* Qu'il n'était pas plus haka de eomprendre la Hundère Rétablir des quartiers d'hiver qui s'éteii^tént de Trêves k Vannes. Et comme nous nous

une reconnaissance qu'Hannibal et Scipion poussaient eux-mêmes sur les bords du Tésin, les cavar liers de Scîpion furent enfoncés par les Numides , dont les chevaux", rapides comme Féclair, ne portaient ni selle ni mords. Jje consul blessé fut ^uvé par im esclave ligurien. D'autres historiens ont trouvé plus beau d'en donner l'honneur au j^une fils de Scipion , alors enfant de quinze ans , qui a bien assez de la gloire d'avoir vaincu Hannibal , et terminé la seconde guerre punique.

Scipion se retira derrière le Pô, derrière la Trébie, abandonnant aux ravages les terres des Gaulois, qui restaient fidèles aux Romains. Mais l'autre consul, Sempronius, plus touché du malheur des alliés et de l'honneur de Rome^ passa la Trébie^ grossie par la fonte des neiges, et jeta une armée affamée et transie dans les embûches où l'attendait Hannibal. Les Gaulois de l'armée romaine furent écrasés par les éléphants. Les Romains eux-mêmes furent enveloppés. Trente mille hommes restèrent sur le champ de bataille. Hannibal au contraire

récriions aussi sur les travaux immenses que les généraux obtenaient de leur^ soldats, les fossés, les murailles, les grosses tours^r ^ galeries, etc..» ^Empereur observait qu'aftrs tous les efTorts s'employaient en confection c^ sur les lieux mêmes , au lieu que de nos jours ils consistaient dam le transport. Il voyait d'ailleurs que leurs soldats travaillaient en effet plus que les nôtres. Il a le projet de dicter quelque chose là^lessus. u

to^àtäic guère peréa que des Gaulms , prës(pi^«ucaii Ëspagaol , ni Africain.

La victoire de la Trébie donna tous les Gaulois pour auxiliaires au général carthaginois. Son armée se trouva portée sur-le-

champ à quatre-vingt-dix mille hommes. Gonaissànt la mobilité des Barbares[^] il voulait profiter du moment, passer en Etrurie[^], et se présenter comme un libérateur aux Étrusques^{*}, aux Samnites[^] aux Campaniens, aux Grecs, à tous ces peuples si durement traités par Rome. Il renvoyait libre et sans rançon tout allié des Romains[^] tandis qu'il tenait ceux-ci au cachot, leur donnant à peine, le nécessaire et les chargeant d'outrages[^] et d'opprobres[^] Mais on ne passe pas aisément les Apennins pendant l'hiver. Il y fut accueilli par un de ces froids ouragans[^], qui s'élèvent alors fréquemment dans les montagnes.

Il faut donc passer le reste de l'hiver dans les fanges de la Gaule cisalpine['], au milieu d'un peuple qui avait espéré s'enrichir en suivant Hannibal dans le midi, et qui se trouvait lui-même affamé par son armée. Leur impatience devint si féroce, que plus d'une fois les chefs conspirèrent sa mort. Pour

^{*} Fl I[^]olyb. , III , ayant et après la bataille de Trasymène.

['] Tit.-LIV. , XXI , 58. — /[^]. aussi Voyage de Simon, et Lullia de ChâteauYieux.

• Polyb. , III.

tromper les assésins[^] il s'était avisé de changer chaque jour de vêtement, de coiffure, se déguisant même avec de faux cheveux , apparaissant tantôt comme un jeune homme, tantôt comme un vieillard ou un homme mûr. Ces surprises occupaient l'esprit mobile et superstitieux des Barbares[^] ./

Au mois de mars (217), il passa l'Apennin[^] et se dirigea vers Arretium , par le chemin le plus court. Cette route traversait des marais étendus au loin dans la campagne par l'Arno débordé au

printemps. Pendant quatre jours et trois nuits *, les soldats d'Hannibal marchèrent dans la vase et dans l'eau jusqu'à la ceinture. En tête, passaient les vieilles bandes espagnoles et africaines, foulant un terrain encore assez ferme. Les Gaulois, qui venaient ensuite, glissaient ou enfonçaient dans la fange. Ces hommes mes mous et faciles à décourager se mouraient de fatigue et de sommeil ; mais derrière venaient les Numides qui leur tenaient l'épée dans les reins. Un grand nombre désespéraient, et se laissant tomber sur des monceaux de bagages, ou sur des tas de cadavres, ils y attendaient la mort. Hannibal lui-même, qui montait le dernier éléphant qui lui restât, perdit un œil par la fatigue des veilles et l'humidité des nuits.

• Polyb., III. Appian. Hannih. h, c. SI 6. — LW. XXII ,1,3.

* Ibidem,

Xe consul Flaminius Tattendait avec impatience «ur les tours d'Arretium. Cependant on racontait une foule de prodiges qui menaçaient les Romains d'un grand malheur. Une pluie de pierres était tombée dans le.Picenum; en .Gaule, un loup avait arraché et enlevé Fépée d'une sentinelle. . Dans la vieille ville étrusque de Géré, les caractères qui servaient aux réponses de l'oracle, avaient tout à coup paru rapetisses. Les épis tombaient sanglans sous la faucille. Les rivages étincelaient de mille feux ^ .

Flaminius, ne voyant dans ces récits qu'un artifice des patri-ciens pour le retenir dans Rome, partit furtivement pour l'armée, sans consulter ni le sénat, ni les auspices. Hannibal profita de son ardeur et l'attira entre le lac Trasymène et les hauteurs dont il était maître^. On n'entrait dans ce vallon que par une étroite chaussée. Les Romains la franchissent en aveugles au milieu de

l'épais brouillard du matin. Hannibal, qui d'en haut les voyait sans être vu d'eux, les fait prendre en queue par ses Numides , et les charge de tous côtés à la fois. L'acharnement des combattans fut si terrible,^ que dans ce moment même un tremblement de

' • Tit.-Liv. , XXI , 62 , XXII , i .

Aujourd'hui encore, le nom d'un ruisseau Toisin du lac rappelle le carnage dont ce lieu a été le théâtre. Simon. , Voyage , <•'Ÿ., etc.

tèM aétmisit des xittes, renrem des iiiontagn^^ > fit reftuet des rivières , sans qu^aucun d'eux s'en apeî*çut.

Hannîbâl passa Aùïis VOtnhne, attaqua inutile^ ment la colonie romaine de Spoîète , «t ne voyant aucune ville se déclarer pour lui , il n^osa point mardhier vers Home, H se retira dans le ï^icenum , pour refaire son année dans ce pays riche et fertile en grains. La faim^ les fatigues^ les fanges de la Gaule , et surtout le passage des marais d'Étrurie , avaient répandu dans ses troupes d'horribles mala^ dies de peau. Les chevaux aussi ^ ces chevaux prédeox d'Afrique, avaient beaucoup isouffert -, on les lavait avec du vin vieux. On connaît l'attachement des Africains pour ce fidèle compagnon du désert. C'est d'ailleurs un trait particulier dans le carao* tère du soldat mercenaire , sans famille et sans ami ^ .

• Cependant ïe parti des nobles , celui qui ne vou**

lâît point de bataille et qui aimait mieux abandonner les alliés aux ravages y avait prévalu dans Rome par la terrear qu'y jeta la défaite de Trasymène. On

^ Polyb. , ni. G^est ce qu'a peint admirablement %alter-Scott , dans f Officier de fortune. Qui ne connaît le capitaine Dalgetty et son bon ami .le gmnd Gustave ?

tv^it itommé prodictateur io froid et prudent Fabius. Il com-
meoça psir apaiser Ie\$ dieui; irrités par Flamiaiu^ ; on CQwha
leurs statues devant Içs table\$ d'un banquet solennel (Ckctiste-
mium) ; on leur |iromit des jeux qui coûteraient trois cent miUe
trois cent trente-trois livrer ett uni ti^rs de cuivre i enfin on leur
voua un printemps sacré ^ « , Fabius ^ seintant le besoin de ras-
surer les troupes> ^ tint consomment sur les hauteurs*^ et laissa
Han*nibal. ravager à son ai^e les terres des Marse^ des l^éli-
gniens^ TApulie^, le Samnium et la Campanie. L'armée romaine
, promenée* de hauteur en hauteur^ cojchée 4an^ to nu^ à
l^ombre des bois, comme un trwp^mqm mm\$ piâtre lété sur
lamontagne\ v.oyai^ de Ipin l'incendie des belles campagnes de
^s alliés de Falattie, et de la colonie romaine de Sinuessa; la fii-
mée montait jusqu'à eux, et ils ^'imaginaient entendre les cris;;
rien ne pouvait dé^ cider à descendre et à combattre le flegma-
tique pa^ triden. L'indignation de l'armée était au comble; l^ome
la partageait. On avait bien sujet de se dé^ fier de Fabius. Les en-
nemis épargnaient 6e& terres en ravageant toutes les autres. Il
avait pris sur lui d'échanger Ips. prisonniers, 'sans autorisation
du

• Tite-Liye,XXII, <0.

* Hannibal appeUit Fabius son pédagogue (Plut. , in Marcell.
) , mot ^i, dans son acceptiop étyipolo^qne , impli(|ue Tidée de
celui qui conduiit ei fui promène Tenfit^t , plus que 4w jnaire qui
enseigne.

sénat. Il avait laissé échapper Hannibal enfermé dans la Campanie ; et le stratagème qui sauva le Carthaginois semblait bien grossier. Deux mille boeufs, portant aux cornes des fascines enflamées, furent lâchés la nuit dans la montagne, inquiétèrent les Romains, et leur firent abandonner les défilés. Le peuple avait, il faut le dire, droit de soupçonner ou l'habileté/ ou la probité de Fabius. On donna à son lieutenant Minutius des pouvoirs égaux. Fabius voulut qu'au lieu de commander chacun son jour, comme c'était l'usage des consuls, l'armée fut partagée par moitié. Minutius, devenu trop faible par ce partage, osa attaquer Hannibal, et il aurait péri si Fabius ne fût venu à son secours. Le Carthaginois sourit, et dit : « La nuée qui couvrait les montagnes a donc fini par crever et donner la pluie et le forage. » •

Le reste de l'année on suivit ce système de honteuse temporisation, qui peut-être était le seul possible * avec des soldats découragés, contre la meilleure armée et le premier, général du monde; Mais le sentiment de l'honneur national parla, enfin plus haut que la prudence et l'intérêt. Abandonner

* Polyb., III.

Les Romains finirent par en juger ainsi :

Unus homo nobis cunctando reituit rem :

Non ponebat enim rumores ante salutem ; Ergo znagis^e magisque viri nunc gloria claret.

(^tin.vàvaf in l'Àctone y De senectiHe. y

Bien sûr sans protection les terres des alliés et même les colonies romaines, eussent été jetées dans le parti d'Hannibal ; l'empire de Rome eût été bientôt réduit à ses murailles. Le parti populaire,

nous l'avons tu souvent, sympathisait davantage avec les Italiens. Le peuple éleva au consulat l'orateur qui avait parlé avec le plus de chaleur en faveur des alliés. M. Terentius Varron, sorti d'un métier servile, était devenu, par son éloquence, questeur* édile et prêteur. Fils d'un boucher, employé d'abord par son père à détailler et colporter la viande^^ il était l'objet du mépris des patriciens. Pourquoi cependant un boucher n'aurait-il pas sauvé Rome, comme les bouchers de Berne sauvèrent la Suisse à Laupen ^ ? Il faut avouer que l'infortuné Varron, comme Sempromius, Flaminius et Minutius, défendait le parti de l'honneur. Avec quatre-vingt mille hommes contre cinquante mille, les Romains ne pouvaient sans honte abandonner leurs alliés. U était, digne d'eux de se faire battre à Cannes et à Trasymène. « Non, Athéniens, disait Démosthènes, non, vous n'avez pas failli à Chéronée. J'en jure ceux qui ont vaincu à Marathon 5. »

' Tit.-Liv., XXII, 26. — • Mliller, Gesch, der Schw., II, S.

..où pià Toùç Iv MapaOûve 7rpoxev5uvsvowvT«ç twv ff-poyôvMV. Dt Coronâ. y c. 60.

Les patriciens y pour opposer un des leurs à Tai^ ron y élevèrent au consulat Paulius Emilius > Têlève et l'ami du tei^poriseur. 'L'opposift%)n dea deux gé-N néraux perdit la république. L'un Toulait €ombat-*> tre Hannibal, sans choisir le lieti ni le teignps ; Vml^. tre y au moment décisif^ décourageait Parmée en déclarant^ comme patricien et augure^ que les pou-t }ets sacrés refusaient de manger^ et condamnaient la bataille ^V|J% situation d'Hannibal pouvait en effet engager à la différer. Au bout de àmx ans^ il n'avait pas une ville ^ jpas une forteresse en Itidie. Carthage ne lui donnant aucun secours^ s'était cbn-^ tentée d'envoyer au commencement de la guerre une misérable expédi-

tion de trente galères , pour soulever la Sicile, tandis que vingt autres ravage-, raient les cotes^ d'Italie. La plupart des Oaulois avaient peu k peu quitté Hannibal pour retoumeiv chez eux et mettre leur |)utin en ç^eté. N'ayant point pris de villes, il n'avait point d'argent y sana argent, qu'est-ce que le chef d'une armée meroe-. naire? D ne lui restait de blé que pour dix jours. Un historien prétend même qu'il eut l'idée de fuiç y ers le nojd de l'ItaBç ^.

Dans l'immense plaine de Cannes^ on ne pouvait craindre d'embuscades comme à la T^ébiç pu à

' ■ TU,-Uv., 3^X11. — ' Xit.-Liv., XXU, 43k

Tr«\$ymèie. Et pourtanc ici comm^ là ce fut le pe^ ût Qombro (pu toreIo|>pa le grand. Hanaibal^ avail eyi FattieDition de m mett w à cloa le vesit et la poa\$<^ ^^fe.y chose \$i iâqportaQte dana oes plaines^ pou-* dreusea. heA Rotùgİm en étaient! aveti-glés. Vitrgâterie espagaole et gauloiaie reeuki atir l'africainei connue elle en avait Tordre^ et les Romains , s'eiH fonçant po»r la pOursuitre entire les deux ailes vio torietiaés d'Hannibal, 'se troiTèrent, ainsi qu'à Tra^^ène f pris dans une sorte de filet. En même ten^ a'élei^aënt sur les derrières dé l'armée ro^ maine , onq cents Numides qui y étaient entrés çoBmxe transfuges 9 sans^armes en apparence > mais

avec des poignards sous leurs habits ^ . Dans ce hkm "xoent terrible^ Flaulus c^6nne aux cavaliers de des^ eeûdrê mIo» l'ancien usage italique^ et de combat-^ tre à pied. XiCMPiqu'on dit à Hanniba{ qu't c'était le consul qui avait donné nn pareil ordre : v II aurait ^uasi bie p &iit^ dit-^ili de me les Hvrer pîçds et points liés» » Paulus resta sâr le champ de bataille aved cinquante mille

hommes ^ se» deui^ questeorf j» vingt et un tribuns , près de cMmt aémrteurs^ et une fcmie de dieva|îer\$. Hâipinibal gagna dette grandf^ victoire avec le sang des Gaulois ^) il ea perdit quatre nulle contre qain9:e cent^ Espagnols et Africains (216 av^i\t J,-C.).

^ APPi«^» > ffann. *, I, c. 326. -^ " Polyb. , !H.

A la ncmvelle d^une telle défaite, chacun crut Ronie perdue. Tout le midi de l'Italie Tabandbnîia. De jeunes patriciens même songeaient déjà à cher^ cher des vaisseaux pour fuir au-delà des mers ^ . Les offîdiers d'Hannibal croyaient qu'il ne s'agissait plus que de marcher sur Rome. L'impétueux Maharbal^ disait au général carthaginois : « LaissezHiioi prendre les devans avec ma cavalerie ; il faut que vous soupiez dans cinq jours au Capitole. ;> Hannibal ne voulut pas s'expliquer, mais il savait bien qu'on ne prenait pas ainsi Rome. Eloignée de plus de quatrevingts' lieues, el/iè avait le temps ,de se mettre en état de défense. 'Dans la ville et dans les environs, il y avait plus de cinquante mille soHats, et tout le peuple était soldat. En déduisant- les morts et les* blessés, le GarthagiiÀois ne pouvait guère avoir plus de vingt-six mille hommes. Tous ces peuples qui se déclaraient ses amis, Samnites, Xucanîens, Brutiens , Grecs, n'avaient garde d'augmenter une ar-nîiée barbare dont ils n'entendaient point la langue, et dont ils avaient les mœurs en exécution. C'était le bruit publfc en Italie, que les soldats d'Hânlibal se nourrissaient au besoin de chair humaine*. Les Jtaliens ne quittaient le parti de Rome qu'afin de ne plus recruter ses armées, et de ne plus prendre

' Tit. Liv.,XXII, 53.

• Polyt). , extr. C. Porphy. — Tit.-LÎT. , XXIII, 5.

part à la guerre. Aussi Hannibal se trouva-t-il si faible après sa victoire, qu'ayant besoin d'un port en face de l'Espagne, il attaqua la petite ville de Naples et ne put la prendre. U ne fut pas plus heureux devant Noie, Acerres et Nucérie. Partout il trouva les Romains aussi forts qu'avant leurs défaites.

« Rome fut un prodige de constance. Après les journées du Tésin, de Trébie et de Trasymène, après celle de Cannes, plus funeste encore, abandonnée de presque tous les peuples d'Italie, elle ne

demanda point la paix Rome fut sauvée par

la force de son institution. Après la bataille de Cannes, il ne fut pas permis aux femmes même de verser des larmes^ le sénat refusa de racheter les prisonniers, et envoya les misérables restes de l'armée faire la guerre en Sicile , sans récompense ni aucun honneur militaire, jusqu'à ce qu'Hannibal fut chassé de l'Italie.

» . D'un autre côté , le consul Térentius Varron avait fui honteusement jusqu'à Venouse; cet homme, de la plus basse naissance % n'avait été

* Varron , si maltraité par Montesquieu et par tant d'historiens , continuait pourtant de la dignité dans son malheur. Le peuple le jugea si peu coupable qu'il voulut encore l'élever aux honneurs. Depuis la bataille de Cannes, l'infortuné portait toujours la barbe longue , et disait à ceux qui voulaient lui donner leurs suffrages , de réserver les emplois publics à des hommes plus sages. Frontin.^ Stratag,

cleTé au consulat que pour mortifier la noblesse». Mais le sénat ne voulut pas jouir de ce malheureux triomphe : il vit combien il

était nécessaire qu'il s'attirât dans cette occasion la confiance du peuple ; il alla au-devant de Yarron[^] et le remercia de ce qu'il n'avait pas désespéré de la République.

» Ce n'est pas ordinairement la perte réelle que l'on fait dans une bataille (c'est-à-dire de quelques[^] milliers d'hommes) qui est si funeste à un état; mais la perte imaginaire et le découragement qui le prive des forces mêmes que la fortune lui avait laissées. » (Montesquieu > Qr. et Déf des Bm. [^] ch. 4-)

Hannibal[^] trop faible pour attaquer avec avantage le centre de l'Italie[^] prit ses quartiers d'hiver^{*} à Capoue. Des deux grandes cités du midi[^] Capoue et Tarente[^] la seconde était encore tenue par une garnison romaine ; l'autre encouragée par la défaite de Cannes, demanda aux Romains que désormais leur deux consuls , ils en prissent un Campanien [^] • Les Capuans firent ensuite main-basse sur les Koo[^]ains^{^^} qu'ils avaient dans leur ville, et les étouffèrent dans les étuves des bains, qui se trouvaient en grand[^] nombre dans cette ville voluptueuse. Ce fut le chef du parti populaire de Capoue , Pacuvius , allié aux plus illustres patriciens de Rome; gendre d'un

* Tit.-Liv.,XXUI, 2, 10.

Appius Claudius/ beau-père d'un Livius^{^^} qui introduisit Hannibal dans Capoue. Il avait grand besoin du séjour de cette riche ville pour redonner un peu son armée[^] pour guérir ses blessés. Peut-être aussi les soldats d'Hannibal lui rappelaient-ils ses promesses et voulaient-ils enfin du repos. Les vétérans d'Hamilcar[^] ceux qui duraient encore[^] après le passage des Alpes et tant de batailles[^] croyaient sans doute qu'il fallait[^] au moins un instant avant d'être mort, goûter le fruit de la conquête. Combattre,

jouir, Voilà la viedu soldat mercenaire. Le ^heî d'une telle armée la suit souvent , tout en paraissant la conduire. On a dit que le séjour de Capoue avait corrompu cette armée. Mais les vainqueurs de Cannes, devenus riches, auraient partout trouvé Capoue. Hannibal ne pouvait pas, comme Alexandre, mettre le feu au bagage de ses soldats. D'ailleurs, ce lieu de repos lui convenait; il^était à portée et de Casilinum qu'il assiégeait, et de la mer d'où il attendait des secours. De là, il pouvait dbercher aux Romains de nouveaux ennemis, et remuer le monde contre eux. « Si Ton me demande, dit Polybe% qui était l'âme de tout ce qui se passa alors à Rome et à Carthage, c'était Hannibal. Tl faisait tout en Italie par lui-même, en Espagne par Hasdrubal son aîné , et ensuite par Ma-

* Exemples de i^ertus et de vices.

gon. Ce furent ces deux capitaines qui défirent en Espagne les généraux romains. Cest sous les ordres d'Hannibal qu'agirent dans la SicHe d'abord Hippocrate, et après lui l'Africain Mutton (Mutine). C'est lui qui souleva l'Illyrie et la Grèce , qui fit avec Philippe un traité d'alliance pour effrayer les Romains et diviser leurs forces. »

Le premier espoir d'Hannibal, son appui natu^ rel, c'était l'Espagne. Il y avait laissé son frère et ses lieutenans ; il comptait en tirer sans cesse de nouvelles recrues. C'est pour cela qu'il avait tracé avec tant de peine une route des Pyrénées aux Alpes. Mais la guerre d'Italie était trop lointaine pour y entraîner facilement les Barbares. Cette guerre ne pouvait être nationale pour des hommes qui connaissaient à peine les Romains., et qui n'avaient pas encore éprouvé leur tyrannie. Ils avaient éprouvé celle des Carthaginois, leur rapacité, la dureté avec laquelle ils levaient des

hommes pour les envoyer au-delà des Pyrénées dans un monde inconnu. Cette haine qu'Hannibal trouva partout en Italie contre Rome , les deux Scipions la trouvèrent en Espagne contre les lieutenans d'Hannibal. Les Cœltibériens avaient déjà taillé en pièces quinze mille Carthaginois ^ Les Scipions remportèrent d'abord de brillantes victoires; et Hasdrubal, retenu par eux, ne put passer en Italie.

* Tit-Liv., XXII, 21.

11 fallut. donc qu'Hannibal se tournât du côté de Jf

Carthage. Magon, son frère, fit verser dans le vestibule du sénat un boisseau d'anneaux d'or, enlevés aux chevaliers et aux sénateurs romains. Cette preuve éclatante des pertes de Rome et des succès d'Hannibal ne fit qu'augmenter la défiance des Carthaginois. Sans exprimer ses craintes, Hannon, chef du parti opposé aux Barcas, se contenta de dire : « Si Hannibal exagère ses succès, il ne mérite point de secours ; s'il est vainqueur, il n'en a pas besoin ^ . » Toutefois on lui envoya de l'argent, quatre mille Numides et quarante éléphants. Un commissaire du sénat fut adjoint à Magon pour lever en Espagne vingt mille fantassins et quatre mille chevaux*. La politique de Carthage était d'alimenter seulement la guerre. Hannibal une fois maître de l'Espagne et de l'Italie , que lui serait-il resté à faire, sinon d'assujétir Carthage ^.

Si mal soutenu par sa patrie et par l'Espagne ,

* Tit.-Liv. ^XXm , 42, 43.

' Comme les prêteurs par lesquels le sénat de Venise faisait surveiller ses armées et ses flottes.

' K Dans quel danger n'eût pas été la république de Carthage si Hannibal avait pris Rome ? Que n'eût-il pas fait dans sa ville après la victoire , lui qui y^ causa tant de révolutions après sa défaite ?

» Hannon n'aurait jamais pu persuader au sénat de ne point envoyer de secours à Hannibal , s'il n'avait fait parler que sa jalousie. Ce sénat qu'Anstote nous dit avoir été si sage (chose que la prospérité de cette république nous prouve si bien) , ne pouvait être déterminé que par des raisons sensées. Il aurait fallu être trop stupide pour ne pas voir qu'une armée à trois

Hannibal tenait les yeux en côté du monde grec , vers Syracuse et la Macédoine. Hiéron persistait dans son alliance avec les Romains et leur avait même envoyé après Cannes une Victoire d'or massif qui pesait plus de trois cents livres ; mais la mort imminente du vieillard allait ouvrir la Sicile aux intrigues de Tannem de Rome. Quant au roi de Macédoine, l'inquiétude que lui donnaient les Romains, devenus ses voisins par la conquête de l'Illirie, le détermina à s'unir aux Carthaginois ^ Il semble que le successeur d'Alexandre aurait con-

cent lieues de Sell, à la distance de 4 pertes H^cessaires qu'un décent eût réparées«

» Leptide d'Hannibal voulait qu'il n'eût pas Hannibal aux Romains. On ne peut pas dire qu'il craignait les Romains ; on craignait donc Hannibal.

>» On ne pouvait croire , dit-on, les succès d'Hannibal : mais comment en douter ? Les Carthaginois répandus par toute la terre , ignoraient-ils ce qui se passait en Italie ? C'est parce qu'ils ne

Tignoni pas, qu'on ne voulait pas envoyer de secours à Hannibal. .

» Hannon ^vint plus ferme après Trébie , après Trasymène , après Cannes; ce n'est point son incrédulité qui augmente, c'est sa crainte. » (Esprit des Lois , liv. X, c. 6.) ^

' Polyb., III : « Traité qu'Hannibal, le général, Magon, Moncin^ Barmocar , les sénateurs de Garthage qui sont avec Bannibal, et tous les GartilMiginois qui oombattent avec lui , ont lait avec Xénophane , Athénien , fils de Gléomaque, qui nous a été envoyé couftoe ambassadeur par le roi

Philippe, fils de Démétrius , pour lui,, pou^ les Macédoniens et leuis alliés.

i> En pvésenoe de Jupiter » de Junon et d'ApoUon ; en préAe-noe du génie de43ia^a|ge.(uS«[i|40Mç)\$ d!Hwcule «t d'IoUlis ; «n présence de Mars , de Trilon'etde'N«|)tdne,; en .poé&enee de tous les dieux protecteurs de notra expédition , du sokU > de la lune et de la leire f «n présence des fleuves , des prés et des eauK ; en présence de tous les dieux que Garthage reconnsôt

senti volontiers à un partage du monde qui lui eût donné l'Orient et laissé l'Occident pour Hannibal. Il fallait donc une diversion puissante en faveur de ce dernier. Mais on le croyait si fort après Cannes , que Philippe craignit qu'il ne vainquît trop vite ; il agit mollement, et se laissa battre à l'embouchure du fleuve Aoûs. Plus tard, les Romains lui suscitèrent pour ennemis les Etoliens, brigands qui nedeman^-

pour ses maîtres \ en présence de tous les dieux qui sont honorés dans la Macédoine et dans tout le reste de la Grèce ; en

présence de tous les dieux qui président à la guerre et qui sont présents à ce traité , Hannibal , général , et avec lui tous les sénateurs de Carthage et tous ses soldats , ont dit :

» Afin que désormais nous vivions ensemble comme amis et comme frères, fioit fait , sous votre bon plaisir et le nôtre , ce traité de paix et d'alliance , • condition que le roi Philippe , les Macédoniens , et tout ce qu'ils ont d'alliés parmi les autres Grecs , conserveront et défendront les Carthaginois, Hannibal , leur général , les soldats qu'il commande > les gouverneurs des provinces dépendantes de Carthage, Utique et toutes les villes et nations qui nous sont unies dans l'Italie , la Gaule , la Ligurie , et quiconque dans cette province fera alliance avec nous; Pareillement les armées carthagoises et les habitants d'Utique, et toutes les villes et nations soumises à Carthage , et les soldats , et les alliés , et toutes les villes et nations avec lesquelles nous avons amitié et alliance dans l'Italie , dans la Gaule , dans la Ligurie , et avec lesquelles nous pourrions contracter amitié et alliance dans cette région , conserveront et défendront le roi Philippe et les Macédoniens , et tous leurs alliés d'entre les autres Grecs. Nous ne chercherons point à nous surprendre les uns les autres ^ nous ne nous tendrions point de pièges. Nous , Macédoniens, nous nous déclarerons de bon cœur, avec affection, sans fraude , sans dessein de tromper , ennemis de tous ceux qui le seront des Carthaginois , excepté les villes , les ports et les rois avec qui nous sommes liés par des traités de paix et d'alliance* Et nous aussi , Carthaginois , nous nous déclarerons ennemis de tous ceux qui le seront du roi Philippe , excepté

ceux qui se livrent à la guerre et au pillage ; et ils finirent par se mettre au cœur de la Grèce en s'emparant d'Anticyre* Hannibal ne lais-

sait pas d'agir lui-même en Italie ; mais cette armée qui perdait toujours sans se renouveler, était devenue si faible, que les Romains l'affrontaient partout avec avantage. Leur général était alors le bouillant MarceUus ^ , héros des temps bail>ares> fier de sa force et de sa bravoure, cèles rois > Ifls Tilles > ks nations tTcc qui noos sommes Hé» par des traités de paix et d'alliance. »

« Votts etitrera , tous , Macédoniens , dans la guerre c(ue nous itons contre les Romains , jusqu'à ce quHl plaise atax dieux de donner à nos armes et aux TÔtres un beureux succès. Vous nou^ aiderez de tout ce (fa sera nécessaire, selon que nous ett serons cottTenus. Si les dieux ne nous donhent point là victoire dans là guerre contre JH Romains et leurs alliés , et que nous trairions de paix avec eux, nous eh traiterons de idle sorte que Vous soyez complus dans le traité, et aux conditions qu'il ne leur sera pas permis de TOUS dédarer la guerre ; qn^ ne seront maîtres ni des Corcyréens , ni des ApoRoniâtes, ni des Epidamiens, ni de l>hare, n& de Dimalc, m de» Parthins , ni de TAtintanie , et qu'ils rendront II Sémétrius de Fhare ses pa^ rëns qu'ils retiennent entre leurs mainS. Si les Romains tous déclarent la guerre « ou à nous , alors nous nous secourrons les mis les autres selon le besoin. Nous en userons de même si quelque autre nous fait la guerre , excepté à l'égard des rois, des Tilles, des nations dont nous serons amis et alliés. Si nous jugeons à propos d'ajouter quelque chose à ce tnûté , on d'en retrancher, nous ne le ferons que du consentement des deux parties. »

Ce qui frappe le plus dans ce traité, c'est que nulle part Hannibal ne sti^ pule en faTeur de Carthage , mais en faTcur de l'armée de Garthage » des gouTcmeurs de proTînces carthaginoises , en faTeur d'Utigné , alliée et riTale de Carthage , c'estrlnlire en

fauteur de tous ceux qui auraient pu le seconder dans le cas où il eût voulu tourner ses armes contre sa patrie.

' Ce nom veut dire martial ^ selon Possidonius, cité par Plut., in ^ité Marcellii.

lèbre pour s^ combats singulier^ qui avait jadis vaincu les Gaulois^ et qui leur ressemblait par sa fougue. Grâce à la supériorité du nombre, ce vaillant soldat défit plusieurs fois Hannibal devant Noie, devant Casilinum, et finit par l'obliger à «ortir de l^Campanie (ai 5-4)- Dans une seule rencontre à Bénévent, son lieutenant Hannon perdit seize mille hommes. Au milieu de ces revers, le grand capitaine surprit Tarente, la seconde ville du midi, dont le port lui assurait des communications faciles avec la Macédoine. En même temps, profitant de la mort d'Hiéron et de l'extinction de sa famille, il avait trouvé le moyen d'attirer dans son parti Syracuse, et de la mettre entre les mains de deux Grecs nés d'une mère carthaginoise. Agrigente, Héraclée, presque toute la Sicile échappa en même temps aux Romains. Ainsi Hannibal manœuvrant avec une poignée d'hommes à travers de nombreuses armées , de Capoue à Tarente , et de Tarente à Capoue, inactif en apparence, mais les yeux fixés sur les deux détroits, remuait la Macédoine et la Sicile , comme deux bras armés contre Rome. Les Italiens, frappés de ce vaste plan, s'étonnaient de son impuissance, et, dans leur langage rustique, le comparaient à l'abeille qui n'a de force que pour un coup, et qui, son aiguillon une fois lancé, tombe dans l'engourdissement ^

' Tit.-LiT., 1X11,42.

L'année 213 fut un moment de repos pour les deux partis épuisés; mais à la campagne suivante^ Rome fit un prodigieux

effort pour terminer la lutte et étouffer son antagoniste. Elle leva jusqu'à trois cent trente-cinq mille hommes ; elle parvint à enlever au Carthaginois les deux grandes villes qui soutenaient son parti en Italie et en Sicile^ Capoue et Syracuse.

* Hannibal se surpassa lui-même pour sauver Capoue. Il battit les armées romaines devant ses murs^ il les battit en Lucanie. Rome ne lâcha pas prise; c'était pour elle une affaire de vengeance autant que d'intérêt. Ce n'était pas seulement à cause de ses citoyens égorgés ;. Hannibal entrant à Capoue avait promis qu'elle deviendrait la capitale de Tlta^ lie^

Il fit alors une chose singulièrement audacieuse; il laissa les Romains devant Capoue^ et marcha sur Rome. Il campa à quarante stades de ses murs^ et^ profitant du premier effroi^ il allait donner l'assaut ^ mais deux légions s'y rencontraient par bonheur^. Les historiens romains prétendent que^ loin de rien craindre , on prit ce moment pour faire partir des troupes destinées à l'armée d'Espagne^ et qu'on vendit le champ sur lequel campait Hannibal^ sans qu'il perdît rien de sa valeur. Selon eux, le Car-

' Tit.-Uy., XXm, 40. — ' Polyb. , IX.

thaginois , prenant avec lui trois cavaliers geule^ ment^ se serait approché la nuit de Rome, et du haut d'une colline, en aurait observé 1^ situation, remarqué le trouble et la solitude". L^ Romains dirigèrent des forces considérables contre lui, mais il se joua de leurs poursuites , repassa par le Samnium, traînant après lui un butin prodigieux, et revint par la Daunie et la Lucanie au détroit de Sicile, après la plus rapide et la plus périlleuse cam-

pagne qu'aucun général ait jamais faite. Un cri d'admiration échappe à Polybe.

Capoue, désormais sans espoir, tomba au pouvoir des Romains. Elle finit comme elle avait vécu. Après un voluptueux banquet, où ils s'étaient soûlés de toutes les délices qu'ils allaient quitter, les principaux citoyens firent circuler un breuvage qui devait les soustraire à la vengeance de Rome (an).

Le siège de Syracuse ne fut pas moins difficile. Le génie d'Archimède la défendit deux ans contre tous les efforts de Marcellus. Ce puissant inventeur était si préoccupé de la poursuite des vérités mathématiques, qu'il en oubliait le manger et le boire ; traîné au bain par ses amis , il traçait encore des figures avec le doigt sur les cendres du foyer et sur son corps frotté d'huile. Un tel homme ne

' Appiaa. , ffanmb, b. , c 3So, ^«toI.

devait se souder ai des Romains ni des (^rthagi-r. DOIS. Mais il prit plaisir à ce siège, comme à tout autre problème, et voulut bien descendre de la gâ>n métrie à l'^nécdniijuê. U invent«, des machines ter^ ribles qui tan^*aient sur la flotte romaine des pier-r^ res de six cents livres pesant, ou bien qui,\$*abaissant dans la i^er, enIev(uDent un ystisseau, le faisaient pi« TOuetter et le bridaiient caiitte tes rocher\$; \es bom-* mes de Féquipage volaient de tous côtés , comme des pierre lancées par b^ fronde; ou bien encore des miroirs concentriques , réfléchissant au loin la Itsmière et la chaleur, allaient brûle^ en mer la flotte romaine. Les soldats n'osaient plus ^ppro-?< cher ; aumoindre o)^*et<jtti paxai^ait sur la inuraitie, ils tournaient le dos en criant que c'était encore une invention d'Ardiimède. Marcellus ne put s'em-

paner de la ville que par surprise, pendant la nuit d'une fête. Il fit chercher Archimède. Mais il était si absorbé dans ses recherches, qu'il n'attendit ni le bruit de la ville prise, ni le soldat qui lui apportât l'ordre du général, et qui finit par le tuer. Un siècle et demi après Cicéron, alors questeur de Sicile, fit chercher le tombeau du géomètre. On en trouva sous les ronces un petit colosse qui portait la figure de la mère inscrite au ciel. Archimède n'avait pas voulu d'un autre épitaphe.

La Sicile retourna ainsi aux Romains par la prise de Syracuse, et surtout par la défection de M.

Lybius Murex ou Mutins, général de la ville, qui, après avoir battu Marcus Ulpianus finit par passer du côté de Rome. Mais la même année où Marcus prenait Syracuse les Romains avaient éprouvé de grands revers en Espagne; les deux Scipions ayant divisé leurs forces, furent vaincus et tués (212); l'armée romaine ne fut sauvée que par le sioig-lroid de Marcus simple chevalier romain. Personne n'osait demander le commandement de l'armée d'Espagne funeste par la grande déroute de l'armée romaine. Le jeune Scipion, fils de Publius à peine âgé de vingt-quatre ans, osa se pointer pour lui offrir le vengeur de son père et de son oncle. Le peuple le choisit d'enthousiasme. C'est à ces exploits airpiables et héroïques, si d'ailleurs dans les cités libres. Rien de la vieille aimable et ociale union qui gérait impecablement, qu'on ne voit d'ailleurs. Qui l'accusait de «loeurs peu avertis», et d'une vilaine qui commencent à se corrompre, «on n'était qu'une grâce de plus» (il se réte, peiji spacieux de lois, les deux «général paf! le génie et l'inspiration; chaque jour j'ai passé les belles années en ferjoaé au Capitole, et le peuple n'était pas loin de le croire fils

de Jupi*- ^r; T'Qiitifiig<«efficore e^t-loogpteigips avamt
Fq^oque

* Mot employé pio; Voltaire^ Es^ai suries Mœun ; il rapplique
au, nègne de Charles lî^

' Polyb. , X , inpnncipio. Il faut se déûer de la prtialité de Po-
lybe eu. ^Tcnr diei Scipâoiif , se^'i^coCecteiin. F". «fHslMtf une
note de ce même UTie^

légale , il demanda Fédilité : « Que le peuple me nomme^ dit-
il, et j'aurai l'age^ » Dès-lors Fabius et les vieux Romains com-
mencèrent à craindre ce jeune audacieux.

Dès qu'il arrive en Espagne , il déclare aux troupes à peine ras-
surées, que Neptune lui a inspiré d'aller, à travers toutes les posi-
tions ennemies , attaquer la grande ville de l'Espagne , Cartha-
gène, le grenier, l'arsenal de l'ennemi. D prédit le moment où il
prendra la ville. Deux soldats lui demandaient justice : « Demain,
dît-il, à pareille heure, je dresserai mon tribunal dans tel temple
de Carthagène. » Et il tint parole ^ D trouva dans la ville les
otages de toutes les tribus espagnoles ; il les accueillit avec bonté,
leur promit de les renvoyer bientôt chez eux, caressa les enfans et
leur fit des présens selon leur âge; aux petites filles , des portraits
et des bracelets, aux garçons des poignards et des épées. Lorsque
la vieille épouse du chef Mandonius vint le supplier de faire trai-
ter les femmes avec plus d'égard , et pleura sur les outrages que
leur avaient faits les Carthaginois , il se prit lui-même à pleurer.

Quelques jeunes soldats, qui connaissaient bien le faible de
leur général , lui offrirent en présent une captive d'une rare beau-
té. Scipion n'affecta

' Tit.-iiv, , XXV , 2, — Apīm«n. , ffûp. * , , 4 « vol. , c. 267,

point de sévérité : a Si j'étais particulier , leuf dît-il, vous ne me pourriez donner rien de plus agréable *. » Puis il fit venir le père de la jeune fille , et la remit en ses mains. Il acheva de gagner les Espagnols par la confiance héroïque avec laquelle il leur rendit leurs otages. Ils en vinrent alors au point de se prosterner devant lui , et de lui donner le nom de roi. Scipion leur imposa silence.

Hasdrubal , désormais sans espoir , ramassa tout l'argent qu'il put pour passer en Italie. Scipion ne se soucia point de barrer le passage à des gens désespérés; il les laissa, au grand péril de Rome, marcher vers les Alpes pour rejoindre Hannibal.

Que serait devenue l'Italie, si cette armée, recrutée par les Gaulois , eût dégagé du midi de la Péninsule le terrible ennemi de Rome? H y avait, il est Vrai ^ perdu toute sa cavalerie numide, exterminée ou séduite par l'argent des Romains; mais Rome elle-même n'en pouvait plus. Douze colonies épuisées par les dernières levées, lui avaient refusé leur secours. Le consul Claudius Néron, qu'on avait chargé de contenir Hannibal, comprit que tout était perdu, si son frère perçait jusqu'à lui ; il prit ses meilleures troupes, traversa toute l'Italie en huit jours, et se réunit à son collègue près du Métaure. L'armée d'Hasdrubal , voyant les ensei-

' Polyb. , X.

gnes des deux oon^iik^ crut qu'Hannibal avait péri et se laissa Taincre ^ Néron ^ revenu avec la même célérité, fit jeter dans le camp d'Hannibal k tête de son frère. Cet homme invincible ne prit pas pour lui ce dernier revers, et dit avec une froide amei^tume : K Je reconnais la Ibrume de Carthage. i> II s'enferma

alors dans le pays des Bratiens[^] à Faxigle de l'Italie*. Son frère Magon, qui renouvela pour le joindre la teafttatlve d'|Iattiié>al , n'eut pas un meilleur succès.

C[^]ependant Scipion avait ce[^]q[^]p[^]ris qu'on ne pou[^]r vait délivrer l'Italie qu'en attaquant l'Afrique, que Carthage n'était nulle part pHis feiJble; qu'une pareille invasion serait à la fois plus facile et plus glorieuse qu'une guerre de tibétique dans les âpres montagnes du Birutii[^]n; qn'm Beu d'attaquer le monstre dans son repaire, il fallait h[^] traîner au, grand jour, sur la plage nue de Jt'Afriqui[^] où 1[^] nombre et la force malicieuse d'QQO[^]aiçnt plu[^]^idt'sK avantage.

' Hasdrubal est justifié de ses revers par Téloge de Polybe, que tenniii[^] ces mots : a Kooi avons vu dans combien d'embarras Font jeté les chefs[^] qu'on envoyait de temps «n temps de GarUbage-en Espagne. »

' Se/, d'un eff. français. en Cidabtt[^] 4[^]20. « A[^]oiiiJieiei de GiK. senza (Galabre intérieure) , sans Rogliaro » la route s'enfonce par un escarpe[^]. lier étroit et bordé de précipices dans une sorte d'abîme où les eaux descendent[^] des montagnes appelées Campa Temese ; point d'autre passage de Naples. à Re[^]o. De (à, l'isola[^]eiit de la Galabre. »

L'opposition jalouse de Fabius rendant le sénat peu favorable à cette proposition , le jeune consul déclara qu'il la porterait devant le peuple. Le sénat[^] céda } mais il ne tint pas à lui que les moyens ne manquaient à Scipion. On ne lui donna que trente galères, et il ne lui fut point permis de faire des levées d'hommes. L'enthousiasme des Italiens[^] l'impatience qu'ils avaient de voir, enfin Hannibal sorti de l'Italie, suppléèrent à la mauvaise volon-

té du sénat. « Les peuples de l'Étrurie s'engagèrent les premiers à venir au secours du consul ^ y chacun, selon %es facultés ; Géré promit de fournir aux équ<^. pages tout le blé et tous les approvisionnement^s né-^ cessay^Sf Populonia, le fer; Tarquinies^ la toile à voilas ;«Volaterre^ du blé, de la poix et du gou*r dron; Arretium.^ trente mille boucliers, autapt de casques, cinquante mille dards ^ javiçlots et longuesi piques, autant de cojg^ées, de pioches, de £siux, d'auges et de meules qu'il en faudrait pour qua«. rante galères^ cent vingt mille boisseaux de froment et une somme d'argent pour les décurions et lesç rameurs; Pérouse, Cl^bsium, RusellIeS;, «donnèrenl; des bois de constructiofi> avec une quantité consi^.

' Xit.-LiT., XXVIII, 45. Appien (Ai^vai. ioit.), dit qe Sci|ttoi^ n^eut de la république (pie dix galères., avec celles qui étaient en Sicile, e(point d'autre aigent que celui des contributions Tolontaires , X AiSuacTa oOi^ è^ttxocy irXiiv f{ rtç jOcXtr r^ Zxcirt«>vc notlà f cXiav gvp^|isfv»

dérable de froment. Scipion prit le sapin dans les forêts de la république. L'Ombrie entière, et de plus Nursium, Réate, Amiteme, promirent des soldats. Les Marses, les Péligniens, les Marucins et beaucoup d'autres volontaires s'offrirent pour servir sur la flotte. Les Camertins^ qui s'étaient alliés avec le peuple romain sur le pied de l'égalité, envoyèrent une cohorte de six cents hommes tout armés. Ayant mis trente navires en construction, Scipion pressa le travail avec une telle activité, que quarantednq jours après que le bois eut été tiré des forêts, les vaisseaux furent lancés en mer, tout équipés et tout armés. »

Pendant qu'il hâtait les préparatifs à Syracuse, on présentait au sénat diverses accusation^ contre lui ; il avait ,* disait-on ,

corrompu la discipline par une alternative de molle indulgence et de cruauté ; les soldats n'étaient plus ceux de la république, mais ceux de Scipion ; lorsqu'il tomba malade en Espagne et qu'ils le crurent mort, ils se regardèrent comme affranchis de tout serment ; ce ne fut que par une odieuse perfidie qu'il put étouffer la révolte ^ ; en Italie, il ferme les yeux sur la tyrannie atroce de Pléminius à Locres. Et maintenant à Syracuse il oublie l'expédition imprudente qu'il a proposée lui-même ; le consul du peuple romain flatte

' Polyb. , XI.

les alliés *en se promenant au Gymnase en mules et en manteau grec ^ écoutant les vaines disputes et les déclamations des sophistes.

Carthage en était encore à interroger les voyageurs sur les projets du consul^ lorsqu'il débarqua en Afrique (ao4)- Il espérait l'alliance du Numide Syphax y dont il avait gagné l'amitié dans une visite téméraire qu'il fit au Barbare dès le temps qu'il était préteur en Espagne. Mais depuis^ Syphax avait épousé la belle et artificieuse Sophonisbe^ fille du général carthaginois Hasdrubal Giscon. On connaît la faiblesse des hommes de ces races africaines ; que de fois les juifs et leurs rois furent entraînés à l'idolâtrie par les séductions des filles de la Phénicie ! La dangereuse étrangère tourna sans peine du côté des Carthaginois l'esprit mobile du Numide ; elle le flatta de l'orgueilleuse idée de se porter pour arbitre* entre les deux plus grandes pitissances du monde^ de faire sortir les Romains de l'Afrique et Hannibal de l'Italie. A ce compte , Carthage eût tout gagné^ puisqu'au fond Hannibal ne combattait pas pour elle.

'Scipion feignit d'écouter ces propositions , profita de la confiance et de la facilité de Syphax ^, disant toujours qu'il voulait la paix, mais que son conseil était pour la guerre , prolongeant ainsi la négocia-

* Cum pallio crepidisque. . . Tit. Lit. , XXIX, 49.

• Polyb. , XIV.

tion jusqu'à ce que ses envoyés eussent' bien reconnu les camps de Syphax et d'Hasdrubai. Instruit par eux que les huttes des Africains étaient toutes construites de matières combustibles^ il attaque les deux camps, et, chose horrible, brûle les deux armées en une nuit. Elles étaient fortes de quatrevingt-treize mille hommes.

Le camp était embarrassé des dépouilles arrachées au^ flammes; Sdpion y fit venir des marchands pour les ach^er. Les soldats se croyant bientôt maîtres de toute l'Afrique, donnèrent leur butin presque pour rien j ce qui, selon Polybe, fut pour le général un profit considérable ^ .

Scipion avait ramené en Afrique le roi Nuinide Massanasès, ou Massinissa, que Syphax avait dépouillé de son royaume. Long-temps Syphax avait poursuivi son compétiteur dans le d^ert. Celui-ci, qui était le meilleur cavalier de l'Afrique, qui jusqu'à quatre-vingts ans se tenait tout un jour à cheval, sut toujours éluder son ennemi ^. Dès qu'il était serré de près, il congédiait ses cavaliers en leur assignant un lieu de ralliement. U lui arriva une fois de se trouver lui troisième dans une caverne, autour de laquelle campait Syphax. C'est à peu près l'histoire de David caché dans l'autre où vient dormir son persécuteur Saûl, ou celle de

• Polyb. , XIV. — 'Appian., At^wxii , c. 6, 7, S7.

Mahomet séparé de ses ennemis par une toile cf sh raignée dans la caverne de Thor. Massanasès ramené par' les ennemis de la Numidie^ jouit du plaisir cruel de prendre son ennemi^ d'entrer dans sa capitale^ et de lui enlever Sophonisbe. Cette femme perfide^ Nautrefois promise à Massanasès^ lui avait envoyé en secret pour s'excuser auprès de lui d'un mariage involontaire. Le jeune Tfumide, avec la légèreté de son âge et de son pays, lui promit de la protéger , et le soir même la prit pour épouse. Le malheureux Syphax, ne sachant comment se venger, fit entendre à Scipion que celle qui avait su Fenlever luimême à l'alliance de Rome, pourrait bien exercer le même empire sur Massanasès. Scipion goûta l'avis, et au nom de Rome, réclama durement Sophonisbe comme partie du butin. Massanasès monte à cheval avec quelques Romains; sans descendre, il présente àSophonisbe une coupe de poison,et s'enfiit à toute bride. «Je reçois, dit-elle, le présent de nocces; » et elle but tranquillement. Le barbare montra le corps aux Romains. Cela fait, il se présenta avec l'habit royal à Scipion qui le combla d'éloges , de présents, et lui mit sur la tête cette couronne qu'il avait si chèrement achetée K \ *

Les Carthaginois privés du secours de Syphax, et voyanttoutes les villes ouvrir leurs portes à Scipion,

' ///. , ibid., c. <5.

se décidèrent à appeler Hannibal et Magon^ et^ pour gagner du temps^ demandèrent la permission d'envoyer des ambassadeurs à Rome. Ce message ouvrait à Hannibal une carrière nouvelle. Enfermé dans, le Brutium y il ne pouvait plus rien flaire en Italie. En Afrique^ il pouvait devenir maître de Carthage^ soit

qu'il y entrât vainqueur de Scipion^ soit qu'il la trouvât affaiblie et épuisée par une dernière défaite ^ . Il laissa à l'Italie^ qu'il avait désolée pendant quinze années ^ d'horribles adieux. Dans les der-* niers temps ^ il avait accablé de tributs ses fidèles Brutiens eux-mêmes. Il faisait descendre en plaine les cités fortes dont il craignait la défection ; sou-* vent il fit brûler vives les femmes de ceux qui quittaient son parti *. Pour subvenir aux besoins de son armée il mettait à mort , sur de fausses accusations , les gens dont il envahissait les biens. Au inoment du départ^ il envoya un de ses lieutenans sous le prétexte de visiter les garnisons des villes

* On trouve entre Gantazaro et Cotrone, l'endroit où AnnibaU fixa de son départ. Selon la tradition. S'ourd'un officier français en Ca/aér, déjà dté.*

" Tit.-Liv. , XXIV, c. 45. App. , Hann, h. , c. 38. -^ Dion (Fragm, Pales. , 47 y 50), fait le portrait suivant d'Hannibal : « Il réunissait la civilté grecque et punique ; il était habile à lire l'avenir dans les entrailles des victimes. Il prodiguait l'argent , voulait un dévouement absolu , une obéissance immédiate ; outrageusement dédaigneux pour le reste des hommes. . « n ne lit étouffer dans des bains les sénateurs de Nuceria ; les autres habitant obtinrent de quitter la ville avec un vêtement, et furent tués sur les chemins. . . Il fit jeter dans des puits les sénateurs d'Acefra. »

alliées , mais en effet pour chasser les citoyens de ces villes et livrer au pillage tout ce que les pro* priétaires ne pouvaient sauver» Plusieurs villes le prévinrent et s'insurgèrent ; les citoyens l'emportèrent dans les unes y les soldats dans les autres ; car n'était partout que meurtres y viols et pillages. Hannibal avait beaucoup de soldats italiens qu'il essayait d'emmener à force de

promesses ; 11 ne réussit qu'après de ceux qui étaient bannis pour leurs crimes. Les autres, il les désarma et les donna pour esclaves à ses soldats ^ ; mais plusieurs de ceux-ci rougissant de faire esclaves leurs camarades* des^ il réunit ceux qui restaient, avec quatre mille chevaux et une quantité de bêtes de somme qu'il ne pouvait transporter,* et fit tout égorger, hommes^ mes et animaux.

Dès que les Carthaginois eurent l'espoir de vaincre

' Penl-éfre Hanmbal avâit^ patmî set soldats des caciRTes liigilifr. o« serait tenté de le croire diaprè le fait «nyant. près du mont Girceo, s'â«- Tait le temple de la déesse Feronia ou Faronia , fondé, dit-on , par des Spartiates qui fuyaient la sévérité des lois de Lycurgue , et qui passèrent de là chez les Sabins où ils en fondèrent un semblable (Denys, II). Les esclaves de Sraochis T'ii-taieBt oe templél II y avait un siège de pierre , où on lisait ; Bene menti S4ttvi sedeani, surgit Ubeti (Servius, in JEa, , VIII), Hannibal pilla ce temple , mais on en retrouva le trésor , composé des dons des Afranques, que les soldats d'Hannibal s'étaient fait scrupule d'emporter. Sur l'uno Virgo , ou Juno Feronia , ou Persephone , /^* Denys , III , Servius , et les inscriptions citées par Gorradius, III , d.

Sa

arriver Hannibal , ils se crurent déjà vainqueurs J ils ne se souvinrent plus de la trêve , ils se jetèrent sur les vaisseaux romains que la tempête avait poussés sur leurs côtes. Ils renvoyèrent avec honneur les ambassadeurs romains qui venaient réclamer, les escortèrent , les embrassèrent au départ , et essayèrent de les faire périr.

Cependant Hannibal ne se pressait point. Lorsque les Carthaginois le priaient de combattre et de terminer la guerre, il répondait froidement qu'à Carthage on devait avoir autre chose à penser; que c'était à lui à prendre son temps pour se reposer ou pour agir. Cependant, au bout de quelques jours, il vint camper à Zama, à cinq journées de Carthage, du côté du couchant. Il essaya avant de combattre ce que pourraient l'adresse et l'astuce sur l'esprit du jeune général romain. Il lui demanda une entrevue, le loua beaucoup et finit par lui dire : « Nous vous cédon la Sicile, la Sardaigne et l'Espagne; la mer nous séparera; que voulez-vous de plus? » Il était trop tard pour faire accepter de pareilles conditions.

Hannibal, forcé de combattre, plaça au premier rang les étrangers soudoyés par Carthage, Liguriens, Gaulois, Baléares et Maures; au second, les Carthaginois. Ces deux lignes devaient es-

' Poivyb., XV.

ptethière furie du combat et émousser les épées romaines. Derrière, mais loin, bien loin à la distance d'un stade hors de la portée des traits, tenaient les troupes qu'il avait amenées d'Italie et qui lui appartenaient en propre; dans ce petit noyau d'armée itoénâ avec tant de soin, devaient se trouver plusieurs des soldats d'Hamilcar, né avec Hannibal, et ses compagnons au passage du Rhône et des Alpes. Leur présence seule rassurait tous les autres; le général avait dit aux deux premières lignes : « Espérez bien de la victoire; vous avez avec vous Hannibal et l'armée d'Italie.

Les mercenaires soudoyés par Carthage se piquèrent d'émulation , et soutinrent quelque temps tout l'effort de l'armée romaine. Cependant la seconde ligne n'avancait pas pour la soutenir ; ils se crurent trahis par les Carthaginois, se retournèrent et se jetèrent sur eux. Ceux-ci, pressés à la fois par les Rotnaites et par les leurs , voulurent se réfugier dans les rangs des vieux soldats d'Hannibal ; mais il ne voulut pas recevoir les fuyards , et sans pitié leur fit présenter la pointe des piques. Tout ce qui ne put s'écouler vers les ailes ^ périt entre les Romains et Hannibal. Les vétérans de celui-ci

' Polyb. j XV. C'est ainsi qu'à la bataille de Rarenne en 150 , Pedro de T^avarre jeta en avant et sacrifia la cavalerie italienne.

' Nous avons vu qu'à Trasymène , à Cannes , il ne perdit guère que des Gaulois.

étaient intacts, et les monceaux de morts qui couvraient la plaine auraient empêché, Scipion de la tourner. Mais à ce moment, les Numides de Rome, * vainqueurs aux deux ailes , revinrent par derrière y et prirent à dos Hannibal. Cette même cavalerie, qui l'avait fait vaincre si souvent en Italie, décida sa défaite à Zama (stoa).

.Scipion, considérant, les ressources immenses de Carthage, n'entreprit point de la forcer. Il lui accorda les conditions suivantes : « Les Carthaginois restitueront aux Romains tout ce qu'ils leur ont pris injustement pendant les trêves; leur remettront tous les prisonniers; leur abandonneront leurs éléphants et tous leurs vaisseaux, à l'exception de dix. Us ne feront aucune guerre sans l'autorisation du peuple romain. Ils rendront à Massanès les maisons, terres, villes et autres biens qui lui ont

appartenu à lui ou à ^^^ ancêtres, dans l'étendue du territoire qv^on leur désignera. Ils paieront en cinquante ans dix mille talens euboïques. Enfila , ils donneront cent otages choisis par le consul ei^tre leurs jeunes citoyens » . Ainsi on leur enlevait leur mçirine, et l'on plaçait à leur porte l'inquiet et s^rdent Masssinas^s, qi^i devait s'étendre sans cesse à leurs dépens, et les insulter à plaisir, tandis que Rome, tenant Carthage 'à la chaîne, l'empêcherait toujours de s'élancer sur lui.

Quand on lut ces conditions dans le sénat, Hasr-

drubal Giscon fut d'avis de les rejeter. Hannital alla à lui ^ le saisit et le jeta à bas de son siège ^ Tout le monde s'indignait. Le général allégua que ^ sorti enfant de sa patrie^ il n'avait pu se former à la politesse carthaginoise, et qu'il croyait que Giscon perdait son pays en repoussant le traité. Cette apologie superbe cachait mal le mépris du guerrier pour les marchands parmi lesquels il siégeait. Et quel mépris mieux mérité ? Lorsque l'ambassadeur de Carthage alla solliciter à Rome la ratification du traité, un sénateur lui dit : « Par quels dieux jur^*rez*vous, après tous vos parjures ? » Le Carthaginois répondit bassement : (f Par les dieux qui les ont punis avec tant de sévérité* . »

Carthage livra cinq cents vaisseaux qui furent brûlés en pleine mer à la vue des citoyens conster^ nés. Mais ce qui leur fut plus sensible, ce fut de payer le premier terme du tribut ; les sénateurs ne pouvaient retenir leurs larmes. Hannibal se mit k rire. Ces dérisions amères caractérisent ce véritable démon de la guerre, le Wallenstein de l'antiquité*.

* Polyb. , X^^ — " Tit.-Liv. , XXX, 42. » < Per eosdem qui tàm infesti tUnt fiaedera Tiolantibus. »

' Il sourit en voyant le corps de Marcellus couvert de blessures ;
 « un bon soldat , dit-il , mais un mauvais général. » App. c. 84. -
 « Je me jette , dit Montesquieu , ce Hannibal disait peu de bons
 mois,. Pourquoi pas ? Cette dure et railleuse insouciance n'est-
 elle pas le caractère propre du Condottiere , faisant jeu et métier
 de la vie et de la mort ?

SA

H Vous avez supporté, dit-il, qu'on vous désarmât, qu'on
 brûlât vos vaisseaux, qu'on vous interdît la guerre j Ici honte pu-
 blique ne vous a pas tiré un seul pir ; et aujourd'hui vous pleu-
 reasi sur votre argent . » Hannibal seul savait gagné à la guerre.
 Rentré à Carthage avec six mille cinq cents mercenaires , et gros-
 sissimement aisément ce nombre, il, se trouvèrent maître d'une ville
 dévastée par la défaite de Zama . Il se fit noymer suffète; et,
 pour mettre Carthage en état de recommencer la guerre, il entre-
 prit de la réformer. Il abattit l'oligarchie des juges qui étaient de-
 venus pères de tout, et qui vendaient tout ; il fit défendre de
 les continuer deux ans dans leurs fonctions. Il porta dans les fi-
 nances une sévérité impitoyable , arracha leur proie aux con-
 quérants, et apprit au peuple étonné que, sans nou-vel impôt,
 il était en état d'acquiescer ce qu'on devait aux Romains. U ou-
 vrit de nouvelles sources de richesses à sa patrie. U employa le
 loisir de ses troupes à planter sur la plage nue de l'Afrique ces
 oliviers dont il avait eu lieu d'apprécier l'utilité en Italie. Ainsi
 Carthage, devenue un état pure-

' Tii.-Uv. , XXX, 44.

• Appian. , Bell. Punic., p. 50 , 51. ^ ^ ▼ . , in » & ' » , fôSH).

' Alup. Victor, i/iP/o6i çitd, — Tit.-Liv., XXXIII, 46. « Legem eitem- {» plo promulgaYÎt protulitque , ut in singulos annos jndices legerentur , ne » quis biçpnium contiQuam judex esse(... Omi^biis residuis.pecunij»euc|^,.

ment agricole et commerçant ^ réparait promptement \$es pertes sous la bienfaisante tyrannie d'Han«^ nibal ^ qui la destinait à dcTenir le centre d'une ligue universelle du monde ancien contre Romev

» tributo piivatis remisso , satis locopleteBi rempublioam fone ad yectigal^ 9 pnesUndam Romaiis prouantiayit in condon^y el praestitit promis-

J«ip»^p^-^p*

CHAPITRE VL

La Grèce enyahie par kf armes de Rome. — Philippe, Antioctaus. 200-f 89>

Ce fut avec indignation et surprise qu'après seize ans de lutte contre Hannibal^ le peuple romain s'entendit proposer par le sénat la guerre contre la Macédoine (lioo). Les trente-cinq tribus la repoussèrent unanimement. Chacun s'était remis à relever sa cabane en ruines^ à tailler sa vigne noircie par la flamme^ à labourer son petit champ. Le peuple avait assez de guerres.

Et cependant^ la guerre était partout. Si Carthage était abattue, Hannibal» vivait et attendait. L'Espagne et la Gaule, dans leur fougue barbare, n'avaient rien attendu. Les Espagnols ve-

naient d'exterminer le préteur Sempronius Tuditanus et son armée. Les Liguriens^ les Gaulois d'Italie, Insubriens, Boiens, Cénomans même, brûlèrent la colonie de Plaisance, encouragés par un Carthaginois.

Philippe enfin n'avait attendu la paix que pour préparer la guerre, pour se former une marine contre Rhodes et le roi de Pergame, alliés de Rome, pour s'assurer du rivage de la Thrace, seul côté par où la Macédoine fût accessible.

La guerre ne manquait point aux projets du sénat. Il la voulait, et la voulait éternelle. Depuis que la défaite de Cannes avait mis en ses mains un pouvoir dictatorial, il lui en coûtait trop de redescendre. Il fallait que le peuple fût à jamais exilé du Forum, que la race indocile des anciens citoyens allât mourir dans les terres lointaines. Des Latins, des Italiens, des affranchis suppléeront. Les plébéiens de Rome disperseront leurs os sur tous les rivages. Des camps, des voies éternelles, voilà tout ce qui doit en rester.

Rome se trouvait entre deux mondes. L'occidental, guerrier, pauvre et barbare, plein de sève et de verdure, vaste confusion de tribus dispersées; l'oriental, brillant d'art et de civilisation, mais faible et corrompu. Celui-ci, dans son orgueilleuse ignorance, s'imaginait occuper seul l'attention et les forces du grand peuple. • L'Étolie se comparait à Rome. Les Rhodiens voulaient tenir la balance entre elle et la Macédoine. Les Grecs ne savaient pas que Rome n'employait contre eux que la moindre partie de ses forces. Il suffira de deux légions pour renverser Philippe et Antiochus, tandis que pen-

^aiit plusieurs années de suite^ on enverra les deus cx)nsuls^ les deux armées consulaires contre les obscures peuplades des Boïes et des Insubidens. Jtpme raidit ses bras cojitre la Gaule et l'Espagne ; il lui suffit de toucher du doigt les successeurs d'Alexandre pour les faire tomber>

Quelle qu'ait été l'injustice dçs attaques deRome^ il: faut avouer que ce monde alexandrin méritait bien de finir. Après les révolutions militaires^ le guerres rapides^ les bouleversemens d'états^ il s'é^ tait établi dans le désordre, dans la corruption et rimmpralité y une espèce d!Qrdre où s'endormaient ces vieux peuples. Lç parjm^, le meurtre et l'in-^ ces te étaient la vie commune. En Egypte , les Tois, à l'exemple des dieirs; du pays , épousaient leurs sœurs, régnaient avec elles, et souvent Isiç détrô-nait son Osiris. Un généra) de- Philippe; avait élevé à Naxos un autel à l'impiété et à l'injustice, le^s vé^ ritables divinités de ce siècle ^ . Mais pour être in-? juste, il faut au moins être fort. Rien n'était plus faible que ces orgueilleuses monarchies. Théocrite avait beau vanter les trente-trois mille villes de l'Egyptç grecque, il. n'y avait en çéalité qu'une ville,

* Polyb. , XTII. C^est par une dérision semblable que Prusias fait un sacrifice à Esculape, avant d'enlever sur ses épaules sa précieuse statue. F* Polyb. , Ambass. , 77, — En arrivant à Thenne, Philippe brûla toute Içs Qffraijdes \$uj»pei)dttfis dai)\$ le t^nopole d'ApoUqfi. Polyb. , C. IÇorpbyr. ^4*

la prodigieuse Alexandrie. A cette tête monstrueuse^ pen-daient^ comme par de^ fils ^ des membres dis-. proportiQnnés : Tinterminable vallée du Nil, Cy-^ rène, ^a 3yrie, Chypre, \$épa-rées de l'Egypte par la. iner ou les désert^. L'empire des Séleu-cides n'avait pas plus d'unité. Sélçucie et Antioche formaient;

deux provinces isolées et hostiles. Entre ces contrées, les barrières naturelle[^] sont si fortes que depuis, les Romains et les Parthes , les Turcs et les Persans n'y sont jamais parvenus à les franchir.

Les Séleucides et les Ptolémées n'étaient soutenus que par des troupes européennes, qu'ils faisaient venir à grands frais de la Grèce, et qui bientôt , énervées par les mœurs et le climat de l'Asie et de l'Egypte , devenaient semblables à nos poulains des croisades. . C'est ainsi que les mamelucks d'Egypte étaient obligés de renouveler leur population en achetant des esclaves dans le Caucase. Lorsque Rome défendit à la Grèce cette exportation de soldats, elle trancha d'un coup le nerf des monarchies syrienne et égyptienne.

Ces pauvres princes cachaient leur faiblesse sous des titres pompeux : ils se faisaient appeler le vainqueur[^] le foudre[^] le bienfaisant[^] l'illustre. Peu à peu, leur misère démasquée leur fit donner des noms mieux mérités : Physcon, Autète, le ventru[^] (le joueur de flûte , etc .

Xij?l Grèce et l' Macédoine, tout autrement bel-^{*}.

ligueuses ^ trouvaient dans leur hostilité une cause de faiblesse ^ . Depuis Alexandre , la Macédoine était en quelque sorte suspendue sur la Grèce , et toute prête à la conquérir. La vaine faconde d'Athènes, qui n'étonnait plus le monde que par ses flatteries envers les rois ; la gloutonnerie et la stupidité béotienne qui décrétait la paix perpétuelle , et ruinait la cité en^{*} festins ^{*} ; enfin l'épuisement de Sparte et la tyrannie démagogique d'Argos , tout cela ne pouvait tenir contre les intrigues , l'or et les armes de la Macédoine. "S/lsiSy dans cet affaissement des principales cités

de la Grèce, les vieilles races si long-temps comprimées, les Achéens, les Arcadiens avaient repris force* dans le Péloponnèse. Le génie aristocratique et héroïque des Doriens s'étant lassé, le génie démocratique du fédéralisme ^ achéen, s'était levé à son tour. Aratus avait fait eï-

' Polyb. , liT. II. On ne tirerait pas six miUe talens de tout le Péloponnèse. — DansPAttique (unie à Thèbes contre Sparte) , on ne trouva que cinq mille sept cent cinquante talens , en estimant tout, terres, maisons, etc. F", ibidem, sur k caractère démocratique derÀchaïe. «Aujourd'hui, dit encore Polybe, mêmes lois, même& monnaies, mêmes poids et mesures chez tous les peuples du Péloponnèse. »

A Thèbes , ceux qui mouraient sans enfans , ne laissaient pas leurs biens à leurs parens, mais à leurs compagnons de table, pour être dépensés en festins. Polyb., extr. Const., Porphyrr.» 43. — Depuis Tingt-sis ans , il ne se rendait plus de jugemens chez les Béotiens (?). Polyb. , Ambass. , 38. — • A la suite d'une défaite qu'ils essayèrent, ils déclarèrent que désormais ils ne prendraient part à aucune entreprise.

trer dans la ligue achéenne Sicyone^ Corinthe^ Athènes, enfin Mégalo polis, la grande ville de l'Arcadie. C'est de là que sortit l'habile général de la ligue achéenne, le ifiégalopolitain.Philopœmen. Ainsi la fin de la Grèce rappela ses commencemens. Le dernier des Grecs fut un Arcadien (un Pélasge ? V. le premier vol.)

La jeune fédération achéenne et arcadienne se trouvait placée entre deux populations jalouses, ennemies de l'ordre et de la paix. Au nord, les Étoliens, peuple brigand, pirates de terre, toujours libres de leur parole et de leurs sermens. Quand on leur de-

mandait de ne plus prendre les dépouilles des dépouilles^ c'est-à-dire de ne plus piller à la faveur des guerres de leurs voisins , ils répondaient ; Fous ôteriez plutôt VEtolie de VEtolie ^ . Au midi y la vieille Sparte, barbare et çprrompue, venait de

* Polyb. , lib. XYII. — Belle conférence de Philippe et Flaminiens. Fi- Besse de conduite et lourdes plaisanteries du barbare. Philippe se plaint de ce que les Etoliens , priés par lui de révoquer la loi qui leur permettait de prendre les dépouilles des dépouilles même (c'est-à-dire de se mêler pour butiner aux guerres que leurs alliés même se font entre eux) , ont répondu qu'on ôterait p'ntftt FEtolieide TEtoHe. — • Philippe aimait à rire ; il répond (lib. XVI) à Enulius qui lui demande raison de l'attaque d'Àbydos et d'itbènes , qu'il lui pardonne sa hauteur pour trois raisons , parce qu'il est jeune , le plus beau de ceux de son âge , et qu'il porte un nom romain. — - Voyant les Abydénien se tuer les uns les autres , et précipiter leurs femmes et leurs enfans , il publia qu'il accordait trois ^oun à ceux qui Tondraient se pendre.

repandre dans une révolution sanglante son organisation militaire. Les stoïciens^ esprits durs , étrangers à la réalité et à l'histoire, avaient fait dans la cité de Lycugue le premier essai de (cette politique classique qui se propose l'imitation superstitieuse des gouvernemens républicains de l'antiquité. Ce sont eux qui firent à Sparte l'éducation du jeune Cléomène^ à Rome celle des Gracques et de Brutus ^ Les moyens violens ne leur répugnaient pas. Poursuivant en aveuglés leur étroit idéal , ils faisaient abstraction des bouleversements politiques et de l'effusion du sang humain. Pour rétablir l'égalité des biens , et l'organisation militaire de Sparte, Cléomène n'avait pas craint de com-

mencer par massacrer les Ephores. ToCit ce qu'il y avait de turbulent et de guerrier dans lePéloponnès, trouvait à Sparte des terres et des armées. Lés^ pacifiques Achéens périssaient s'ils ne se fussent donné un maître. Aratus appela contre Cléomène le Macédonien Antigone Doson , puis contre le» Étoliens le roi Philippe, qui obtint un instant sur la Grèce une sorte de suprématie. Il en usa fort mal; au moment où il avait besoin de s'assurer des Grecs» contre Rome , il se les aliéna par des crimes gratuits. Il déshonora la famille d'Aratus, l'empoisonna lui-même , tenta d'assassiner Philopœmen, s'empara d'Ithome en trahison. Les Etoliens et les

* ^ . leurs Ties dans Plutarque.

S)artiafes appelaient contre Philippe te secoiirs de Rome, et le reste de la Grèce se défiait trop de lui pour le soutenir.

Toutefois Philippe était bien fort. Retranché derrière les montagnes presque inaccessibles de la Macédoine, il avait pour garde avancée les fantassins de FÉpire, et les cavaliers de la Thessalie. Il possédait dans les places d'Elatée, de Chalcis, de Corinthe et d'Orchomène, les entrains de la Grèce ^ comme disait Antipater. La Grèce était son arsenal^ son grenier, son trésor. C'était d'abord la Grèce qu'il fallait détacher de lui pour le combattre avec «ivantage. Le premier consul, envoyé contre lui, ne sentit point cela, et perdit une campagne à pénétrer dans la Macédoine pour en sortir aussitôt. Son successeur (198), Flaminius, le vrai Lysandre romain, qui savait, comme l'autre, coudre la peau du renard à celle du lion, s'y prit plus adroitement.

Un fait caractérise toute sa conduite en Grèce , lorsqu'il voulut s'emparer de Thèbes , il embrassa les principaux citoyens qui

étaient venus au[^]evant de lui , continua sa marche en devisant amicalement jusqu'à ce qu'il fut entré lui et les siens dans leur ville. Il en fit partout à peu près de même. Lorsqu'un traître, vendu aux Romains, lui eût donné des guides pour tourner le défilé d'Antigone, d'où Philippe lui fermait la Macédoine et la Grèce , il eut l'adresse de détacher de lui T^Épire, en même

temps que le\$ Acfaéens[^] pressés par les Spartiates y abandonnaient la Macédoine qui les. abandonnait eux-mêmes sans secours. Des. villes thessaliennes , Philippe avait ruiné les petites pour défendre le pays[^] les grandes s'en indignèrent et se livrèrent aux Romains. La Phocide[^] TEubée[^] la Béotie[^] échappèrent à son alliance. Philippe, réduit à la Macédoine, demanda la paix, et ne fit que refroidir les siens pour la guerre. C'est alors que Flaminius lui livra bataille en Thessalie, au lieu appelé Cynocéphales. Les Cynocéphales, ou têtes de chiens[^] étaient des collines qui rompirent toute Fordonnancede la phalange. Ce corps redoutable où la force de seize mille lances se trouvait portée à une merveilleuse unité,|n'était rien dès qu'il se rompait. La légion, mobile et divisible, pénétra dans les vides, et décida la grande question de la tactique dans l'antiquité. Philippe n'avait qu'une armée, qu'une bataille à livrer. Vaincu sans ressource, il demanda la paix.

Les Etoliens, à qui, selon leur traité avec Rome, toute ville prise devait appartenir, insistait pour que l'on ruinât Philippe. Flaminius déclara que l'humanité du peuple romain lui défendait d'accabler un ennemi vaincu. «Voulez-vous, leur dit- il, renverser avec la Macédoine le rempart qui défend la Grèce des Thraces et des Gaulois ? » Ainsi , les Etoliens ne gagnèrent rien à la victoire qu'ils

avaient pré^arée. Plaminius dédiera que les Rô^ mains n'avaient .passé la iner que pour assui^r la liberté de la Grèce- Il présida lui-même les jeux Isthmiques (196)^ et fit proclamer par un héraut le sénatusconsulte suivant : « Le sénat ^t le .peuple romain, et T. Q. Flaminius, proconsul, vainqueur de Philippe et des Macédoniens , déclarent libres et exempts de tout tribut J les Corinthiens, les Phocidiens, les.Lôcriens, les Eubéens, les Achéens * Phtiotes, les Magnètes, les Thessaliens et les Per-rhoebes^ w. Les Grecs -en croyaient .à peiné leurs oreilles; ils firent tépéter la proclamation; et tels furent leurs transports, que Flaminius 'faillit être étouffé ^ . En vain les Étoliens essayaient de montrer les desseins cachés de Roine. Comment ne pas croire les paroles d'un homme qui parlât purement le grec, qui faisait en cette langue des épigrammes contre les Étoliens^ et suspen-dait au temple de Delphes un bouclier dans Tinscription duquel il faisait remonter les Romains à Énée? Les Grecs rendirent des honneurs divins au barbare* Ils dédièrent des offrandes à Titus et Hercule^ à Titus

et Apollon,

Leur enthousiasme fut au <x)mble, lorsque Flaminius retira les garnisons des places de Coriothe, Chalcis et Démétriade , et qu'il ne laissa pas un sol-

• Plut. , in Flamku

II

à t romain en &rcèc. Toutefois 11 avait refusé clé délivrer Sparte du tyran Nabis; il avait maintenu Nabis contre les ^Achéens, Philippe centre les Éto-liens y et laissait chez les Grecs plus de factions et de troubles qu'auparavant.

La modération de Rome n'était paç sans motif. L'Espagne et la Gaule lui ^demandaient alors les plus grands efforts. Le préteur Caton(195) combattait les Espagnols^ prenait et. démantelait quatre cents villes. Les Insubriens, défaits en trois sanglantes l)ataiUes où ils perdirent plus de cent mille hommes j, if avaient pas découragé par leur soumission (194) l^s Boïes et les Liguriens. Les premiers prolongèrent jusqu'en 192, les seconds plus longtemps encore^ leur héroïque résistance. Dans la même année où Rome, menacée par les Boïes, déclarait q\i^ily awit tumulte ^ les Etoliens éclataient dans la Grèce par une tentative contre Sparte, Chalcis et Démétriade. Us appelaient en Grèce An** tiochus-le-Grand.,!Hannibal projetait une confédération, universelle contre Rome. Les Romains, en demandant aux Carthaginois qu'il leur fut livré, n'avaient fait que l'envoyer à. Antixjchus en Syrie, d'pù il continuait de mettre le monde en mouvement contre Rome.

Antiochus , surnommé le Grand , se trouvait tel en effet par la faiblesse commune des successeurs

il'Âlexànciré. JKhicôuragé par la toiort pfôchaille dé i^hhiopater, il portait déjà lès mains sur la Ckjelésyrie et l'Egypte j il rétablissait Lysimachie en Thrace^ il opprimait les villes grecques de FAsie mineure. Lorsqu'à la prière de Stoyrhe, de Lampsique et du foi d'Egypte, les Romaii}s lui dem'ahdèrènt compte de ses usur-

pations, il répondit fièrement qu'il ne se mêlait point de leurs affaires d'Italie ^

Pour vaincre Rome, il fallait s'assurer de Philippe et de Carthage, et porter la guerre en Italie. C'était le conseil de Hannibal; mais ce dangereux génie inspirait trop de méfiance à Antiochus*. Lui confier une armée et se voyer en Médie, c'était s'exposer à vaincre Dour Hannibal. Le roi de Syrie écouta volontiers les Éoliens qui, dans leur système ordinaire d'attirer la guerre en Grèce pour profiter des efforts d'autrui ^ lui représentaient toutes les cités ^ prêtes à se déclarer pour lui. Le roi, de son côté, promettait de couvrir bientôt la mer de ^ ses flottes. Dans ce commerce de mensonges, chacun perdit. Antiochus amena seule*

' Appigii. IvpMTtii 7 s**' Amstel., 4 670, I v. , p. 14 < .

' Hannibal avait envoyé à Carthage un marchand de tyr, qui alBeha

^ nuit, dans le sénat, la lettre dont il était chargé, et se rembarqua. Appien»

— Le maître aurait dit que Scipion l'Africain et les autres députés du sénat ,

envoyés pour amuser Antiochus , eurent l'adresse perfide d'entretenir sou-

vent Hannibal, et de le rendre par là suspect au roi de Syrie.

ment dix mille hommes en Grèce : les Éoliens lui donnèrent à peine un allié. Les armées romaines eurent le temps d'arriver et d'accabler les uns et les autres.

Antiochus passe Phétyer en Eubée, et perd le temps à célébrer ses noces (il sCvait plus de cinquante ans). U insulte i^hilippe qu'il aurait dû gagner à tout prix^ et le jette dans le parti des Romains en favorisant*un prétendant à la.coûroane de Macédoine. Cependant les légions arrivent,, et Antiochus^ surpris après deux ans d'attente, iest battu aux Theripopyles (1921)-

U fallait glors défendre la mer et fermer l'Asie aux Romains: Ceux-ci^ ayant obtenu le passage de Philippe , et des vaisseaux de Hhodes et du roi de Pergame-, n'eurent à passer que l'Hellespont. Antiochus pouvait au moins défendre les places et consumer les Romains. U demanda la paix et essaya de gagner les généraux , le consul Lucius Scipiôn , et Publius , le vainqueur de Carthage, qui voulait bien servir à son frère- de lieutenant. Antiochus avait renvoyé à l'Africain, alors malade, son fils qui avait été pris. Celui-ci, en redonnaissance, avait fait dire à Antiochus de ne pas combattre ava/it que sa santé'lui permît de. retourner au camp. Mais le préteur Domitius, qui n'entrait point dans ce&négo^ ciations équivoques , força Lucius Scipion de combattre pends^t Fabsence de son frère (près de Ma-

gnésie, 190)', la victoire coûta peu. aux Romaias. Les éléphants, les chameaux montés d^ar^ chers arabes , les chars armés de faux , les cavaliers fourdement armés, les Gallc>-Grecs, la phalange macédonienne elle-même , tout le système de guerre oriental et gtec, échoua contre la légion. Lies B:o-^ mains eurent, dit-on, trois cent cinquante morts*, et tuèrent ou prirent cinquante mille hommes (îgô avant Jésus-Christ).

X<a paix fht accordée à Antiochus aux conditions suivantes : Te roi abandonnera toute PAsie mineure, moins là Cificie. 11 livrera ses éléphants, ses vaisseaux, et pa^^ra quinze mille talens.

C'était le ruiner pour toujours '. En Asie, comme en Grèce , les Romains ne se réservèrent pas un pouce de terre. Visi donnèrent aux Rhodiens la Carie et la Lycie ; i Eumène tes deux Phrygies, la Lydie, l'Ionie et la Chersqnnèse.

Mais avant de sortir d'Asie, ils abattirent le seui peuple qui çût pu y renouveler la guerre. Les Gâtâtes, établis en Phrygie depuis un siècle , s\ étaient enrichis aux dépens de tous les peuples voi \$ins sur lesquels ils levaient des tributs. Us avaien .

* Sur ces n^godatioqstrès^quiToqHesdesSdpioiis, J^. ^ip-pûn. *ibid*,^

' Appian., *ibid*.

' Ce Alt dèt4ors jin profeilM chei ki Romains : qv B«gt^cvc Avlto^oç

entassé les dépouilles de l'Asie mineure dans leur» retraites du mont Olj^mpe. Un fait caractérise l'o-i pulence-.et le {asted^ ces Barbares. Un dç leurs chefs, ou tétrarques public cpiÇy pendant une année çntièreç^;il tiendrftit t^le ouverte à tout venant;, et noa-s^ulement il t?aita la foule qui venait des villes Qt de^ catppagnes voisinas ^ mais il faisait artêter et fçtpnir Içs yoya-geurs jusqu'à ce qu'ils se fussent asr. sis à ses tables ^ .

. Quoique la plupart d'entre les Galates eussent refusé de sec-purir Antiochus, le préteur Manlius attaqua leurs trois tribus (Trocmes, Tolistoboïes, Tectpsage^), ^t les força dan? leur;s montagnes avçç des armes de trait^ auxquelles les Gaulois^ habitués, à combattre avec le sabre et la lançç, ^'opposaient guères que di^s cailloux. Manlius leur fit rendre les. jtçrrrçs. enlevées aux

alliés de Rome[^] les çJ[^]ligea de renoncer au brigandage y et leur
imppsa l'alliaii[^]cç d'Eumène qui devait les contenir (189[^].

1 Mben., IV, n. ' •

^m i 'V II.' f i .T.'" i ";*, "T" X 11 .' ■! ., I' I. ifinî.'i' i ' >'T 'U'»»'
ip -

SUITE

DU CHAPITRE Vil.

Ilome envahie par leslâées.âe la Grèce*, —s Scipion-, Enhius,
Naevius.

1 Lk •

Les premières relat[^]oixs]politiqu€s de Home avec la Grèc[^]^
formées pair ,Ia baina.comiauue.cflfntiu Philippe[^] furent d'aoH-
tié et de flatterie mutuelles. Elles se souvinrent de la communau-
té d'origine ; les deux sœurs se recopnu[^]ent ou firent semblant*
Ina Grèce crut utile d'éire[^] parente de la grande cité barbare qui
avait vaincu Carthage* Rome trouva debpn goût de se dire
grecque. Çl[^]iiQune des deux crut avoir trompé l-ajutre* La Grèce
y pendit sa li-r berté 3 Rome son génie original.

Dès les temps les plus, anciens j[^]- Rome avait eu des relations
avec les Grecs ^ spit[^]par suite de rôrigine pélasgique des peuples
]ka|inâ[^] soit par. le voisinage

' La plupart des notefi de ce chapitre ont été flacées[^]à la suite
delà granda r note sur l[^]certitnde de ThistoïTe des premiers

tçmp* de Rome , à la fin dii

i-TOL.

de la grande Grèce ^ principalement à cause de ses rapports fuitiques avec les cUés grecques de Tarquinies et* de Céré ou Agylla; celle-ci avait son trésor à Delphes^ comme Sparte ou Athènes. On avait placé sur le mqnt Aventin des tables écrites en ca-i rgctères grecs^ qui contenaient Je nom des villes aI-«. liées de Rome, ^mès ^ p^rî^ç 4© IÇomepar les Gau--i lois^ Marseille^ autre ville grecque^ envoya ua secQurs d'argent aux Rou-mains. Ilonie çleya unç sja-^ tue à un Hermodore qui, dît-on ^ interpréta les lois^ de la Grèce J elle rendit le même honneur à Py tha-t gore, prétendu maître de Numa. Camille, après la prise de Veies, envoya des présents à Delphes. Celle de Rome/ par les Gaulois, ftit connue, de bonne heure à Athènes. Les Romains envoyèrent des ambassadeurs à Alexandre , qui se plaignit , ainsi que plus tard Démétrius Poliorcète, des corsaires d'Antium, viHe dépendante de Rome. Nous voyons qu'à Tarenle on se moqua des ambassadeurs romains, parce qu'ils prononçaient malle grec, ce qui prouve^ du moins qu'Os le prononçaient..

Depuis la guerre de Pyrrhus, les relations devinrent fré-quentes. Les. Romains se soumirent de plus en plus a l'empiré des idées grecqhes, à mesure ^qu'ils prévalaient sur la Grèce, par la politique et '^ par les larmes. Et d'aboj-d, la religion latine fut vaincue par Fé^at des ipythes étrangers. Les dieux

hermaphrodites de fei yîeiHe Italie se diviser éht d'à* bord en couples,; et peu à peu leuï^ légitimes et insignifiantes moitiés cé-dèrent tnodestemeht ta place* aux brillantes déesses de la Grèce, hes dieux male\$ résistèrent mieux à Fînvasion. Le grand dieu dea

Laiins^ Saturne, se maintint en épcaisant la grec-, que Hhea. Maips, le dieu des Sabihs , resta veuf d^ la vieille Neriene. Le dieu étrusco-latin, Janus- Djanus, méconnut Djanasdu le costume hellénique d'une chasserresse légère ^ mais il resta à côté du Zeus greçj et, dans les prières, fut mène nommé

avant lui ^ < ,

Les héros grecs passèrent TAdriatique avec les dieux. Castor et Pollux écUpisèrent, sans pouvoir les . dépog§éd\$r*> leîà Bénates, le^rs frères, qui depuis si long-temps gardaient fidèlement le foyer italique. Les dieux stériles de ritalie devinrent fécوريدs par la vertu du génie grec ; une génération héroïque leur , fut imposée; au défaut d'enfans légitimes, Fapo^ théose leur en donna d'adoption. Entre toutes les

traditions répandues sur la fondation de Rome, le peuple romain choisit la plus héroïque, la plus conforme au génie grec, la plus éloignée de Tesprif sacerdotal de la vieille Italie. Les généraux romains prirent le titre de descendants d'Énée, dans leurs pf-trandes au temple de Delphes. Un fils de Mars^

noum par un€i Joinve-, sieloo l'usage des héros de« l'antiquité, deyiutle fondateur deRomè.Les^atdén xJara les citoyens 4'4^pm,paFew da peuple romain , et fitfondre en airaia. {a Iquve allaitant les jumeaux»

Jusqu'à la secQQde guerre {Hin.iqi^^ Rome a'a*^ vait pas eu d'hi&U)rieîi. Elle était twp occupée à . faire Fhistoire pour s'apji-Xiser à Fécrire. A cette époque, la toute-puissao\$e .«ité <K>ia-meûça à se piquer d'émujation,, et commanda une histoire romaine aux. Grecs étahlis; eu Italie; Le premier qui , leur en four-

nit une, fut un Didclès de Péparèthe. ,Exanji«ow<juels pquy^efti
fâtre les matériaux dont il disposait. ; , \ : , , • ;

Leg^ pfttriciëfl\$,; gardions sévère? d^ la perpétuité des rites
publics et priréi^,, ?ya|eft|^«^é la barbarie de Ronie;^ Pféparp
à rhistçijf\$}(ku;jt>oi:tesî de doifumen^.l^es premiers étsiçnt
ui^^ e^çp de jour- ,nal des, Pcmtifes {Grandes^ q^mflf^y. ou se
..trou*^ vaïex^t consignés Iq^ prodiges j^l^s. épations ^ ,etç,, ^^
SÇÇond^, (Lii^r^àfi lii^y liviçes des,m^istratS| jnéçaQ^res des
faipill^^ géB^alogie^l ipscriptions * des tppibe^ux, cotnpren-
naient tous les iipianumens de ^'orgueil aristocratique > tout
rjiéritage honcftrifique des genteSr Une grande partie de ces mo-
numens diT^ vers avait péri dans Fimcendie de Rome. Toutefois
on avait retrouvé des tables de lois, des traités, que personne ne
pouvait plus lire au temps de Po^

Ijbe. Toiwf des .monumens. ne devaient être ni très« authen-
tiques^ ni fort instructifs ^ Le génie mystérieux de l'aristocratie
avait dû^ chez un peuple ^ dans un âge illélxé^ se contenter des
plus brèves indications. En. outre, ces livres, ces tables enfertnés
dans les temples et dan3 les maisons des nobles, restitué^, aug-
mentés, supprimés à volonté, avaient dû arriver au temps des
guerres pupique^, dans un état étrange d'altération et de
falsification.

La traditipu pouvait^elle au moins suppléer à l'insuffisance
des monumen\$ écrits? Les Romain* n'ont-ils pas eii, cpmwe tous
les peuples barbares , une poésie populaire, où l'on put rcjlrou-
vea: leur histoire primitive, ou du moins leur génie, leurs mœurs
originales? Plusieurs passages des anciens portent à le croire.
Toutefois, peu dç nations me semblent s'être trouvées dans des
circonstances moins favorables à la poésie. Des populations

hétérogènes, enfermées dans les mêmes murs^j empruntant aux nations voisines leurs usages[^] leurs arts et leurs dieux; une société tout artificielle, récente [^]t s'écoula, la guerre continue, mais une guerre de cupidité plus que d'enthousiasme; un génie avide et avare. Le Clephte, après le combat[^] chante sur le mont solitaire. Le Romain[^] rentré dans sa ville avec son butin, cliquait le sénat, prête à usure, plaide et dispute. Ses habitudes sont celles du jacobin[^] consultez il interroge grammaticalement la lettre d[^]

sa foi, ou la torture par la dialectique, pour en tirer[^] son avantage. Rien de moins poétique que tout cela[^] La poésie ne commença pas dans Rome par les patriciens, enfants ou disciples de la muette Étrusque[^] qui dans les fêtes sacrées défendait le chant; et ne permettait que la pantomime[^] Magistrats et pontifes[^] les phrases devaient porter dans leur langage cette concision solennelle des oracles que nous admirons dans leurs inscriptions. Quant aux plébéiens, ils représentent dans la cité le principe d'opposition, de lutte, de négation. Ce n'est pas encore là que nous trouverons le génie poétique

Si Rome eut des chants populaires[^] elle les dut probablement aux clients qui assistaient aux festins; de leurs patrons, combattaient pour eux et célébraient les exploits communs de leurs gens. Dans le nord au contraire, le chanteur, comme le guerrier, est l'homme du roi. Ce nom de roi est élu par lequel à Rome même les petits désignaient les grands, soit par flatterie, soit par malignité. Dans l'Italie du Nord, où l'homme se donne à l'homme sans réserve et avec un dévouement si exalté les vassaux. châtiaient leur seigneur de toute leur âme. A Rome, où le client se trouvait, comme plébéien, en opposition d'intérêts avec son patron, la

poésie dut être de bonne heure glacée par le formalisme d'une inspiration officielle. Ces chants méritaient probablement d'être oubliés, et ils le furent. Consacrée.

à la gloire des grandes familles, fils importunaient Toreille. du peuple. Les plébéiens, sans esprit de famille, sans passé > sans histoire, ne regardaient que le présent et l'avenir. Rome, de si petite devenue si grande, avait d'ailleurs intérêt d'oublier. Elle ne se souciait pas de savoir que les vaincus Etrusques et Gaulois lui avaient autrefois fait payer une

rançon.

Pauvres furent donc les matériaux de l'histoire romaine, jadis la critique de ceux qui les mirent en œuvre. Les Grecs de cette époque étaient . devenus entièrement incapables de pénétrer le profond symbolisme , des vieux âges. Toutes les fois que l'antiquité, par poésie ou par impuissance d'abstraire, personnifiait une idée, lui doublait un nom d'homme. Hercule ou Thésée ou Komulus, le grossier matérialisme des critiques alexandrins*, la s'en tenait au mot, s'en tenait à la lettre. La religion était descendue à l'histoire, l'histoire à la biographie , au roman . L'homme avait paru si grand dans Alexandre que l'on n'hésitait pas de faire honneur à des individus de tout ce qu'une saine critique eût expliqué par la personnification d'un peuple, ou d'une , idée. Ainsi le fameux Evémère . dans son voyage romanesque à l'île de Panchaïe, avait lu dans les inscriptions d'Égypte, que les dieux étaient des hommes supérieurs, divinisés pour leurs bienfaits. Encore, cette supériorité n'était-elle pas tou-

jours fort éclatante. Vénus n'était éhéméralement qu'une entreprenneuse de profession qui eut l'honneur de fonder le mé-

tier* Càdmus^ ce héros mythique, qui suit par tout le monde la trace de sa sœur, et sème dans les di&mps de Thèbès les dents du dragon-, n'est plus dans Evéhmère qu'un cuisinier du roi de Sidon, qui se sauve avec une joueuse de flûte.

Cette critique, dominée par le matérialisme d'Épicure, passa de Grèce à Rome avec Dioclès. Diodore fut suivi par Fabius Pictor, Fabius par Cincius Alimentus, Caton et Pison. Fabius est méprisé de Polybe et même de Denys. Caton avait un but plus moral que critique ; il dit lui-même qu'il écrivait son histoire en gros caractères, pour que son fils eût de beaux exemples devant les yeux. Que dire de la puérilité de Pison et de Valérius d'Antium ? Ce sont là les sources où puisèrent Salluste pour sa grande histoire, Cornélius Nepos, Varron, Denys et Tite-Live. Le génie de Rome était un génie pratique, trop impatient, trop avide d'application, pour comporter les lentes et minutieuses recherches de la critique. C'est le génie des mémoires et de l'histoire-contemporaine ; Scaurus, Sylla, César, Octave, Tibère^ avaient laissé des mémoires. Les histoires de Tacite ne sont autre chose que des mémoires passionnés contre les tyrans.

Fabius, Caton, Cincius, Pison, Valérius, Tite-

live enfin, Tellecopieit metteur en oeuvre de cette romanesque histoire, suivirent religieusement les Grecs ^ s'informant peu des monuments originaux. L'histoire était généralement pour les Romains un exercice oratoire, comme nous le savons positivement pour Salluste^ comme on le voit dans Tite-Live, partout où nous pouvons le comparer avec Polybe. Pour Denys, on ne peut lui refuser une connaissance minutieuse des antiquités, .mais» il a cru épurer l'histoire-romaine en l'approssimant. Il ne dira pas que^ sur quinze mille Fidénate^^ Romulus en tua la moitié de sa

main ; il lui attribuera teUe institution qui nia pu s'inscrire dans les lois ^ mais plutôt s'introduire dans les mœurs par la force du temps et de l'habitude (la puissance paternellç) le patronage^ etc.). Il vantera la probité des compa-^ gnons de Romulus.. Partout de plates réflexions. Dans les harangues qu'il prête à ses personnages ,. à' Romulus 9 à Cjonolan, etc., vous sentirez l'avant-^ goût de l'imbécillité byzantine.

Les Grecs flattèrent leurs maîtres , en supprimant tout ce qui pouvait humilier Rome, en la représen--» tant dès son berceau telle qu'au temps des guerre» puniques. Ils flattèrent la Grèce , en rapprochant autant qu'ils pouvaient la barbarie italique de Télé-gance et de la civilisation des cités ioniennes. Ils flat* tèrent surtout les grandes familles de Rome, qui, au temps des guerres de Philippe, d'Antiochus et de

Persée, disposaient souverainement dusort deleur patrie.

Aucune fnillé n'avait à cetteépoque des ^rapporis plus .étroitâi avec la Grèce > que lie» Fabii* et les Quintii. Nous avohs vu que le premier historien latin de Rome , Fabius Pictor y dont ie ststmom hé^ réditaire indique assez qu'une branche de cette fà-^ mille ciiltivait les arts de la Grèce ^ fut envoyé par le s^nat pour consulter l'oracle de Delphes^ après» la bataille dé Cannes. C'est un des Quintii ^ Titus Quintii^ Flaminius, qui, après sa victoire sur Philippe/ fit {ftoclamer aux jeux isthmiques l'indépen-* dance. de la Grèce. lisez dans Plutarque quelle fût en ce moment la joie crèdule et l'enthousiasme de la Grèce. Vous comprendrez la faveur avec laquelle les historiens grecs de Rome ont traité la famille de ' leur libérateur.

Au premier siècle de la république, les consulats pleuvent sur ces deux familles. Vm Fabius, un Quintius portent également le nom belliqueux de Cip50, c'est-à-dire, celui qui frappe et qui tue, comme les Francs donnaient à leur Karl le- nom de Martel. La grande bataille de Yriès est le chant des Fabius. L'armée jure aux consuls de revenir victo- rieuse; un des deux Fabius périt., mais l'autre le venge , décide la victoire par sa . valeur , et refuse un triomphe imité par la gloire de son père. Les Fabii se partagent les blessés, et les soignent à leurs

dépens. Cette famille héroïque s'offre au peuple pour soutenir à elle seule la guerre de Yriès. Ils partent au nombre de trois cent six {Voyez plus haut nos remarques sur ce nombre) y tous patriciens , tout de la même en tous selon la puérile exagération de l'historien dignes de présider un sénat dans les plus beaux temps de la république. Les Yriéens ne peuvent triompher de ces héros que par la ruse Les trois cents tombent dans une embuscade et y périssent. A eux tous ils n'avaient laissé qu'un fils à la maison ; c'est de lui que sortirent les branches diverses de la gens Fabia. Un Fabius sort du Capitole assiégé et traverse seul l'armée des Gaulois pour accomplir un sacrifice sur le mont Quirinal. .

Les Quintii donnent à Rome cet idéal classique du guerrier laboureur destiné à faire honte par son héroïque pauvreté au siècle où les Romains commencent à lire l'histoire. Tiré de la charrue pour la dictature y Quintius Cincinnatus délivre une armée romaine , et au bout de quinze jours . retourne à la char- rue. Le consul délivré s'appelle Minus comme celui que le Fabius Cunctator des guerres puniques sauva des mains d'Hannibal. Cincinnatus y comme Fabius y vend son champ pour dégager

sa parole ^ et sacrifie son.bien à l'honneur. Tous deux sont d'inflexibles patriciens y qui dédai-^ gnent les vaines clameurs du peuple. .

IL

Si

Les Mai'di ^ îjâi côflibattirent Persée , et qui ^ri-* rent si loUg-'teiiips employés dans les négociations de la Grèce y méritaient bien aussi d'être traités avec faveur dans l'histoire « Cette faàille est plé-^ béienne; C. Mardus Rutilus est le premier censeur plébéi^i. Qu'importe? Unebratiche de cette famille est distinguée par le surnom de rex , qui veut dire simplement homme puissant y patron. Le généalo-* giste grec en icondu qu'ils descendent d'un roi de Rome^ d'Ancus Martius; et si ce n'est pas assez ^ ils remonteront à Mamercus > fils deNuma^ quoique^ selon la tradition (Denys, Plut.), Numa n'ait pas eu d'en£ant mâle. Trois autres fils de Numa, Pinus, Pompo et Calpus, seront la tige des Pinarii^ des Pomponii et des Caipurnii. Les Pomponii sont chevaliers, lés Caipurnii sont des hommes nou- "raaux, qui n'arrivent au consulat qu'en £73. Rien n'arrête le Êiussaire; La gens Pomponia met sur ses médailles l'image barbue de Numa ; les Marcii met-* tent sous les leurs la tête de Numa et le port d'Ostie, Ibndé par Ancus Martius, ou bien encore An- <7us et un aqueduc fondé par ce roi et rétabli pour

l'honneur de la £amille par le préteur Q. Marcius

-Rex.

Ce n'est pas tout. Quintius Cœso, exilé pour ses violences , est accusé par la tradition d'être revenu avec des Sabins et des esclaves, et de s'être un instant emparé du Capitole. La pudeur patricienne

des Quintii repousse l'accusation et jette un voile sur cette circonstance. Les Marcii plébéiens sont moins difficiles ; ils prennent pour un des leurs ce dont les Quintii ne veulent pas. Un crime antique n'est point déshonorant. Q. Marcius Coriolanusse vengera d'une injuste condamnation , en amenant l'étranger contre sa patrie. Mais le flatteur des Marcii n'ose ni lui faire prendre le Capitole^ ni lui donner la honte d'avoir été repoussé. Il craint d'humilier Rome ou son héros. Les larmes d'une mère désarmeront Coriolan , et sauveront à la fois Rome et l'historien.

Les autres généraux qui font la guerre en Grèce ^ n'ont pas' une moins illustre origine. Les Sulpicii , remontent du côté paternel jusqu'à Jupiter ^ du côté maternel jusqu'à Pasiphaé. Quoique cette famille ne soit pas même romaine d'origine^ P. Sulpicius Q^irinus n'en met pas moins sur ses médailles la louve allaitant Quirinus. Les Hostilii^ plébéiens parvenus au consulat à la fin du sixième siècle^ portent sur leurs médailles la tête du roi Tullus^ leur prétendu aïeul. Quant aux Acilii^ Manius Acilius Glabrio, vainqueur d'Antiochus aux Thermopyles, est leur premier consul j et il n'est pas jugé assez noble pour arriver à la censure. Mais donnez-leur, le temps. Un siècle plus tard^ ils descendent d'Énée.

Ainsi les Romains et les Grecs vivaient dans un

échange de flatteries mutuelles. L'es premier^^ comme cet A. P. Albinus^ dont se moquait Caton^ s'exerçaient à écrire en grec

^ , et demandaient pardon au lecteur de l'ignorance de cette langue. Fiaminius faisait des Vers grecs. Dès cette époque les grands de Rome ne manquaient pas d'avoir parmi leurs esclaves ou leurs cliens quelque grammairien ^ quelque poète grec, qui faisaient l'éducation des enfans et souvent celle du père. Ainsi le farouche et vindicatif Livius Salinator, celui même qui dans sa censure osa noter trente-quatre des trente-cinq tribus y avait auprès de ses enfans le Tarentin Livius Andronicus* qui traduisit en latin l'Odyssée, et donna sur le théâtre des imitations des drames grecs ; le poète lui-même y figurait comme acteur. . Paul Émile, ce pontife austère, cet augure minutieux, avait dans sa famille des pédagogues grecs, grammairiens , sophistes , rhéteurs , sculpteurs , peintres, écuyers, veneurs, etc. • Scipion l'Africain eut pour client et pour panégyriste le fameux Ennius* Né dans la grande Grèce (à Rudiae*, en Calabre), cen-

' Je l'excuserais , disait Caton , s'il eût été condamné à écrire en grec par ordre des Amphictyons. Polybe , Épictète, Const. Porphyre , 87.

* Qui jouait lui-même ses pièces. F. le curieux passage de Valère-Maxime l'histoire II , c. 4 , sur le théâtre ^ les jeux , les gladiateurs , etc.

' Plutarque , Paul Émile. vie , §. 3 , 7.

^ A Rudiae , en Calabre à un milieu des Tilles grecques (Sueton. , De illust grammat. , c. 4 .) • Centurion en Sicile , 3 se distingue sous Titus »

turion en Sicile, sous T. Manlius Torquatus, et en Espagne sous Scipion ^ à la fois Osque ^ Romain ^ il se vantait d'avoir trois âmes. Il enseigna le grec sur l'Aventin ^ , imita la

Grèce avec originalité[^] et crut avoir rendu les Romains conquérans en poésie , comme ils l'étaient en politique par les armes de Scipion. Il se[^]sut si bon gré d'avoir altéré l'originalité de l'Italie, qu'il se plaisait à appeler les Romains du nom de Grecs. Le grand poème d'Ennius eut pour sujet la seconde guerre punique[^] c'est-à-dire, les exploits de Scipion. Le meilleur:: morceau qui nous en reste, est le portrait du bon et sage client; c'est sans doute celui d'Ennius lui-même [^] . Les Scipions qui savaient confisquer[^] on gé-

Manlius Torquatus (SU. Ital. , XII, 390); combat ensuite à Espagne , à côté du grand Scipion. (Glaudian. in U> . de H Cons. Stil. praef. Cij. , pro jérchia , c. 9). Il enseigne le grec sur le Mont-ATentin (Sueton » II. Cicer., De Omt. II, 68). Il Ta en Grèce avec M. Fulvius Nobilior (Gicer. , pro Archid , c. 4 4). — Caton blâme Fulvius d'avoir mené- Ennius avec lui (Gicer)rt , Tusc. , Y, 20.) * — r Lié à h Grèce par l'éducation , à l'ancienne Italie par la naissance et par la langue (il se donne pour descendant de Messapus. Senr., in JEn. , VII , 694 ; Sil. Ital. , XII , 393), à Rome par ses sentimens et son admiration ; il pouvait donc bien se vanter[^] Savoir trois âmes. (Gell. , N. 4>x[^]l j [^]7[^])* "[^]Après[^] avoir mené les Romains à l'école de la Grâce , il s'applaudit de ce succès , et les appela Grecs (Fest. v. Sos , et Scaliger). — Scipion fit placer la statue d'Ennius parmi les monumens de la gens Cornelia, Val. Max. , VI , 8.

* Illocce loquatur vocis , queirum beoe mipe Uben(«|r Mfd«m, termonesque saoi , rerumque fluarum Comittr impei;[^]U ; mal;na <|uom iawu' dieei

nie au profit de leur gloire[^] ne lâchèrent pas Ennius après sa mort[^] et l'enfermèrent dans leur» tombeaux.

• Parti fuTŕuel , de sttmmeii rebu* gevundei» Gonsilio, endo foro lato, •anctoque tenatu.

Quoi ret audacter magnat parvaaqae jocamqoe Eioqaeretur ; tînèta maleit , et quoi bona dict» Evomeret , «eiqua vellet tutoque locaret :

Queicum molta volulat gandia clamqae palamque. Ingenio quoi noUa malam sententia taadet, , Ut faceret facinui levis aat mains , doctu'^ fidelit ,

Suavia homo , facandu* , suo contenta* beatas , %

Sceita\ tecnnda loqotntin tempore , oommodu* , verbum* Paucam « molta tenena , antequa , tepolta , vetnsta ; Quai faciunt mores veteresque novosqne tenentem ; Moltarum yeterum legum , divomqne hominnmque Prudentem y qnei molta loqaeive tacerere poiset. Hune inter pugnas compellat Senrilins sic.

(Gellhis.Ub.Xil^cap. 4.)

Toici quelques autres fragmens d^Ennius :

JNoB habeo deniquaenaociMarsam augnrem, JNon yicanos haruspices ^ non de circo astrologos , Non isiacos conjectores , non interprètes somniûm » Kon enim sunt ii , aut scientia , aut arte divinei ; Sed soperstitiosi vates , impudentesqae hariolei , Aud inertes , aut insanei, aut qnibus egestas imperat : Qui sibi semltam non sapiunt , alteri monstrant viam i Quibus divitias pollicentar , ab iis drachmam ipsei petunt : De his divitiis sibi deducant drachmam , reddant coetera ; Qui sui quaestus causa fictas suscitant sententias.

(Ck., De Divpaaticng., l.)

At tuba tetrica sonant tarantula dixit...

(Pindarus et Silius.)

Quomodo caput caderet «onitum tuba sola peregit .

Ainsi Rome recevait docilement en littérature le joug de la Grèce, comme et politiquement celui de l'aristocratie protectrice des Grecs, celui des Mé-

El pèretinte à ro > ra «co fœi M aire coeurrit. . . .

Anterif et tutam ▼ «e Ivii M Jwren. ^ . (Pïoj »rtî « » .)

Moril > iitiatei ^ èit ire < stit rOman UTirttisqM.

(D, Aaguit M Tis et Cicérone , Ih republic ^ Uh, ▼ .)

^ Stolidam gentis Ajacidarum ,

Bellipotentet sunt magi' , quam iapieitipotentef »

(Nonias la Stirpê .)

ifec ml auram poaco , n «c mi preciam. dederili » , Tfec cauponantea bellum , ted belligérantes ; Ferro , non auro , ▼ citam. ccrnamns utreicipie , Voine velil an me regnare hem, quidto ferai fora ,

Virtute experiamnr-, et hoc iimol accipe éktoitt ; Qnort & m tirtutei î » r f l e i fortitna pepercit , l ^ orumdem me leiber Cftli parceie certnm 'st > Dono ducite, dmpe voleiktibu' c « m magnicia DU.

(Ckei ^ o , Vs qffUut , Ub. 1. >

Qael potis ingenteii orM eTolverebellei.

(Diomedet , lu YOTXS,)

ï(on aemper Toatra eroctit , nnnc Japiter hftp atat.

(Macrobias, Sat., lib. TI , cap. I. >.

Fortibiu estForti||kaviMit dAt»«*.. (Id. ,»UMd*)

Africa^terribilei tremit horrida terra tamoltn Undiqne , mnlti-
modiacon«mitaraftai»îr«ï« ; Omnibus endo loceisnigena appa-
retimago Tristitiaiy ocnlosqne mannsapie ad sndera lassas Pro-
tendant y exsecrando dnci' ftcla repndiiifl» Poinci , penrorteo-
lee omnk , oircnm cnrsant.

Hostem «jnei feriet mibi erit Cartaginiensii,

tellus^ des Fabius^ des Quintius^ des iEmilius ^ des Marcîus,
des Scipions surtout. Ces nobles orgueilleux qui foulaient si
cruellement la vieille Italie

Ottisqais erit , cajatis erit. (Diomedes, in abnuo,)

Clunor ad coelam voWendu* p«r slhera vagic.

(Ytrro, I4. ,lib.VI.)

Marà Qliai : is dictât popQlaribiu oleit QaeitumTeiTèbant
hommes y atqae Qtvoiii agttabant, Flot d«libataa popolei niadai-
tiie medolla.

(Cicero, inBnito.)

Egrvgieeordatat hoBO , Catos Atlia* Sextot.

Ottm vicitnon ast victor , niai victo* fatetnr..«

(Noniui , in obsidium.)

, Forum f, pntealqn* LiiMnia

Mandabo siceit; ^dimam canUre MTeria.

(Serviof , ad Géorgie , , Itb. III.)

Q. Enniiepitaphium ab ipxomet eonditum:

Adtpicite, o eei?eii , senif Ennii imagini formam. .

Heievoftram panxitmazuma fada patram.

Kemo melaenimeu decoret , nec fqnera fle^q

Faent. Qaor? voluto viTa* pérora viram.

(Giceroy Tuse, quæst^, lib. I)

P, Seip^nis AfrictmH tMtutumlm •

Heic eitille fitoa, qaoi nemo cei^eî' , ne<{ae hostia

Qnilnt pro facteia reddere ojiem pretmm.

(Cioeroy Del^egibus, 11.— Seneca, lib. X|X, epist^ 109.)

Eo ego ingenio ngtas anm , amicitiam Atqne inimicitiam in fronte promptam gero.

(Exincerto libro«)

Flagitii principium'cat nndare inter civeii eorpora.

(Gic.»rii4c.yUb.iy.)

Philoi bpbbandam est pandf , nam omnino haad placet.

(Gellius, lib. y «cap. |5- j

dont les armes leur soumettaient le monde^ accueillaient avec faveur les hommes et les. moeurs étrangère^. Us fermaient Rome aux Italiens^ pour rouvrir aux Grecs. Peu à peu s'effaçait le type rude et firuste du génie latin. On ne trouvait plus de vrais Romains que hors de Rome^ chez les Italiens^ par exemple à Tusculum en Caton^ et plus tard dans ce paysan d'Arpinum^ qui fut Marins.

Le premier vengeur que se suscite l'Italie^ est le Campanien Nœvius^^ comme Ennius^ soldat des

* Le premier, selon Varron, qui ait employé le vers saturnin (?) : « Sa- Uimiun^ in honorem Dei Naevios inrenit. » Varr. VI. Festus , y. Saturnus. — - Inrenteiir de la tragédie pnxtextata, où les caractères sont romains. — H atUqae les Sdpions (Gell. , VI, 8), les Métellos (Terentian. Manr. , ▼.2747):

Fato Metelli Roma fuit contolet.

A quoi ils répondirent :

DalMiat maltim Ifetelli Navio po«la*

(Atcooiot Pedianiu «d Cie. , AeU I in Verrem. , c. \o,)

Voici d'autres fragmens de Naerius :

» Nonius, in rievortit.

Age niint qaando rheUrica^Uf rMponde qaod te rogo.

— Nomus , in muitare.

Etaaterilaadee ago (e^o ?) cvm votif me maltatis meu, qood Pneter spem qaem vellejn «udiebam : hoc mihi Ennias.

(ColaxNœTU.)

Ex Protecto Naevii. — Diomedei, in patio ;

guerres puniques^ le même peut-«tre qui organisa les véliles romaiiis. Celui-ci n'emprunta point le mètre grec; ce fut dans le vieux Ters saturnin^ qu'il

Popaloi patil : ta patiat modo.

Ex TareotilUNœvii. -«-Sotipat«r m quanti :

Qatt ego ia thaatro hic mais prohayi pkaaiboiy Ea non andere quemqaam Tegem rampera , Qaanto Ubertatem hane hic aaperat aeritua aliolata.

(6eniiaa,lik«Yl,».8.)

EiArde dtt ^nmd poème de Naevu» , festitiie sèloii les coDjec-
tares d^ermann (Doctnna ntetrica) :

Qoi terrai Latiai hemonea eontaaerast Viroë lflideaq«M PaDl^
fstbor.

Passage de Naoivitis, d'après Menda , ad Ennium, p. 417 , ex
Gal-^ pornio.

Sic Pœni conMremiflCQnt artabaa anivéraim ; Magni metaa
tamoltaa pectora poasidet :

Caeaam fanera agitant ^

EueqoiaaitiUnty temalentiamque toUant

Featam.

Saperbiter contemptim conterit kgionef .

(Nn[^]ioa, in IConiOf[^]wtnà eon[^]n/ftim , superbitêr.)>

Etiamqai

Mano reamagnaa aœpe gesait glorioae,

Gajaa facta vira vigent , qoi apod gentia aolns praestat ,

Eom saaa poter eam ptfllio tino ab «mica abdatit.

(Nsviua» in GeUio, YĬ , 8.)

Mortalii imraortalia flere ai foret faa, Flereat diva camean Nn-viam poetam.

itaqoe poatqaam eat Orcino tradiloa thesauro y Obliti aunt Romœ loqaier latina lingua.

(Nnvioa , in Gellio « 1 , 34 .)

attaqua tour à tour les Claudius, les Métellus> les Scipions même. Le peude fragmens qui nous restent de lui , sont pleins d'allusions piquantes à la tyrannie des nobles 9 à la servilité de leurs créatures. — j4 lions j souffre de bonne grâce; le peuple souffre bien. — Quoi! ce que /approuve, ce que f applaudis au ilêéâtre , ne pourra librement vexer nos rois du sénat! oh! la tyrannie domine ici la liberté (Fragm, de la petite Tareruine). — Les Métdlus naissent con[^] * suis à Rome \' jeu de mots sur le mot metelluSj qui voulait dire porte-faix[^] sur l'incapacité de cette puissante famille, et sur ses nombreux consulats. Les Métellus se piquèrent et répondirent par un vers sur la même mesure :

Les Métellus te porteront malheur.

Us ne s'en tinrent pas là[^] ils firent jeter en prison Naevius. Le poète incorrigible fut si peu intimidé, qu'il y fit deux comédies , et

ne craignit pas cette fois de s'attaquer aux Scipions :

Cet homme dont le bras fit maint exploit pompeux , Dont le nom glorieux hrille , éclate aujourd'hui , Qui seul est grand aux yeux des nations 9 Celui-là même, un certain soir , Son père Femmena de chez sa bonne amie , Vêtu légèrement : il n'ayait qu'un manteau.

he- trait était d'autant plus, pénétrant , qu'alors même Scipion ^ déjà vieux ^ avait dans sa maison commerce avec une esclave, et que la connivence d'une épouse débonnaire cachait seule sa honte domestique ^ .

Les Scipions invoquèrent la loi atroce des Douze- Tables, qui condamne à mort l'auteur de vers diffamants. Heureusement pour le poète , les tribuns intervinrent. Mais il n'en subit pas moins, la honte d'une sorte d'exposition publique , et fut relégué en Afrique. Un poète de l'âge suivant, qui s'en tenait prudemment à la satire générale des villes, le comique Plante, s'est complu à peindre la triste %ure du pauvre Campanien, cloué à la colonne avec dix gardes , qui ne le quittent ni nuit ni jour ^ . Nae- vius laissant l'Italie pour jamais, lui fit ses adieux dans une épitaphe digne de Catulle , qu'il se composa lui-même, et où il déplorait avec sa propre ruine celle de l'originalité italienne. Que les immortels pleurent les ^ mortels ^ ce serait chose indigène. Autrement les déesses du chant pleureraient Nœnus le

' Valer. Max. , VI , 6. — Selon Valérius d'Antium, un des plus anciens historiens de Rome , la fameuse anecdote de la continence de Scipion serait contrefaite ; il n'aurait pas rendu la fille à ses parents. Gell» VI , 8.

' In Mil. Gloios., y. 2*4 .

Nam o8 colamnatam. poede încMC atidivi barba.ro , Gui btni custodes «cmper tolîi horis accubaut.

•poète. Une fois IVœvius enfoui ou trésor de PUTtm, ils ne surent plus à Rome ce que tétait que parler lan^ gue latine. Toutefois le peuple garda im bon souvenir au courageux ennemi des nobles. U donna le nom de Naevius à une porte de Rome ^ ; et cent

^ Tarr. , de -L, lat ^ İV,: 45. — - Baani {^Euseb.y Chron., Ofymp,^ GXLIY), il meurt a Ūtique , à la iîn des guerres puniques. (Cependant y. Cic. Brut., c. 45.) — Sur la yie d^Ennius et de Nae^ius , V, Blum, JEinleitangy etc. •

ITayant plus occasion de reyenir sur cette époque de la littérature romaine, nous placerons ici quelques fragmens importans des successeun immédiats d'Ennius et de Nasvius*

PacuTii Fmgm,

Nam ittls qai lingoam anQm tnttlUgant ; Plasqae ex alieno jecore Mpinnt „qaam ex titOf Magfis audiendam ^am anacoltabdnm censeo.

(Cic., De divin., ^1,)

Ego odi homiîies ignavft operà> et philocophà sentenlil.

(6eU.,Xni,8.)

Adolescent y tamea ettî properas , hoc te taxant rogat

Uti ce adtpiciat ; deiode qaod scriptoni ett» légat :

Heie tant poetœ Pacavii Marci lila

Oata ; hoc Toleban , netdat ne ettei ; Taie.

• (Gell.,1,24.)

Gaecilii, Frag

Kam i^ovat qaidem Beat repertoa ett Jovit.

(Ex Epistotd Pritcianut , in JotHs* } L. Accii, Fmff.

Galonet , famali metelliquae , cacalaeqoe.

(Ex AnnibaUbui Fettot, in Metelli.)

Nihlt credo angunUmi , qui anrei rerbia diviiant

cinquante ans après ^ Horace^ avec tout son mépris pour la vieille littérature de sa patrie y était obligé de dire : Pour Nasvius, on ne le lit pas, m le sait; il est, comme d'hier y dans toutes les mémoires

La lâche victoire des nobles sur Na^ius ne les préserva pas d'attaques plus sérieuses. Dans cette époque de la gloire et de- la toute-puissance des Scipions^ un patricien de la famille toujours popu-

ÂUenaïy sau nt aaro locnpletent domos.

(Ex Aityanacte Noniut, in dMtant.)

Malti iniquiatquê infidèles regno , pana siiat boni.

(Cic.^DeojQr.y m.) L. Lacilii , Frag,

Scipiadae magao. iiiipvob«a objiôabat Aiella» Laitmm iUo ce-
niore inalani infalisiviie Caîm^

(E». llf L. iya/)rr*. — Nonioa.)

Kam velui iile Ca4o laeetaÎMe app«Uari, qàod conscim ipae
nos eratabî. (Ez xiY , lib. Satyrm «^ Caperapad Pris. , in tacesso)

Cohîbet et domi Mœslus se Albinos , repadivm quod filise
remisit.

-(Bx XTiii libr. Saiyr. — Noninsy in remittert.)

Vellem condlio vestnia^ , «^noçi diçi^f , olim, Cœlicolœ , leU-
çm , iu^uam , adfuissemu' priore « Concilie. (Servius, in ix JEn.
)

Vt nemo sitnostmm qain aut pater optimu* divum , AutNep-
tuna* pater, Liber, Satomn* pater. Mars, Jauus, Qairinos pater ,
liomen dicatnr ad onnm.

(Lactantins, lib. IY , cap. 3.)

Diactantios, iv , 5.

Nanc vero ï. mane ad noelem, feslo ^tfue profesto

ocl

ïaître àes Valerii, Valerius Flaccus, fit venir de m ^Tusculum^
et établit près de lui à Rome un jeune liU Italien d'un génie sin-
gulièrement én^gique^ d'un ; imi <:ourage éprouvé et d'une élo-
quence mordante. C'é^ tait un homme roux ^ aux y eux bleus ^
d'un aspect barbare ^ et d'un regard qui défiait ami et ennemi. \
Son nom de famille était Porcius (le porcher). Mais il était si avi-

sé dès son enfance , qu'on l'avait sur- 43oinmé Caton\ A dix-*si^t
ans^ il avait servi contre

iïï.

TotQS item paritrcr[iie die popalnsqve patreiqae Jaclare indu
foro seoanei , deoedere nasqnam, Uni ee atqae eidcm atodio
omnes dedere , et arti , VeriM dareutcaute poMint, pugnare do-
loaa, Blajidilia ceitare , boanm siipalare Tiram te, Inridiat facere,
.ut si bottât un t omnibm omnea.

Cicero de finibus,

Grferum te Albati, <|aam Romanum atqïie Sabinum, Munici-
pem pooti, Titi, Anni, centarionum Prieclaroram hominoin , ac
primoram , sigiufeniinqixe , Malvisti did. Greece ergo pneter At-
benif , Id quod maluitli , te« qunm «d me accedia, aalnto, Xatpt >
inqasm, Tite, Uctorea, turma onmi «ohorn^ae,

X«(|»€'76 biiK boftif.Mmi AJbiithif , hincimnMeiw. Cic. in
Oratorey lib. izi,

Quam lepidè lexeis compostse nt tesseraln omnes , Arte paTi-
mento , atqae emblemate vermicalato, Crassum habeo genernm :
ne rhetoricoteros tu •»•

' Ces détails et la pkipart de ceux qui faÎTent sont Urés de Plii-
tarque. •

Hannibal. Depuis, il cultivait un champ voisin de celui du
vieux Manius Curius y le vainqueur des Samnites. Le matin, il al-
lait répondre sur le droit ^^t plaider dans les petites villes voi-
sines de Tuscu-p lum. Puis, il revenait, se mettait tout nU,
labouj^^* rait avec ses esclaves, mangeait avec eux, buvait

comme eux de Peau, du vinaigre ou de la piquette. Toutefois ce n'était pas un maître tendre. Le père de famille[^] dit-il dans son «livre d'agriculture, doit vendre les vieilles charrettes , les vieilles ferrailles , les vieux esclaves[^] .

* Cato de R, r, : a Vendat oleum, si predam babeaf , "vimim frumen- » tmnque qnod snpenit. Vendat boTes vetnlos , aitnenta deliciiiUi , oves de- B liculas , lanam , pelles , pkustrum yetus , ferramenta yetera , servum senem , » sermm morbosum , et si quid aliud supersit , vendat. Patrem familia» » Yendacem , non emacem esse oportet. »

« Que le père de famille vende Thuile, si elle a du prix[^] et ce qui lui reste de Tin et de blé. Qu[^]il vende les vieux bœufs , les veaux , les petites brebis , la laine, les peaux, les v[^]ux chariots, les vieux fers , Pesclave vieux, Tes-

dave malade , et tout ce qui peut être vendu : il faut que le père de famille

soit vendeur , non acheteur. »

(f Est interdiim praestare mercaturis rem quaerere, nrtam periculosum » siet ; et .item foenerari , si tam honestumsiet. Majores enim nostri hoc sic » habuerunt , et ita in legibus posuerunt : ffirem dupli condemnari , fcene- » ratorem quadrupli. Quanto pejorem civem existimarint foeneratorem quam » furem hinc licet existimare ; et virum bonum cum laudabant ,. ita lauda- » bant : bonum agricolam , bonumque colonum. Amplissime laudari existi- » mabatur, qui ita âaudabatur. Mercatorem autem strenuum studiosumque » rei quaerendae existimo j verum periculosum et calamitosum. At ex agricolis V et viri fortissimi et milites strenuissimi gi[^]uiitur f maximeqiie pius quastu»

Etabli' à Rome pair Valérius^ appuyé par Fabius^ il devint successivement tribun d'une légion^ que^ .

» stnlttlissimisque oonseqoitiir , miaimeqtie inTîdiosiB ;
mmimeque maie » cogiuntes sunt, qui in eo studio occnpati snnt.
»

« Il n'y aumit rien de mieoi que de s^eorichir pair le négoce , si cette ▼oie ^taft moins péiiUeuse; ou que de prêter à usure , si le moyen était plus honnée ^ mais telle est sur ce point Topinion de nos ancêtres et les disposiëons de kurt lois, qu'ils condamnent le Toleur à restituer le double, et Tusarier à ren(fa« le quadruple. Vous pouvez juger par Hi oombieB rusorier leur panit un citoyen i»re que le Teneur. Voulaiient-ils au contraire louer un lionime de bien, ib le nommaient bon laboureur et bon fermier ; et cet éloge parainait le plus complet qu'on pât recevoir. Quant au maichand , * je le trouve homme actif et soigneux d'amasser , mais de eohd tion périlclitante et calamiteuse. Pour les laboureurs , ils engendrent les houmies les plus cooragemi et les soldaAs les plus robustes \ c'est de leur profession que Ton tire le profit ie plus légitime , le plus suret le moins attaquable ^ ^ ceux qui y sont occupés sont le moins sujets à penser à mal. » (Trad. de M. Villemain.)

« Quant à moi, dit Plutarque, je n'aurais jamais le cœur de vendre mon vieux bœuf laboureur, encore moins mon vieil esclave. » Gaton, dit M. ViOemain , n'entendait pas ces dâicatesses , songeait seulement à faire une bonne maison. »

« Dicam de istis <>r>cis suo loco , Marce fili. Quid Athenis exquintum 1/ habeam , et quod bonnm sit Ulorum litteras inspicere , non perdiscere , » vincam. Nequissimum et indocile gennà illo-

nim; et hoc puta vatem » dixisse : Quandocumque ista gens suas litteras dabit , omnia comimpet ; » tum etiam si medicos suos hue mittet. Jurarunt inter se barbares necare » omnes medicina j et hoc ipsum mercede faciunt , ut fides iis sit et facile M disperdant. Nos quoque dictitant barbaros , et splircius nos quam abos » populos opicorum appellatione foédant , interdixi tibi de medicis. »

« Je parlerai de ces Grecs en temps et lieu , mon fils Marcus. Je dirai ce que j'ai observé 'k Athènes j il peut être bon d'efiSeurer leurs arts , mais non de ks approfondir , et je le prouverai. Cette race est du monde la plus perverse et la plus intraitaUe ; et je crois entenilire un oracle t Toutes les

teur^ préteur^ enfin consul et censeur avec son ancien patron.

fois que cette nation nous apportera ses arts , elle corrompra toot, et c^est pis encore si elle enyoêe ici ses médecins. Ils ont juré entre, eux d^exterminer, parla médecine, tous les barbares jusqu'au dernier ; et ils n'exigent le salaire de leur métier que pour usurper la confiance et tuer plus à Taise. Nous aussi ils nous appellent baibares , et nous outragent plus ignominieasèment que tous les autres peuples , en nous traitant d'opiques. Mon fils , je t'interdis les médecins. »

Plut. , Cat, çit, , c. S2 : «c Gaton avait toujours un grand nombre d'esclaves qu'il achetait parmi les prisonniers ; il choisissait les plus jeunes , comme plus susceptibles d^éducation. Aucun de ses esclaves n'allait jamais dans une maison étrangère qu'il n'y fût envoyé par Gaton ou par sa femme j ' et toutes les fois qu'on demandait à l'esclave ce que faisait son maître , il répon-

daît : « Je n'en sais rien. » Il voulait qu'un esclave fût toujours occupé dans la maison ou qu'il dormit. Il aimait les esclaves dormeurs , parce qu'il les croyait plus doux que ceux qui aimaient à veiller ; après que le sommeil avait réparé leurs forces , ils étaient plus propres à remplir les tâches qu'on leur donnait. Persuadé que rien ne portait plus les esclaves à mal faire que l'amour des plaisirs , il avait établi que les siens pourraient voir en certain temps les femmes de la maison pour une pièce d'argent qu'il avait fixée , en leur défendant d'approcher d'aucune autre femme. Dans les commencement , lorsqu'il était encore pauvre , et qu'il servait comme simple soldat , il ne se fâchait jamais contre ses esclaves , et trouvait bon tout ce qu'on lui servait. Rien ne lui paraissait plus honteux que de quereller des esclaves pour sa nourriture. Dans la suite , quand sa fortune fut augmentée, et qu'il donnait à manger à ses amis et aux officiers de son armée , il faisait , aussitôt après le diner, donner les étrivières à ceux de ses esclaves qui avaient servi négligemment ou mal apprêté quelques mets. Il avait soin d'entretenir toujours parmi eux des querelles et des divisions : il se méfiait de leur bonne intelligence et en craignait les effets. Si un esclave avait commis un crime digne de mort , il le jugeait en présence de tous les autres , et , s'il était condamné, il le faisait mourir devant eux. »

« . Devenu enfin trop ardent à acquérir des richesses , il néglegia l'agri-

, Envoyé comme préteur en Espagne y il commença par renvoyer les fournisseurs de vivres , déclarant que la guerre nourrirait la guerre. En trois cents jours , il prit quatre cents villes ou villages y qu'il fit démanteler tous à la même heure. U rapporta dans le trésor une somme immense; et au moment de se rembar-

quer^ vendit son cheval de bataille^ pour épargner à la république les frais du transport. Dans toute l'expédition y il avait toujours été

culture , qui lui parut un objet d'amusement plutôt qu'aune source de revenus ; dt , Tonlant placer son argent sur des fonds plus sûrs et moins sujets à talier , il acheta des étangs , des terres , où il y eût des sources d'eaux dutudeSy des lieux propres à des foulons , des possessions qui occupassent beaucoup d'ouvriers, qui eussent des pftturages et des bois, dont il retirait beaucoup d'argent, et dont Jupiter, comme U le disait lui-même, ne pût diminuer le revenu. Il exerça la plus décriée de toutes les usures , l'usure maritime 9 et voici comment il s'y prenait. U exigeait de ceux à qui il prêtait son argent qu'ils fissent , au nombre de cinquante, une société de commerce , et qu'ils équipassent autant de vaisseaux , sur chacun desquels il avait une portion qu'il faisait valoir par un de ses affranchis , qui , étant comme son Fïcteur , s'embarquait avec les autres associés , et avait sa part dans tous les bénéfices. Par là il ne risquait pas tout son argent , mais seulement une petite portion dont il tirait de gros intérêts. U prêtait aussi de l'argent à ses esclaves pour acheter déjeunes garçons 9 et , après les av6ir exercés et instruits aux frais de Caton , ils les revendaient au bout d'un an. Caton en retenait plusieurs qu'il payait au prix de la plus haute enchère. Il excitait son fils à ce commerce usuraire , en lui disant qu'il ne convenait tout au plus qu'à une femme veuve de diminuer son patrimoine. > » •

M. Cassan a placé à la suite de ses lettres de Fronton et de Maro-Aurèle , des traductions élégantes et fidèles de plusieurs morceaux de Caton et autres auteurs anciens.

à pied y avec un esclave qui portait les provisions y et qu'il aidait dans l'occasion à les préparer. Après avoir obtenu le triomphe, il n'en partit pas moins comme simple tribun, pour combattre Antiochus en Grèce. Aux Thermopyles, le général romain em^{*} brassa Caton devant toute l'armée, avoua qu'on lui devait la victoire, et le chargea d'en porter la nouvelle à Rome.

Tant de vigueur et de sévérité pour lui-même prêtait une autorité merveilleuse à l'âpreté cynique de ses attaques contre les mœurs des nobles. C'était surtout contre les Scipions que les Fabius et les Valérius semblaient l'avoir lâché, dès son arrivée à Rome. Dans sa questure en Sicile, il accusa les dépenses de l'Africain, et sa facilité à imiter les Grecs. Scipion le renvoya, en disant : « Je n'aime pas un questeur si exact. »

Il ne fallait pas moins que l'énergie de Caton pour réprimer l'insolence et la tyrannie des grandes familles qui se tenaient étroitement unies pour l'oppression du peuple. Quintus Flaminius avait nommé Scipion prince du sénat. Deux fils de Paul-Émile étaient entrés par adoption dans les familles des Scipions et des Fabius. Des deux filles du grand Scipion, l'une épousa Sempronius Gracchus, l'autre Scipion Nasica. Ainsi, malgré les haines de famille, toute l'aristocratie se tenait par des mariages ; c'est ce qui rendait les grands si forts contre

foi

la justice/ et le mettait au-dessus des lois. Un gendre de Fabius ayant été accusé de trahison, son beau-père pour le faire absoudre eut qu'à dire qu'il était innocent et par conséquent était resté le gendre de Fabius. Scaurus étant accusé plus tard, se justifia de la manière suivante ; Varius de Suocrone accusé d'émul-

lius Scaurus d'avoir reçu des. présens pour trahir la république ; -
^milius Scaurus déclama qu'il est innocent : lequel des deux croi-
rez-vous ? L'accusateur d'un Métellus ayant mis. sous les yeux
des juges les registres q^ui devait les convaincre de concussion,
tout le tribunal détourna les yeux % Ainsi rien n'arrêtait l'audace
de ces rpi>, comme les appelait le peuple.. L'Africain surtout,
dont on, ayaî\$ mis la statue dans le sanctuaire de Jupiter *,^ et
qui avait dédaigné un consulat à vie , exerçait une véritable dic-
tature. Un jour que les questeurs craignaient de violer une loi en
ouvrant le trésor public, Scipion , alors simple partiçjulier , se fit
donner les clefs, et ouvrit'..

Il n'y avait plus de république, si quelqu'un n'avait le courage
de tenir tête aux Scipions, et d'exiger qu'ils rendissent compte
comme: citoyens, Cato en trouva l'occasion après la guerre
d'Antioch-

•Val.Max.,III>7. . .

chus (187). Leur conduite dans cette guerre avait été plus que
suspecte (V. plus haut). Les deux frères avaient réglé les condi-
tions de paix de leur autorité privée. Quelles sommes rappor-
taient-ils de cette riche Asie, quelles dépouilles du successeur
d'Alexandre, du maître d'Antioche et de Babylone?

Au jour du jugement, Scipion ne daigna pas répondre aux ac-
cusateurs, mais il monta à la tribune, et dit : M Romains , c'est à
pareil jour que j'ai vaincu en Afrique Hannibal et les Carthagi-
nois. Suivez-moi au Capitole pour rendre grâce aux dieux, et leur
demander de vous donner toujours des chefs qui me res-
semblent. » Tous le suivirent au Capitole, peuple, juges, tribuns,
accusateurs, jusqu'aux greffiers. Il triompha en ce jour, non plus

d'Hannibal et de Syphax, niais de la majesté de la république et de la sainteté des lois.

D'autres disent que les licteurs des tribuns du peuple ayant déjà mis la main sur son frère , l'Africain le leur arracha , déchira les registres , et dit : Je ne rendrai pas compte de quatre millions de ses[^] terces , lorsque j'en ai fait entrer au trésor deux cents millions. Je n'ai rapporté pour moi qiCun surnom de Vjifrique. Puis il se retira dans une terre qu'il avait àliteme, en Campanie. Son ennemi Tib. Sempronius Gracchus , alors tribun du peuple, empêcha Ini-même qu'on ne l'inquiétât dans son exil volontaire. Il y mourut, et fit écrire sur sa tombe ces

mots amers et injustes : Ingrate patrie[^] tu ne pos" sedes pas même mes as.

Ses ennemis le poursuiTirent encore dans la personne de son frère. Les Pétilius, tribuns du peuple, d'autres disent M. ou Q, Naevius (parent du poète?) proposèrent de nouveau une enquête sur V argent reçu ou extorqué d'Antiochus. Caton appuya la proposition , et elle fut convertie en loi par le suffrage unanime des trente-cinq tribus[^] . Les accusés furent condamnés. Le jugement portait que L[^] Scipion, pour accorder au roi Antiochus une paia[^] phjfswan[^] iageusCy avait reçu de lui six tnilk livres d*or et quatre cent quatre-vingts livres d[^] argent de plus qU'il n'avait fait entrer dans le trésor} A. Hostilius[^] son lieutenant y quatre-vingts livres d'or et quatre cent trois d[^] argent y C Furius , son questeur y cent trente d[^] or, et deux cents émargent. Lucius Scipion parut justifié par sa pauvreté. On ne trouva pas chez lui la somme qu'il était condamné à payer. Mais Paristocratie n'en reçut pas moins un coup terrible. Caton fiit bientôt, malgré les efforts des nobles, étevé à la censure , et chargé de poursuivre ces

recherches sévères que personne ne pouvait plus éluder depuis l'humiliation des Scipions.

' Tit.-Liv., XXXVUI, 54 , 57.

CHAPITRE VII

Réduction de PEspagae et des États .grecs. — Persée. — Destinction dé Corinthe , de Carthage et de Nomance ,. 4 89-434.

Ao moment où le viei^ai %4t^e it^Kea Tenait de frapper dan\$ les Scipions les repiré^eotans dee weaurs ejt 4es^ . idées de la Grèce*, celles de rOriep, tout autrement dangereuses,, s'étaieint sourdement in^ tFpduites dans Rome, et y commençaient cette çon^ quête lente, mais invincîli^le , qui devait finir par le\$ placer sur le iTpne impérial*

Un Titus Sempronius Rutilus avait proposé à son]>f9t9^*fils dont il était tuteur, de l'initier aux mystères des bacchanales qui, de TÉtrune et de 1^ Campanie, avaient alors fiasse dans Rome (i86^4}- Jle jeune homme en ayant parlé à une courtisée qui l'aimait, elle parut frappée de terreur,, et lui dit qu'apparemment son beau-père et sa mère crair gnaient de lui rendre compte , et voulaient se défaire de lui. Il se réfugia chez une de ses tantes qui

' Val. Max. , III , 6 : a Ngus Xflj!pns au Gapitdle une statue de Liicia» Scipion ai^c le manteau et la chaussure grecs. »

fit tout savoir au cpn^ul. La c^urtîçane interrogée nia d'abord^ craigoant la yeageance des initiés; puis (elle avoua. Ces bacchanales étaient un culte frénétique de la vie et de la mort,

parmi les ritps duquel tenaient place la prostiitution et le meurtre. Ceux qui refusaient l'infamie étaient saisis par une machine et lancés dans des caveaiix profonds. Hommes et femmes se mêlaient au hasard daus les ténèbres^ puis couraient en furieux au Tibre, y plongeaient des l;orcbes ardentes qui flambaient e^ sortant des eaux, symbole de l'impuissance de I9 mort contre la himière inextinguible de la vie um*^ veraelle.

L'enquête fit bientôt connsgltre que dans la seule vUle de Home sept mille personnes avai^at trempa daQs ces horreurs V. On mit partout des gardes la nuit,, on fit des perquisitions; uie foule \$le Sémites qui se trouvaient pArmi les coupables furent livrées à leurs parens pour être exécutées dans leurs liaisons. De Rome, la terreur s'étendit dans l'Italie. Les consuls poursuivirent leurs informations de ville en ville.

Ce n'était pas la première apparition des cultes orientaux dans Rome. L'an 534 de Rome, le sénat avait décrété la démolition des temples d'Isis et de' Sérapis^ ; et, personne n'osant y porter la main, le

* Val. Max., I, 8.

consul L ^milius Paulus avait le premier frappé d'une hache les portes du temple. En 614^ le préteur C. Cornélius Hispallus avait chassé de Rome et de Fltalie les astrologues chaldéens et les adorateurs de Jupiter Sabazius. Mais dans les dangers extrêmes de la seconde guerre punique , le sénat lui-même avait donné l'exemple d'appeler les dieux étrangers. Il avait fait apporter de Phrygie à Rome la pierre noire sous la forme de laquelle on adorait Cybèle. « A mesure que la guerre se prolongeait , dit Tite-Live, les esprits flottaient selon les succès et les revers* Les reli-

gions étrangères envahissaient la cité ; on eût dit que les dieux ou les hommes s'étaient tout à coup transformés. Ce n'était plus en secret et dans l'ombre des murs domestiques ^ que l'on outrageait la religion de nos pères : en public , dans le Forum , dans le Capitole , on ne voyait que femmes sacrifiant ou priant selon les rites étrangers ^ . »

* Tit.-LÎT. , XXV, I , et XXIX, c.*5 : « Que diutiùs trahebatur beUmn, » et Tariabant secundae adYerssque res non fortonam magis , q|àm animos » hominum : tanta religio , et ea magnâ ex parte eiterna , ciTtâtem incens- » sit , ut aat homînes aut dii repente alii Yiderentur facti. Nec jam in se- » creto modo atque intrâ parietes abcddebantur Romani ritus , sed in public»)) etiam ac foro GapitoUoque mulierum turba erat,. nec sacrificantum nec » pi'ecantum deos patrio ïnore. » — Plus tard. « Cultrix numinum cunc- » torum. » Amobius, adv, gentes, VI, Tacite, AnnaL , XV, 44 : « Urbs V quo cuncta undique atrocia aut pudenda confluunt celebranturque. »

Le peuple romain n'était point tel que ses mœurs se corrompissent impunément. Les religions étrangères entraînaient la débauche^ la débauche aimait Fassaisonnement du sang et du meurtre. La race romaine est dans tous les temps sensuelle et sanguinaire. Les débauches contre nature et les combats de gladiateurs prennent en même temps faveur à Rome. Un seul fait dira tout. Le frère de T. Quintius Flaminius avait emmené de Rome un enfant qu'il aimait^ et celui-ci lui reprochait d'avoir sacrifié pour le suivre un beau combat de gladiateurs ; il regrettait, disait-il, de n'avoir pas encore vu mourir un homme. On annonça pendant le repas à Flaminius qu'un chef gaulois vient se livrer à lui avec sa famille : Veux-tu que je te dédommage de tes gladia"

leurs ^ ? dît Flaminius au jeune garçon; il décharge un coup d'épée sur la tête du Gaulois, et Tétend mort à ses pieds.

Le peuple, tout coïrompu qu'il était déjà, avait horreur de ces mœurs atroces. D résolut de donner à son mal le médecin le plus sévère, et malgré les nobles, porta Catqn à la censure. Celui-ci chasse du sénat Lucius Flaminius , consomme la ruine des Scipions en ôtant le cheval à l'Asiatique ; frappe d'impôts les meubles de luxe^ et pousse la sévérité jusqu'à dégrader un sénateur pour avoir donné un

* Plal. in Cat,

baiser à sa femme en présence de sa fille. Hélas ! que signifiaient ce respect exagéré de la pudeur et ces lois somptuaires dans une cité pleine des complices des bacchanales? L'on trouva en une seule année que cent soixante-dix femmes avaient empoisonné leurs maris pour faire place à d'autres époux ! Caton lui-même, déjà bien vieux, entretenait commerce avec une esclave sous les yeux de son fils et de sa belle-fille, et il finit par épousera quatre-vingts ans la fille d'un de ses cliens. Q avait quitté la culture des terres pour l'usure, et il en faisait un précepte à son fils ^ .

Quelle deiMût être la politique d'un pareil peuple? cpels' ses rapports avec les^ nations étrangères? Perfides, injustes, atroces; on ^n serait sûr, quand la ruine de la J\iacedoine et de la Grèce , de Cartbage et de Numance ne le témoignerait pas expressé-Bi/ent.

Tant que vécurent Philippe et Hannibal , le sénat craignit toujours une confédération universelle. U ménagea Antiochus, Eumène, Rhodes, l'Achaïe.

Mais les succès que Prusias dut à son hôte Hannibal dans ses guerres contre Eumène, décidèrent les Romains à sortir enfin d'inquiétude. Flaminius vint demander au roi de Bythinie l'extradition d'Han-

* V. plus haut , page 99.

nibal et le vieil ennemi de Rome n'échappa qu'en s'empoisonnant. Alors le sénat rassuré favorisa la Lycie contre Rhodes, Sparte contre les Achéens, accueilli contre Philippe 4es accusations des Thessaliens, des Athafmanes, des Perrhœbiens, d'Eumène, puis celles des Thraces, des Uljrriens, des Athéniens. Le sénat le croyait avec raison coupable d'avoir égorgé les habitants de Maronée en haine des Romains 9 leurs protecteurs; il lui fit l'affront de le confier avec ses accusateurs, et finit par lui déclarer qu'il ne devait la conservation de sa couronne qu'à son jeune fils Démétrius, ami des Romains, chez lesquels il avait vécu long-temps comme otage« Persée, fils aîné de Philippe auquel les Romains voulaient opposer leur créature , accusa Démétrius, non sans vraisemblance, d'avoir voulu l'assassiner % et le fit condamner à mort par un père qui détectait en lui l'ami, le favori de Rome. #

L'infortuné Philippe se faisait, jusqu'à sa mort, lire deux fois par jour son traité avec les Romains. Il ne put même préparer la guerre et la livrer à son successeur • ; ses torts envers les peuples voisins les empêchaient de se fier à lui. Persée trouva le trésor

' * C'est ce que ferait croire le récit de Tite-Live , tout partial qu'il est pour Démétrius , l'ami des Romains.

" Tite-Live , XLV , c. <6.

' U chassa les habitans des grandes villes , surtout des YUles maritimes ,

MO

rempli^ la population augmentée^ la Thrace^ cette pépinière de soldats^ conquise en partie par son père. Les Celtes du Danube ^ appelés par Philippe, étaient en marche vers la Macédoine , et pouvaient de là passer en Italie. Mais Persée ne tarda pas à voir, par Texigence de ces Barbares ^ , qu'ils ne seraient guère moins formidables à ses états que les Romains eux-mêmes. U se trouvait dans la position de l'empereur Valens , lorsqu'il eut l'imprudence d'ouvrir l'Empire aux tribus des Goths. Persée comprit le. danger, et aima mieux se passer de ces dangereux auxiliaires. Ses préparatifs d'ailleurs n'étaient pas terminés. Prendre les Barbares à sa solde, c'était commencer la guerre.

D'abord, pour gagnwdu temps, il met sa couronne aux pieds du sénat , et déclare ne vouloir la recevoir que de lui (178). II. regagne la Grèce par sa douceur, sa clémence et sa modération. Il donne sa sœur à Prusias, épouse la fille du roi de Syrie, Séleucus. Le sénat de Carthage reçoit pendant la nuit ses ambassadeurs dans un temple. U essaie^ mais en vain , de faire assassiner à Delphes le lâche

pour les peupler de Thraces et d'autres barbares... deuil et tumulte... Il se défait des enfans de ceux qu'il a fait périr , etc. Polyb. , extr. Cons. Por^ phyre, 53.

' Cliaque chef de bande demandait d^à mille pièces dW. Plut, in P» Em* vH4,e,i2.

Eumène qui vient de le dénoncer à Rome % lorsqu'il eût plutôt dû se joindre à lui. Mais telle est la terreur universelle, que tant de nations ennemies de Rome n'aident Persée que de leurs vœux. La Thrace et l'Illirie seules unissent leurs armes à celles de la Macédoine.

Nul doute que si Persée eût essayé de transporter le théâtre de la guerre chez un des peuples de la Grèce, ce peuple, épouvanté par Rome, ne se fût déclaré contre lui. U obtint leur neutralité, et c'était beaucoup. La tyrannie de Rome lui donnait d'ailleurs l'espoir de les voir se jeter dans ses bras, comme il advint des Épirotes. Les Romains l'amusaient par des négociations. Pour celui qui comprenait l'énorme disproportion des forces, qui se voyait seul pour la liberté du monde , qui enfin se sentait ' si près dépérir, c'était beaucoup d'attendre. Aussi, lorsqu'à sa première rencontre avec les Romains, Persée leur eut tué deux mille deux cents hommes, il attendit que la nouvelle de cette victoire décidât pour lui Carthage, Prusias, Antiochus, les Éoliens ou les Achéens. Tout resta immobile (171).

Les Romains, l'ayant attaqué à la fois du côté de . ■ ' • ..

' Tite-Live, XLII , c. 2. Eumène avoue le courage et l'habileté de Persée. — Id. lib. XLI, c. 2, clémence et générosité de Persée à son avènement. L'histoire d'un homme de Brindes gagné par Persée pour empoisonner tous les généraux romains qui passeraient par U , est singulièrement* puérile. /#/ . lib. , XLII , 4 7.

la Thessalie, de là Thrace et de l'Illirie, firent partout repousses , et perdirent en une seule fois six mille hommes. C'était la plus sanglante défaite qu'ils eussent essuyée depuis quarante ans. Et cependant Persée était obligé de partager ses forces ; il

remportait dans cette campagne même une victoire signalée sur les Dardaniens^ éternels ennemis de la Macédoine.

On a accusé^ avec raison sans doute ^ l'avarice de Persée, qui ne paya pas aux lUyriens l'argent qu'il leur avait promis. Toutefois, ce n'étaient pas quelques talens de plus qui auraient intéressé davantage le roi de ces Barbares dans une guerre où îl s'agissait de son trône et de sa vie. L'argent n'eût pas suffi non plus pour surmonter la terreur que les armes romaines imprimaient alors à la Grèce.

Dans les campagnes suivantes , le consul Marcius^ enfermé dans le défilé de Tempe, n'échappa que par miracle à la honte des fourches Caudines 5 il n'entra en Macédoine que pour en sortir bientôt. Persée se crut au moment de recueillir les fruits de son habile tactique. Prusias, Eumène, les Rho- (tiens , pwîchèrent pour lui ; mais au lieu de le secourir, ils se contentèrent d'intervenir par des ambassades qui furent reçues à Rome avec le plus magnifique mépris ^ . Quant à Antiochus Épiphane,

' Tit.-LW. , lib. XLIV, XLV.

il espérait profiter du moment où les Romains étaient occupés pour s'emparer de l'Egypte. Persée resta donc encore seul.

Rome crut alors qu'il fallait brusquer la fin d'une guerre dont la prolongation avait pu faire naître aux petits rois de l'Asie mineure l'idée qu'ils tiendraient la balance entre elle et la Macédoine. Elle envoya contre Persée cent mille hommes et le vieux Paul Emile, qui avait fait avec gloire les guerres difficiles d'Espagne et de Ligurie. Le peuple, auquel il était odieux par son orgueil, lui avait refusé le consulat, et ne l'employait plus depuis long^ temps. Paul Emile déclara que, choisi par besoin, il n'avait

obligation à personne, et prétendait que le peuple ne se mêlât point de la guerre * . Il força le passage de l'Olympe, en faisant occuper les hauteurs supérieures à celles que tenaient les troupes de Persée, et le trouva campé dans les plaines qui' sont au-delà (i68). Quoique averti de l'attaque des Romains, le roi de Macédoine s'était contenté d'envoyer des troupes aux défilés, et n'avait pas voulu quitter un lieu propre à sa phalange. Paul Emile fut saisi d'admiration à la vue du camp de Persée ; il ne voidutpas commencer sui^le-champ le combat, comme l'en priaient ses officiers. Une éclipse effrayait l'armée, et les dieux refusèrent longtemps

* Plut. , in P, AEmilio, c. <0.

II

les présages favorables pour l'attaque. D'aboray rien n'arrêta l'élan de la phalange^ de cette bête monstrueuse, pour dire comme Plutarque^ qui se hérissait de toutes parts^ Paul Emile se crut vaincu un instant, et il déchirait sa cotte-d'armes. Mais il lui vint à l'esprit de charger par pelotons. Alors là pression devenant inégale , la phalange ne put rester alignée; elle présenta des vides, des jours, par lesquels le Romain put s'introduire et procéder à la démolition de cette masse qui avait perdu son unité. Toutefois la Macédoine ne fut pas indigne d'elle dans son dernier jour. Sur quarante-quatre mille hommes, onze mille ftirent environnés et pris, vingt mille se firent tuer. Persée, que les Romains ont voulu déshonorer après l'avoir asisassiné , avait été^ blessé la

veille ; cependant il se jeta sans cuirasse au milieu de sa phalange, et y reçut une meurtrissure ^ .

Comme il rentrait dans Pédona , deux de ses trésoriers, abusant de son malheur, osèrent parler à leur maître sur le ton du reproche ; il les poignarda. En deux jours, la Macédoine se livra au vainqueur, et Persée ne trouva d'asile que dans le temple de Samothrace. Ni prières, ni menaces, ne pouvaient l'en arracher ; mais un traître parvint à lui

Le dernier de ces faits si honorables au Taincu était attesté par Posidonius, historien contemporain. Plut. , in P, AEm, vitd, c. 46, 18 , 21 .

enlever ses encans; ce dernier coup brisa son coeur, et il vint se livrer, comme la bête sauvage à qui Von ôte ses petits. Repoussé durement par son vainqueur, dont il embrassait les genoux, il lui demanda au moins de lui épargner l'horreur d'être traîné derrière son char au milieu des insultes de la populace de Rome. Cela est en ton pouvoir ^ répondit durement le Romain. Toutefois il assaya par quelques bons traitemens d'attacher le captif à la vie, et de conserver à son triomphe son plus bel ornement. La Macédoine et l'Uyrie, divisées en plusieurs provinces^ auxquelles on défendit toute alliance, même par mariage , reçurent une liberté dérisoire , qui les supprimait comme nations. Leurs citoyens les plus distingués, tous ceux des villes grecques qui avaient lutté contre les agens de Rome, furent envoyés en Italie , pour y attendre un jugement qu'on ne leur accorda jamais. En même temps , Paul Emile célébrait des jeux où la Grèce en larmes fut obligée de comparaître. Puis, sur l'ordre du sénat, il passa en Épire, déclara auxhabitans qu'ils jouiraient de la même liberté que les Macédoniens, leur fit porter leur or et leur argent

au trésor, et ensuite les vendit comme esclaves au nombre de cent cinquante mille [^]. Leurs soixante-dix villes furent rasées.

* Plut., c. 24, 27, 32.

Le triomphe de Paul Emile, ie ptus spfendide qu'on eût vu jamais, dura trois jours. Le premier, paffisèrent les tableaux et les statues colossales sur deux cent cinquante chariots. Au second , des trophées d'armes, et trois mille hommes portant l'argent monnayé et les vases d'argent ; le troisième, les. vases d'or, la monnaie d'or, quatre cents couronnes d'or données par les villes. Puis cent vingt tau-[^] [^]eaux, et la véritable victime , l'infortuné Persée, vêtu de noir, entouré de ses amis enchaînés, qui, dit l'historien , ne ptewraitnt que lui. Mais ce qui fendait le cœur, c'étaient ses trois enfans, deux ' garçons et une fille. Ceux qui les conduisaient leur enseignaient à tendre au peupliB leurs petites mains, pour implorer sa pitié. L[^]orgueilleux triomphateur,, qui se vantait d'avoir en quinze jours • î[^]nversé letrône d'Alexandre, n'était pourtant guères plus heureux que son captif. U avait perdu un de ses fils cinq jours avant le triomphe. IL en perdit un trois jours après. Ses deux autres enfans étaient passés par adoption dans des familles étrangères.

Les rois de Thrace et d'IUyrie ornèrent le triomphe du préteur Anicius. Pour le roi de Macédoine, il languit deux ans dans un cachot où ses geôliers le firent, dit-on, mourir d'insomnie. Le seul fils qui lui survécut, gagna sa vie au métier de tourneur, et parvint au rang de scribe des magistrats dans la ville d'Albe.

Dans quelle agonie de terreur la chute de Persée fit-elle tomber tous les rois de la terre, c'[^]st ce qu'on ne saurait imaginer. Le roi de Syrie, Àntioc lus l'illustre , avait alors presque conquis

l'Egypte; Popilius Lœnas vient lui ordonner, au nom du sénat, d'abandonner sa conquête. Antiochus veut délibérer. Alors Popilius traçant un cercle autour éa roi avec la baguette qu'il tenait à la main : Avant <te sortir de ce cercle ^ dit-il , rendez réponse au segiai. Aiiiochus promet d'obéir, et sortit de l'Egypte. Popilius partagea entre les deux frères Philométor -et Physcon , le royaume qui n'appartenait qu'à •laine.

Les ambassades humbl^ss et flatteuses affluent au ^nat. Le ûU de Massinissa vient parler au nom de «on pece : tf Deux <4)@ses ont affligé le roi de Numi- •die : le sénat lui a fait demander par des ambassadeurs des secours ^u'M a^^ait droit d'exiger, et hii -a remboursé le prix du blé fourni. Il n'a pas oublié ^u'il doit sa x^ouronne au peuple romain ; oontent du Simple us^ifruit^ il sait que la propriété reste au •donateur. t»

Pms arrive Pnasia, la tête rasée, avec l'habit et le bonnet d'affranchi ^ Il se prosterne ^ir le seuil , ^ emâisant : Je vous salue y dieux sauveurs! et enicove ; F>ous veyez undews uffimchis prêt a execu^ * •

* £itr ce Ittit , .«t oue\iC]ui flulent , f^, Polyb. , et Til.-Liv. , lib. XLV.

ter vos ordres. Eumène et les Rhodiens étaient Cn-^ core plus compromis. Ije sénat offre la couronna au frère d'Eumènç y et ne hii laisse son royaume que pour lui donner le temps de s'af^iblier par les incursions des Galates. Quant aux Rhodiens, ils ne furent préservés du traitement de FEpire, que par l'intervention de Caton. Cette âme forte s'intéressa à un peuple libre , qui n'avait fait après tout que souhaiter le maintien de sa Ubeirté. Il tança durement l'orgueil tyrannique du sénat , et le ramena à la modéra-

tion^ en gourmandant Inconscience inquiète de ceux qu'il avait fait trembler dans sa cenr sure : « Je le vois bien, dit-il, les Rhodiens n'aur raient pas voulu que nou\$ eussions vaincu Persée. Ils Qe sont pn^ les seuls. Bien d'autres peuples ne le souhaitaient pas. Us pensaient que si nou& n'avions plus personne à craindre , iliJ tomberaient en sei> vjjtude. Et ppurtant ils n'cmt pas secon- dé le roi de Macédoine. Voyez combien nous sommes plus avisés qu'eux dans nos affaires privées. Si nous sen^ tpnsile moindre de nos intérêts en danger, nous ne reculons devant aucun moyen de prévenir le dorn^ mage... Les Rnodiens, dit-on, ont voulu deve- nir nos ennemis. Mais est-^il juste de punir la simple volonté? Ne serait-ce pas une loi injuste, celle qui dirait : Si quelqu'un veut avoir plus de cinq cenis arpens de terre, qu'il paie tant d'amende; telle au* tre ançiïdç pour qui voudra avoir tant de têtes dç

in .

bétail . Eh bien ! nous voulons violer la loi' en ceîa^ et nous le faisons impunément. ! ; Maiiy dit-on encore, les Rhodiéens sont siêperbes ^ orgueilleux. G est un reproche grave. Je ne voudrais pas que mes erifens eussent sujet de me Fadressér. Cependant que tes Rhodiens soient superbes ! que nous importe ? Serait-ce par hasard que nous nou&Éàchons, -quand on est plus superbe que nous ? » Ce fut encore en prenant ce ton amer qu'il obtint aii bout de dixH sept ans la liberté des Achéens qu'on retenait eh Italie y sous prétexté de leur faire attendre leur jugement. Le sénat délibérait longuement si on leur permettrait enfin de retour- ner ' daiià teur patrie. On. dirait y dit Caton, que nous tCàPbns rien autre chose à faire que dé Mlihéfer si quJblques Grecs é&- €répit\$ seront enterrés par nos fossoyeur^ oU ceux de leur pays \ Cette plaisanterie ba!rbare fit trîoitfpher 1-humanité, ;- ' ' ^*

Un Gfecj ami des Romaii)s> a fl^idèment raconté par quelles inisère^ , par quelle suite de pèrsécuti<ins^ d%umiliaiitin» ^t d'outi*ages passa la- pauvre Grèce pour arriver à sa ruine. Pour moi, je n'en ai pas,lQ courage. C'estiUn spectacle curieux peut-i^tre de voir .comment? le phis ingénieux desf peuples dis(puta pièce à pièce sa liberté et son existence, à la

' ' Parole» ûe Caton en faveur dei Achéens , de» Rhodifns. AuL-Gefl. ,

jpuijiiâai^ce foraud^le qui d'uu sQ\asQe pouvait Fâ<néaatir. Mais il est aussi trop pénible de voir le^fai-* ble se débattre s^ long-t^ps 6ous le fort qui Fér crase, et qui s'amuse de son agonie. Que pouvaient la tactique et la vertu de Philopœmen contre les vainqueurs de Carthage ? Une plaisanterie de Flar ininius sur la figure du héros acbéen, caractérise ia ligue <achéenne elle-^même : Belles jambes^ belle tête, mais point de ^orps. « Phi-lopœmen ne se dissi* ^ulait pas lui-roême la faiblesse de sa patrie^ et le sort qui la menaçait. Eh 1 mou ami^ disait-il tsisrtement à un orateur vendu aux Romains, es-ùê donc si pwssé de, pcuV le dernier Jowr de la Grèee^ /^ ,Qn ôta ^arte «fuge jL-chééas , esn leur ôta Meâsèoe. j^r^ la ruii^f^d^ Bercée ^ o^' ti^^orta mille des .leurs à îi^p^i^* |\I^ lof'sq^'aajbout de dixn-sept ans,. ceux «qui viJ^aie^t encore r^çKournèrent daQs leur patrie ^ ils n'en purent voir de sang*froîd Favilise sèment. C'était le temps, où ^n iiki ^ vrai om &êxx.y à^ Secsjée.^ se^tevs^t la }/l^çédçme, buttât les gé^ néraux, {Ipm^s^ et s'avancât jus/(|u^en Th^ssaifib.

"* {Sut., Un niiùp.âiid, ^ 2, 2P^ >OëCC« <Ae tPt^ ipaft fkas' txtâOk t^hUopœlMa -fil BWHliâr bfafio^à^ de ge^ h Sparte, Mfà» Wssque Fon <ia^ fisqua les biens de Nabis , personne n'osa

lui en offrir- une part , ni niême lui en pai^r. — PoÇb. , eartr, Const, Porph. , 58. « Philopoemen n'obéissait pas safis délai aux Rofflain» , comme Aristène. Si la chose était contraire aux ^traités , il TQii|ai;t qu'on eût re^pws swi^, remontrances , pais aux prières, enGn qu'on prît les dieux à témoins, et que l'on obéit, u

Les Achéens voulurent profiter de ce moment pour réduire ;^arte , soulevée contre eux par les intri^ gués de Rome. Méte- Uus^ vainqueur de la Macé* doine, leur fait dire à G3rinthe^ qu'à partir de ce moment, Corinthe, Sparte, Argos, Héraclée et Orchomène, cessent de faire partie de la ligue achéenne. L'indignation du peuple fut telle, qu'il massacra les Laoédémoniens qui se trouvaient à Corintbe. Les commissaires romains n'eurent que Je temps de prendre la £uite. Les députés que Mé* lellus envoya, pour les amuser encore , furent rei^ vqjrés avec honte , et la ligue achéenne , détermi* née à périr au moins glorieusement, osa déclarer la guerre à Rome. Les Béotiens et ceux de Chalcis^ furent les seuls qui voulurent partager la ruine dea Achéens. Vaincus en Locride, les confédérés tinrent ferme à l'entrée de Tisthme, à Leucopetia. JDans cette dernière et solennelle bataille de la lî-^ berté, les Grecs avaient placé sur les hauteurs leurs, femmes et leurs enfans pour les voir mourir. li n'est pas nécessaire d'ajouter que la tactique ro^ maîne triompha encore. La Grèce fut vaincue.

Qui osera dire qu'elle devait tomber sans çom-t bat?

Le barbare Mummius prit la belle «Corinthe (i 46), vendit le peuple, brûla la ville , porta sa main grossière sur les tableaux d'Apelle et les statues de- Phidias. Le vainqueur stupide voyant le roi de^

Pergame offrir cent talens d'un tableau : Il f(iuê\ dit-il, qu* il y ait quelque vertu magique dans cettetoile; et il l'envoya à Rome. Prenez garde ^ disait-il aux entrepreneurs qui se chargeaient de transporter ces chefs-d'œuvre en Italie^ prenez garde de les gâter ; s^ous seriez condamnés à tes refaire. C'est devant un tel homme que les traîtres qui avaient vendu la Grèce , accusèrent solennellement les statues des héros de la liberté , d'Aratus et de Philopœmen,. Je suis fâché qu'il se soit trouvé un Grec pour les défendre , et pour sauver cette honte au vainqueur. Le froid et avisé Polybe, client des Sci-. pions ^ y s'honora à peu de frais en parlant pour cea.

* C^est le Comines de Tantiquité. Il racontç daji&^es ambassades (n** 73), comment il se lia avec Scipion Emilien ^ il fait beau voir Tadresse et Télexante flatterie du Grec. Invariablement fidèle au succès , pour les Achéeos GQOtiis*Cl^B[iène, pour les Romains contre les Acfaéens , pour les Carthaginois contre l^s mercenaires et les Africains révolté». Il fiiit. an^ caricature 4^ ri-Lisdnibol , qui soutint avec tant d^obstination le siège mémorable de la troisième guerre punique ; il le représente comme un roi de théâtre, nvec un ^itts ventre, et un visage fonge. Extr. Const. , Porph. , 83. Il . &*achanie sur un, malheureux que les Romain^ se fir^t liTix^ par le loi d'Egypte \ il lui reproche d'avoir voulu échapper. Ihid , 68. -7» Il justifie la cruauté des Achécns à IVgard de Mantinée , celle d^Antigonus et d'Aratus à regard du tyran d'Argos / Aristomaque , quHls firent jeter à la mer près de Cenchrée , Ut. II ; il blâme l'historien Phylarque de montrer de la compassion . pour Aristomaque. — Polybe est certainement- un historien judicieux. J'aimerais mieux pourtant qu'il p^eût pas comparé (lib. X) Scipion et Lycurgue) et qu'il eût tancé moins niaisement le grand Hannibal (au commen-

cernent du livre III). — Polybe n'a vu que le côté extérieur de Rome.

9H)F|\$ illustres y qui y probablement ^ n'auraitit pa& voulu être justifiés de leur opposition aux intérêts de Rome.

La même année où la Grèce et la Macédoine de* venaient provinces romaines^ tombait aussi l'an-* cienne rivale de Rome. 146 ans avant notre ère y Carthage et Corinthe furent ruinées. Numance suivit de près. Les Romains, trouvant suffisamment affaiblis les ennemis qu'ils avaient jusque-là menés, ne se contentèrent plus d'être les arbitres des nations^ ils en voulurent devenir les maîtres absolus.

Par le traité qui termina la seconde guerre punique, Rome avait lié Carthage/et lui avait attaché un vampire pour sucer son sang jusqu'à la mort ; je parle de Tinquète et féroce Massinissa, qui vécut un siècle tout le désespoir des* Carthaginois. Ce barbare, à l'âge de quatre-vingts et quatre-vingtdix ans, se tenait nuit et jour à cheval ^, acharné à la ruine de ses voisins désarmés. Il leur enlève une province en 199, une en 198, une autre en 185.

Machiavel et Montesquieu ont le tort grave de la regarder presque toujours par les yeux de ce Grec.

Ces détails, et presque tous ceux qui suivent jusqu'à la fin du livre, sont tirés d'Appien. AmstK, iero. t. I, Gutschmid et d'Es-

Les Carthaginois tendent aux Romains des mains suppliantes. Rome leur envoie dès la première usurpation Scipion l'Africain qui voit l'injustice et ne veut point s'arrêter. En 185, Rome

garantit le%errit<Mre carthagincMs ; et quelques années après ,
 éUe laisse le Numide s'emparer encore d'une pro* yinoe et de
 soixantenliK villes et villages. Cardia^ prie alors le sénat de déâ-
 der une Ibis ce qu'elle dtul perdre^ ou, ^'il ne veut point la proté-
 ger ccHnme alliée^ de la défendre eomme sujette. Les Romains ,
 qui ^aaignaient alors qu'elle ne s'unit à Persée (jij^)^ afiEcc-
 tèrent une igénéreuse indignation eontre Massinissa. Caton fiit
 envoyé en Afrique^ mais il se montra si partial, que les
 Cffirthaf^nois re&isèrent d'accepter son arbitraig^. Cet homme
 dur et vindir acatîf ne Je leur psurdonna point. En traversajit leur
 T^Bys y il avait semarqué Taocrèissement extraordinaire de la ri-
 chesse ^et de la population. Il craignft -ou parut «raindre que -
 Garthage ne redevint redoustable^UK Romains. A son retour, il
 laisse tomber 4ie sa robe des figues de Lybie ; comme on en ad-
 ^mrait la beauté, la tetre qui les parte ^ dit-41^ n^est gua trois
 journées de Rome. Dès-lors, il ne prononça

aucun discours qu'il n'ajoutât en terminant : et de

piusj je pense qi^il faut détruire Carthage*

L'occasion vint bientôt. Trois factions déchi- 4:"aient cette
 malheureuse viUe : la romaine, la numide, dont le chef était Han-
 nibal le moineau (h

lâiîhe ?)y et le parti des patriote^ à la tête duquel se trouvait
 Hamilcar le Samnite (rennemi de Rome ?). Ces derniers étant
 parvenus à diasser les partisane de Massinissa^ le Numide at-
 taque les Carthaginoise qui perdent enfin patience et prennent
 les armes«. Mais il les enferme^ les a£Eame et leur détruit cin-
 quante^iuit mille hommes. Rome avait envoyé ded députés à
 Massinissa^ pour acheter des éléphants* Leurs ordres secréta

étaient d'imposer la paix si Massinissa était vaincu, de laisser continuer la guerre, s'il était vainqueur. L'un de ces Romains, le jeune Scipion, qui devait un jour ruiner Carthage voyait tout d'une hauteur, et jouissait de la bataille dit-il lui-même, comme Jupiter du haut du ciel.

Les patriotes vaincus furent à leur tour chassés de Carthage, et Rome déclara qu'elle punirait cette ville d'avoir violé le traité. En vain les Carthaginois demandent quelle satisfaction on exige d'eux : Vous devez le savoir, dit le sénat, sans vouloir autrement s'expliquer. Dès que la trahison a livré l'Utique aux Romains, ils éclatent. La nouvelle de la guerre part avec la flotte et quatre-vingt-quatre mille hommes. Point de paix s'ils ne livrent trois cents otages ; à ce prix ils pourront conserver leurs lois et leur cité. Les otages livrés, on leur demande leurs armes ; ils appointent deux mille machines et deux cent mille armures complètes. Alors le consul

leur annonce l'arrêt du sénat : Ils habiteront à plus de trois lieues de la mer, et leur ville sera ruinée de fond en comble. Le sénat a promis de respecter la cité c'est-à-dire les citoyens mais non pas la ville. !

Cette indigne équivoque rendit aux Carthaginois la rage et la force. Les éloigner de la mer, c'était leur ôter le commerce et la vie même. Ils appellent les esclaves à la liberté. Ils fabriquent des armes avec tous les métaux qui leur restent : cent boucliers par jour, trois cents épées, cinq cents lances, mille traits. Les femmes coupent leurs longs cheveux pour faire des cordages aux machines de guerre.

Les consuls furent repoussés dans deux assauts , leur camp désolé par la peste, leur flotte brûlée. Les Carthaginois , comme les dévoués des modernes armées musulmanes, nagent tout nus jusqu'aux vaisseaux, jusqu'aux machines pour les incendier. Près de la ville se forme une nouvelle Carthage , où les Africains affluent chaque jour. L'armée romaine court risque trois fois d'être exterminée.

Le jeune Scipion Emilien, fils de Paul Émile, adopté par le fils du grand Scipion , qui , simple tribun, avait sauvé l'armée dans une de ses rencontres , demandait l'édilité ; le peuple l'éleva au consulat. Il revint à temps pour dégager le consul prêt à périr , et isola Carthage du continent par une

Il ^

muraille', cde la mer par une prodigieuse digue.

Mais les Carthaginois firent un travail plus merveilleux encore : hommes, femmes, enfans, tous enfin Ils étaient encore sept cent mille) percèrent sans bruit dans le roc une autre entrée à leur port , et lancèrent contre les Romains étonnés une flotte construite avec les charpentes de leurs maisons démolies. Scipion battit cette flotte, et la renferma en établissant sur les bords de la mer des machines (qui battaient le passage. D'autre part , il avait pris la ville nouvelle qui s'était élevée pour la défense de l'ancienne. Celle-ci mourait de faim, mais ne songeait pas à se rendre. Scipion force enfin l'entrée de Carthage. Mais les Carthaginois défendent les trois passages qui y conduisent ; ils jettent des porcs d'un toit à l'autre. Les rues étroites sont bientôt comblées de cadavres; les soldats n'avancent qu'en déblayant le chemin avec des fourches , et jetant pêle-mêle dans des fosses les vi-

vans et les morts. Ce combat dura de maison en maison pendant six nuits et SIX jours. Cinquante mille hommes enfermés dans la citadelle, demandèrent et obtinrent la vie. Les transfuges occupaient encore le temple d'Esculape , sentant bien qu'il n'y avait pas de grâce pour eux. En vain Scipion leur montrait prosterné à ses pieds le lâche Asdrubal, général des Carthaginois. Sa femme, qui était restée avec les derniers défenseurs de Carthage , monte au sommet du temple , parée de ses plus beaux habits.

prononce des imprécations contre son indigne époux , poignarde ses enfans , et se lance avec eux dans les flammes.

On dit qu'à la vue de cette épouvantable ruine, Scipion ne put s'empêcher de verser une larme, non sur Carthage, mais sur Rome, et de répéter ce vers d'Homère :

Et Troie aussi vérita u fuitile journée.

Malgré les imprécations des Romains contre ceux qui habitaient la place où avait été Carthage, elle se releva sous Auguste. D'abord, Caius Gracchus y avait marqué l'emplacement d'une colonie. Mais les loups déplacèrent pendant la nuit les bornes qui indiquaient les limites ; et le sénat ne permit pas que ce projet fut exécuté. (F. plus bas, César et Auguste.)

Ce fut encore l'ami de Polybe, Scipion Émilien, que le sénat chargea de ruiner Numance après Car* thage. Cet homme, de manières élégantes et polies, tacticien habile et général impitoyable, était alors partout le monde l'exécuteur des vengeances de Rome^ Il fit de Carthage un monceau de cendres, condamna tous les Italiens qu'il y prit à être foulés

' On connaît de nos jours le bon ton et la férocité des généraux nisses. Tels étaient à peu près ces Romains lieUénisés.

aux pieds des éléphants ^ ;, de même que (dus tard il coupait les mains aux Espagnols.

Heprenons de plus haut les guerres d'Espagne.

Les brillans succès de Caton, qui se vantait d'avoir pris quatre cents villes (19Ô), ceux de Tib. Sempronius Gracchus (179-8), qui en prit trois cents , avaient assuré aux Romains l'Espagne entre rÈbre et les Pyrénées, l'ancienne Castille avec une partie de la nouvelle et de l' Aragon (Carpétans, Celtibériens, etc.). Dans l'Espagne ultérieure j ils avaient soumis, parles armes de P. C. Scipion, de Posthumus etde plusieurs autres (iqS-i 78), le Poiv tugal , Léon et l'Andalousie (Turdétans , Lusitaniens et Vaccéens).

' Oa plutôt il les ût jeter aux lions. Val, kfai. , it, e. f. C'est son père, Paul Emile , qui traita ainsi les Italiens qu'il trouva dans l'armée de Persée, ^Scipion protégeait les lettres. C'était Fami de Polybe, le patron de Térence, dont les Romains lui attribuaient les comédies. Scipion daigna ne point démentir ce bruit , et n'en laissa pas moins le poète mourir de fiim.

Porcii Licitaii Fragmentunt ; ex t)onato , in oità Tereniii :

Dam latciviam nôbitiùm et filcoaA* laad6« petit ,

DvDi Âfricani fOti dWina inhiak ATÎdis «aribiu ^ Dam ad Fariam «e cœnitare et Lœliam pulchmm patat , Dam se amari ab htsce crédit, erebro in Albanam rapi Ob florem «talit sus t ipsus sabla tis i^eba< àd sommâm inopiam redtetos est^ Itaqae è coaspeeta omniam abit in Graeciam, in terram altimam. Mortuas est in Stympbalo Arcadis oppido : nihil Pablio* Sciplo profait , nîbil

eiLeetiils , nihil Farias , Très per idem tampni qoicogitabant ho-
bilea facillimA. Éomm ille opérâ ne domam qaidem habait
conductitiam « Saltem nt esset qao referrei obitam domini serro-
lai .

Les Romains traitaient PEspagne à peu près comme les Espa-
gnols traitèrent TAmérique nouvellement découverte. Il semble
qu'ils niaient vu dans ce beau pays que ses riches mines d'ai^ent.
Le triomphe était décerné aux magistrats qui rapportaient le plus
de lingots dans le trésor public. Le sénat laissait aux proconsuls
d'autres moyens de s'enrichir eux-mêmes. Ils se saisissaient du
blé des habitans ^ le taxaient à un prix énorme et affamaient le
pays. De pareilles vexations auraient poussé à bout les hommes
les plus pacifiques. Qu'on juge si les Espagnols les supportaient.

Ce peuple intrépide, où les femmes combattaient comme les
hommes , où il était inoui qu'un mourant poussât un soupir, pou-
vait être vaincu cent fois, jamais sjibjugué. Après une bataille, ils
envoyaient dire aux Romains vainqueurs : Nous çqus permet-
trons de sortir de l^ Espagne^ à condition quje vous'nous donne-
rez par homme un haJbitj un, cheval et une épée. De prisonniers
, il ne fallait pas songer à en faire. Lè|s Espagnols étaient les plus
mauvais esclaves. Ils tuaient leurs maîtres, ou si on les embar-
quait, ils perçaient le vaisseau et le faissôent couler bas. Ils por-
taient habituellement du poison sur eux, pour ne pas survivre à
une défaîte.

Cette guerre intermins^le, dont la prolongation déshonorait
tous ceux qui croyaient l'avoir mise à fin, poussa lés généraux Ro-
mains aux résolutions

à la plus atroce perfidie. Un Lucullus, dans la Celtibérie un Galba ^ dans la Lusitanie^ offrirent des terres fertiles aux tribus espagnoles qu'ils ne pouvaient vaincre, les y établissent, les dispersent ainsi et les massacrent. Galba seul en égorga trente mille (151).

Il n'aurait pu tout tuer. Un homme s'était échappé, qui vengea les autres. Viriathe était comme tous les Lusitaniens, un pâtre, un chasseur, un brigand, un de ces hommes aux pieds rapides, qui faisaient leur vie de la guerre, qui connaissaient seuls leurs noires montagnes {sierra morena}^ leurs broussailles, leurs défilés étroits, qui savaient tantôt tenir ferme, tantôt se disperser au jour pour repaître au soir, et s'évanouir encore, laissant derrière eux des coups mortels, et bondissant sur les pics, sur les corniches des monts et par les précipices, comme des chevreuils ou des chamois.

Il défait successivement cinq préteurs (149-145)', enferma dans un défilé le consul Fabius Servilianus, et le força de conclure un traité entre le peuple romain et Viriathe (141)- L'empereur ratifia le traité, et fit assassiner Viriathe pendant son sommeil. Cet homme n'était pas un chef de bande ordinaire. Il avait cherché à unir les Lusitaniens aux Celtibériens, seul moyen de donner à l'Espagne ce qui lui manquait pour être plus forte que Rome, l'unité. ■ Sa mort rompt une alliance si dangereuse aux Ro-

maines. Toute la guerre de Celtibérie se joue dans Numance, capitale des Arvaques. Là s'était réfugiée la population, chassés de leur ville de Segeda. Numance refusa de les livrer, et soutint pendant dix ans tout l'effort de la puissance romaine (143-134). Cette ville, couverte par deux fleuves, des vallées

âpres et des forêts profondes, n'avait[^] dit-on, que huit mille guerriers. Mais probablement tous les braves de l'Espagne venaient tour à tour renouv[^]er cette population h ro ique. Pompéius fut obligé de traiter avec eux. Mancinus n'échappa   la mort qu'en >se livrant lui et son armée. Brutus et [^]Smilius furent forcés par la famine de lever le siège. Furius et Calpurnius Pison ne furent pas plus heureux. Pas un Romain n'osait désormais regarder un Numantin en face. Pas un   Rome ne voulait s'enrôler pour l'Espagne. Il fallut faire   la pel te ville espagnole l'honneur d'envoyer contre elle le second Africain, le destructeur de Carthage.

Scipion n'emmena en Espagne que des volontaires, amis ou clients[^] fO[^]nt  knv, comme il les appelait ; en tout quatre mille hommes. Il commença par une réforme sévère de la discipline ; il retrempa le caractère du soldat, en exigeant de lui d'immenses travaux. Il campait et d campait, élevait des murs pour les détruire , et peu   peu se rapprochait de Numance, Il finit par l'entourer d'une circonvalla-

 on d[^]Hle lieue d'étendue, et d'uije conireyallsi[^] tion de deux lieues. Non loiii de 1[^]1 fl. lieya un mur de dix pieds de haut, sur huit d'épaisseur ; avec de* tours et un fosse lieriss  de pieux. H fer[^]ia le Douro, qui traversait Numance, avec des cables et des poutres ann. es de pointes de ieic[^]., C' tai[^] la, p»*enii re fois qu'on enfermait de lignes une yiU[^].jjp[^] ne refusait pas de combattre. .

" Le plus vaillant des Numantins, Retog nes Caraunius , c'est ainsi que le nomme Appien % se fit jour avec quelques autres, et, l'olivier   la main,, courut toutes les villes des Arvaques, pour obtenir du secours. Mais ces villes craignaient trop Scipion. La plu-

part ordonnèrent à Retogènes de sortir sans, l'avoir entendu. La seule Lutia semblait s'intéresser au sort de Numance. Scipion la surprit, exigea qu'elle lui livrât quatre cents habitants, et leur fit couper les mains.

Les Numantins, désormais sans espoir, se trouvaient réduits à une horrible famine. Us en étaient venus à se manger les uns les autres. Les malades y avaient passé d'abord; puis les forts commencèrent à manger les faibles. Mais dans cet horrible régime, le cœur et les forces finirent par leur manquer.

* Les Hispaniques d'Appien (t. 1, p. 483-505) font ici la source principale. Nous n'avons d'autre que quelques mots des abrégés de Yellecius, Florus, etc.

oucr. N'ayant pu obtenir au moins de périr en combattant, ils livrèrent leurs armes et demandèrent un délai, alléguant qu'ils roulaient se donner à mort. Scipion en réserva cinquante pour le triomphe.

La soumission de la Macédoine, et la ruine de Carthage et de Numance, mirent l'univers aux pieds de Rome.

fmm

^pBBEBS^fSX^Sff

LÏVRF lïL

CHAPITRE PREMIER

Extinction des plébéiens pauvres, remplacés dans la culture par les esclaves, dans la cité par les affranchis. — Lutte des riches et chevaliers contre les nobles. Tribunal des Gracques > 433-123. Les chevaliers enlèvent le pouvoir judiciaire.

Au moment où tous les rois de la terre venaient rendre hommage au peuple romain, représenté par le sénat, ce peuple s'éteignait rapidement. Consumé par la double action d'une guerre éternelle

* Cette troisième période reproduit la première. La lutte des nobles et des

chevaliers répond à celle des patriciens et des plébéiens. La guerre sociale à la fin du III^e siècle, la guerre des Gaulois transalpins à celles, du II^e siècle, des cisalpins, — Sylla est un Appius, César un Scipion, etc.

et d'un système de législation dévorante, il disparaissait de l'Italie. Le Romain, passant sa vie dans les camps, au-delà des mers, ne revenait guères visiter son petit champ. La plupart n'avaient plus même ni terre, ni abri, plus d'autres dieux domestiques que les aigles des légions. Un effacement s'établissait entre l'Italie et les provinces. L'Italie envoyait ses enfans mourir dans les pays lointains, et recevait en compensation des millions d'esclaves. De ceux-

' Plaçons ici quelques idées ingénieuses de M. Cochin, Tr. de législation, t. I, sur l'esclavage : « Silence général de l'histoire sur les populations, esclaves. Trois âges : antiquité, féodalité, colonies modernes; esclavage domestique, esclavage,

d[^]Jaf^l, nè[^]<es; T[^]<l[^]elt[^] ('iC[^] libres de Tantiquité devenaient belles : \ ^ par une vie d'exercices continuels y 2[^] par leur mélange avec les plus belles femmes esclaves ^ mais les races inférieures se détérioraient d[^]iûtâlnt.' — ^ Lès citoyens' des peuples anciens étant égàïix entM''ëtix, Thomme avkit besoin* tfagât' suì* Thomme (sciences morales , polhique , éloquence); Mais leùrs[^]sdaves les dispeihsaient d[^]agir sur l'a natiu-e { point d'*arts industriels). Lorsque les maiti*ÊS furent asservis eux-mêmes , tout s[^]èteignît. — . Sous le régime féodal , leS maîtres étant soumis à une hiérarchie fixe , n'a-, vaient pas besoin d'agir les uns sur les autres , par la puissance de l[^]esprit • de là i eue. • — L[^]escdàvage nuit non-«eaiemeÉt aiix maîtres el an[^] ^esclaves , ipais aux. hommes libres ^m n[^]ont pas d'esclaves ; i^o il c[^]mproitieb la «oor dition ^es bon[^]mes libres. Dans l'antiquité, les peuples étaieAt ennemis^ aucun homme libre n'ôsait émigrer isolément ^ Virginie , — danger des hommes de couleur en Amérique) ; 2<* * les hommes fibres -restent inactifs , de peur d'être méprisés ; 3^o ils ne peuvent se procurer un travail régulier» 4^o ^ mesure que les esclaves devinrent nombreux à Bome , ils cultivèj;ent les terres ; les petits propriéts[^]ires disparurent \ l'agriculture étapt trqp compliquée pour des esclaves , tout fut changé en pâturages, -rtfne partie djs la population travaillant machinaleçient d'après les ordres de l'autre , les ftcicRces , les arts , l'industrie , tombèrent en décadeqce. \a concfiéraat ro[^]

cî[^] les uns attachés aux terres y les cultivaient et les engrais-
saient bientôt dé leur\$ restes[^] ; les autres, entassés dans là ville,
dévoués aux tices d'un maître, étaient souvent affranchis par lui*,
et de[^] venaient citoyens. Peu à peu lés fils des affranchis furent
seuls en possession de là dtéi, composèrent le peuple romain , et
sous ce nbm'donnèrent des lois au monde. Dès le temps dés

Gracches, ils rem-^{*}plissaient presque seuls le Forum. Un jour qu'ils, interrompaient parleurs clameurs Scipion Emîhén[^] il ne put endurer leur msoleiice, et il osa leur dire j Silence [^] faux fils Ide V Italie[^]! Et encore : Vous avez

main , devenu maître d'un* homme libre et industriel , don-
nait les ouTragies de cet homme poÂr modèles i^Ées esclaves v
Lorsqu^in^y eut plus d'hoRHi** industrielle à ^bju^er,. ksfsda-
jpje> ne furent pftçs instruits, que par,le| esidaves. Les ouvra^
devinrent de plu\$^ en plus grossiera. Lç? maîtres euxlAêmes ne
souhaitaient pas mieux. Cherté de la puaiq-d^œuvre \ vx ma-
chines , ni division du travail , etc. y^ ^ ■ . .

. On s'voit à moins de la rapide extinction des «^s<^ves ; ^ V^n Éoa^ qu'ils étendent^ , traités comme choses, et non point ^ comme hommes ^ Daaf leur définition du mot servi, iElius Gal- lus et Cicéron comprennent les chevaux et les mulet5. Varron compte les esclaves parmi les instruments âre~ toireft.'''' ■ '. . .' ç...j

' Ceux-ci même laissaient rarement une famille. Le maître affranchissait ordinairement l'esclave, sous la condition expressée qu'il ne se marierait point, pour que tout le bien qu'il pourrait acquérir revînt au patron par héritage., Auguste défendit d'exiger ce serment. Dio. , XLVII ^ H.

' « Taceant , quibus Italia noverca est ; non cfijcietis u(solutos
verear ,

V quoꝝ alligatos adduxi. n Yal. Ma;s. , YI, 2. — « Ilostium
armatorum

V tbties damore non territus ', qui possum vestro moveri ,
quorum noverca « est Italia. » Yell. Pat. , II , c. 4 (.

beau fciire^ceux que j'ai amenés garrottés à RoniCj ne me fe-
ront jamais peurj toiU déliés quHls sont mainte^ noM. Le silence
dont fut suivi ce mot terrible^ prouve assez qu'il était mérité. Les
affranchie craignirent qu'en de^çençlant <le la tribune, le vain-
queur de Çarthagç çt de Num^nce, ne reconnût ses captifs afri-
cains pu ^espagnols, et ne découvrit sous la toge les jnarques du
fouet. . , .

Ain\$î yn nouveau peuple succède au peuple romain alèsent ou
détruit. Les .esclaves prennent la place des, maîtres, occupent fiè-
rement le Forum, çt dans» ces bizarres, saturnales, gouvernent
pa^ leurs décrets les Latins , les Italiens qui remplissent les lé-
gions. Bientôt il ne faudra plus demander où »om lies plébéiens
de Borne. Ils ^w^onjt laissé Jeurs t»!s sur tous les rivages. DeS'
camps 3 de^ arnes , des Voies étemelles, voilà tout te qui doit
rester d'eux.

Veut-on savoir dans quel état de misère et d'éjpukiement se
trouvait le peuple dès Je /commeocettiënt de la gtiet-ré contre
Persée ^? qu'on lifee le discoiirs d'un centurion qui, comme plu-
sieurs autres, avait eu recours à la protection des tribuns >

* En comparaison des flottes de la première guerre punique ,
où combattirent jusqu*^ sept (iehts quinquérèmesj celles des
successeurs d^'Âlexandre , des guerres médiques , et de la guerre
du ĩ^éloponnèse , étaient peu de chose y on n y employait que de
simples trirèmes... Comment se fait-il que les Romains , maîtres
du monde , ne puiséht plus équiper de si grandes flottes ? » Po-
lyb:, lib. !.'

pour ^e. }«^ servir au-delà du temps prescrit ^^,4" cinquante-
 Q.fouçi c;^. ;vaillaat ;soldat n'ayait qu'u^^^j pçp^^popr uowrijç
 sa poinJbreu^e famiUe. U ea% 4yÂr dcfI* fjjuje la inult,itydie dçs
 pauvres légionnaires,, jif .^ubsi^Vt que d^ <listributioi|s d'ar-
 gent qui s^ ^af^ soient à chaque triomphe. La plupart n'ava^^oj:
 plu^^de tefjT^j, et quand ils en eu\$çat
 euJKtpujours,éloig9^pour le ^çryicç de l'état j ils njÇ fijQ!%

' Tit.-I4v, , XLII^e. 34: « Dès que h Co11311I eut fini de
 pa^e^^ Sp. i.igustinus f un des centurions quiairaient eu recours
 à la protection. d^ tribuns, demanda la pennissiop d^adressor
 quelques mots afi p^}le, ^t Pol;^ tint sans difficulté : « Bp-
 mains, dit-il» je suis Sp. Li^tinus, né au pays dep Sabips, dans
 jla- tribu Cmstumine. Mon père m'a laissé pour héritage, up
 ajpc;nt dç terre o, , h chamuière où ut si^s né| mt^ni été ^evé . et
 ou j^ha^ hite^nc<;ure aujour^'buif Quand je f us ep â^e de me
 mariei:, il ^e tit épouser la fille .de son frère , laquelle ne m'ap-
 porta d'autre doit que la liberté ^ Ip ▼ertu, aTec uqe fi^oijidité
 su£Gsante,^ m^e .pour une maison .riche. De cette union sont
 nés six fils , et deux filles ()ëjà mariées l'une let l'autre. Quatre dp
 mes filsQDt la robe yirile, les deux ajitres porteut. encore la pré-
 texte, J'^ donné mon i^pm à U i^ilice sous 1^ coivsulit de p. Sul-
 picius et de Ç, Aurelius i j'ai serri deux ans comme simple soldat
 contre Philippe , dans IVmée qui a p9S6é en Macédoine ; la troi-
 sième année , T. Quintius FUminius m'a donné , pour prix de
 mon courage , 1^ (;ommandpi)[fent de la dixième ço,mpagnie
 des /^a^/4^. Après la défaite de Philippe et des Macédoniens
 ^Uctîncij^ avec mes camarades et raa^ené en Italie , j'ai si^iTÎ ,
 cojpeune yoloQtaire, If consul Porcius Çaton en Espagne. Tous
 ceux que de:l9ngs ^irices put m'^ à portée de le-copnaitre ,
 savent que * parmi les ^éreaux exisLans ^ le çoi^i^^ n^a pas de

témoin plus éclairé ni de meilleur j}ig§. Ce général m'a cru di^ae du gsade de .premier ceitfurion dans le preinier manipule des hastats- J'ai pris parti, pour la troisième fois^ commb yolpntaire dans l'armée envoyée contre Antiochos et les Ètoliens , et dans cette guerre , Mawlus Acilius m'a fait pj^e-mier centurion du premier manipule des princes. Après l'expulsion d^Antio-

K*sÀ

vaient les cultiver. La ressource' insuffisante et précaire des distributions ne leur permettait guè^ res de se marier et d'élever des enfans. Le centu-r non , que le sénat fit parler ainsi devant le peupl^^ était \$ms doute un modèle rare qu'on lui* prop<>saît.

Indépendamment de la rapide consommation d'hommes que faisait la guerre , la constitution de

cbds et la soumission des Etoliens , bous sommes iHcTeaus en Italie , où je suis resté àevtx ans sous le drapeau. Ensuite, j'ai scrri encore deux ans en. Espagiie , d^àbord sous les ordres de Q. Fulviùs Flaceus , puis sous le préteur T. Sempronius Gracchus. Je fus du nombre dé ceux que flaceus ramena pour partager Thonneur de ^on triomphe j mais je ne tardai pas à retourner dans cette proTÎnce , k la prière, de T. Gracchus. En très-peu d^années, j'ai quatre fbis été mis à la tête de la première centurie dé ma légion; trente-quatre fbis mes généraux ont accordé à ma valeur des récompenses militaires , entre lesquelles sont six couronnes civiques ; je compte dé^ vingt-deux ans de service , et j'ai passé chiquante aAs. Quand même je n^anrais pas fait mon temps , quand même mon âge ne serait pas un titre d^exemption » pouvant fournir quatre soldats à ma place , j'aurais le droit de demander ma retraite. Voilà ce que j^ai à àite dans la cause qui

m[^]est perscrvinelle. Cependant , tant que ies officiers chargés des enrôlemens me jugeront propre à servir Tétat , on ne mVntendra point aUégtfér d'excuse. (Test aux tribuns des soldats à juger de quel grade ils me croient digne, et t[^]est à moi de faire tous mes efforts pour ne céder à personne le prix de h Taicur, comme je Tai fait jusquHi présent. Mes[^] généraux et tous ceux qid. ont ier-vî avec moi peuvent témoigner si je di[^] vrai. Imitez-moi , mes vieux camarades ; quel que soit votre droit d'en appeler , comme dans votre jeunesse , il ne vous est jamais arrivé de résister [^] Tautorité des magistrats , tl est digne de vous de rester soumis au sénat et aux consuls. Croyez-moi , tous les postes sont honorables pour qui défend sa patrie. » Tmd. dt

[^]ome suffisait fSburameneràlalonguelisimisèteet là dépopulation. Cette <K>nstittitidn était [^] comme noua allons .le prouver, une pure -aristocratie d'argent. Or[^] dans une aristocratie d'ai[^]ent [^]âans industrie, c'est*à-ctire sans moyen de créer de nouvelles ri*[^] ehesses, chacun cherche la richesse dans la seule voie qui puisse suppléer à la production , dans la foliation. Le pauvre devient toujours plus pauvre, le riche toujours plus riche. La spoliation de l'é-[^] tranger peut faire trêve à la spoliation du citoyen. M[^] tôt ou tard il* £aut que <ïd[ui«-ci. soit ruiné , affamé, qu'il meure de faim, s'il ne périt à la guerre. La vieille constitution des curies patriciennes , ou les pères des [^]aitte[^] seuls propriétaires, seuls juges et pontifes, se rassemblaient la lance à la main (quir , quintes) , et formaient seuls la cité , cette première constitution avait péri. On en conservait une vaine image par respect pour les augures. Les testamens, les lois rendues par les tribus, étaient confirmés par les curies. Du reste personne ne venait à ses assemblées. Le§ trente curies étaient représentées par trente licteurs.

Le pouvoir réel était entre les mains des centuriones, c'est-à-dire de l'armée des propriétaires. Les centuriones, composées d'un nombre inégal de citoyens, participaient au pouvoir politique, en raison de leur richesse et en raison inverse du nombre de leurs membres. Ainsi, chaque centurie

donnant également un tiers à l'État, les centuriones qui se trouvaient dans un petit nombre de riches y avaient plus de suffrages que les dernières où l'on avait entassé la multitude des pauvres. Les dix-huit premières centuriones comprenant les riches sénateurs ou autres /avaient droit de servir à cheval et comme dans l'ancienne constitution y les plus nobles de la cité étaient désignés par l'État jusque-là la plus honorable, je veux dire la cavalerie; de même dans l'organisation militaire et politique des centuriones, les dix-huit riches de la cité tiraient leur nom de leur service dans la cavalerie; on les appelait chevaliers. Toutefois ceux d'entre eux qui étaient sénateurs dédaignaient le nom de chevaliers ou cavaliers, et le laissaient aux autres riches qui n'avaient point de distinction politique*

- Au-dessous des centuriones, composées de ceux qui payaient et servaient à la guerre, se trouvaient les censeurs qui n'y contribuaient que de leur argent. Ceux-là ne donnaient point de suffrage. Mais leur position politique n'était guère plus mauvaise que celle des citoyens placés dans les centuriones des pauvres. Celles-ci, consultées les dernières et lorsque le suffrage des autres avait décidé la majorité, ne l'étaient que pour la forme; et le plus souvent on ne prenait pas la peine de recueillir leurs suffrages.

Le peuple avait cru échapper à cette tyrannie de la richesse, en opposant aux comices par centuriones les comices par tribus,

que les tribuns convoquaient et présidaient. Les augures n'étant pas consultés dans ces assemblées, les riches ne pouvaient les rompre à leur gré au nom de ces vieilles religions qu'ils avaient héritées des patriciens. Mais les riches poursuivirent les pauvres dans cet asile. Portés par les assemblées des centuries aux fonctions de censeurs, ils rejetaient tous les cinq ans les pauvres dans les tribus urbaines, dans celles qui votaient les dernières. Chaque tribu donnant un seul vote sans égard au nombre de ses membres, les tribus riches formaient, malgré le petit nombre de leurs votes, plus de votes que celles où se trouvait réunie la multitude des pauvres. Il en était des tribus comme des centuries. Le radicalisme du système des tribus était idéal. C'était une consolation pour les pauvres. En réalité, la richesse donnait la puissance dans toutes les assemblées de Rome. Les maîtres de l'état étaient les riches. Ils dominaient les comices, recrutaient le sénat, remplissaient toutes les charges. Ils spoliaient le monde en qualité de consuls et de préteurs; comme censeurs, ils spoliaient l'Italie, en adjugeant aux riches, aux hommes de leur ordre, la ferme des domaines de l'état, au préjudice des pauvres qui les tenaient au prix très-bas des anciens baux. Peu à peu ces terres devenaient

la propriété du riche locataire et > par la connivence des censeurs, il cessait d'en payer le fermage à l'état.

Le cens frappait encore le petit propriétaire d'une autre manière. Il déclarait, il soumettait à l'impôt sa propriété, ses mancipii comme disaient les Romains.

' « Dans les colonies, les citoyens romains étaient dans le piège ou de s'approprier une partie du territoire et d'y bâtir des villes » ou de fonder, dans les villes déjà existantes, une colonie composée de citoyens romains.

mains. Ces colonies servaient comme de gaHiiiions pour assurer la concftiète: La portion de tenitôire dont le droit die la guerre les avait renduft propriétaires , ils la distribuaient sur-le-champ «nx 'colons «i elle était en valeur ^ eu bien ils la vendaient on la baillaient à ferme : si , au contraire , elle avait été ravagée par la guerre , ce qui arrivait souvent, ils n^attendaient point pour la distribuer par la voie du sort, lâais ils la mettaient à rênçfaère telle qtt'eUe était , et se chargeait de Texploitelr qm voulait, moyennant une redevance annuelle ai fruits : savoir i du dijdème pour les terres qui étaient susceptibles d'être ensemencées , Et du cinquième pour les terres à plantations. Celles qui n'étaient bonnes que potu: le pâturage , ils eh reliraient un tribut de gros et Menu bétail.' Leùl' Vtie en cela était de multiplier la race italienne , qui leur paraissait la {Jbi propl« à supportai des travaux pénibles , et de s'assurer d^auxiliaSrejB nationaux. Le contraire arriva. Les citoyens ridbes accaparèrent la plus gran()e partie de ces terres incultes , et, à la longue t ils s'en regardèrent comme lés 'propriétaires incommutabies. Ils acquirent de gré où de force les petites propriétés des pauvres qui les avoisinaient. Les terres et les troupeaux furent remis à des mains esclaves \ des hommes libres eussent été souvent éloignés par le service militaire. Cela était très-avantageux aux propriétaires \ les esclaves , n'étant pas appelés à porter les armes , multipliaient à leur aise. 11 résulta de tontes ces circonstances que leâ grands devinrent très-riches , et que la population des esclaves fit dans les campagnes beaucoup de progrès , tandis que celle des hommes libre» allait diminuant par suite du malaise , des cod-

mains ^ ce qui comprenait la terre y la maison , les esclaves et les bêtes , le bronze monnoyé ^ . Cet impôt lourd et variable dans lequel on n? tenait pas compte du produit divers des années^

changeait tous les cinq ans. Au contraire, le riche ne payait, ni pour les terres du domaine dont il jouissait sans titre de propriété, ni pour les *res nec mancipi* qui

tributiois et du service militaire qui les accablaient ; et lors même qu'ils jouissaient, à ce dernier égard, de quelque relâche, ils ne pourraient que languir dans l'inaction puisque les terres étaient entre les mains des riches, qui employaient des esclaves préférahlement aux hommes libres. »

<c Cet état de choses excitait le mécontentement du peuple romain. Car il voyait que les auxiliaires italiens allaient lui manquer, et que sa puissance serait compromise au milieu d'une si grande multitude d'esclaves. On ne s'imaginait pas néanmoins de remède à ce mal, parce qu'il n'était ni facile, ni absolument juste de dépouiller de leurs possessions agrandies, améliorées, couvertes d'édifices, tant de citoyens qui en jouissaient depuis longues années. Les tribuns du peuple avaient anciennement fait passer avec bien de la peine une loi qui défendait de posséder plus de cinq cents arpens de terre, et d'avoir en troupeaux plus de cent têtes de gros bétail et cinquante de menu. La même loi avait enjoint aux propriétaires de prendre à leur service un certain nombre d'hommes libres, pour être les surveillans et les inspecteurs de leurs propriétés. Cette loi fut consacrée par la religion du serment. Une amende fut établie contre ceux qui y contreviendraient. Le surplus des cinq cents arpens devait être vendu à bas prix aux citoyens pauvres : mais ni la loi ni les sermens ne furent respectés. Quelques citoyens, afin de sauver les apparences, firent, par des transactions frauduleuses, passer leur excédant de propriété sur la tête de leurs parens ; le plus grand

nombre bravèrent la loi. Appian. , IV v. , p. 604 (j'ai corrigé l'inexacte et prolixe traduction de Combes-Dounous).

' ^, Niebufar , 2* vol. Ce critique ancien directeur de la Banque de Copenhague a supérieurement traité l'histoire primitive des finances de Romeii

II, IO

faisaient une grande partie de sa fortune^ tandis qu'elles n'entraient pour rien dans celle du pauvre. Les lois de Caton sur les meubles de luxe avaient sans doute pour principal but d'égaliser l'impôt.

Toutefois, entre les riches qui composaient les dix-huit centuries équestres, il n'y avait pas unité d'intérêt. Ceux d'entre eux qui étaient entrés dans le sénat, et qui avaient occupé les charges, se distinguèrent par le nom de nobles y et s'efforcèrent d'en exclure les riches citoyens , ou chevaliers. Depuis la fin de la seconde guerre punique, le gouvernement était devenu si lucratif et dans les missions lointaines de consuls et de préteurs, et dans le sénat même où devaient affluer les présens des rois , que les nobles dédaignèrent les lents bénéfices de l'usure, et essayèrent de réprimer sous ce rapport l'avidité des chevaliers (igS-a). En récompense, ils leur laissaient usurper ou leur adjugeaient par la voie du cens tous les domaines publics dont ils expulsèrent les pauvres. Quant à 4î;eux-ci , on leur jeta d'abord quelque pâture pour étouffer leurs cris. En aSi et 196, on leur vendit à tressas prix une énorme quantité de blé. Après chaque triomphe, (en 197, 196, 191, 189, 187, 167), on distribuait aux soldats du bronze monnayé. En même temps on donnait des terres, on fondait des

colonies. Les soldats romains profitèrent des biens dont on dépouillait les Italiens qui

s'étaient déclarés pour Hannibal (aoi-199). Cinq colonies sont fondées en 197 dans la Campanie et dans l'Apulie ; six en 194-3 dans la Lucanie et le Brutium. En 193-190, nouvelles colonies dans la Gaule italienne ; en 189, fondation de celle de Bologne ; en 181, de Pisaurum et Pudentia ; en 183, de Panne et Modène ; en 181, de Gravisca, de Saturnia et d'Aquilée ; de Pise en 180 ; de Lucques en 177.

Vers l'époque de la guerre de Persée, les nobles, voyant le monde à leurs pieds, ne se soucient plus du peuple. Qu'il vive ou meure, peu leur importe. Ils ne manqueront pas d'esclaves pour cultiver leurs terres. D'ailleurs Caton lui-même, le grand agriculteur, n'a-t-il pas reconnu à la fin de sa vie que les meilleures possessions étaient les pâturages ? Pour conduire, des troupeaux, on n'a que faire de la main intelligente d'un homme libre ; un esclave suffit. Le laboureur expulsé de sa terre n'y put donc rester, même comme fermier, il se réfugia à la ville, et vient demander sa nourriture à ceux qui l'ont exproprié. Là peut-être il subsistera des gratifications du sénat, des dons des riches. Il attendra la chance d'une nouvelle colonie. Mais le sénat n'accorde plus ni blé, ni terres. Pas une seule colonie pendant un demi-siècle. Que restera-t-il aux pauvres ? leur vote. Ils le vendront aux candidats. Ceux-ci peuvent bien payer ces consulats,.

tes préteurs, qui leur livrent les richesses des rois» Mais les, censeurs ne laisseront pas cette ressource aux pauvres. Ils entasseront dans la tribu esquilienne, avec les affranchis tous les citoyens qui n'ont pas en terre trente mille sesterces. Relégués dans une des dernières tribus, leur vote est rarement nécessaire.

D'ailleurs, le sénat ne daigne plus guères consulter le peuple depuis la victoire de Paul Emile , il décide seul de la guerre et de la , . paix. Il a substitué aux jugemens populaires quatre* tribunaux permanens {quæstiones perpetuæ j i49i44)^ composés de sénateurs, qui connaissent des causes criminelles, et particulièrement des crimes dont les sénateurs peuvent se rendre coupables , de la brigue, de la concussion , du péculat. Le jugement des crimes est remis aux criminels. Ainsi le sénat s'est affranchi du peuple. Le pauvre citoyen n'avait plus que son vote pour gagner sa vie : on le lui ôte. Il faut qu'il meure, qu'il fasse place aux affranchis dont Rome est inondée. Tel était le sort du citoyen romain, et le Latin, l'Italien lui portaient encore envie.

L'ancien ^système de Rome, qui avait fait sa force] et sa grandeur, était d'accorder des privilèges plus ou moins étendus aux villes en proportion de leur éloignement. Ainsi , autour de Rome , se trouvait d'abord une ceinture de villes municipa-

les y investies du droit de suffrage et égales en droits à Rome elle-même; c'étaient les villes des Sabins, et Tusculum, Lanuvium^ Aricie, Pedum, Nomentum, Ardea^ Cumae, Priverne , auxquelles on joignit, en i80, celles de Fundi, Formies et Arpinum. Puis venaient les municipes sans droit de suffrage et les cinquante colonies fondées avant la seconde guerre punique , toutes (moins trois) dans l'Italie centrale ; vingt autres furent établies de 197 à 177, mais dans une position plus éloignée. Ces colonies avaient toutes la cité mais sans le privilège qui lui donnait de la valeur , le droit de suffrage. Au-dessous des municipes et des colonies, se trouvaient les Latins et les Italiens. Les Italiens conservaient leurs lois et étaient exempts de tribus. Dépouillés de leurs meilleures terres par les colonies romaines , on peut dire

qu'ils avaient bien payé le tribut d'avance. Les Latins avaient de plus l'avantage de devenir citoyens romains en laissant des enfants pour les représenter dans leur ville natale, en y remplissant quelque magistrature, enfin en concédant de présomption un magistrat romain. Est-il nécessaire de dire que personne n'était assez hardi pour tenter de devenir citoyen par cette dernière voie ?

* On sait le succès des poursuites intentées par les Latins à Scipion, à Métellus, à Scaurus, à Fonteius, etc.

L'Italien, le Latin, le colon, le mutiicipe sans suffrage, dont les droits, plus ou moins brillants, se réduisaient dans la réalité à recruter jusqu'à extinction de leur population les armées romaines, tous voulaient devenir Romains. Chaque jour ce titre était plus honorable ; chaque jour aussi, tous les autres changeaient en sens inverse et devenaient plus humiliants. Dans cette fatale année de la défaite de Persée (172), un consul ordonne, pour la première fois, aux alliés de Préneste de venir au-devant de lui et de lui préparer un logement et des chevaux. Bientôt un autre fait battre de verges les magistrats d'une ville alliée, qui ne lui avait pas fourni des vivres. Un censeur pour orner un temple qu'il construit, enlève le toit de celui de Junon Lacinienne, le temple le plus saint de l'Italie. A Féronte, un prêteur veut se baigner aux bains publics, en chasse tout le monde, et, pour je ne sais quelle négligence, fait battre de verges un des questeurs de la ville. A Teanum, la femme d'un consul fait traiter de même le premier magistrat du lieu. Un simple citoyen porté dans une litière sur les épaules de ses esclaves, rencontre un bouvier de Vénius : Est-ce que vous portez un mort ? dit le rustre. Ce mot lui coûta la vie. Il expira sous le bâton.

* Cat* , in Geli, X , X. « De felsis pugnīs vel pœnis : DLxit a decemviii*

Pour édmpper à uiiie pareille tyrannie;^ chai:ut:u tâehait de se rapprocher de Rome y et de s'y établir^ iS'il était possible. Rome exerçait ainsi sur l'Italie une sorte d'absorption y qui devait en peu de temps &xre du pays un désert, et la surcharger elle-même d'une énorme population. L'Italie/ n'ayant pu dé^ truître Rome, ne songeait plus qu'àVunir à elle, et l'ëtou£fait en l'embrassant. Les Latins pouvant seuls devenir citoyens romains, l'Italie affluait dans le Latium, le Latium dans Rome. D'une part, les Samnites et les Pélagiens, ne pouvant plus fournir

V pamm sibi bene cibaiia curata eMe. lussit Yestimenta detrahi atque flagro » cxàk, DçcaBmroë Bnittiani veiberaTere* Videre muHi mortatet. Qab » hanc <x>iitiiiiieiain , qids hoc i]iq>eriuin| quis liafic sçrvitutum ferre posget ? i> Nemo boc tex auras ' eit facere. Eane ISeri l>onis , bono génère gnatis , r botii GODsulitis f Ubi societas? ubi Mdes majonim ? insignitas injurias , a plagas , verbera , <ribices , eos dolores atque canniicinas , per dedecu^ » atque maidmam contumeliam , insjiiectantibus popularibus suis atque nauHis » mertalibas , te faoere ansum esse ! Sed quantum luctum , quantumque 1» gemituiD , quid lacrumaram , quantumque fletum factum audiui ! Serti D ii^nrias mmis ffigre fenmt ; quid ittos bono génère gnatos , magna tirtute » piiiaeditos -optnamim anhni haboisse atque faabituroa dùm tivent. »

m II dit que les décenwirs n^aTaient pas assez de soin de ses prwrisions. Il ordonne qu'iMi arrache leurs vêtements , et qu'on les frappe de verges. Des Bruttiens frappèrent les décosatirs .1 et une foule d'bomines ont vu cela! Qui pourrait sonfirir-nn pareil

outrage? qui , .un pareil despotisme ? qui, une panetUe serritode
 ? Pal un roi n'a osé le £atre. Tirouve^-vous bon qu'on le fasse
 contre des< hommes boas et de bonne race ? Ou sont les droits
 d^ eilés ? oili , la foi des ancêtres ? Des outi^ges puUics» des
 pkûes , des meur^ trissures , des coups de fouets , de telles dou-
 leurs , d« telles tortmres ^ aveis

iS2

leur contingent de trois:qpes^ dénoncent la transplantation de
 quatre mille familles des leurs dans la Tille latine de Frégelles
 (177). Les Latins déclarent la même année ^ pour la seconde fois,
 que leurs villes et leurs campagnes deviennent désertes par l'émi-
 gration de leurs citoyens dans Rome. Ils fair saient à un Romain
 une vente simulée d'un de leurs enfans, qui par l'affranchisse-
 ment se trouvait citoyen. La servitude était la porte par laquelle
 on entraît dans la cité souveraine. Dès 187, Rome avait ehassé
 deson sein douze mille familles latines.Eni 73, une nouvelle ex-
 pulsion diminua la population de seize mille citoyens.

la hoDie et le déshonneur , sous les yeux de leurs ccncUoyeiis
 et d^uae fouk d^hommes assemblés ; ton audace a pu cela !
 Mais^ ô combien de pleois , à combien de gémissemens ! que de
 lannes , el combien de sanglots! des esdayes supportent à peine
 de teUes injures. Quel souvenir pensez-vous que ces bommes de
 bonne race et de grande vertu gardent au fond de leur âme-, et
 garderont tant qu'ils vitront P » Tmd. de M. Cassan,

Tib^ Gr. , in GeU. , X, 5. — a Dernièrement le consid vint à
 Teanum Sidicinum : sa femme dit qu'elle voulait se baigner dans
 les bains des hommes. M. Martus chargea le questeur campanien
 d'en &ire sortir ceux qui s'y baignaient. La femme du consul se

plaint à son mari qu'on a mis peu d'empressement à lui livrer les bains , et peu de soin à les préparer.' En conséquence, un poteau est dressé dans la place publique : on y amène l'homme le plus distingué de la Tille , M. Martus. On lui arrache ses vêtemens , il est battu de verges. Les habitans de Calenum , à cette nouvelle , défiemfirent par un décret que personne approchât des bains , lorsqu'un magistrat romain serait dans leur ville. A Fërentinum , pour un semblable motif , notre prêteur ordonna d'arrêter les questeurs. L'un d'eux se précipita du haut d'un murj 1 autre fut saisi et battu de verges ».

Telle était la situation- de l'Italie. Les extrémités du corps devenaient froides et vides. Tout se portait au cœur qui se trouvait oppressé. Le sénateur repoussait du sénat et des charges, Yhomme nouveau y le chevalier, le riche, et lui abandonnait en récompense l'envahissement des terres du pauvre. Le Komain repoussait le colon du suffrage, le Latin de la cité j celui-ci à son tour repoussait l'Italien du Latium et des droits des Latins. Rome avait ruiné l'Italie indépendante par ses colonies, où elle rejetait ses pauvres ; désormais elle ruinait l'Italie colonisée , par l'envahissement des riches qui partout achetaient, affermaient, usurpaient les terres et les faisaient cultiver par des esclaves.

« Les chevaliers étaient les irai tans de la république ; ils étaient avides , ils semaient les malheurs dans les malheurs , et faisaient naître les besoins publics des besoins publics. Bien loin de donner à de tels gens la puissance de juger, il aurait fallu qu'ils eussent été sans cesse sous les yeiix des juges. Il faut dire cela à la louange des anciennes lois françaises ; elles ont stipulé., avec les gens d'affaires , avec la méfiance que l'on garde à des ennemis. Lorsqu'à Rome les jugemens furent transportés aux traitans, il

n'y eut plus de vertu, plus de police, plus de lois, plus de magistrature, plus de magistrats.

)> On trouve une peinture bien naïve de ceci dans

quelque fragment de Diodore de Sicile¹ et de Dion. Cassius Scévola² dit Diodore³ rappeler les anciennes mœurs⁴ et vivre de son bien propre avec pureté et intégrité. Car ses prédécesseurs ayant fait une société avec les habitants qui avaient pour lors les jugemens à Rome⁵ ils avaient rempli la province de toutes sortes de crimes. Mais Scévola fit justice des publicains⁶ et fit mener en prison ceux qui y traînaient les autres⁷

Dion nous dit⁸ que Publius Rutilius⁹ son lieutenant¹⁰ qui n'était pas moins odieux aux chevaliers, fut accusé à son retour d'avoir reçu des présents, et fut condamné à une amende. Il fit ensuite la cession de biens. Son innocence parut¹¹ en ce que l'on lui trouva beaucoup moins de bien qu'on ne l'accusait d'en avoir volé, et il montrait les titres de sa propriété; il ne voulut plus rester dans la ville avec de telles gens.

» Les Italiens, dit encore Diodore¹², achetaient en Sicile des troupes d'esclaves pour labourer leurs champs, et avoir soin de leurs troupeaux; ils leur refusaient la nourriture. Ces malheureux étaient obligés d'aller voler sur les grands chemins, armés de lances et de massues, couverts de peaux de bêtes,

¹ Diod. , Fmgmi , lib. XXXVI , extr, ConsL Parpkyr.

² Dion. , Fragn.

³ Diod. , Fragn. , lib. XXXIV.

de grands chiens autour d'eux. Toute la province fut dévastée ; et les gens du pays ne pouvaient dire avoir en propre que ce qui était dans Fenceinte de* vaies. n n'y avait ni proconsul, ni prêteur qui pût ou voulût s'opposer à ce désordre, et qui osât punir ces esclaves, parce qu'ils appartenaient aux chevaliers qui avaient à Rome les jugemens. Ce fut pourtant une des causes de la guerre des esclaves. —Je ne dirai qu'un mot : Une profession qui n'a ni ne peut avoir d'objet que le gain ; une profession qui demandait toujours, et à qui on ne demandait rien; une profession sourde et inexorable, qui appauvissait les richesses et la misère même', ne devait point avoir à Rome les jugemens. »

(MoOTEsgmEU. Esprit des Lois^ XI, 17.)

La première guerre des esclaves éclata en Sicile dans la ville d'Enna (i38> Un esclave syrien d'Apamée, qu'on appelait Eunus, se mêlait de prédire, au nom de la déesse de Syrie, et souvent il avait bien rencontré. Il s'était attiré aussi beaucoup de considération parmi les esclaves, en lançant des • flammes par la i)ouche. Un peu de feu dans une noix suffisait pour opérer ce miracle. Eunus, entre autres prédictions , annonçait souvent qu'il serait roi. On s'amusait beaucoup de sa royauté future. On le faisait venir dans les festins pour le faire par-

1er et cm lui donnait quelque chose pour acheter dV Tance sa Saiveur. Ce qui fut iquins risible, c'est que la prédiction se vérifia. Les esdaves d'un Damophile qui était fort cruel ^ commencèrent la révolte, •et prirent pour roi le prophète. Tous les maîtres furent égorgés. Les. esclaves n'épargnèrent que la fille de Damc^hile, qui s'était montrée compatissante pour eux. Un Cilicien qui avait soulevé les esclaves ailleurs^ se soumit à Eunus^ qui se trouva bientôt à la tête de deux cent mille esclaves^ et se

fit appeler le roi Antiochus. Le bruit de la révolte de Sicile s'étant répandu^ il y eut des tentatives de soulèvement dans l'Attique^ à Délos^ dans la Campanie^ et à Rome même. Cependant les généraux envoyés contre Eunus^ avaient été repoussés avec honte ^ quatre années de suite ^ quatre préteurs furent vairxus. Les esclaves s'étaient emparés de plusieurs places. Enfin Rupilius les assiégea dans Tauromenium^ ville maritime, d'où ils auraient pu communiquer avec l'Italie. Il les réduisit à une telle famine, qu'ils se mangeaient les uns les autres. Un des leurs ayant livré la citadelle, Rupilius les prit tous et les fit jeter dans un précipice. Même trahison, même succès à Enna, malgré l'héroïque valeur du lieutenant cilicien d'Eunus, qui fut tué dans une sortie. Le roi des esclaves qui* n'était pas si brave, se réfugia dans une caverne, où on le trouva avec son cuisinier, son boulanger, son baigneur et

^on bouffon (iSa). Des réglemens atroces^ continrent pour vingt-huit ans les esclaves découragés par le mauvais succès de cette première révolte.

* Cic. , in Vemm. De supplie, , c. S : «c Tous les édits des préteurs défendaient aux esclaves de porter des armes.... On avait apporté un sanglier énorme à L. Domitius, préteur en Sicile. Surpris delà grosseur de cet animal , il demanda qui Payait tué. On lui nomma le berger d'un Sicilien. Il ordonna qu'on le fit Tenir. L'esclavTe accourt , s'attendant à des éloges et à des récompenses. Domitius lui demande comment il a tué cette bête formidable. Avec un épieu , répondit-il. A l'instant le préteur le fit mettre en croix. Peut-être cet ordre tous semblera pbis que sé-Tère, le ne prétends ni le blâmer , ni le justifier , etc. »

M<ag5gs=^sc;»g8ca WiUi il '

DU CHAPITRE PREMIER

Tribanat te Gfaeches , 1 33-f 24 .

S'il eût été possible à un homme de trouver le remède à tous ces maux , de rendre au petit peuple les terres et l'amour du travail qu'il avait perdu, de mettre un frein à la tjrannie du sénat ^ à la cupidité des chevaliers, d'arrêter ce flot d'esclaves qui venait de tous les points du monde inonder l'Italie et en détruire la population libre, celui-là eût été le maître et le bienfaiteur de l'empire. LAlius, et peut-être Scipion Emilien ^ , qui partageait toutes ses pensées, avaient songé d'abord k cette réforme, mais ils comprirent qu'elle était ^impossible, et

• Plutarcfa., in Gmcch., ç. 8 , p. â25. (Paris, 4 624.)
ticiX^îpvfn pcvovv TQ ^topBôitni Tâïoç AaîXeoç o IxcTrtcavoç eloîîpoç.

eurent la .sagesse d'y renoncer. Les Gracches la tentèrent, et y perdirent la vie, l'honneur, et jusqu'à la vertu.

Depuis que le premier Scipion l'Africain avait été si près de la tyrannie, le but était marqué pour l'ambition des grands de Rome. Les familles patriciennes des Scipions* et des Appii, et la famille équestre des Sempronii ^ , d'abord ennemies et rivales, avaient fini par former une étroite ligue, Tib. Semproniud Gracchus protégea dans son tribunat l'Africain et l'Asiatique, et en récompense il obtint pour épouse la fille du premier, la fameuse Comélie. D exerça la censure avec Appius Pulcher, et se montra

moins populaire encore que lui, tout plébéien qu'il était. Appius donna la main de sa fille au fils aîné de son collègue, au célèbre Ti-

* Cette origine équestre des Gracches semblera un fait important, si Ton songe que de toutes les réformes de leur tribunal, il n'en resta qu'une : la translation du pouvoir judiciaire des sénateurs aux chevaliers. Peut-être leur proposition de donner le droit de cité aux Italiens, et même leur loi agraire, n'étaient-elles qu'un moyen de donner à l'ordre équestre le pouvoir judiciaire, auquel étaient attachés tous les autres. J'adopterais cette opinion si un passage de Salluste n'y semblait contraire. Sall., Jug., e. 42. — Les Italiens avaient plus à perdre qu'à gagner au succès des Gracches. On craignait plus bas qu'ils prièrent Scipion Émilien d'empêcher l'exécution de la loi agraire. Cicéron dit (De Rep., lib. III, c. 24) : « Tibérius Gracchus, dont les citoyens n'eurent point à se plaindre, ne respecta ni les droits, ni les intérêts des alliés et des Latins. »

Tibérius Gracchus fut avec ce dernier triumvir pour l'exécution de la loi agraire. Cette race des Appius depuis les décemvirs jusqu'à l'empereur Néron, en qui elle s'éteint, cherche toujours la tyrannie, tantôt par l'appui du parti aristocratique, tantôt par la démagogie.

Gracchus eut de Comélie deux fils, Tibérius et Caius, et autant de filles ; l'une fut donnée à Scipion Nasica, le chef de l'aristocratie, le mérité de son beau-père Tibérius. L'autre épousa le fils de Paul Émile, Scipion Émilien, qui périt par les embûches de sa femme et de sa belle-mère Comélie et de son beau-frère Caius. Le dédain de Scipion pour sa femme lui eût attiré la haine de sa belle-mère Cornélie, quand même l'ambitieuse fille du premier

Scipion n'eût pas \u avec dépit dans le second Africain, l'héritier d'une gloire qu'elle eût voulu réserver à ses fils. Elle se plaignit long-temps d'être appelée la belle-mère de Scipion Eiailien plutôt que la mère des Gracches. Lorsque ceux-ci eurent péri dans les entreprises téméraires où elle les avait précipités , retirée dans sa délicieuse maison de Misène , au milieu des rhéteurs et des sophistes grecs dont elle s'entourait, elle prenait plaisir à conter aux étrangers qui la venaient voir, la mort tragique de ses enfans.

F, plus bas.

Cette femme ambitieuse avait de bonne heure préparé à ses fils toUs les instrumens de la tyrannie ^ y l'éloquēnoe ^ ààns laquelle ils passaient tous lea hommes de leur temps j la valeur , Tibérius

* G^est ce qui ressort de tout le rckât dé PlvUrqne. EUe s'en repentit pfais iai^ y ^ esspya de relenir Gaïus , à une épo<pie où "rraiseoftbkilileineut.U eût été perdu , même sans ^^r.

In Corn. Nep. Ltettre de Ck)rnēlie à C. Gracchus : k J'oserais jurer avec les paroles consacrées qu'après ceux qui ont tué Tibérius Gracchus , aucun eaaemi ne m'a dondé autant de chagrin , m autant de peine cpue toi par dfe pareille choses , toi qqi devais re«|p|a<;er .auprès- de moi tous les t>(àat qae j'ai perdus , veiller à ce que j'eusse le moins de souci possible en ma vieillesse, n'avoir d'autre but dans toutes, tes actions que de me plaire, et regarder comme un crime de rien faipe d'important contre mon gré ; à moi surtout à qui il ne reste que peu de temps à vivre , et à qui même ce si court espace ne peut être en aide pour t'empêcher de m"être contraire et de dé* solèf la république. Mais, puisqu'il n'en peut advenir ainsi , que nos enne-* mis, malgré le temps,

ma^^ les factions , ne périssent' point d'iHL longtemps , qu'ib ne soiei^ plus demain ce qu'ils sont aujourd'hui , plutôt que la république ne soit désolée et ne périaAse. Et puis quand ferons-nous donc une panse ? quand donc cessera notre famille de délirer ainsi ? quand donc y aura-t41 un terme ^ tout cela ? et quand finirons-nous , àbsens et présents , de nous causer tant de chagrins et de tourmens? quand donc aurons-nous honte de brouiller et de troubler la république ? Mais , si absolument il n'en peut advenir ainsi , dès que je serai morte , demande le tribunat , fais ce que tu voudras , alors je n'en sentirai rien. Dès que je serai morte , tu m'offriras le culte des aïeui , et tu invoqueras la divinité de ta mère ; mais ne rougiras-tu pas alors d*implorer par des prières ces divinités que vivantes et présentes tu auras négligées et délaissées ? Veuille ce Jupiter ne pas permettre que tu persévères 'davantage , ni qu'il te vienne dans l'esprit une si grande démence ^ car si tu persévères , je crains bien que pour toute ta vie tu ne recoilles de ta faute une si grtmde douleur y qu'en aucun temps tu ne puisses être bien et en paix avec toi-mêjne ? » Trad, de M^ Ca\$Mn.

n. Il

monta le premier sur les murailles de Carthage; la probité même ^ y ce n'était point de telles ambitions qui pouvaient s'arrêter à l'avarice. Les stoïciens qui élevèrent les deux en£ans^^ comme ils avaient élevé Clcomène^ le réformateur de Sparte^ leur inculquaient cette politique de nivellement qui sert si bien la tyrannie y et les fables classiques de l'égalité des biens sous Romulus et sous Lycurgue. L'état de l'Italie leur fournissait d'ailleurs assez de motifs •spécieux. Quand Tibérius traversa

l'Italie pour aller en Espagne^ il vit avec douleur les campagnes abandonnées ou cultivées par des esclaves '.

* Fragment d'un discours de Tibérius Gracchus : « Je me suis conduit dans li^|N>Tince comme j'ai cru de voir pour Totre profit et sans coBsoher mon ambition. Chez moi point de festins , point de jeunes garçons à mes côtés. — Mais vos fils trouvaient i ma table plus de réserve que sous la tente du général... Je me suis conduit dans la province de manière que pas un ne pût dire que j'aie reçu de lui un as ou plus d'un as en présent , ou qu'il se ' soit mis en frais pour mon service i et je suis resté deux années dans cette province. Si jamais j'ai tenté l'esclavage d'un autre , regardes-mo^ comme le dernier , comme le plus pervers des hommes. D'après ma conduite si chaste

avec leurs esclaves , vous pouvez juger comment j'ai vécu avec vos fils

Aussi , Romains , ces ceintures qu'à mon départ de Rome j'avais emportées pleines d'argent , je les ai rapportées vides de la province : d'autres ont emporté des amphores pleines de vin , et ils les ont rapportées pleines d'argent. » ' PluUrch., tn Gracch. , — q Ti6ipioç... AiOf)àvouf tov piHopoc

Plulardi. in Gracch. , p. 828. — Tàioff iv rtvt jScSXtw yey-paffV» , tiç Nouocvliav cjopevoj^cvov šeà rHç Tup^viocç tov Ti^épeov, tmIto^

L-ainé) Tibérius, d'un c^actère naturellement doux^ fat jeté dans la violence par une circonstance fortuite. Questeur de Mandnusen Espagne, il avait signé et garanti le traité honteux qui satuva l'armée. Le sénat déclara le traité nul, livra Maneinus , et

Tibériu disoit dans ses harangues au peuple : <c I^ bêtes sauvages qui sont répandues dans l'Italie ont leurs tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer, et ceux qui combattent, épi-verseif leur sang pour là défier. de l'Italie, n'y ont à eux que la lumière et Pair qu'ils respirent : sans maisons, sans demeure fixe , ils errent de tous côtés avec leurs femmes et leurs enfans. Les généraux les trompent, quand ils les exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples. En est-il un seul dans un si grand BCBibré qui ait du autel domestique et non tout où reposent ses ancêtres? Os ne combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et l'opulence d'autrui; on les appelle les maîtres du monde, et -ils n'ont pas en propriété une motte de terre » — 'Ceci explique la dépopulation rapide qui eut lieu. Att-temps de Ute-Livé , le Latium était d'à presque désert : « Non dubito , » prsBtgv. flactictiqtn , tôt jam libris assidua bella cum Vobcis gesta legen-

» iibus, iUud quoque succursurum* unde teties "victis Yolscis et iEquis

n suffecerint milites : quod cum ab antiquis tacitum praetermissumque » sit, cujus tandem ego rei praeter opinionem, que sua emque con- » jeetanti esse potest, aucto^ san ? SiiiUe> veri est , aut inberrallis bello- » mm, sctttt BUDO ia. delectibus fit romanis, aliâ atque aliâ subole joniomm » ad bdla instaurand^i toties usos esse aut non ex iisdem semper populis » exercitus scriptos, quamquam eadem gens bellum intulerit : aut innume- » rabiliem multitudi^m liberorum capitum in eis fuisse locis , ^uœ nunc, » Pix seminado exiguo tniUiutn rtlich , ^roitia romana ab •soUët'- M ^me viudicdnt, »

roulait l'Yrer Tihériut. Le peuple, et sans doute les sénateurs, auxquels appartenait sa famille/ le sénat dé cet oppresseur, en assurèrent au sénat un inimi impudens, et

La première loi agraire qu'il proposa dans son tribunat, n'était pourtant pas, il faut le dire, injuste ni violente. Il l'avait concertée avec son beau-père Appius, le grand-pontife Crassus, et Mutius Scévola, le célèbre jurisconsulte. Il ne prétendait pas, comme Licinius Stolo, borner à cinq cents arpents les propriétés patrimoniales des riches. Il ne leur ôtait que les terres du domaine public qu'ils avaient usurpées. Encore leur en laissai-je cinq cents arpens, et deux cent cinquante de plus au nom de leurs enfants mâles. Ils étaient indemnisés du surplus, qui devait être partagé aux citoyens pauvres. L'opposition fut vive. Les riches considéraient ces terres, pour la plupart usurpées depuis un temps immémorial, comme leur propriété. L'insistance irrita Tibérius, qui, de dépit, proposa une loi nouvelle, où il leur retranchait l'indemnité, les cinq cents arpens, et leur ordonnait de sortir sans délai des terres du domaine. C'était ruiner ceux qui n'avaient pas d'autre bien, spolier ceux qui avaient acquis de bonne foi, par achat, mariage, etc. C'était dépouiller, non-seulement les propriétaires, mais leurs créanciers. Cependant Tibérius poursuit son projet avec un emportement aveugle; il viole

la puissance tribunitienne fait déposer par le peuple son collègue Octavius dont le fils fut rétabli et lui substitue un de ses clients. On se fait nommer lui-même triumvir pour l'exécution de sa loi avec son beau-père Appius et son jeune frère Caius, alors retenu sous les drapeaux. Enfin au préjudice des droits du sénat qui depuis long-temps réglait les nouvelles conquêtes il ordonne que l'héritage du roi de Pergame légué au

peuple romain par ce prince , sera affermé au profit des citoyens
pauvres ^ .

«Après avoir soulevé tant de haines^ il était perdu s'il n'obtenait un second tribunat^ qui lui permit d'exécuter sa loi y et d'intéresser par le partage des terres une multitude de nouveaux propriétaires à sa vie et à sa puissance. Mais le peuple s'inquiétait (moins de savoir par qui les terres lui seraient partagées. Tibérius, craignant d'échouer, se chercha de nouveaux auxiliaires ; il promit aux chevaliers le partage de la. puissance judiciaire avec les sénateurs, et fit espérer aux Italiens le droit de cité^. Depuis que le petit peuple se composait en.

* Plutarch. , in Gracch. , c. H , p. 830. *- ôjemç twç t^v ;c«f»«W

Plutarch., in Gracch , c. <9, p. 832. ^ Tofç x^tvouv tÔïi ay);x^ijTcxoec oScrc xalajxiyvù? ex twv cTTTriuv t^ taov àpid/xov. — ^^ Patere. , liv. II , c. 2. <f 11 promet le droit (le cité à toute Fltalie. »» * ' ' '

grande partie d'affranchis^ et que le sénat s'étaîf saisi des jugement criminels^ les riches^ la tête du peuple, autrement dit les chevaliers^ réclamaient le pouvoir comme représentant désormais seuls le peuple, dont la partie pauvre avait disparu. Re-% poussés depuis long-temps des charges qui donnaient entrée au sénat , ils voulaient du moins influencer indirectement sur ce corps tout puissant, et juger leurs maîtres. Mais en même temps ce que les chevaliers craignaient le plus, c'était l'exécution des lois agraires qui les auraient dépouillés des terres publiques dont ils étaient les principaux détenteurs ; c'était l'admission au suf&age des cotons romains sur qui une grande partie de ces terres avait

été usurpée, encore plus celle des populations kaliennes, à qui elles appartenaient originellement, et qui, une fois égalées à leurs vainqueurs, eussent été tentées de les reprendre. Ainsi les riches romains, les chevaliers, rivaux du sénat pour la puissance judiciaire, étaient encore plus ennemis du petit peuple romain et italien qu'ils tenaient ruiné et a£Eamé. Tibérius, en essayant de les gagner en même temps, voulait une chose contradictoire. D ne fut soutenu de personne. Les pauvres, Romains et Italiens, virent en lui Famî des chevaliers qui retenaient leurs biens : les sénateurs et les chevaliers, Fauteur des lois agraires qui les forçaient de res^ tituer.

Le peu de partisans qui lui restaient dans les tribus rustiques étant éloignés pendant Tété par les travaux de la campagne ^ ^ il resta seul dans la ville avec la populace qui devenait chaque jour plus indifférente à son sort. N'ayant plus de ressource que dans leur pitié, contre les embûches des riches ^ il parut sur la place en habits de deuil ^ tenant en main son jeune fils et le recommandant aux citoyens ^. En même temps, il tachait de se justifier de la déposition d'Octavius^ et employait toute son éloquence à mettre au jour ce secret fatal qu'il eût dû, dans son intérêt, ensevelir au fond de la terre : que îes caractères les plus sacrés, celui de roi, de vestale, de tribun^ pouvaient être effacés. Ses ennemis pro-

" Appian., 2»t., p. 6H, c. 357,

" Plutarch., in Tib, Gr, — Fragmentum nuper repertum in ioe-dito CU ceronis interprète. « Si vellem apud vos verba facere et à robis postulare, » cùm génère summo ortus essem et cùm fratrem propter vos amissem, » nec quibq;hni de P. Africani et Tiberii Gracchi famiîia nisi ego et puer » restaiemus, ut pateremini

hoc tempore me quiescere , ne a stirpa genus » nostrum interiret et uti aliqua propago generis nostri reliqua esset, baud ?> scio an lubentibus a vobis impetrassem. ^»

c Romains, si je voulais prendre devant vous la parole et vous demander, moi le descendant d'une si noble famille, moi qui ai perdu mon frère pour vous, et qui de la maison de Scipion F Africain et de Tibérius Gracchus reste seul avec cet enfant , de souffrir que je trouve maintenant le repos, afin que notre famille ne soit pas anéantie tout entière, et qu'il en survive quelque débris, je ne sais si vous m'accorderiez cela volontiers. » Traduction de M. Villemain. — G'est ici Gaius Gracchus qui parle.

filèrent contre lui-même de cette imprudente apologie.

Le lendemain de bonne heure, il occupa le Capitole avec la populace. Il portait sous sa robe un dolon, sorte de poignard des brigands d'Italie. Les riches, appuyés de quelques-uns des tribuns ennemis de Gracchus , ayant voulu troubler les suffrages qui le portaient à un second tribunat, il donne aux siens le signal dont ils étaient convenus. Ils se partagent les demi-piques dont les licteurs étaient armés , s'élancent sur les riches, en blessent plusieurs et les chassent de la place . Des bruits divers se répandent ; les uns disent qu'il va faire déposer ses collègues; les autres, le voyant porter la main à sa tête, pour indiquer qu'on en veut à sa vie, s'écrient qu'il demande un diadème*. Alors Scipion Nasica, souverain pontife, l'un des principaux détenteurs du domaine', somme en plein sénat le consul Mu-

' Appian. , p. 611 , c. 59.

' Plutarque , c. 22, p. 333. — H'alo f' X'f>' 'i- xiftt^tf o«

' a avau de plus une haine persoiûieUe contre Tibérkis. Vagr. Mftx. ^ I , c. 4 : « Gaius Figalus et Scipion Nasica étant nommés consuls dans il » comices présidés par Tib. Gracchus , celui-ci , d' à à rriTé dans son gouûternement , informa le collège des augures qu' en parcouf ant le livre des eéré^ monies publiques > ii s' était aperçu d' nn vice de formalité dans la manière dont les auspices avaient été ofasorvés » Les consuls furent obligés de revenir de la Gaule et de la Goirse , et d' abdiquer le cens et » an de R< 594 . »

cius dfe se mettre à la tête du bon parti et de marcher contre le tyran. L' impassible jurisconsulte lui rq).ond froidement : iSi parfnmde ouparfotte, Tihénus Sempronius Hracckiiis surprend un pléhiscite contraire aux lois de la république y je ne le ratifierai point. Alors Scipion : Le premier Magistrat trahit la patrie, à moi, qui veut la sauver! Il rejette sa toge sur sa tête, soit qu' il fut convenu de ce signe avec son parti , soit qu' il eût cru devoir se voiler à la Vue du Capitole, dont il allait violer l' asile. Tous les sénateurs le suivent avec leurs cliens et leurs esclaves qui les attendaient. Ils arrachent des bâtons à leurs adversaires , ramassent des débris de bancs brisés, tout ce qui se trouve sous leur main, et poussent leurs ennemis jusqu' au précipice sur le bord duquel le Capitole était assis. Les prêtres avaient fermé le temple. Gracchus tourne quelque temps à l' entour . Enfin , il fut atteint par un de ses collègues qui le frappa d' un banc brisé. Trois cents de ses amis furent assommés à coups de bâtons et de pierres, leurs corps refusés à leurs familles et précipités dans le Tibre. Le romancier Plutarque prétend que les vainqueurs poussèrent la barbarie jusqu' à enfermer un de^ partisans de Tibérius dans un tonneau avec des serpens et des vipères. Cependant ils respectèrent

la fidélité héroïque du philosophe Blossius de Cumes, l'ami de Tibérius et son principal conseiller. Il déclarait qu'il avait en tout

suivi les volontés de Tibérius. Eh I quoi^ dit Scipion Nafica, ^7 faisait dit de brûler le Capitale? — Jamais il rCeût ordonné pareille chose. — Mais enfin, s'il ien eût donné ordre? — Je F aurais brûW.

Scipion Nâsica avait cru peut-être obtenir du parti aristocratique ce pouvoir suprême que Tibérius avait espéré du petit peuple. Ce chef farouche du parti des nobles^ qui venait de se souiller du sang de son beau-frère, du meurtre d'un magistrat inviolable, avait pourtant la réputation du plus, religieux des Romains.'» C'est chez lui que la bonne Déesse, amenée de Pessinunte à Rome, descendit de préférence; ses relations avec l'Orient expliquent peut-être son surnom de Sérapion. Personne n'avait pour le peuple un plus insolent mépris. Un jour qu'il prenait la main endurcie d'un laboureur dont il sollicitait le suffrage, il lui demanda s'il OA^ait cou^tume de marcher sur les mains ^ . Après le meurtre de Tibérius , le sénat délivra le peuple d'un homme si odieux, et peut-être se délivra soi-même d'un tyran dont tous les ennemis des lois agraires eussent été les satellites. Il fut, sous un prétexte honorable , envoyé en Asie, où il finit ses jours.

Ce qui prouve que le sénat était moins intéressé

• Plutarch. , c. 25, p. 834. — Kaldç zà|*o£ ToOlo opâÇat eyjnt.
— Valer. Max., IV, 7.

• Val. Max., VII, 5. — r. lemème, II, 4 j III, 2, 7; Vm, 45.

que les chevaliers dans la question de la loi agraire^ c'est qu'il ne craignit pas d'en permettre l'exécution après la mort de Tibérius. Il est vrai qu'il se fiait aux innombrables difficultés qu'elle entraîne^ rait dans la pratique.

« Après la fin tragique de Tibérius Gracchus % et la mort d'Appius Claudius, on leur substitua Fulvius Flaccus et Papirius Carbon , pour exécuter la loi agraire avec le jeune Gracchus. Les possesseurs* des terres négligèrent de fournir l'état de leurs propriétés. On fit une proclamation pour les traduire devant les tribunaux. De là une multitude de procès très-embarrassans. Partout où, dans le voisinage des terres que la loi atteignait, il s'en trouvait d'autres qui avaient été ou vendues, ou distribuées aux alliés, pour avoir la mesure d'une partie, il fallait arpenter la totalité, et examiner ensuite en vertu de quelle loi les ventes ou les distributions avaient été faites. La plupart n'avaient ni titre de vente , ni acte de concession et lorsque ces documens existaient, ils se contredisaient l'un l'autre. Quand on avait rectifié l'arpentage , il se trouvait que les uns passaient d'une terre plantée et garnie de bâtimens sur un terrain nu ; d'autres quittaient des champs pour des landes, des terres en friches et des marécages. Dès l'origine, les ter-

* Appian , p. 64 5 , 7.

res conquises avaient été divisées négligemment; d'autre part , le décret qui ordonnait de mettre en valeur les terres incultes ^ avait fourni occasion à plusieurs de défricher les terres limitrophes de leurs propriétés et de confondre ainsi l'aspect des unes et des autres. Le laps du temps avait d'ailleurs donné à toutes ces terres une face nouvelle; et les usurpations des citoyens riches^ quoique considérables y étaient difficiles à déter-

miner. De tout cela, il ne résultait qu'un remuement universel , un chaos de mutations et de translations respectives d^propriétés. » '

((Excédés de ces misères^ et de la précipitation avec laquelle les triumvirs expédiaient tout cela^ les Italiens se déterminèrent à prendre pour défenseur contre tant d'injustices Cornélius Scipion^ le destructeur de Carthage. Le zèle qu'il avait trouvé en eux dans les guerres > ne lui permettait pas de sy refuser. Il se rendit au sénat ^ et sans blâmer ouvertement la loi de Gracchus^ par égard pour les plébéiens y il fit un long tableau des difficultés de l'exécution y et conclut à ce que la connaissance de ces contestations fût ôtée aux triumvirs comme suspects à ceux qu'il s'agissait d'évincer. »

« La chose paraissait juste ^ et fut adoptée. Le consul Tuditanus fut chargé par le sénat de ces jugemens ; mais il n'eut pas plutôt commencé, qu'effrayé des difficultés , il partit pour l'Illirie. Cepen-

daül personne ne se présentait devant les triumvirs. Ce résultat commença d'exciter contre Scipion l'animosité et l'indignation du petit peuple. Deux fois ils l'avaient, malgré les grands et malgré les lois, élevé ^n consulat, et ils le voyaient agir contre eux dans l'intérêt des Italiens. Les ennemis de Scipion, qui entendaient ces reproches , disaient hautement qu'il était décidé à abroger la loi agraire par la foi»ce des armes, et en versant beaucoup de sang. »

La haine de la populace contre le protecteur des Italiens éclata, lorsqu'il osa flétrir la mémoire de Gracchus, et révéla l'origine sembler du nouveau peuple* de Rome. Le tribun Carbon lui de-

mandait ce qu'il pensait de la mort de Tibérius. Je pense , dit te héros , qu'il a été justement tué; et comme le peuple murmura, il ajouta le mot terrible que nous avons rapporté au commencement de ce chapitre. Les faux fils de V Italie se turent, mais leurs chefs comprirent leur humiliation et leur fureur. Caius Gracchus s'écria : « 11 faut se débarrasser du tyran. » Ce n'était pas la première fois que le parti démagogique recourait aux violences les plus atroces. naguère le tribun C. Atinîus, récemment chassé du sénat par le censeur Métellus , avait essayé de le précipiter de la roche Tarpéenne

« Un soir, dit Appien , Scipion s'était retiré avec ses tablettes, pour méditer la nuit le discours qu'il devait prononcer le lendemain devant le peuple, r

Au matin , on le trouva mort , toutefois sans blessure. Selon les uns , le coup avait été préparé par Comélie^ mère des Gracches^ qui craignait l'abolition de la loi agraire^ et par sa fille Sempronia, femme de Scipion y laide et stérile^ qui n'aimait pas son mari^ et n'en était pas aimée. Selon d'autres^ il se donna la mort^ voyant qu'il ne pouvait tenir ce qu'il avait promis. Quelques-uns prétendent que ses esclaves , mis à la torture^ avouèrent que des inconnus^ introduits par une porte de derrière^ avaient étranglé leur maître; mais qu'ils avaient craint de déclarer le fait , parce qu'ils savaient que le peuple se réjouissait de sa mort, n'était pas satisfait de cette vengeance , et menacé par les Italiens qui s'introduisaient toujours dans les tribus et étaient parvenus à porter un des leurs au consulat , le peuple laissa le sénat suspendre l'exécution de la loi. agraire^ et éloigner Caius en l'attachant comme proquesteur au préteur de Sardaigne. Le sénat profita de ce moment pour bannir les Italiens de la ville y pour

frapper les alliés de terreur ^ en rasant la ville de Frégelles qui^
disait-on , méditait ime révolte. Caius passa pour n'être pas
étranger au complot ; et tel était son crédit sur les villes d'Italie
qu'elles accordèrent à ses sollicitations personnelles les vêtemens
que la province de Sardaigne refusait à l'armée , avec l'approba-
tion du sénats

Pendant que le sénat croit retenir Caius en Sardaigne, en lui
continuant la proquesture, il reparaît tout à coup , et prouve au
tribunal des censeurs et des préteurs, que son retour est
conforme aux lois. Le peuple revoit en lui Tibérius , mais plus vé-
hément, plus passionné. Sa pantomime était vive et animée, il se
promenait par toute la tribune aux harangues. Sa voix puissante
emplissait tout le Forum, et il était obligé d'avoir derrière lui un
joueur de flûte qui la ramenait au ton et en modérait les éclats * .
Lorsqu'il se présenta pour le tribunat , il y eut un si grand
concours d'Italiens dans Rome , que l'immensité du Champ-de-
Mars ne put contenir la foule, et qu'ils donnaient leurs suffrages
de dessus les toits. L'année suivante, il se fit, en vertu d'une loi
faite exprès, continuer dans le tribunat.

Ses premières lois furent données à la vengeance de son frère.
Il adopta tous ses projets en les étendant encore. D'abord, il fait
confirmer la loi Porcia, qui exige, pour toute condamnation à
mort, la confirmation du peuple. Il ordonne pour chaque mois
une vente de blé à bas prix 3 pour chaque année une distribution
de terres, et il la commence en établissant plusieurs colonies. La
loi agraire , ainsi exécutée progressivement , ne se présente plus

' Plularch., c. 8, p. 825. — Oc «X^^ ywvaoTcexov op^avov
«Vî5iSov Tôvov fAGtXaxov , etc. — V. Max. , MU ,10.

sous un aspect si menaçant. U affirme au profit des pauvres citoyens l'héritage d'Attale. U défend de les enrôler avant dix-sept ans. Jusque-là son système est un y dans l'intérêt exclusif du peuple de Rome. Mais dans son second tribunal il est obligé d'invoquer, à son aide des intérêts contradictoires. D'abord il frappe le sénat au profit des chevaliers y c'est-à-dire des riches en donnant à ceux-ci le pouvoir judiciaire qui leur soumet tous les nobles. Mais il frappe les riches en même temps que les nobles, en leur ôtant le droit de voter les premiers dans les comices des centuries, et d'y décider la majorité par l'influence de leur exemple. L'exécution de la loi agraire blesse principalement deux sortes de personnes : les chevaliers et autres détenteurs des terres confisquées sur les Italiens, et les Italiens auxquels elle menace d'enlever, ce qui leur reste. Caius a cru s'attacher les chevaliers en leur donnant les jugemens; il entreprend de se concilier les Italiens en leur accordant à tous le droit de cité. Mais les uns y ni les autres n'en seront reconnaissans ; Caius n'est pour eux que le défenseur de la loi agraire qui livre leurs propriétés à la populace de Rome. Celle-ci attend impatiemment les terres qui lui sont promises, et en attendant, elle maudit celui qui lui ôte la souveraineté, en accordant le suffrage aux Italiens, dont le nombre doit la tenir désormais dans la minorité et la sujétion.

> Il était, trop visible que la toute-puissance de Caius dans Rome ne serait pas employée au profit de Rome seule. En même temps qu'il occupait les pauvres par toute l'Italie à construire ces voies publiques qui perçaient les montagnes y comblaient les vallées y et semblaient faire une seule cité de la péninsule il s'entourait d'artistes grecs; il accueillait les ambassadeurs étrangers^ faisait vendre le blé d'Espagne au profit des Espagnols dé-

pouillés ^ et proposait le rétablissement des vieilles rivales de Rome , Csq^oue , Tarente et Carthage ^ . Ce dernier projet, qui fut repris par César, révèle en Caius le génie cosmopolite du dictateur , dont -il égalait la puissance. A trente ansilavait gagné par l'éloquence cette domination absolue que le vainqueur de Pompée n'eut qu'à plus de cinquante, après les victoires de Pharsale et de Munda. Caius , qui attachait sa gloire à ces fondations, voulut relever lui-même Carthage, et passa en Afrique, laissant la place aux intrigues du sénat. Peut-être aussi ne pouvait-il supporter la vue de sa popularité décroissante.

Le sénat prit un moyen sûr pour dépopulariser Caius : ce fut de le surpasser en démagogie. Il gagna

Plut. — Vell. Pat. , II , c. 4 5 : « Le premier , il fonda des colonies » hors de l'Italie , ce qu^avaient jusque-là évité les Romains , sachant bien que kft coktnies surpassent souvent leurs métropoles ^ Tyr est restée inférieure à Carthage , Phocéc à Marseille , Corinthe à S\T«ruée , Milet à Cvzique.)> ' "

II. Ï

un tribun^ Livius Dnisus^ et fit proposer par lui rétriylissement de douze colonies à la fois^ sans exi-» ger Timpositioft que payaient les colonies établies par Gracchus. Il se conciliait les Latins y en faisant rendre une loi qui défendait de battre de veines leurs soldats. En même temps, un Fannius y que Caius avait fait élever au consulat , tourna tx>ntre lui, et l'accabla d'éloquentes invectives, le désignant comme complice des meurtriers de Scipion ^ .

Dès-lors, l'histoire du malheureux Caius reproduit celle de son frère. Il échoua dans la demande d'un troisième tribunal . et vit parvenir au consulat Opimius, son plus cruel ennemi. Réduit à implorer l'appui de la populace > il quitta sa maison du Palatin pour loger au-dessous, avec les citoyens pauvres et obscurs. Il flatta la populace, en même temps qu'il appelait les Italiens dans Rome. Un décret du sénat le priva de ce dernier secours , en bannissant les alliés de la ville. Alors s'engage dans Rome une lutte inégale. Opimius entreprend d'abolir les lois de Caius, celui-ci de les soutenir avec une partie de la populace et des Italiens, que sa mère Cornélie faisait entrer dans Rome déguisés en moissonneurs. Un licteur du consul ayant repoussé avec insulte les amis de Caius , fut percé de coups*

' Appian. j&^//.OV.'*^'Pititarcii., c. 43, p. 840. ni/ATrovo-K sè^ Vit*

Selon d'autres, c'était un citoyen qui avait mis la main sur Caius. Hutarque, qui présente la chose comme arrivée par hasard^ avoue pourtant qu'il fut tué avec des poinçons qu'on avait préparés exprès pour cet usage ^ . Le lendemain , le mort fut exposé dans la place. Le sénat ordonna au consul de pourvoir au salut de la république. Les sénateurs s'armèrent y les chevaliers amenèrent chacun deux hommes armés. De son côté, Fulvius avait distribué à la populace des armes qu'il avait enlevées aux Gaulois dans son consulat. Pour Caius il ne voulut point s'armer, et ne prit^qu'un petit poignard qui , à tout événement, -lui assurât sa liberté. Lorsqu'il traversa la place, il s'arrêta devant la statue de son père et fondit en larmes ^ puis il alla mourir avec les siens sur l'Averitin. En face de la montagne plébéienne, sur le Capitole était postée l'aristocratie , bien supérieure en force. Fulvius

leur envoya deux fois son jeune fils un caducée à la main. Les barbares retinrent l'enfant et le mirent à mort.. La promesse d'une amnistie détache de Caius tout son parti. Ceux qui s'obstinent à rester avec lui sont criblés par des archers crétois. Il veut se percer, deux de ses amis le désarment , et se font tuer au pont Sublicius, pour lui donner le temps d'échapper. Retiré dans le bois des Furies, il reçoit la mort d'un

^clâve fid^e^ qui se tue après lui. Sa tête avait été mise à prix ; le consul promettait d'en donner le poids en or. Un Septimuleius en fait sortir la cervelle et la remplace, avec du plomb fondu* Trois mille hommes furent tués en même temps y leurs biens confisqués , et Ton défendit à leurs veuves de porter le deuil. Pour consacrer le souvenir d'une si belle victoire y le consul Opius éleva un temple à la Concorde.

Ainsi périt te dernier des Gracches de la main des nobles ^ mais frappé du coup mortel y il jeta de la poussière contre le ciel, et de cette poussière nor quit Marius-L...

im

CHAPITRE II

Suite de It lotte dei nobles et àei cheraliers. — ^ Les cheralien obtiennent le commandement militaire. -^ Marins défait les Baéares du midi et dU nord (Nwnides et Cimbres). UI^^IOQ.

Caius Marius était originaire des entirons d'Ar^ pînum j ville récemment élevée au rang de muni-^ cipe. Il ne vint pas de bonne heure à Rome> resta toujours étranger aux mœurs de la

ville et ne voulut jamais apprendre le grec. Diodore nous apprend qu'il fut d'abord publicain ; Velleius , qu'il était d'une famille équestre ; ce qui semble confirmé par Cicéron, son compatriote, dont l'aïeul fut, selon lui , l'adversaire du père de Marius dans les fonctions d'Arpinum ^ Politique médiocre, Marius

' Velldus Pat. , Ub. II, c. h h : G. Marius , natus eqnestri loco. ^- Si les commentateurs eussent connu le passage de Diodore » ils n^auraient pas corrigé arbitrairement equesiri par agnsti, A cette époque , les publicains étaient tous cheraliers, ou agens des chevaliers. — Diod. Sic. , Exe. de virt. et çit, : Olc o M«ptoç iic li^v oi;^6ouXoiV xai tjpgapiyl&v \mo T6)V crlpoCln'^&y uaps-Bitùpetlo'»», oZ%ç Si Soxûv ycyovivac Sq^o-cfli)vñç... p. 607, édit. f», <746. — Cic. , De Legibus , lib. II , c. H , ^^,

n'eut d'autre génie que celui de la guerre* Au siège de Numance^ où il fit ses premières armes ^ Scipion Emilien devina son génie militaire : comme on lui demandait qui pourrait lui succéder un jour^ il frappa sur l'épaule de^ Marins çt ^^ - Cehdr-ci peut-être.

Lorsque de retour à Rome , il demanda le tribu- XkdXi tout Iç cgonde le cqpnaiss^t de nom^ maia personne ne l'avait encore vu. La faveur des Métellus y qui protégeaient sa famille ^ décida son élec-tion. L'aristocratie était alors toute-puissante. De toutes l's réformes de^ Gracches^ il^ n'eix restait qu'une.; le pouvoir, judiciaire était toujours^^ mal? gré les efforts du sénat y entre les mains des chevar Uers^ ç'est-à-dire des usuriers ^ des riches^ des détenteur^ du domaine. Sénateurs et chevaliers s'étaient entendus pour annuler la loi agraire.

Xj^ sénat avait usurpé l'es^amen préalable. de toute }çi proposée ^u peuple. Ainsi l's dçux ordres s'ér trient pfutagé la républiqu^e. Les sénateurs avaient les charges et la puissance politique^ les chevaliers l'argent, les terres, les jugemens. Leur connivence mutuelle accélérât la ruine du peuple , qui so consommait en silence-

« YX ayns quidem noster sin^lari ^irtute in hoc municio , quoad nxit , » restitit M. Gratio , ferenti legem tabeUariam : exdtaÎMit enim fluctis. » in «impulo, ut dicitur, Gratio,, quos post filios quos Marius in jt iEgo excitavit mari. »

Aforius, publctain, et sorti d'une Emilie éque»-^ tre^ ne pouvait rester fidèle* au parti des nobles. Cet fait néanmoins im^grAd'étonnement pour l'aristo-* cratie^ lorsque le client des AlMtellus osa> sans consulter le sèns^t, proposer une loi qui tendait à liéprimer les brigues dans^ les comiee^ et les triBu-* Baux. Un des Métellus attaque la loi^et' le tribun ; il appuie le cojisul) qui. propose de dt^r Marius pour rendre compte. Marius entca^ mais ce fut poupp or* donner aux lieutenants de conduire- Métellus en pri^ son ^ Le sénat fut obligé d<^]?etirer son décret. Le petit peuple de Rome ne fut pas plus content de Marius que les nobles^ quand il le vit se 'déclarer contre une distribution dç blé proposée par. un d» ^es collègues.

•Les Italiens étaient trop dîvisés d'intérêts, là populace de Rome était trop 'faible pour qu'on pût s'élever à la puissance par la faveur des uns ou des autres. Il fallait se désigner aux deux partis par la gloire militaire, et trouver dans les armées \m point d'appui pkis solide que. cehii auquel s'étaient; confiés les Gracches. Marius.se rapprocha proba-^ élément de Métellus ; car

il fut nommé questeur 4ç Cécilius Métellus pour la guerre de Numidie^

^ Dè^ la ruine ^ C^rtha^ , du vivant même du fi(ièl%M9iii\$ini\$s9.y les Romains prenaient ombrage du royf-tume des Numides ^i ne leur était plus }xule. Ils n'avaient pas voulu de leur secours dans la dernière guerre punique. Tant que régna lelàch^ et faible Micipsa^ son fils^ ils ne craignirent rien de ce côté. Mais ce prince avait été obligé en mou- * rant de faire entrer en partage du royaume , - avec ses deux fils , son neveu , Fardent et intrépide Ju* guriha^ vrai Numide , désigné au trône par la voix des Numides y et chéri des Romains depuis le siège de Numanoe^ où Micipsa l'avait envoyé dans Tes-^ poir qu'il y. périrait. C'était^ comme son meul Mas«<- 4ini^a> le meilleur cavalier de l'Afrique^ le plus ardent chasseur , toujours le premier à frapper le lion K , On a regardé Jugurtha comme un usurpal;eur^ il aurait fallu s'informer d'abord s'il existait une loi d'hérédité dans les déserts de la Numidie. lies. Barbares jchoisissent ordinairement pour roi le plus digne dans une même famille . Les Numides pansèrent que la volonté d'un mort ne pouvait pré* valoir sur le droit de la nation. Ils regardaient^ non sans raison y le partage de la Numidie comme ^on asservissement aux volontés de Rome ^ et soutins rent avec une héroïque obstination le chef qu'ils

. ' SoUost. 2 VA «/ii^> » o. 6. — ((Pleraque tempora in 'vcnando a^ere » leonem atqiU; alias feras primus , aut in priniis , fcrire. »

filetaient donné. D'abord^ Jngurtha fait assassiner Hiempsal^ le plus jeune de ses rivaux^ Hontlepeu^ pie accusait la cruauté ^ Puis^ soutenu par les amis qu'il s'est faits parmi les Romains au

siège de Numance par les sénateurs qu'il achète à tout prix, il obtient un nouveau partage entre lui et Adherbaï, le sumvant des deux frères. Enfin, se voyant sûr de tout le peuple, il renverse ce dernier obstacle à l'unité de la Numidie. Adherbal assiégé, demande secours aux étrangers, aux Romains. Des commissaires sont envoyés, moins pour le protéger que pour empêcher la réunion d'un peuple formidable par son génie belliqueux. Ils arrivent trop tard. Jugurtha, maître de son rival, l'a fait périr dans les tourments; cette cruauté eût été gratuite et inexplicable, s'il n'eût considéré le roi anti-national comme un usurpateur. Il massacra même tous les Italiens qui faisaient trafic à Cirta, ce qui prouve qu'il confondait dans sa haine Rome et Adherbal.

Cependant le peuple éclate à Rome contre la vénalité des grands qui ont donné à Jugurtha le temps d'unir sous sa domination toute la Numidie. Le consul Calpurnius Piso passe en Afrique avec une armée. Il prend quelques villes, mais seulement

Sali., J. 15. Legati Jugurthae : « Hiempsalem ob saevitiam suam » Numidis intus fectura. w'

peut se faire mieux payer sa retraite. Nouvelle victoire du peuple. Le tribun Memmius fait ordonner à Jugurtha de venir se justifier à Rome. Le roi de Numidie comptait si bien sur la corruption de ses juges, qu'il ne craignait pas d'obéir. Le peuple s'assure; semble pour entendre sa justification; Memmius lui ordonne de parler; un autre tribun gagné par le Numide lui ordonne de se taire. Ainsi finit le rôle du peuple. Cependant un descendant de Massinissa demandait au sénat le trône de Numidie. Le danger était pressant pour Jugurtha. II. n'hésite

iv>int à faire assassiner ce nquvQau cçmpétiteiir. Cette fois le crime était flagrant ; Jugurtha sortit de Rome^ et dit en se tournant encore une fois vers ses murs : Fille k. cendre! Une lui manque plu^ qu'un acheteur.

Albinus^ qu'on envoya d'abprd, ne fit rien contre Jugurtha; Aulus^ son frère et son lieutenant en son absence^ se Idssa prendre par le Numide^ et ne s^ tira de ses mains qu'en passant sous le joug. Cettç bionte que Rpwe fie CQïinaâssait plus depuis Numance^ accusait ^i ha,utçn)çnt l'incapacifé ou la cor* iuuptipn de l'aristocratie, que le sénat fit désormais de sérieux efforts pour terminer la guerre. Il cq confia la conduite à l'un de ses membres les plus influens, Cécili^s MéteQus^ et lui donna une nouvelle armée (109).

\jSl première victoire et la plu^. diUGcilç à renx'»

porter fut le rétablissement de la discipline. Dans, un pays de déserts semés de quelques villes, en pré-, «ence diun ennemi mobile comme la pensée, et que Ton ne pouvait joindre que où et quand il lui plaîn sait, il fallait n'avancer qu'à coup sûr et tâcher de s'açfiurer des places fortes. L'habileté de Jugurtha rendait ce système difficile à suivre. Lés Romains ayant pris Vacca, Jugi^rtha apparut tout à coup dans une position avantageuse , et fut au moment de vaincre, avec ses troupes légères, la tactique ro-? maine et la force des légions. Partout il suivit Métellus, troublant les sources, détruisant les pâturages, enlevant les fourrageurs. Il osamême attaquer deux fois le camp romain devan^Sicca, fit lever le siège, et força ainsi Métellus d'aller prendre ses quartiers d'hiver hors de la Numidie^ Le Romain employait cependant contre lui les moyens les moins, louables de vaincre. Il

marchandait sous main les amis de Jugurtha, pour leur faire tuer ou livrer leur maître. •

Ces craintes diverses décidèrent le Numide à traiter. U se soumet à tout. Il livre à Métellus deux cent mille livres pesant d'argent, tous ses éléphants, une infinité d'armes et de chevaux. Et alors il apprend qu'il faut qu'il vienne se mettre lui-même entre les mains de Métellus. Que risquait-il ?

^ Id. 9 à 10, G. 4-61.

de plus en continuant la guerre? Il ne recommença à en avoir dû se souvenir plus tôt que les Boies. Mais avaient usé envers les Carthaginois de la même perfidie.

. Métellus fit alors en Numidie une guerre d'extermination, égorgeant dans chaque ville tous les mâles en âge de puberté, C'est ainsi qu'il traita Vacca, qui s'était soustraite au joug des Romains et Thala, dépôt des trésors de Jugurtha qui l'avait crue protégée par les solitudes qui l'environnaient. L'indomptable roi de Numidie était sorti de son royaume pour le mieux défendre. Retiré aux confins du grand désert, il disciplinait les Gétules et entraînait contre Rome son beau-père Bocchus, roi de Mauritanie, qui fut vaincu avec lui près de Cirta.

, Métellus vit avec douleur son lieutenant Marius lui enlever la gloire de terminer cette guerre. Le fier patricien qui lui devait, il faut le dire, une grande partie de ses succès, avait voulu d'abord l'empêcher d'aller à Rome briguer le consulat. Il « en avait le temps pour vous, lui dit-il, quand mon fils le demandera. Il s'en fallait de vingt ans que son fils eût l'âge. L'insolence de Métellus avait profondément ulcéré Marius. Il exigea la condamnation à mort d'un client de Métellus, soupçonné d'intelli-

' Ibid., c. 5[^]. « Pubères interficijubet. » [^] ; '

gence avec les Numides[^] et lorsque celui-ci essayait de réhabiliter la mémoire de cet homme [^] Marius dit qu'il s'applaudissait d'avoir attaché à l'âme du consul une furie éternelle.

Ce mot atroce indique assez avec quelle haine Marius attaqua Métellus à Rome. Cette fois il daigna parler devant le peuple et flatter sa passion. Il ac-> cusason général d'éterniser la guerre; il promet, s'il était[^] consul y de prendre ou tuer Jugurtha de sa main. Il était soutenu par les chevaliers, parles publicains [^], par tous ceux dont cette longue guerre anéantissait le commerce en Afrique ; il le fiit par les prolétaires qu'il enrôla pour la première fois, et pour qui les camps furent un asile. On accusa [^]farius de prendre ainsi pour soldats des hommes qui ne laissaient à la patrie aucun gage de leur fidé[^] lité. Mais l'extinction des propriétaires obligeait de recourir à cette dernière ressource.

Marius voulait deux choses : s'attacher, s'apprcH plier son armée, et vaincre Jugurtha. Il atteignit le dernier but par une discipline terrible, le pre-» mier par une prodigalité sans bornes. Il donnait tout le butin , toutes les dépouilles au soldat. Avec un tel accord du chef et de l'armée, la guerre fut

' ' Ihid.y c. 65. — «Equités Romanos, milites et negotiatores , alios » ipsc, plerosqne pacis spes impeltit , uti... Marium imperatorem posa caDt. » Phitârch. in Mario. .

poussée à outrance. Il prit Capsa[^] au milieu des plus arides solitudes. Il força le pic presque inaccessible où le Toi des îî[^]umides avait déposé ce qu'il avait pu sauver de ses trésors, il battit deùx[^]fois Jugurtha et Bocchus. Ce dernier ne voulut pas se perdi*è avec son gendre. Il promet de le livrer. Ce iut le jeune

ISylla^ questeur de Marins , qui pour sa première campagne eut la gloire de recevoir du roi de Mauritanie un captif si important. Ç^ succès fut dû en partie à son adresse et à son sang-froid; Bocchus délibéra^un instant s'il ne livrerait pas plutôt Sylla à Jugurtha. Marins ne pardonnait jamais à son questeur d'avoir fait représenter sur son âne l'extradition du roi des Numides.

La Numidie fut partagée entre Bocchus et deux petits^fils naturels de Massinissa. Le héros qui avait défendu la Numidie si long-temps , et qui y malgré des crimes ordinaires aux rois barbares^ méritait un meilleur sort^ fut traîné derrière le char de Marius^ au milieu des huées d'une lâche populace. On dit qu'il perdit le sens. ĩ^eut-être voulait-il échapper à l'ignominie en feignant l'insensibilité. C'est ainsi que le roi des Vandales diminua pour Bélisaire la gloire et l'ivresse du triomphe^ en déclarant par un sourire dédaigneux qu'il n'acceptait pas la h^^nte dont on croyait le couvrir. Jugurtha fut ensuite dépouillé, et les licteurs, pour avoir plus tôt fait, lui arrachèrent les bouts des oreilles avec les anneaux d'or

*qu^ y portait. De là jeté nu dans un cachot hu==» ijhide^ il plaisantait encore effi y entrant : Par Hér^-^ Cule, dit-il^ tes étûves sont froides à Rome. Il lutta dix jours entiers contre la faim^ (loÇ).

La jalousie 'que les victoires du publicain d'Aipinum inspiraient aux nobles^ fut réprimée par* u'ii danger dont Rome ne crut pouvoir être défendue que par lui. Des peuples jusque-là inconnus aux Romains ^ des Cimbres et des Teutons des bords de la Baltique^ fuyant, disait-on, devant l'Océan de^ bordé, étaient descendus vers le midi. Ils avaient ravagé toute l'Hyrie, battu, aux portes de l'Italie, un général romain, qui voulait leur inter-

dire le No[^] riqùe , et tourné lès Alpes par l'Helvétie dont len principales populations , Ombriens ou Ambrons , Tigurihs (Zu-rich) et iughènes(Zug), grossirent leuf horde. Tous'ensembïe pé-nétrèrent dans la Gaulé, àil nombre de trois cent mille guerriers ; leurs familles, vieillards, femmes et enfs\fiSy suivaient dans dés charriots. Àti nord* de la Gaule, ils retrouvèrent d'anciennes tri-bus cimbriques, et leur laissèrent , dit-on, en dépôt une partie de leur butin. Mais la Gaule centrale fut dévastée , brûlée , affamçe sur leur passage. Les populations df s campagnes se re-

* Plut. , m JtTar,^ c^ 13. £^ rtftipoitç ^uyo/ARp^ij^avloc ^cfiÇ.

fugièrent dans les villes pour laisser passer le tor-> rent^ et furent réduites à une telle disette^ qu'on Qssaya de se nourrir de chair humaine ^ . Les Barbares^ parvenus au bord du Rhône, ap-prirent que de Tautre côté du fleuve, c'était encore l'empire ro-main, dont ils avaient déjà rencontré les frontières en lUyrie, en Thrace, en Macédoine. L'immensité du grand Empire clu midi les frappa d'un respect superstitieux j avec cette simple bonne foi de la race germanique, ils dirent au magistrat de la province , IVI. Silanus, que si Rome leur donnait des terres j ils se battraient vo-lontiers pour elle. Silanus répondit fièrement que Rome n'avait que faire de leurs services, passa le Rhône et se fit battre. Le consul P. Çassius, qui vint ensuite défendre la province, fut tué; Scaurus, son lieutenant, fut pris, et l'armée passa sous le joug des Helvètes, non loin du lac de Genève. Les Barbares enhardis vou-laient franchir les Alpes. Us agitaient seulement si les Romains seraient réduits en esclavage ou exterminés. Dans leurs bruyans débats, ils s'avisèrent d'interroger Scaurus, leur prisonnier. Sa ré-

ponse hardie les mit en fureur, et l'un d'eux le perça de son épée. Toutefois , ils réfléchirent, et ajournèrent le passage des Alpes.

' ^ Caesar, Ceii, GaU. , libr VII, c. 77, In oppida compulsif «c ino^ » piâ subacti , eonim corporibus qui aetate inutiles ad bellum videbantur , » vitam toleraveruDt. >

Les paroles de Scaurus furent peut-être l'aveu de l'issue de l'expédition.

Les Gaulois Tectosages de Tolosa, unis aux Cimbres par une origine commune , les appelaient contre, les Romains dont ils avaient secoué le joug* La marche des Cimbres fut trop lente. Le consul C. Servilius Cépion pénétra dans la ville et la saccagea. L'or et l'argent rapporté jadis par les Tectosages du pillage de Delphes, celui des mines des Pyrénées^ celui que la piété des Gaulois clouait dans un temple de la ville, ou jetait dans un lac voisin, avaient fait de Tolosa la plus riche ville des Gaules. Cépion en tira, dit-on^ cent dix mille livres pesant d'or et quinze cent mille d'argent.. Il dirigea ce trésor sur Marseille, et le fit enlever sur la route par des gens à lui, qui massacrèrent l'escorte. Ce brigandage ne profita pas. Tous ceux qui avaient touché cette proie funeste finirent misérablement; et quand on voulait désigner un homme dévoué à une fatalité implacable, on disait i II a de Vor de Tolosa.

D'abord Cépion > jaloux d'un collègue inférieur par la naissance, veut camper et combattre séparément. Il insulte les députés que les Barbares envoyaient à l'autre consul. Ceux-ci, bouillants de fureur, dévouent solennellement aux dieux tout ce qui tombera entre leurs mains. De quatre-vingt mille soldats , de quarante mille esclaves ou valets d'armée, il n'échappa, dit-on, que dix hommes. Cé-r II. i3

pion ivk des dix. Les Barbares tinrent religieuseiàent . leur serment; ils tuèrent dans les deux camps tout être vivant, ramassèrent les armes , et jetèrent l'or et l'argent , les chevaux même dans le Rhône ^ .

Cette journée, aussi terrible que celle de Cannes> leur ouvrait l'Italie. La fortune de Rome les arrêta dans la iProvince et les détourna vers les Pyrénées. De là , les Cimbres se répandirent sur toute FEspa^ gne, tandis que le reste des Barbares les attendait dans la Gaule.

Pendant qu'ils peîrrent ainsi le temps et vont se briser contre les montagnes et l'opiniâtre courage des Cel libériens, Rome épouvantée avait appelé Marins de l'Afrique. Il ne fallait pas moins que l'homme d'Arpinum, en qui tous les Italiens voyaient un des leurs, pour rassurer l'Italie et l'armer unanimement contre les Barbares. Ce dur soldat, presque aussi terrible aux siens qu'à l'ennemi, farouche comme les Cimbres qu'il allait combattre, fut, pour Rome, un dieu sauveur. Pendant quatre ans que l'on attendit les Barbares , le peuple , ni même le sénat , ne put se décider à nommer un autre consul que Marins. Arrivé dans la province, il endurcit d'à-* bord ses soldats par de prodigieux travaux. Il leur fit creuser la Fossa mdrianay qui facilitait ses com-»

Paul. , Oros. ,1. V , c. 46. Aanim argentamque in flumcn abjeotQm. . . . equi ipsi gurgitibns mmiersi.

munications avec la mer, et permettait aux navires d'éviter l'embouchure du Rhône , barré par les sables. En même temps, il accablait les Tectosages et s'assurait de la fidélité de la province avant que les Barbares se remissent en mouvement.

Enfin ceux-ci se dirigèrent vers l'Italie, le seul pays de l'Occident qui eût encore échappé à leurs ravages. Mais la difficulté de nourrir une si grande multitude les obligea de se séparer. Les Cimbres et les Tigurins tournèrent par l'Helvétie et le Norique ; les Ambrons et les Teutons , par un chemin plus direct , devaient passer sur le ventre aux légions de Marins , pénétrer en Italie par les Alpes maritimes et retrouver les Cimbres aux bords du Pô.

Dans le camp retranché d'où il les observait, d'abord près d'Arles, puis sous les murs d'Aquae Sextiae (Aix)^ Marins leur refusa obstinément la bataille. Il voulait habituer les siens à voir ces Barbares , avec leur taille énorme , leurs yeux farouches , leurs armes et leurs vêtements bizarres. Leur roi Teutobocus franchissait d'un saut quatre et même six chevaux mis de front ^ 5 quand il fut conduit en triomphe à Rome , il était plus haut que les trophées. Les Barbares, défilant devant les retranchemens, défiaient les Romains par mille outrages :

' Florus, 1. m. Rex Teutobochus , quaternos senosque equos transilire solitus.

N'wez-vous rien à dire à vos femmes ? disaient-Us y nous serons bientôt auprès d'elles. Un jour, un de ces géants du nord vint jusqu'aux portes du ca:n)|> provoquer Marius lui-même. Le général lui fit répondre que , s'il était las de la vie , il n'avait qu'à s'aller pendre , et comme le Teuton insistait, il lui envoya un gladiateur. Ainsi il arrêta l'impatience des siens ; et cependant il savait ce qui se passait dans leur camp par le jeu de Settorius, qui parlait leur langue , et se mêlait à eux sous l'habit gaulois.

Marius, pour faire plus vivement souhaiter la bataille à ses soldats , avait placé son camp sur une colline sans eau qui dominait

un fleuve. Vous êtes des hommes , leur dit-il , vous aurez de l'eau pour du sang. Le combat s'engagea en effet bientôt aux bords du fleuve. Les Ambrons, qui étaient seuls dans cette première action, étonnèrent d'abord les Romains par leur cri de guerre qu'ils faisaient retentir comme un mugissement dans leur bouclier : Ambrons ! / ambrons ! Les Romains vainquirent pourtant , mais ils ne furent repoussés du camp par les femmes des Ambrons ; elles s'armèrent pour défendre leur libéré et leurs enfans , et elles frappaient du haut de leurs chariots sans distinction d'amis ni d'ennemis. Toute la nuit les Barbares pleurèrent leurs morts avec des hurlemens sauvages qui , répétés par les échos des montagnes et du

fleuve, portaient l'épouvante dans l'âme même des vainqueurs. Le lendemain , Marius les attira par sa cavalerie à une nouvelle action. Les Ambro- Teutons emportés par leur courage , traversèrent la rivière et furent écrasés dans son lit. Un corps de quatre mille Romains les prit par derrière, et décida leur défaite. Selon l'évaluation la plus modérée , le nombre des Barbares pris ou tués , fut de cent mille. La vallée , engraisée de leur sang , devint célèbre par sa fertilité. Les habitans du pays n'enfermaient, n'élevaient leurs viges qu'un peu des os de leurs morts. Le Village de Pàmène rappelle encore aujourd'hui le Bom donné à la patrie : Campi putridi est le nom de la putréfaction. Quant au butin que l'armée le donna tout entier à Marius qui , après, un sacrifice solennel , le brûla en l'honneur, des dieux. Une pyramide fut élevée à Marius et un temple à la Victoire. L'église de Sainte-Victoire , qui remplaça le temple , reçut jusqu'à la Révolution française une procession annuelle/ dont l'usage n'était ; jamais interrompu. La pyramide subsista jusqu'au quinzième siècle 5

et Çoumères avait pris pour armoiries le triomphe de Marius représenté sur un des bas-reliefs dont ce Bionument était orné ^ .

Cependant les Gimbres^ ayant passé hs Alpes No^.

•- Am. Tbierry , //«/* des Gaul. , 2* ▼. , p. 226*

riques , étaient descendus dans la vallée de FAdige. Les soldats de Catulus ne les voyaient qu'avec teiv reur se jouer^ presque nus^ au milieu des glaces y et se laisser glisser sur leurs boucliers du haut des Alpes à travers les précipices ^ Catulus ^ général méthodique, se croyait en sûreté derrière FAdige couvert par un petit fort. Il pensait que les ennemis s'amuseraient à le forcer. Ils entassèrent de& rochers^ jetèrent toute une forêt par-dessus et passèrent. Les Romains s'enfuirent et ne s'arrêtèrent que derrière le P6. Les Cimbres ne songeaient pas. à les poursuivre. En attendant Farrivée des Teutons, ils jouirent du ciel et du sol italien, et se laissèrent vaincre aux douceurs de la belle et molle contrée. Le vin, le pain, tout était noiiveau pour ces Barbares ^, ils fondaient sous le soleil du midi et sous Faction de la civilisation plus énervante en-^ core.

Marins eut le temps de joindre son collègue. U reçut des députés des Cimbres, qui voulaient ga-gner du temps : Donnez-nous y disaient-ils, des terres pour nous et pour nos frères les Teutons. — irtiV

' Florus f 1. m. Hi jàm (qiu^& ciederet ?) j^r hicmeni » quae altfiis Alpes levât, tridentinis jagis in Italiam piOTolutl cukpl desoeBdfFaDt. Plut. , c. 22. — Touf Qvpsoxfç ukaliiç viro^tBhlşç roiç (T6i[AOi9i^,

* Jbifi. In Venetiâ, quo ferè tracta Italia mollûsima est, i[>sâ soli ccBlique ckmentiâ robur eUnguit. Ad hoc panis nsu, carnis-
gae coicts e(4ulcedine vini mitigatos...

sesrlà i^os f rires ^ répondit Manils , ils ont des Utres* Nous leur en wons donné quHls garderont étemel-' lemmt. Et copaiiâe les Ciiiibres le menaçaiedt de l'arrivée des Teutons : Ils sont ici^ dit-il^ il ne serait pas bien de partir sangles saluer , et ihfit anie-
ner> les captifs. Les Cimbres ayant demandé quel Jour> et en quel lieu il voulait oombattrêT^our sasH^ir à qui serait V Italie y i| leur donna rendez-vous pour le^ troisième jour dans un champ ^ près de Verceil.

Marius s'était placé de manière à tourner contre l'ennemi le vent ^ la poussière et les, rayons ardents d'un soleil: de juillet. Vî^f^^^^ d's Cimbres formait un énorme carré, dont les premiers rangs étaient liés tous ensemble avec des chaînes de fer. Leur cavalerie^ forte de quinze mille hommes, était effrayante à voir, aveq ses casques dbargés de> mufles d'animaux sauvages, et surmontés d'ailes d'oiseaux^. Le caipp et l!arraée barbare occupaient une lieue^n longueur. Au commencement, l'aile où se tenait Marius ayant cru voir fuir la cavalerie ennemie^ s'élança k, sa poursuite ^ et s'égara dans la poussière,, tandis que l'infanterie enn'emie, sen>^. blable %ux. vagues d'une mer immense, venait se briser sur le centre où se tenaient Catulus et Sylla, ^t alors tout se perdjlt dans une nuée de poudre.

* Phit., c. 37. Oyjpiojv fo^Topd'i y^ivjiOLtn»,. Xô^^ec ^xt^tùioïç»

La poussière et le «oleil méritèrent le principal boRf^; neur de la victoire ^ (ipi).

Restait le camp barbare y les femmes et les enfansi des yain-cus. D'abord^ revêtues d'habits de deuil ^ elles supplièrent qu'on leur {tromît de les respecter, et qu'on les donnât pour esclaves aux prêtresses ro-; maines du feu ^ (le culte des élémens existait dans la Gennanie). Puis, voyant leur prière reçue avec dérision, elles pourvurent elle^mêmes à leur liberté. Le mariage chez ces peuples était chose sérieuse. Les présens symboliques des nocea, les bœufs? attelés , les armes , le , coursier de guerre , annonçaient assez à la vierge qu'elle devenait la com-t pagne des périls de l'homme, qu'ils étaient unis 4ans une même destinée, à la vie et à la mort (sic viven4um^ sic pereunduntj Tacit.). C'est à son épouse que le guerrier rapportait ses blessures après la baitaille (ad maires et conjuges traînera referont ; nec illœ numerare aut exigere plagas pavenf). Elle lesi comptait , les sondait sans pâlir ; car la mort ne dé-, vait point les séparer. Ainsi ^ dans les poèmes Scandinaves^ Brunhild se brûle sur le corps de

• flQrus, 1. III. -rtPlut., inglar.t c, 27. KovtoploO ap^MùÇ
«TrXg-

* Paul. Oros. , 1. V, c. 4 6. Consulueiunt consulem, ut si inviolaitâ castitate virginibus sacris ac diis serviendum esset, Titam sibi reserrarent. — -Florus, 1. m, c. 3. Quùm , missâ ad Marium legatione, liberr tatem ac saceirdotiura ifon impetrassent. '

Siegfrid. D'abord les femmes des Cimbres àiTrahx chirçnt leuFs enfaus par la mort ; elles les étranglèrent ou les jetèrent sous les roues des chariots. Puis elles se pendaient ^ s'attachaient par un nœud coulant aux cornes des bœufis, et les piquaient ensuite pour se faire écraser. Les chiçns de la horde défendirent leurs cadavres j il fallut les çxterminer a coups de flèches ^ .

Ainsi s'évanouit cette terrible apparition du nord, qui avait jeté tant d'épouvante dans l'Italie. Le mot cimbrique resta synonyme de fort et de terrible. Toutefois Rome ne sentit point le génie héroïque de ces nations^ qui devaient un jour la détruire; elle crut à son éternité. Les prisonniers qu'on put faire sur les Cimbres, furent distribués aux villes comme esclaves publics, ou dévoués aux combats de gladiateurs.

Marins fit ciseler sur son bouclier la figure d'un Gaulois tirant la langue , image populaire à^ Rome dès le temps de Torquatus. Le peuple l'appela le troisième fondateur de Rome, après Romulus et Camille. On faisait des libations au nom de Marius, comme en l'honneur de Bacchus ou de Jupiter.

Lui-même, enivré de sa victoire sur les Barbares du nord et du midi, sur la Germanie et sur les Indes

- Plin. , 1. y III, c. 40. Canes defendere, Gimbris C9»is , (loams coruni plaosths imposiias..

ofvicain/es , ne buvait][âus que dans cette coupe à deux anses ^ oii^ selon la tradition^ Bacchus avait bu après sa victoire des Indes ^ .

La victoire de Marius délivra Rome du danger qu'elle redoutait le plus , mais non du plus grand. L'empire, disait-on, était désormais fermé aux Barbares; et chaque jour, sous les fers de l'esclavage, ils envahissaient l'empire . Les publicains, établis sur toutes les frontières , avaient organisé la traite des blancs. Ce n'étaient point des prisonniers de guerre, encore moins des esclaves achetés ; c'étaient des hommes libres que les marchands d'esclaves, publicains, chevaliers et autres, enlevaient en pleine paix, et le plus souvent chez les alliés de Rome. Lorsque Marius ,

partant pour combattre les Teutons, fit demander des secours à Nicomède, roi de Bithynie, ce prince répondit que, grâce aux publicains et aux marchands d'esclaves, il n'avait plus pour sujets que des enfans, des femmes et des vieillards ^ . Une émigration non interrompue de Thraces, de Gaulois, d'Asiatiques surtout, avait lieu en Italie et en Sicile. Ils y étaient amenés

* Pliil. , in Mario, Piod. , Excerpti,

comme esclaves en même temps que leurs dteux y entraient comme souverains. Avant la seconde guerre punique y le sénat avait fait démolir à Rome le temple dlsis ; vingt ans après cette guerre ^ il avait proscriit les initiés des bacchanales. Et vdlà^ que^ dans la guerre des Teutons^ le sébat accueille avec honneur le Phrygien Batabacès , qui promet la victoire, et fait bâtir un temple à la Bonne-Déesse K Marins mène partout avec lui la syrienne Marthe ^ la consulte avant de combattre, et ne sacrifie que par son ordre. Sylla obéit docilement aux devins de la Chaldée *. Lé séiiat est obligé de défendre les sacrifices humains (98 av. J.-C).

Au moment où la guerre dcfs Cimbres éclata , le sénat, voulant s'assurer dèss alliés d'Asie , fit un dé-^ cret pour leut rendre leurs sujets devenus esclaves. Tout homme libre , originaire d'un pays allié , et retenu injustement dans l'esclavage, fut déclaré affranchi. A l'instant, huit cents esclaves se présentèrent au prêteur de Sicile, et furent rendus à la liberté : mais chaque jour d'innombrables mul-

Plut. , in Mar. y c. 48. BoclaSÛTfnc , à rHç yisyôànç ft>3Îpoff

Plut. , ibii!. o Màptoff yàp TtvaSv^avyuvatxa, M«p9av ovojxa^. .. h fopsÎM xa7o(x«£|xsv)3V ac/xvôç ntpn^yz^o ^ xat

Bxktmç elqu£V ixtivYiç ^îf^evoûcruf , etc. -^ Wftt* , in SyêL , c. 46 , «t pass\m%

titudes venaient rédamer au même- titre^ Ces mal-*heureux appartenait pour la plupart, aux cheva* Uers romains , qui partout envahissaient Iqs terres sur les hommes libres^ et les; exploitaient pas* des esdaves. Quel magistrat dbins lés provinces eût osé décider contre l'intérêt de ces grands propriétaires^ qui; en leur qualité de chevaliers^, pouvaient Iq juger lui-même de retour à Rome ? Cette épouvantar ble tyrannie, figcâle, mercantile et judiciaire tout à la fois, a été déjà caractérisée plus haut par queir ques mots de Montesquieu.

Les esclaves , furieux de voir leur d^oit à la li^berté reconnu et méprisé en même temps, s'arment de tputes parts (iq5-J[]). Cette fois, ils ne prennent pas pom? chef un bouffon syrien, mais un brave Italien nommé Salvius ^ , un Grec intrépide nommé Athénion , qui les disciplinent à la romaine, ne donnent des armes qu'à ceux qui peuvent s'en servir, évitât de s'enfermer dans les villes, où le grand nombre des hommes libres les mettrait ei;i péril. Le roi Salvius et son lieutenant lisaient dans l'avenir, comme Eunus. Ce qui prouve au moins leur intelligence du présent, c'est qu'ils se dirigeaient vers l'occident, et s'efforçaient de communiquer avec la mer et l'Italie, où d'autres bandes, d'esclaves étaient en armes. Tant que dura la guerre

* pour toute cette guerre, F, Diodor. 9 Exc^rpfa.

des Cimbres^ celle des esclaves traîna en longueur. Trois généraux romains y échouèrent. Mais Tannée même de la bataille de Verceil ^ Manius Aquilius y collègue de Marius dans son cinquième consulat y passa en Sicile ^ tua de sa main Athénion qui

avait succédé à Salvius , et poursuivit les esclaves débandés de ville en ville. Il en réserva mille pour les jeter aux bêtes dans l'amphithéâtre de Rome. Mais ils envièrent au peuple l'amusement de leur agonie; ils se tuèrent les uns les autres (loi). Si l'on en croit Athénée ^ un million d'esclaves avait péri dans les deux guerres serviles.

ea^asoBBt n i ii i saKtvssstxtptaa

CHAPITRE m

Goiÿrre sociak. — - Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cit^. — Guerre sociale et civile de Marias et de Sylla. — Dictature de Sylla. — Victoire des nobles sur les chevdiers, de Rome sur les Italieos. (400-77.)

Les alliés qui , dans les guerres des Cimbres et des esclaves , composaient les deux tiers des armées de Rome, s'attendaient à des récompenses. La plupart d'entre eux, dépouillés autrefois par les colo- ' nies romaines , ou récemment par l'avidité des chevaliers, s'étaient, malgré les décrets du sénat, établis dans les environs de Rome et introduits dans les tribus rustiques. Marins fit proposer par un homme à lui, le tribun Âpuleïus Saturninus, de leur distribuer les terres que les Cimbres avaient occupées un instant dans le nord de l'Italie ^ . Par là , il éloignait ses anciens soldats, Marses, Péligniens, Lu- / caniens, Samnites, etc. , de leurs provinces natales

' Âppian. , B. Civ. , p. 625.

^t de leurs patrons nationaux ; il les transplantait dans une province lointaine^ où ils n'auraient pour garant de leur propriété que la protection de Marius. C'était aussi un motif spécieux que de fermer l'Italie aux Barbares en établissant au pied des Âl^ pes ceux qui les avaient vaincus. Les Italiens qui soutenaient cette loi, la rendirent odieuse par leurs violences. Ils égorgèrent en plein jour dans le Forum les compétiteurs de Saturninus, et ceux tle Glaucias qui le soutenait. La mort fut décrétée contre tout sénateur qui ne jurerait pas de respecter la loi agraire accordée aux soldats de Mari us. Pour celui-ci , sa conduite en tout ceci fut misérablement double et factieuse. Il jura qu'il ne jurerait point la loi , et quand son ennemi Métellus Feut imité, Marins feignit d'avoir peur des Italiens, et prononça le serment. Le peuple de Rome , jaloux des tribus rustiques, s'était armé pour soutenir Métellus qui aima mieux s'éloigner de Rome ^ .

La duplicité de Marius avait refroidi les Italiens poi u' lui. Saturninus était l'objet de leur enthousiasme, et ils l'avaient salué roi. Marius se rapprocha du sénat et de la populace urbaine. Dès que les Italiens retournèrent aux travaux des champs, Saturninus fut abandonné comme les Gracches , et obligé de se réfugier au Capitole avec ce qui lui restait de ses partisans. Mourant de soif et mena-

* Id. , ibid. , p. 627.

céa d'être brûlée avec le temple^ ils se rendireht k Marius^ qui l'es laissa lapider^ ou, selon d'autres, ordonna expressément leur mort (loo) ^ Dès--lors, Marius vit tomber tout son crédit : odieux au peuple comme Italien, au sénat comme démagogue, méprisé comme publicain de l'un et de l'autre , il avait perdu la confiance de TltaKe en se séparsmt de Saturninus. Il vit bientôt

rentrer au sénat son ennemi Métellus. Plutôt que d'endurer tous les jours l'humiliation de sa présence, il partit pour l'Asie, sous le prétexte d'accomplir des vœux à la Bonne-Déesse, mais en réalité pour s'y ménager une guerre en insultant les rois alliés * ; peut-être aussi pour s'associer aux rapines de ses amis les

chevaliers romains qui pillaient l'Asie-

Le dangereux patronage des alliés passa quelques années après au tribun Livius Drusus qui avait alors entrepris de rendre à tout prix les jugemens au sénat. Les sénateurs ne pouvaient tolérer la tyrannie des chevaliers qu'ils appelaient leurs bourreaux. D'un autre côté, la plupart des alliés, sur qui les chevaliers usurpaient chaque jour des terres, ne leur étaient pas plus favorables. Drusus proposait de partager les tribunaux entre l'ordre équestre et

* f^h. ks récits opposés (TAppiafi. , loc, cit, , de Plut. ^ in Kîar, , et de Velkijib. II, e. 12.

' Plutarcli. , in Mar, , c. S3.

lô sénat, de doubler cette compagnie en y faisant entrer trois cents chevaliers, de donner des terres au peuple de Rome , et le droit de cité à toute l'Italie (91). Ce projet de conciliation ne satisfit personne. Les chevaliers s'adressèrent à ceux des alliés qui jusque-là avaient peu souffert des colonies et des distributions de terres , et leur firent craindre que les nouvelles ne se fissent à leurs dépens. Les Etrusques et les Ombriens vinrent à Rome accuser DrusuSk Ils furent soutenus par le consul Màrcius Philippe, ennemi personnel de Drusus^ Aban^ donné comme les Gracches, comme Saturninus^ comme tous ceux qui s'appuyaient sur le secours variable des Italiens contre les habitants

sédentaires de Rome, il périt assassiné dans sa maison. On accusa de ce crime le consul , chef du parti des chevaliers. Ceux-ci poursuivirent impitoyablement les partisans de Drusus. Ils traînèrent devant leur* tribunaux les plus illustres sénateurs , et , descendant sur la place avec des bandes armées d'esclaves , ils firent passer, l'épée à la main, une loi qui ordonnait de poursuivre quiconque favoriserait pu-

' Dnisus , interrompu dans une harangue par Philippe, le fit saisir la ^orge et traîner en prison , non par un licteur , mais par un de s^ cliens , et avec tant de violence que le sang lui jaillit par le nez. (Val. Ms^x. , IX, 5),* Drusus ne fit qu'en rire , et dit : a Ce n'est que du sang de grive. »

IL 14

bliquement ou secrètement la demande des Italiens^ pour être admis au droit de cité ^ .

De tous les alliés , les plus irrités furent les Marses et leurs confédérés (Marrucini^ Vestini, Peligni). Ces patres belliqueux qui jadis avaient abandonné si aisément les Samnites y leurs frères^ s'étaient contentés long-temps d'être reconnus pour les meilleurs soldats des armées romaines. Les Romains disaient eux-mêmes : Qui pourrait trUmipher des Marses , ou sans les Marses ^ ? D'abord ils tentèrent un coup de main sur Rome. Leur brave chef, Pompédius Silo, prit avec lui tous ceux qui étaient poursuivis par les tribunaux, probablement ceux qu^avaient ruinés les usuriers romains ; ils étaient dix mille hommes armés sous leurs habits. La rencontre d'un sénateur qui se trouva sur leur chemin, leur fit croire qu'ils étaient découverts, et ils se contentèrent des bonnes paroles qu'il leur <lonna ^ . Cependant

les peuples italiens se liguèrent entre eux, et s'envoyèrent des otages ; car ils se

' Appian. , B. Civ. , t. H , p. 6S2.

' Idem. , p. 639. — Cette guerre des Marses qui introduisit les Italiens dans Rome , rompit pour toujours l'unité de la cité , si long-temps défendue par les patriciens. Devant le vieux temple de Quirinus , croissaient , dit Pline (Hist. nat. , XV » S6) deux myrthes , l'une patricienne , l'autre plébéienne. Le premier, vert et vigoureux jusqu'à la guerre des Marses , languit dès-lors et se dessécha ; l'autre profita d'autant.

• Diod. , E^{IV}ff. , lié. XXXVH.

défaient les mis des autres isolés qu'ils étaient depuis si long-temps par la politique de Rome. Les Marses s'adjoignirent ainsi ce qui restait de l'ancienne race samnite répandue dans les montagnes du Samnium et dans les plaines de la Lucanie et de la Campanie et de l'Apulie. Les villes importantes de Noie , de Vénuse et d'Âsculum (dans le Picenum) y prirent parti pour eux. Ce qui avait manqué aux Italiens dans la guerre des Samnites c'était un centre, une ville dominante, une Rome. Cette fois ils en bâtirent un tout exprès. Corfinium, la Rome italienne , fut faite à l'image de l'autre , qu'elle devait détruire. Elle eut son Forum, sa curie, son sénat de cinq cents membres. Les alliés devaient nommer par an douze généraux et deux consuls. Les premiers qu'ils élurent , le Marse Pompéidius Silo et le Samnite C. Motulus (Papius Mutilus ?) , furent chargés de combattre l'un vers le nord-ouest, l'autre vers le sud*. Le premier devait attaquer Rome directement, et, s'il se pouvait, entraîner contre elle l'Etrurie et l'Ombrie . Sous ces chefs commandaient C. Judacilius , He-

rius Asinius , M. Lamponius, Insteius Cato, Marins Egnatius, Pontius Telesinus, et plusieurs autres. Outre P. Rutilius, Q. Cépion, Val. Messala et le fameux Sylla, Rome lent opposa S. Julius César , Cn. Pom-

' Id. , ibid. — • Id. , ibid.

Jéius Strâbô, fet Pôrcius Caton, trois hbinines qui devaient être éclipsés par leurs fils. Il y avait encore parmi les généraux romains deux Italiens d'origine , le fameux Marius et C. Perpenna. La conduite de ces derniers fut singulièrement équivoque. Perpenna, soupçonné de s'être fait battre, fut privé du commandement. Marius tefusa toujours le combat aux Italiens , laissa échapper les plus belles occasions de vaincre , négligea de poursuivre l'avantage qu'avait obtenu Sylla ; enfin il déposa le commandement , prétextant des maux de nerfs ^ . Sans* doute il espérait que Rome , réduite aux dernières extrémités , finirait par prendre pour médiateur et pour chef absolu , un homme Italien par sa naissance, et Romain par sa fortune.

Il se trompait. Après plusieurs défaites, où (feux consuls perdirent la vie, Rome reprit son ascendant. Elle le dut surtout au consul Cn. Porapéius, et à Sylla, lieutenant de son collègue. Pompée, assiégé un instant dans Fermum , resserra à son tour dans les murs d'Asculum l'Italien Judacilius , qui , après y avoir fait égorger tous les partisans de Rome , se dressa un bûcher dans un temple, et s'y donna solennellement la mort.

Pompée détruisit encore ceux qui passaient l'A* pennin pour soulever l'Étrurie j mais Rome ne crut

' Appian. , B, Ch. , tom. II. — Plut. , in Mario , c. \$4.

pouvoir s'assurer des Etrusques et des Ombriens j qu'en leur donnant le droit de cité (88). Les Marses eux-mêmes abandonnèrent la ligue à la même condition. Sylla^ qui avait ménagé ce traité^ tua cinquante mille Italiens dans la Campanie , prit chez les Hirpins iEqlanum ^ en menaçant de la brûler dans ses murailles de bois» Il tourna les gorges du Samnium , que gardait l'armée ennemie , força Bovianum après avoir fait un carnage aff&eux des Samnites. Le Marse Pompédus Silo^ plus fidèle à Ja cause commune que ses concitoyens, avait transporté le siège de Tempire italien de Corfinium à Bovianum, puisa .Æsemia, deux villes samnites. 11 avait affranchi vingt mille esclaves , et sollicité le secours du roi de Pont, qui méconnut son intérêt véritable, et répondit qu'il voulait avant tout réduire l'Asie ^ Tant de revers, et la mort même de Pompédus qui fut tué en Apulie, ne purent vaincre la résistance des Samnites. Chassés de leurs montagnes , ils tenaient encore dans Nola et dans les fortes positions du Brutium. Leurs chefs essayer rent de profiter des quereller de Marins et de Sylla pour s'emparer de Rhégium , et passer de là en Sicile, où ils auraient si facilement armé les es- ^ves.

En accordant la cité a la plupart d&es Italifn^î,^

Rome ne terminait pas la guerre i elle l'introduisait dans ses murs. La multitude des nouveaux citoyens avait été entassée dans huit tribus , qui votaient les dernières, lorsque les anciennes avaient pu déjà décider. Les Marses^ les Ombriens, les Etrusques, faisaient un voyage de vingt ou trente lieues , pour venir exercer à Rome ce droit de souveraineté tant souhaité ; aucune place publique n'était assez vaste pour les contenir j une partie votait du haut des temples et des portiques qui entouraient le Forum. Et tout ce peuple, venu de si loin , donnait un vote in-

utile, ou n'était même pas consulté. Les Italiens, indignés de cette déception, devaient recommencer la lutte jusqu'à ce que, répandus dans toutes les tribus, ils obtinssent l'égalité des droits. Cette égalité apparente eût été pour eux une supériorité réelle sur les anciens citoyens, dont les suffrages moins nombreux se seraient perdus dans les leurs. Sans doute, les Italiens méritaient la supériorité sur cette ignoble populace composée en grande partie d'affranchis de toutes nations. Cependant ce peuple iquivoque représentait la vieille Rome, en prenait l'esprit, se croyait romain, et défendait opiniâtrement l'unité de la cité.

La promesse de répandre les Italiens dans toutes les tribus, et de leur assurer par là l'exercice réel de leurs nouveaux droits fut l'appât dont se servit Marius pour les ramener à lui, et reprendre auprès

d'eux son ancienne popularité. Ce n'était pas qu'il se soucât de ses compatriotes. Le vieux publicain devenu gras et pesant, ne s'occupait guère depuis long-temps que d'entasser de l'argent dans sa belle maison de Misène qu'il avait achetée de la main des Gracques et que Lucius Payus depuis 500 000 sesterces. Tout à coup, on vit Marius paraître dans le Champ-de-Mars, s'exerçant avec les jeunes gens. Ses ennemis lui demandaient ce qu'étaient devenus les maux de nerf qui paralysaient ses mouvemens dans la guerre sociale. C'est qu'il « agissait alors d'une de ces riches guerres d'Orient, capables de rassasier les avares généraux de Rome. Le roi de Pont, Mithridate, avait favorisé le soulèvement des cités de l'Asie mineure contre les épouvantables vexations des Romains; en un jour, cent mille de ceux-ci, chevaliers, publicains, usuriers, marchands d'esclaves,

avaient été massacrés. Maître de l'Asie , il avait envoyé une grande armée

en Grèce, et en occupait les provinces orientales

avec toutes les îles de la mer Egée.

Les chevaliers , dont un grand nombre devaient être ruinés par les succès de Mithridate, tenaient à faire donner le soin de cette guerre au publicain Marins , intéressé à ne point réformer les abus qui

Plut. inJUAN, c. 35.*Oùx sxjfrQukriç ysyovwf êv yripa. tov ùyy-toTf, àW^tIs vâpxa, uipiirhiBa xaî ^otpiictif hMu7iu>ç.

Tavaient causée. Ils regardaient comme si important d'envoyer en Asie un homme à eux^ qu'à ce prix ils auraient consenti à favoriser les prétentions des Italiens^ qu'ils avaient repoussés si long-temps. Le tribun Sulpicius s'était chargé de faire passer ces deux lois , et se faisait soutenir par une bande armée de chevaliers, qu'il appelait V anti-sénat. Sylla, alors consul , voulait pour lui-même la conduite de la guerre d'Asie. Sulpicius et ses satellites l'enfermèrent dans la maison de Marins et lui firent jurer de se désister. Le fils de l'autre consul fut tué publiquement. On ne pouvait moins attendre d'un parti, qui naguère avait égorgé en plein jour dans le temple de Vesta un préteur qui voulait faire exécuter les lois contre l'usure . ' Sylla se réfugia à l'armée qui assiégeait encore les Samnites devant Nola, l'entraîna vers Rome, fit tuer Sulpicius et mit à prix la tête de Marins.

Ce Sylla, qui était rentré dans Rome la torche à la main , en menaçant de brûler la ville , proclama qu'il ne venait que pour rétablir la liberté. Le peuple , le prenant au mot , refusa ses suf-

frages à son neveu et à un de ses amis , et donna le consulat à un partisan de Marins, L. Cinna. Le nouveau cout

sul avait d'aboi'd fléchi le vainqueur en se liant \

lui par les plus terribles sermens, et dès qu'il se crut assez fort , il voulut lui faire faire son procès* Sylla apprenait eu même temps que son collègue dans la guerre sociale^ Cneïus Pompée Strabon, personnage équivoque qui flotta toujours entre les partis , avait fait tuer ou laissé tuer un autre Pom-» pée, qui venait lui succéder dans le commandement de Farmée, et qui tenait pour Sylla. Il com-^ prit qu'il ne prévaudrait jamais, si auparavant il ne s'appropriait ses légions par des victoires lucratives dans la Grèce et dans l'Asie ; il laissa là Pompée, Cinna, ses accusateurs et ses juges, et partit pour combattre Mithridate (88).

Le roi de Pont que l'on a comparé au grand Hannibal, avait, il est vrai , les vastes projets et l'indomptable volonté du chef des mercenaires, pliais non son génie stratégique. Sa gloire fut d'être pendant quarante ans pour les Barbares des bords de l'Euxin ce qu'Hannibal avait été pour ceux de rfespagne, de l'Afrique et de la Gaule, une sorte d'intermédiaire çt d'instructeur , sous les auspices duquel ils envahissaient l'Empire. Résidant à Pergame sur la limite de l'Asie, d'où il avait chassé les Romains, il faisait passer sans cesse de nouvelles hordes du Caucase, de la Crimée et des bords du Panube dans l'Asie , dans la Macédoine et la Grèce^,

^ Anpian. , Beii, Mithn'd, , t •' y«

Ma)\$ ces Barbares^ à peine disciplinés^ ne poi^ ▼aient tenir contre les légions. Sylla en eut b(Hi marché. Quelque intérêt qu'il eut à faire sonner bien haut ses victoires de Chéronée et d'Orcho-

mène pour le réfrain de l'Italie^ il avouait lui-même que dans la première il n'avait perdu que douze hommes ^ Son arme principale fut la corruption. Il acheta par le don d'une terre en Eubée le principal lieutenant de Mithridate^. La seule Athènes l'arrêta long-temps. Elle était défendue par le philosophe épicurien Aristion^ qui en avait chassé les Romains. Les Athéniens habitués à être respectés dans les guerres y à cause de l'enthousiasme que tout le monde professait alors pour le génie de leurs ancêtres , ne craignirent pas de lancer du haut des murs les mots les plus piquants sur Sylla et Métella, sa femme. La figure farouche du Romain , ses cheveux roux , ses yeux verts et son teint rouge taché de blanc , égayaient surtout les assiégés. Ils lui criaient :

Sylla est une mûre saupoudrée de farine.

Il leur en coûta cher. Le Barbare inonda la ville

' Plut, in Syll, y c. 26. à \$c Kk^k^ç It^u xitfaotpaç, xai lUot, liri-

• ;bid. , c. 30.

' Plut , in Syll , c. 2 , 8.

de sang. Ce qu'on en versa dans la place seulement, emplît tout le Céramique , ruissela jusqu'aux portes y et regorgea hors de la ville.

Sylla, ayant passé en Asie, y trouva une armée romaine du parti de Marins , qui , après de grands succès sur Mithridate, le tenait assiégé dans Pitane; le lieutenant Fimbria la commandait après avoir fait assassiner son général. N'ayant point de vaisseaux, Fimbria, pour enfermer Mithridate du côté de la mer , écrivit à Lucullus qui commandait ceux de Sylla, et lui représenta

combien il importait de ne pas laisser échapper l'ennemi du peuple romain. Mais Sylla craignait Fimbria plus que Mithridate j il ouvrit le passage au roi^, et exigea qu'il aban-* donnât la Bithynie, la Cappadoce et l'Asie romaine* « Que me laissez- vous donc,)> dit Mithridate. « Je vous laisse, répliqua Sylla, la main avec laquelle vous avez signé la mort de cent mille Romains. » Par ce mot accablant , Sylla ne faisait qu'avouer sa trahison ; il avait pu prendre Ce terrible ennemi de Rome, et éviter trente ans de guerre à sa patrie.

La pauvre Asie, pillée par les publicains de Rome, pillée par Mithridate, le fut encore par les soldats

' Plut, m Lucullo , c. 6. — c. 7 : aXVo AoOxou5i)loç , li t8 là xs^hç ZvHav d»xo(^ cj^sffêfivuv cr/so oavloç cSiôu ^s xat xotvov o^jiji^spovloç , 6tT8 , etc.. OTipe ûir^xo^xs -^ Ce passage ne s^accorde guère eycc

idée que Montesquieu a Toulñ donner de Sylla, dans son fameux Dialogue fie Syilà et d'Eucrate,

de Sylla. Tout leur fut abandonné : 1^ jfortune des pères de famille ^ Fhonneur des enfans y les trésors des temples. En Grèce, Sylla avait dépouillé ceux de Delphes, d'Olympie et d'Epidaure. Il payait dV vance la guerre civile. Les durs paysans de Fltalie connurent alors les bains, les théâtres, les vêtemens somptueux , les beaux esclaves , toutes les voluptés de l'Asie. Ils étaient logés dans les maisons des habitans, y vivaient, eux et leurs amis à discrétion; de plus , ils recevaient chacun de son hôte quatre tétradrachmes par jour. Sylla, en partant, frappa encore l'Asie d'une contribution de vingt mille talens ^ . Tels étaient les soldats que Sylla ramenait contre sa patrie. Ils étaient si convaincus qu'on les

menait au pillage de l'Italie , qu'ils offrirent tous de l'argent à leur général, ne demandant pas mieux que de faire à leurs frais une guerre si lucrative.

Cinna, chassé \m instant de Rome, avait partout relevé le parti italien , et malgré les sages avis de son lieutenant SertoHus *, rappelé Marins, dont les vengeances ne pouvaient que souiller le triomphe de l'Italie sur Rome. Revenons un instant sur les, romanesques destinées de ce vieux ch^ def partis

' Plut, in Syll, , c. 32. Ejii|*t«w t«v Afftav dco-f&upîotç T«>«vïo^% -^ Id. in Lucull, , c. 7. ^ •

• PIul. m Serton, c. S. Totç f*îv S»»iç i^ûKu U/j^nt, Xtpliî^tof

Mariû5 n'avait échappé que par miracle aux cavaliers de Sylla. Surpris dans les marais de Minturnes^ îl iüt conduit dans cette ville; mais les habitans h'avaient garde de livrer celui qui avait taijt ménagé les Italiens dans la guerre sociale. Ils publièrent qu'ils avaient envoyé un esclave Cimbre pour ië tuer, mais que cet homme n'avait pu soutenir le regard du vainqueur des Cimbres, et qu'il s'était enfui en criant qu'il n'aurait jamais le courage de tuer Caius Marins. Ce qui est certain , c'est que les Mintumiens le firent passer en Afrique, d'où •Cinna eut l'imprudence de le rappeler bientôt. Cet homme farouche, rentré dans Rome avec une bande de pâtres affranchis et de laboureurs libres de l'Étrurie ^ ^ BapSiuwi? MaptavoM , Mariani?),. fit' égorger par eux les plus illustres partisans de Sylla, l'orateur Marcus Antonius, C^tulus Lutatius, son ancien collègue dans la guerre des Cimbres, ime foule d'autres. Les excès des esclaves lâchés par Marius , furent tels que Cinha et Sertorius en eurent horreur, et

les enveloppant une nuit, les taillèrent en pièces *. Peu après, Marius, âgé de soixante-dix ans , consul pour la septième fois ,

' Appian. Bell, cw, , I. c. 67 : Mdepeoc iç Tuppiîviav xalsirXsuo'sv.».

Plut, in Sert. y Cv6... Oux ^va^CToè croioOpevoc ô ^iplùipioç, âizùtiflaç «v1at»1ô o1païo7r«8«uov1«ff xa7iixôvitff«v, oûx t>«170'^ TsIpaxtffxtÎLttoV oviaç. — Appian. B. ch. , 1. 4.

mourut des excès de vin dans lesquels il se plongeait pour s'étourdir sur l'approche de son ennemi.

Sylla était alors attendu en Italie comme un dieu exterminateur. On publiait ses victoires sur Mithridate , les paroles terribles qu'il avait prononcées , la furieuse cupidité de ses soldats et les menaces des exilés qu'il avait dans son camp et qu'il appelait son sénat. Au premier bruit de son retour (83), les consuls (Norbanus et Scipipn, auxquels succédèrent Carbon et le jeune Marins) , eurent plus de cent mille hommes. SjUa avait quarante mille vé* térans, avec six mille cavaliers et quelques soldats du Péloponnèse et de la Macédoine. Métellus et le jeune Pompée, fils de Cn. Pompéius Strabo, se réunirent à lui. Rebuté du parti italien, qui connaissait la versatilité de sa famille ^ , ce jeune homme de vingt-trois ans avait levé des légions dans le Picenum, et battu trois généraux, trois armées, pour aller rejoindre Sylla. Celui-ci jugea au premier coup-d'œil le vain et médiocre génie de cet heureux soldat. 11 se leva à son approche , et le salua du nom de grand. A ce prix, il s'en fit un instrument docile. Il l'envoya dans la Gaule ita-

' Vell. Patêrc. , II, 20. « Cn. Pon^ias, Mag;ni pater , ità se du*

X bium medivinque purtibus praesthit , ut onmla ex proprio usu ageret , » temporibusque insidiai yideretar. »

lienne , en Sicile, en Afrique , où il obtint de grands *succès sur le parti opposé.

Ce parti n'avait que de nouvelles recrues ; et de plus il était divisé. Les Samnites ne se réunirent qu'à la fin de la guerre aux autres Italiens^ com<^ mandés par les consuls. Dans la première bataille à Canusium , Sylla perdit soixante-dix hommes^ Norhanus six mille. Dans une autre, livrée plus tard, il tua vingt mille hommes à l'ennemi , sans perdre plus de vingt-trois des siens ^ . En Campanie , une armée pratiquée liablement, passa tout entière dans son camp.. La défection se mit de même dans les armées de Carbon et du jeune Marius. Ce deiv nier, défait à Sacriport, tout près de Rome, par la trahison de deux cohortes, fut bloqué dans Préneste, et cette ville devint comme le but et le prix du combat pour toutes les armées de l'Italie. Sylla, partout présent, partout vainqueur, à Saturnia^ à Neapolis, à Gusiimi, à Spolète, empêche les Italiens de délivrer Marius. Pompée bat huit légions , qui marchaient à son secours. Trois chefs italiens indépendans , le Lucanien Lamponius , le Campanien Gutta et le Samnite Pontius Télésinus , sont de même arrêtés par Sylla. De nouvelles défections datent. Les Lucaniens se soumettent. Bimini,

* Appian. B, ctv, I , c. 84. — Plut, in SjrlL c. 36 : Étxovi rpztç f*©-

toute la Gaule pose les armes. Albinovanus fait sa paix en massacrant ses collègues. Norbanus s'en* fuit à Rhodes , et se tue. En Sicile, Carbon se livre à Pompée qui le fait égorger de

sang-froid: Enfin les Samnites, par un effroi* désespéré, se jettent entre Pompée et Sylla, pour débloquent Préneste; puis ils tournent brusquement sur Rome, déterminés à la mettre en cendres avant de périr. Leur chef, Pontius Télésinus, courait de rang en rang, criant qu'il fallait anéantir le repaire des loups ravisseurs de l'Italie. Rome était perdue, si l'armée de Sylla ne fût arrivée à temps, et n'eût livré aux Samnites une dernière et furieuse bataille. La victoire balança si long-temps, que Sylla hors de lui-même fit un vœu au dieu de Delphes, dont il avait si outrageusement pillé le temple*.

Tout ce qu'il y avait d'Italiens dans Préneste, fut mis à part et passé au fil de l'épée. Ceux de Tiorba se défendirent jusqu'à l'extrémité et finirent par s'égorger les uns les autres. Six mille Samnites, auxquels il avait promis la vie, furent massacrés à Rome même. Leurs cris retentirent jusqu'au temple de Bellone, où Sylla haranguait le sénat. Ce

' VeUeias, c. -27. « Circum volans ordines eiectis suis Telesinus, dic- » titansque adesse Romanis ultimum diem, yociferabatur eruendam delen- » damque urbem j adjiciens nuaquam defuturos raptos Italice libertatis » lupos, nisi syha in quam refuga^ soferet, e^set excisa, »

• Plut., in Syll., c. 46, 38.

n'est rien, dit-il froidement^ je fais châtier quelques factieux. Les massacres s'étendirent ensuite aux citoyens. Le sénat ^ qui avait tant souhaité le retour de Sylla, se repentit de s'être donné un vengeur si impitoyable. Un des Métellus s'enhardit à lui demander quel devait être le terme de ces exécutions? Il répondit : Je ne sais pas encore ceux que je laisserai vivre. Faites du moins

connaître , ajouta Métellus , ceux qui doivent mourir. C'est alors que Sjlla fit afficher des tables de proscription (8i).

La victoire de Sylla fut le triomphe de Rome sur l'Italie; dans Rome elle-même^ celui des nobles sur les riches, particulièrement sur les chevaliers ; pour le petit peuple, nous avons vu qu'il n'existait que de nom. Mille six cents chevaliers furent proscrits avec plus de quarante sénateurs de leur parti ^ . Leurs biens amassés par l'usure, par la ruine des hommes libres, par la sueur et le sang de plusieurs générations d'esclaves, passèrent aux soldats, aux généraux, aux sénateurs. Sylla s'annonça comme le vengeur des lois, comme le restaurateur de l'an-

" Appian. 1. I. c. 95. Avttxa j3ou>evT«ç se xitTffapà^ovloc , xai infr««v a/xyi x^'^ovff x«i «\$axo<rtouff ^avâltù tj/aovypaysv.».
|isToO tjokxi Bè ^o^)\^^/làç Sllwç ày/lotç uspotrtliQeu — c. 403. — ... A*v«- >ov7o(ôovXevlaç fxgv swsvjQxovIa, xtiroûoyjç 8i ci8v^ex«i^xa , «ttô 5jI T«v ÉTTTTréwv BitT/jVtoyjç x«t IÇccxoG-touç , o-yv rotç sÇe>A«;x8votc.

cienné république. L'élection des pontifes et le pouvoir judiciaire, autrement dit l'autorité religieuse et l'application des lois, furent rendus aji senat. Les comices des tribus furent abolies. Le tribunal ne subsista que de nom; tout tribun fut déclaré incapable d'aucune autre charge. On ne put briguer le consulat qu'après la préture , la préture qu'après la questure. Sylla ressuscite en sa faveur le tieux titre de dictateur oublié depuis cent vingt ans. Mais pour nommer un dictateur, il faut un consul. Tous les deux ont été tués. Sylla pousse le scrupule jusqu'à sortir de Rome ^ ; il fait, selon la forme ancienne, élire par le sénat un interrex qui puisse nommer le dictateur, et écrit au sénat pour offrir ses ser^^ces à la république. Le sénat n'a garde de refuser. Il

est nommé dictateur, mais pour un temps indéfini. Il obtient l'abolition du passé, la licence de l'avenir, le droit de vie et de mort, celui de confisquer les biens, de partager les terres, de bâtir et de détruire les villes, de donner et ôter les royaumes.

Cette ostentation de légalité, cette barbarie systématique fut ce qu'il y eut de plus insolent et de plus odieux dans la victoire de Sylla. Marins avait suivi sa haine en furieux, et tué brutalement ceux

Appian. 1. 1, c. §3. AvTof fxfiv btou tHç rsoKtoaq
v7r«Ç:5).76e*

qu'il haïssait. Les massacres de Sylla furent réguliers et méthodiques. Chaque matin, une nouvelle table de proscription déterminait les meurtres du jour. Assis dans son tribunal, il recevait les têtes sanglantes, et les payait au prix du tarif. Une tête de proscrit valait jusqu'à deux talens. Mais ce n'étaient pas seulement les partisans de Marins qui périssaient. Les riches aussi étaient coupables; Fun périssait pour son palais, l'autre pour ses jardins. Un citoyen, étranger à tous les partis, regarde en passant sur la place la table fatale, et s'y voit inscrit le premier : Ah! malheureux, s'écrie-t-il, c'est ma maison d'Albe qui m'a tué. Il fut égorgé à deux pas de là.

- Le dictateur appliqua à l'Italie entière son terrible système : partout les hommes du parti contraire furent mis à mort, bannis, dépouillés et nonseulement eux, mais leurs parens, leurs amis, ceux qui les connaissaient, ceux qui leur avaient parlé, ou qui par hasard avaient voyagé avec eux[^]. Des cités entières furent prosrites comme des hommes, démantelées[^] dépeuplées pour faire place aux légions de Sylla. La malheureuse Etrurie surtout, le

seul pays qui eût encore échappé aux colonies et aux lois agraires , le seul dont les laboureurs fussent géné-

' Id. *ibid.* , c. 96. if^jj 5é xiç x«t sT|Do9vf*t«ç n |xov>îff trMvo^ixç

ralement libres ^ deyint la proie des soldats du Tainqueur. Il fonda une ville nouvelle dans la vallée de TARno, non loin de Fiesole, et du nom mystérieux de Rome, Flora ^ ce nom connu des seuls patriciens , il appela sa colonie Ftorentia ^ .

A son retour de l'Etrurie, on croyait Sylla un peu adouci. On n'en fut que plus effrayé de la mort de Lucrétius Ofella, le compagnon de sa victoire, celui auquel il devait la prise de Préneste. Il n'avait pas été préteur, et briguaît le consulat. Sylla lui envoya ordre de se retirer, et comme il persistait , il le fit tuer sur la place. Il dit ensuite : Sachez que j'ai fait tuer Q. Lucrétius Ofella, parce qu'il m'a résisté. Et il ajouta cet horrible apologue : « Un laboureur qui poussait sa charrue, était mordu par des poux ; il s'arrêta deux fois pour en nettoyer sa chemise. Mais ayant été de nouveau mordu, il ne voulut plus être interrompu de nouveau dans son travail, et jeta sa chemise au feu. Et moi aussi, je conseille aux vaincus de ne pas m'obliger à employer le fer et le feu pour la troisième fois*.» Sylla semblait avoir^ suffisamment prouvé son

' Appian. y *ibid.* , p. 689. ^gttpte yeotipyov <|>cf7|>cft>via «irsd«xyQ»..r

* C'est la tradition italienne. — Le nom mystérieux de Rome était Eros

Qfu Amor; le nom sacerdotal , Flora ou Anthusa; te nom civil , Roma^

V, Plin. , iST. iV. , lîl , 5 ; et Miinter , Dt occidto urbis Romœ nomine^

W \ de ses Mémoires sur hs antiquités^

prodigieux mépris de rhumanité. H en doana une preuve nouvelle à laquelle personne ne s'attendait : il abdiqua. On le vit se promener insolemment sur la place ^ sans armes et presque seul. Il savait bien qu'une foule d'hommes étaient intéressés à défendre sa vie. Il avait mis trois cents hommes à lui dans le sénat. Dans Ronie, dix mille esclaves des proscrits, affranchis par Sylla, portaient le nom de leur libérateur (Cornélius), et veillaient sur lui. Dans lltalie, cent vingt mille soldats, devenus propriétaires par sa victoire, le regardaient comme le gage et le garant de leur fortune. Il est si vrai que son abdication fut une vaine comédie, que dans sa retraite de Cumes, la veille même de sa mort, ayant su que le questeur Granius différerait de payey une somme au trésor dans l'espoir que cet événement le dispenserait dç régler ses comptes, il le fit étrangler près de son lit (77)%.

H mourut tout-puissant, et ses funérailles furent encore un ti-riomphe. Porté à travers l'Italie jusqu'à, Rome, son corps fut escorté de ses vieux soldats, qui de toutes parts venaient grossir le cortège, et se mettaient en rangs. Devant le corps, marchaient vingt-quatre licteurs avec les faisceaux; derrière,. on portait deux mille couronnes d'or envoyées par I^s villes, par les légions, par une foule d'hommes.

■ Plut, in SjrlL, c. 46... iy.i\îM9€ wVtyetv,

du parti. Tout autour se tenaient les prêtres^ pour protéger le cercueil en cas de bataille ; car on tfétait pas sans inquiétude. Puis^ s'avançaient le sénat, les chevaliers, et Farmée, légion par légion. Puis, un nombre infini de trompettes qui perçaient l'air de sons éclatans et sinistres. Le sénat pou^ sait en mesure de solennelles acclamations, l'armée répétait et le peuple faisait écho ^ . Rien ne manqua aux honneurs qu'on lui rendit. Il fut loué à la tribune aux harangues, et de là enseveli au Champ-de-Mars , où personne n'avait été enterré depuis les rois.

Ce héros, ce dieu, qu'on portait au tombeau avec tant de pompe , n'était depuis long-temps que pourriture. Rongé de maux infâmes, consumé d'une indestructible vermine , ce fils de Vénus et de la Fortune, comme il voulait qu'on l'appelât', était resté jusqu'à la mort livré ^ux sales passions de sa jeunesse. Les mignons, les farceurs, les femmes de mauvaise vie, avec lesquels il passait Içs nuits et

* Appian, c. 405-4Ô6.

V, plusieurs anecdotes curieuses dans Plutarque, Vie de Syl-la.C^ homme si cruel et si souillé y parait avoir été singulièrement favorisé des dames de Rome. A ses funérailles , elles apportèrent une si grande quantité d^aromates , qu^outre ceux qui étaient contenus dans deux cent dix corbeilles , on Gt avec du cinamonne et de Pencens le phis précieux , une statue de Sjlla de grandeur naturelle ^ et celle d'un licteur qui portait les faisceaux devant lui.

les jours, avaient ©u bonne part à la dépouille des proscrits. Dans cette fastueuse restauration de la république dont il s'était tant vanté, les bouffons et les charlatans n'avaient guère moins

gagné que les assassins. Il avait exterminé la race italienne, sous prétexte d'assurer l'unité de Rome menacée par l'invasion des alliés; et lui-même, il s'entourait de barbares, de Chaldéens, de Syriens, de Phrygiens. Il les consultait, il adorait leurs dieux ^ .

Son œuvre politique, ^mme son cadavre , tombait d'avance en lambeaux. Il avait cru ressusciter la vieille Rome en donnant le pouvoir législatif aux comices des centuries dans lesquels les riches dominaient. Mais quand même son système eût duré, le mobile clément de la richesse eût pu mettre le pouvoir hors des mains de son parti. C'était aux curies, à la vieille aristocratie sacerdotale qu'il devait remonter, pour être conséquent. Il croyait rendre le pouvoir aux patriciens ; mais ces patriciens n'étaient; plus des patriciens , c'étaient pour la plupart des plébéiens ennoblis; de même que le peuple n'était plus un peuple, mais un ramas d'affranchis de diverses nations. Tous mentaient, ou plutôt se trompaient eux-mêmes. Et c'était là l'^

*^ Xtut. , passkm,^

vaine et creuse idole pour laquelle Sylla avait versé tant de sang^ aveuglé dans ses préjugés aristocratiques par l'enthousiasme classique du passé ^ qui avait jeté les Gracques dans la démagogie î

CHAPITRE IV

Pompée et Cicéron. -- Rétablissement de la domination des chéraniens.

Sertorius. ^-Spartacus, les pirates, Milbride. (77-64.)

Jamais l'Empire ne fut plus malade qu'après avoir passé par les mains de ce médecin impitoyable. Peu après la mort de Sylla, le parti italien se releva dans tout le nord de l'Italie, sous Lépide et Brutus. La Gaule cisalpine et l'Etrurie surtout dont la ruine avait payé la guerre civile, se soulevèrent, et furent, il est vrai, facilement réduites; partout les vétérans de Sylla étaient en armes pour maintenir leur usurpation contre les anciens propriétaires. Le parti italien eut plus de succès en Espagne où Sertorius eut l'adresse de mêler sa cause à celle de l'indépendance nationale. En Asie, les chevaliers et les publicains exerçaient les mêmes exactions depuis le départ de Lucius qui les avait contenus; usures, violences, outrages, hommes libres enlevés pour l'esclavage, tous les mêmes abus avaient recommencé, ils devaient bientôt ame-

ner le même soulèvement, et rendre l'Asie à Mithridate. Dans les autres provinces, les sénateurs, redevenus maîtres des jugements, et sûrs de l'impunité, exerçaient des brigandages que l'on ne pourrait croire, si le procès de Verres ne les eût constatés juridiquement. Enfin, dans tout le monde romain, le dévorant esclavage faisait disparaître les populations libres, pour leur substituer des Barbares qui disparaissaient eux-mêmes, mais qui pouvaient, sous un Spartacus, être tentés de venger au moins leur mort. Tous les ennemis de l'empire, Sertorius, Mithridate et Spartacus, pros crits de Rome, Italiens dépossédés, provinciaux soulevés, hommes réduits en esclavage, tous pouvaient communiquer par un intermédiaire des fugitifs qui étaient répandus sur toutes les mers et les infestaient de leurs pirateries. Contre le tyran nique empire de Rome, la liberté s'était formée sur les eaux un autre empire, une Carthage errante qu'on ne savait où saisir, et qui flottait de l'Espagne à l'Asie.

C'était là la succession de Sylla. Voyons quek hommes s'étaient chargés de la recueillir. Les principaux sénateurs , Çàtulus , Crassus , Lucullûs même , étaient des administrateurs plutôt que des généraux, malgré la gloire militaire que le dernier acquit à bon marché dans FOrient; La médiocrité de Métellus éclata en Espagne , où avec des forces

considérables , il fut constamment le jouet de Sertorius. Xe parti .de Sylla n'avait qu'un général heureuy, et encore ce n'était pas un des nobles, mais un dievalier. Il iallut Pompée pour terminer la guerre de Lépidus, celle de Sertorius, celle de .Spart^çus, et quand les pirates en vinrent jusqu'à s'emparer d'Ostie, l'on cria encore/: Pompée ! on lait en ses matins toutes les forces de la république pour donner la chasse aux corsaires , et achever le vieux Mithridate.

De toutes ces guerres la plus difficile fut celle de Sertorius. Ce vieux capitaine de Marius avait de bonne heure prévu la victoire de Sylla et passé en Espagne. Les barbares l'estimaient singulièrement pour les avoir battus eux-mêmes par un stratagème ingénieux ^ Il s'était fait des leurs, et partageait leur manière de vivre et leurs croyances. C'était lui qui , en Afrique, avait découvert le corps du Lybien Antée; seul des hommes, il avait vu les os du géant, long de soixante coudées ®. Il correspondait avec les dieux, au moyen d'une biche blanche, qui

* Plut. , in Sertor. , c. 3 , 4 . Id., îbîti,^ c. iO. Un^ûv iÇ>3Xov7« iirinoç i^alîirkàym , xat ffya^

lui révélait les choses cachées. Mais ce qui lui ga<^ gnait plus sûrement encore les Barbares^ c'était son génie mêlé d'audace et de ruse ^ l'adresse avec laquelle il se jouait de l'ennemi^ jusqu'à

traverser sous un déguisement les lignes de Métellus. C'était un chasseur infatigable. Aucun Espagnol ne connaissait mieux les pas et les défilés des montagnes. Du reste, armé superbement, lui et les siens, bravant l'ennemi, et défiant Métellus en combat singulier \

Ce général ne put l'empêcher d'étendre sa domination sur toute l'Espagne (84-73). Une armée italienne , conduite par Perpenna , venait de se joindre à lui. Il s'était fait un i^énat des pros-crits qui se réfugiaient dans son camp. Peu à peu il disciplinait les Espagnols; et commençait à. les humaniser en élevant leurs enfans à la romaii^e. Cependant il s'était rendu maître de la Gaule narbonnais^ et faisait craindre à l'Italie un autre Hannibal. Pompée, qui vint. seconder Métellus, obligea Sertorius de rentrer en Espagne , mais y fut battu par lui, et eut l'humiliation de l'i\ voir brûler sous ses yeux une ville alliée.

Sertorius, qui recevait alors de grandes offres de Mithridate, eut la magnanime obstination de ne

" Plut. , in Serlor, , c. 44,

pas lui céder un pouce de terre en Asie, Fondât euf d'une Rome nouvelle qu'il opposait à l'autre, il ne voulait pas porter atteinte à l'intégrité d'un empire qu'il regardait comme sien. Il resta Romain au milieu des Barbares , et c'est ce qui le perdit. Quoiqu'il avouât hautement sa préférence pour les troupes espagnoles , il donnait tous les commandemens à des Romains. Ceux-ci lui inspiraient leurs défiances contre les gens du pays, et ils finirent par le pousser à massacrer ou vendre les otages qui étaient entre ses mains. Cet acte insensé et barbare l'eût perdu tôt ou tard , s'il n'eût été tué en trahi- • son par son lieutenant Perpenna. Pom-

pée, à qui celui-ci se rendit, le fit mourir sans vouloir l'entendre et brûla tous ses papiers, de crainte dy trouver compromis quelqu'un des grands de Rome. Lui-même peut-être était intéressé à faire disparaître toute trace des intrigues qui l'avaient débarrassé d'un ennemi invincible (78). ^

La guerre d'Asie dura dix ans encore après celle d'Espagne. Les ravages de Mithridate et de Tigrane, son gendre, roi d'Arménie, concouraient avec l'horrible cupidité des publicains et chevaliers pour dépeupler ce malheureux pays. En une fois ^ Tigrane enleva de la Cappadoce trois cent mille hommes qu'il transféra dans sa nouvelle capitale de Tigrane-

nocerte ^ . L'Asie romaine n'était pas moins misérable y épuisée par la rapacité des usuriers romains qui avaient avancé les vingt mille talents de Sylla. Telle était leur industrie, qu'en peu d'années, cette contribution s'était trouvée portée à cent vingt mille talents (plus de 600 millions de francs). Les malheureux vendaient leurs femmes, vendaient leurs filles vierges, leurs petits enfans, et finissaient par être eux-mêmes vendus ^.

Mithridate, encouragé par ces circonstances, avait envahi la Cappadoce et la Bithynie, et gagné une foule de cités dépendantes des Romains. Partout il se faisait précéder d'un Marins que Sertorius lui avait envoyé avec le titre de. proconsul. Pompée étant encore occupé en Espagne, l'un des chefs du parti de Sylla, Lucullus, obtint, à force d'intrigues, la commission lucrative de la guerre d'Asie'.

Lucullus passait pour un administrateur honnête et pour un homme fort lettré. C'était le protecteur de tous les Grecs à Rome. Il avait lui-même, par

[illegible]

• Plut, in Lucull, , c. 11 , 29... ne7rpâ(rx8<v ê\$ta [i-h moxtç
exn:p&^ mîç , â\jyalèp«ç ^è uapQhovç',,, àtiloec ^s réloç nv
zjpooBslotçys-

Ces intri^es ne furent pas toujours honorables ; par exemple , il fit semblant d^être amoureux d'une femme qui avait du crédit. Plut. , in Luc.

une sorte de jeu, écrit en grec la guerre d'Italie. Quelle guerre eût mieux mérité d'être écrite en langue latine? Mais ce dédain du grossier idiome de la patrie était sans doute une manière de faire sa cour à l'exterminateur de la race italienne. Sylla , revenant pour combattre le parti de Marins , avait laissé Lucius en Asie , pour lever les contributions de guerre, et sans doute pour faire rendre gorge aux publicains , affiliés au parti de Marius. C'est à Lucullus qu'il dédia ses commentaires écrits en grec, et qu'il confia aussi en mourant la tutelle de son fils. Lucullus n'avait jamais commandé en chef jusqu'à la seconde guerre de Mithridate (yS) j mais dans la traversée de Rome en Asie , il lut beaucoup Polybe, Xénophon, et autres ouvrages des Grecs sur l'art militaire. Toutefois, il ne se pressa pas de se mesurer avec le roi barbare, qui avait alors réuni jusqu'à trois cent mille hommes. Il avait appris par le désastre de son collègue, qu'il valait mieux attendre que ce torrent s'écoulât de lui-même. Formée de dix peuples différens, cette multitude ne pouvait rester long-temps unie ; la seule difficulté de la nourrir devait en amener bientôt la dispersion. Pendant que Mithridate se consume devant la place imprenable de Cyzique, Lucullus l'observe^ lui coupe les vivres,

et lui ôte ses ressources en ramenant peu à peu les cités qui s'étaient données à lui. Il réforme les abus qui

avaient soulevé le pays contre Rome ^ Ces réformes étaient la véritable tactique à employer contre Mithridate. Chaque règlement lui ôtait quelques villes , et le privait d'une partie des subsides qui entretenaient son armée. Il ne tint pas contre cette guerre administrative. Au bout de deux ans, ne sachant comment nourrir tant de monde, il leva le siège de Cyzique, se jeta dans un vaisseau, et chargea ses généraux de sauver l'armée* comme ils pourraient. Il n'y avait pas de retraite possible avec des troupes si peu disciplinées. Lucullus n'eut que la peine de tuer. Les vingt mille qu'il tailla en pièce sur le Granique , n'étaient que la plus faible partie de ceux qui périrent dans cette immense déroute.

Pendant que Lucullus s'avance lentement vers le Pont, Mithridate, se jouant de la poursuite de ses ennemis qui crurent le prendre dans Nicomédie, avait déjà soldé, armé de nouvelles bandes de Barbares , qu'il envoyait chercher jusque chez les Scythes. Quelques défaites partielles, et la terreur panique qui s'ensuivit, suffirent pour faire dissiper encore cette nouvelle armée. Mithridate était pris, s'il n'eût eu la présence d'esprit d'arrêter les soldats romains , en perçant les sacs remplis d'or que ses

' Plut. , in Luc. , c. 29.

mulets portaient derrière lui ^ . Le roi barbare^ obligé d'abandonner son royaume ^ voulut au moins^ dans sa jalousie orientale , préserver son sérail des outrages du soldat. Il envoya^ par un eunuque, à ses femmes. Tordre de mourir. Parmi elles se trouvaient deux de ses sœurs, âgées de quarante ans, qu'il n'avait point mariées , et Tionienne Monima qu'il avait enlevée de Milet,

mais dont il n'avait vaincu la vertu qu'en lui donnant le triste honneur d'être appelée son épouse et de ceindre le diadème ; elle

essaya de s'étrangler avec le bandeau royal , mais il rompit, et ne lui rendit pas même ce cruel service.

Mithridate s'était enfui en Arménie, chez son beau-père Tigrane. Ce prince, qui avait étendu sa domination jusque dans la Syrie, se trouvait, par suite de la ruine des Séleucides et de l'éloignement des Parthes, le plus puissant souverain de l'Asie occidentale. Une foule de rois le servaient à table, et quand il sortait, quatre d'entre eux couraient devant son char en simple tunique[^]. La domination insolente de ce roi des rois n'en était pas plus solide. Lucullus le savait si bien, qu'il ne prit que quinze mille hommes pour envahir les états de Tigrane. C'en fut assez pour mettre en fuite au pre-

* Id. ibid., c. 25. — Appian. , I , Be/L Mithr. , c. 82. ' Plut, in Luc. ,[^] c. SI. B«O"t>îtf... ffjv ;[^]t1wvt«oiç,

II. i

hiiei" choc deux cent mille Barbares , dont dix - sept mille étaient des cavaliers bardés de fer. Les Romains perdirent cinq hommes[^] . La prise de Tigranocerte fut facilitée par les Grecs que Tigrane y avait transportés de force , avec une foule d'hommes de toutes nations. Lucullus renvoya ces Grecs dans leur patrie , en leur payant l'es frais du voyage, comme il avait fait après l'incendie de la ville d'Amisus dans le Pont. Amisus et Sinope étaient devenues deux villes indépendantes. Tous les peuples que Tigrane avait op-

primés , les Sbphéniens , les Gordyéniens, plusieurs tribus Arabes, reçurent Lucullus comme un libérateur.

Vainqueur dans une seconde bataille, il voulait consommer la ^ine de Tigrane-, et porter ensuite ses armes chez les Parthes. If n'eut point cette gloire périlleuse. Jusque-là son principal' nroy en de succès avait été de se concilier les peuplés en contenant à la fois l'avidité de ses soldats et celle des publicains italiens. Les premiers refusèrent dé poursuivre une guerre qui n'enrichissait que lé général; les Seconds écrivirent à Rome, où le parti des chevaliers reprenait chaque jour son ancien ascendant. Us accusèrent de rapacité celui qui avait réprimé la leur. Tout porte à croire, en effet, que Lucullus avait tiré des sommes énormes des villes

tqu^il préservait des soldais et des publicains ^ . Ils obtinrent qu'un successeur lui serait donné; et par ce changement le fruit de sa conquête fut perdu en grande partie. Avant même que Lucullus eût quitté l'Asie, Mithridate rentra dans le Pont, envahit la Cappadoce, s'unit plus étroitement avec les pirates, en même temps qu'il rouvrait aux Barbares leur route du Caucase , un instant fermée par les armes romaines.

Pendant que Pompée combattait Sertorius, et iiUCuUus Mithridate, Rome n'avait eu que des généraux inhabiles pour la défendre d'un danger bien plus pressant. Une guerre servile avait éclaté (73-i), non plus en Sicile, mais en Italie même, aux portes de Rome, dans la Campanie. Et cette fois , ce n'étaient plus des esclaves laboureurs ou bergers; c'étaient des hommes exercés expès dans les armes, habitués au sang, et dévoués d'avance à la mort. Cette manie barbare des combats de gladiateurs était devenue telje, qij'une foule d'hommes riche^ en nourrissaient chez

eux , les uns pour plaire au peuple et parvenir aux charges où l'on donnait des jeux; les autres par spéculation, pour vendre ou

Cela est vraisemblable d'après les trésors qu'il rapporta. Cicéron dit (pro Flacco , 34), que Lucullus derait une partie de sa fortune aux legs <que beaucoup de gens lui avaient faits en Asie. ... " . >

louer leurè gladiateurs aux édiles^ quelqixefois même aux fac- tieux qui les lâdiaient comme des dogues furieux sur la place pu- blique > contre leurs ennemis et leurs concurreDs.

x^ Un certain Lentulus Batiatus ^ entretenait à Capoue des gladiateurs, la plupai^t Gaulois ou Tbtaces. Deux cents d'entre eux firent le comidot

de. s'enfuir. Leur projet ayant été découvert, soixante-dix-huit gui en furent avertis , eurent le temps de prévenir la vengeance de leur maître ; ils entrèrent dans la boutique d'un rôtiisseur , se saisirent des doufefets et des broches , et sortirent de la ville. Ils rencontrèrent en chemin des chariots chargés d'armes de gladia- teurs , qu'on portait dans une autre ville ; ils s'en saisirent , s'em- parèrent d'un lieu très-îortifié et élurent trois chefs , doAt le pre- mier était Spartacus, Thrace <ie nation, mais de race Numide , qui , à une grande force de corps et à Uïi courage extraordinaire, joignait une prudence et une douceur bien supérieures à sa for- tune, et plus dignes d'un Grec que d'un Barbare. On raconté que la pi'emière fois' qu'il fut mené à Rome pour y être vendu, on vit, pendant qu'il dormait, tin sei^nt entottiHé autour de son visage. Sa fetnme , de viâfème nation que lui, était possédée dé l'esprit prophétique de Bacchus , et faisait le métier

' Plut., inCrasso, e. 9, 499.

de devineresse; elle déclara que ce signe annonçait à Spartacus un pouvoir aussi grand que redoutable y et dont la fin serait heureuse. Elle était alors

avec lui et l'accompagna dans sa fuite.

» Ils repoussèrent d'abord quelques troupes envoyées contre eux de Capoue , et leur ayant enlevé leurs armes militaires^ ils s'en revêtirent avec joie, et jetèrent leurs armes de gladiateurs, comme désormais indignes d'eux , et ne convenant qu'à des Barbares. Clodius, envoyé de Rome avec trois mille hommes de troupes pour les combattre , les assiégea dans leur fort sur une montagne. On n'y pouvait monter que par un sentier étroit et difficile, dont Clodius gardait l'entrée ; partout pillards ce n'étaient que des rochers à pic , couverts de ceps de vigne sauvage. Les gens de Spartacus coupèrent des sarmens , en firent des échelles solides et assez longues. Ils descendirent en sûreté à la faveur de ces échelles , à l'exception d'un seul qui resta pour leur jeter leur armes. Les Romains se virent tout à coup enveloppés , prirent la fuite et laissèrent leur camp au pouvoir de l'ennemi. Ce succès attira aux gladiateurs un grand nombre de bouviers et de pâtres des environs , tous robustes et agiles ; ils armèrent les uns et se sentirent des autres comme de coureurs et de troupes légères.

» Le second général qui marcha contre eux fut Furius Vindex; ils défirent d'abord son lieutenant,

qui les avait attaqués avec deux mille hommes* Cossinius^ son collègue^ envoyé ensuite avec un corps considérable,, fut sur le point d'être enlevé par Spartacus aux bains de Salines. Il battit Varinus lui-même en plusieurs rencontres , se saisit de ses licteurs et de son cheval de bataille , et se rendit redoutable par ces

exploits. Mais au lieu d'en être ébloui, il prit des mesures très-sages, il ne se flatta point de triompher de la puissance romaine , et conduisit son armée vers les Alpes ^ persuadé que le mieux était de traverser ces montagnes , et de se retirer chacun dans son pays , les uns dans les Gaules, les autres dans la Thrace. Les siens, plus confians, refusèrent de le suivre, et se répandirent dans l'Italie pour la ravager.

M Ce ne fut plus alors la honte seule qui irrita le sénat ; la crainte et le danger le déterminèrent à y envoyer les deux consuls. Gellius, l'un d'eux, étant tombé brusquement sur un corps de Germains qui, par fierté, s'était séparé des troupes de Spar^ tacus, le tailla en pièces. Lentulus, son collègue, qui commandait des corps d'armée nombreux, avait environné Spartacus. Celui-ci revient sur ses pas , attaque les lieutenans du consul , les défait et s'empare de tout leur bagage. De là, il continuait sa marche vers les Alpes; Cassius vint à sa rencontre avec dix mille hommes; mais après un combat Sicharné , il fut défait avec une perte considérable,

Le sénat , indigné contre les consuls , leur envoya Tordre de déposer le commandement ^ et nomma Crassus pour continuer la guerre. Il alla camper dans le Picenum^ pour y attendre Spartacus qui dirigeait sa marche vers cette contrée ; il ordonna à son lieutenant Mumlmius de prendre deux légions et de faire un grand circuit, pour suivre seulement l'ennemi , avec défense de le combattre ou même d'engager aucune escarmouche. Mais à la première QCeasion y Mummius présentaUa l)ataille à Spartacus qui le défit et lui tua beaucoup de monde : le reste des tFoupe3 ne s^e sauva qu'en abandonnant ses aiTOÇS. Qcassu^, après avoir traité durement Mummius, donna^ d'autres armes aux sol-

dat, et leur fit promettre de les mieux garder. Prenant ensuite les cinq cents d'entre eux qui avaient donné l'exemple de la fuite, il les partagea en cinquante dizaines, leur fit tirer au sort, et punit du dernier supplice celui de chaque dizaine sur qui le sort était tombé.

» Spartacus, qui avait traversé la Lucanie et se retirait vers la mer, ayant rencontré au détroit de Messine des corsaires, ciliens, forma le projet de passer en Sicile et d'y jeter deux mille hommes. Ce nombre animait suffisamment pour rallumer dans cette île la guerre des esclaves éteinte depuis peu de temps, et qui n'avait besoin que d'une étincelle pour former un nouveau vaste incendie. Il fit donc un accord

avec ces corsaires qui se firent payer et mirent à la voile en le laissant sur le rivage. Alors s'éloignant de la mer, il alla camper dans la presqu'île de Rhège. Crassus y arriva bientôt après lui, et entreprend de fermer l'isthme voulant à la fois occuper ses soldats et affamer l'ennemi. Il fit tirer d'une mer à l'autre, dans une longueur de trois cents stades, une tranchée large et profonde de quinze pieds, et tout le long il éleva une muraille d'une épaisseur et d'une hauteur étonnante. Ce grand ouvrage fut achevé en peu de temps. Spartacus se moquait d'abord de ce travail ; mais lorsqu'il voulut sortir pour fourrager, il se vit enfermé par cette muraille, et ne pouvant rien tirer de la presqu'île, il profita d'une nuit neigeuse pour combler avec de la terre, des branches d'arbres et d'autres matériaux une partie de la tranchée sur laquelle il fit passer le tiers de son armée. Crassus craignait que Spartacus ne voulût aller droit à Rome ; il fut rassuré par la division qui se mit entre les ennemis ; les uns s'étant séparés du corps de l'armée, allèrent camper sur les bords d'un lac

de Lucanie. Crassus attaqua d'abord ceux-ci et les chassa du lac ; mais il ne put en tuer un grand nombre, ni les poursuivre; Spartacus qui parut tout à coup, arrêta la fuite des^ siens.

» Crassus avait écrit au sénat qu'il fallait rappeler Lucius de Thrace, et Pompée d'Espagne pour

le seconder; mais il se repentit bientôt de cette démarche, et sentant qu'on attribuerait tout le succès à celui qui serait venu à son secours, il se hâta de terminer la guerre. Il résolut donc d'attaquer d'abord les troupes qui s'étaient séparées des autres, et qui campaient à part sous les ordres de Cannicius et de Castus ; il envoya six mille hommes pour se saisir d'un poste avantageux. Pour ne pas être découverts, ils avaient couvert leurs casques de branches d'arbres ; mais ils furent aperçus par deux femmes qui faisaient des sacrifices pour les ennemis, à l'entrée de leur camp, et ils auraient couru le plus grand danger si Crassus , paraissant tout à coup avec ses troupes , n'eût livré le combat le plus sanglant qu'on eût encore donné dans cette guerre ; il resta sur le champ de bataille douze mille trois cents ennemis , parmi lesquels on n'en trouva que deux qui fussent blessés par derrière , tous les autres périrent en combattant avec la plus grande valeur, et tombèrent à l'endroit même où ils avaient été placés. Spartacus, après une si grande défaite, se retira vers les montagnes de Pétélie, toujours suivi et harcelé par Quintus et Scrophas, le lieutenant et le questeur de Crassus. Il se tourna brusquement contre eux et les mit en fuite. Ce succès , en inspirant aux fugitifs une confiance sans borne, causa la perte de Spartacus : ne voulant plus éviter le combat, ni obéir à leurs chefs, il»

les entourent en armes au milieu du chemin^ les forcent de revenir sur leurs pas à travers la Lucanie^ et de l^s mener contre

les Romains. C'était entrer dans les vues de Crassus[^] qui venait d'apprendre que Pompée approchait[^] que déjà dans les comices bien des gens sollicitaient pour lui[^] et disaient hautement que cette victoire lui était due 5 qu'à peine arrivé en présence des ennemis[^] il lç\$ çom-[^] battrait et terminerait aussitôt la guerre. «

<c Cr[^]sus campait donc le plus près qu'il pou-[^] vait d[^] l'ennemi. Un jour qu'il fusait tirçr une tranchée[^] les trgupes de Spartacus étant venues charger les travailleurs[^] le combat s'engagea; et comme des deux côtés il survenait s[^]ns cesse de nouveaux renforts, Spartacus se vit dans la nécesr site de mettre toute son armée en bataille. Il se fit amener son cheval, il tira son épée et le tua : La victoire, dit-il, me fera trouver assez de bons che-r vaux, et si je suis vaincu, je n'en aurai plus besoin. Il se précipite alors au milieu des ennemis, cherr chant à joindre Crassus, et tue deux centurions qui s'attachaient à lui. Enfin resté seul par la fuite de tous les siens, il vendit chèrement sa vie. » (An 71)

Crassus ne put empêcher son rival de recueillir encore la gloire de cette gpLierre. Pompée rencon-rtra ce qui restait de l'armée des esclaves, les ex-? termina, et rentra dans Rome avec la l'éputation du seul général qu'eût alors la républiquiB. Crassus

eut beau donne;: au peuple la dîme de ses biens y lui servir un festin de dix mille tables , et distri-* buer, à chaque citoyen, du- blé pour trois mois% il n'obtint le consulat qu'avec la permission de Pompée, et concurremment avec lui.

Pompée cessa alors déménager le sénat, dont il crut n'avoir plus besoin. Du vivant même de Sylla, il avait laissé voir qu'il ne restait qu'à regret dans le parti des nobles, qui méprisaient en lui un chevalier, un transfuge du parti italien. Il avait ramené son ar-

mée d'Afrique contre les ordres du dictateur; il avait triomphé malgré lui. Sylla, qui l'appréciait à sa juste valeur, ne se soucia pas de recommencer la guerre civile pour une affaire de vanité. Mais il lui témoigna son aversion, en remettant dans son testament, où il faisait des legs à tous ses amis. Pompée n'en fut pas moins, après la mort de Sylla, comme de son vivant, l'exécuteur des volontés de la faction, en Italie et en Espagne*. Ce ne fut qu'au bout de dix ans,

Plut. , ibid, , c. 4 6. [^]ffioLCt tov S[^]ov «tto [^]upîuv rpaTTî[^]wv xac G-Hov iiiilpiiatv eiç rptpvavov.

' Il essaya même de prouver son zèle par une cruauté qui ne lui était pas naturelle. Val. Max. , VI , 2 : « Helvius Blancia de Formies , fils d'un ^{af} franchi, déjà dans une extrême vieillesse, accusait L. Libon devant les ^f enseurs. Dans le cours des débats , le grand Pompée , lui reprochant la ⁾assesse de sa naissance et son âge , lui dit qu'il était sans doute sorti 'de

lorsqu'une grande partie des vétérans de Sylla se fut éteinte[^] que Pompée rompit avec le sénat [^] et se tourna vers les chevaliers et la populace.

L'instrument de Pompée[^] dans cette réaction contre le sénat [^] fut un autre chevalier, M. TuUius Cicéron, brillant et heureux avocat, politique médiocre, mais doué d'une souplesse de talent extraordinaire, et d'une merveilleuse façon. Originaire d'Arpinum, comme Marins, il composa d'abord un poème en l'honneur de son compatriote. Il débuta au barreau de la manière la plus honorable, en défendant, sous Sylla, un Roscius, qu'un affranchi du dictateur voulait faire périr pour le dépouiller. Il est vrai que ce Roscius était

ebez les morts pour porter cette accusatio». « Tu dis rrai ,
 Poospée, repliqua-tril , je Tiens de chez les morts , et j^en viens
 pour accuser L. Libon \ mais dans le sc^jour que j^ai fait là-bas ,
 j^ai tu On. Ahenobarbus , tout sanglant, se plaindre amèrement
 qu'un homme de sa naissance, de son caractère , de son patrio-
 tisme , eût été à la fleur de Tâge assassiné par ton ordœ : j'ai vu
 Brutus , personnage d'une égale illustration , le corps percé de
 coups, accuser de cet horrible traitement ta perfidie, ta cruauté^
 j'ai vu On. Carbon, ce défenseur si ardent de ton enfance et de
 ton héritage, chargé de chaînes par ton ordre dans son troisième
 consulat , maudire ton nom , attester qu'an mépris de toute jus-
 tice , malgré la haute magistrature dont il était revêtu , toi ,
 ûmple chevalier romain , tu l'avais i%orgé : j'ai vu dans le même
 état un ancien préteur, Perpenna ; je l'ai vu, par des imprécations
 pareilles ^ vouer ta bari>arie à l'exécration : j'ai vu tous ces mal-
 heureux pousser up cri unanime d'indignation, d'avoir été mis \
 mort sans jugement, d'avoir trouve dans un enfant leur assassin ,
 leur bourreau, y Tmd. de M* Fréfmon,

lui-même du parti de Sylla; qu'il était protégé par toute la no-
 blesse, par les Servilius^ par les Scîpions ; qu'il était client des
 toutr-puissans Métellus, et que même, pendant le procès, il avait
 été recueilli dans la maison de Cecilia Métella. Le véritable défen-
 seur fut l'illustre Messalla, et l'on mit en avant Cicéron ^ . La no-
 blesse était indignée de l'audace des gens de vile naissance, dont
 Sylla aimait à s'entoui'er, et qui se permettaient tout à Foùibre de
 son nom. Sylla, lui-même, alors en Etrurie, 'voulait terminer les
 désordres de la guerre dvile ; il venait de porter des lois contre
 Tempoisonnement , le faux, la violence et l'extorsion. Cicéron ne
 risquait donc rien ; mais ce fut pour lui un honneur infini d'avoir
 le premier f^t entendre un? voix humaine après le silence des

proscriptions. Le panégyriste de Marius fut obligé de faire, en cette occasion , l'éloge du parti de Sylla ; mais on lui sut gré de ne pas l'avoir fait avec trop de bassesse ^.

* /^. le Pro Roscto, c. 6, 50. Sans Vouloir diminuer la gloire de Cicéron dans cette circonstance , on est obligé de remarquer que plus dNm motif devait Fenhardir.

' Id. , ibid,^ c. 47. — Quoique le beau fragment du poème de Marius ait été cité partout, nous ne pouvons nous empêcher de le placer ici :

HicJoT» altisoni sabito penna ta ea telles Arborig h tranco
serpentij saucia mono, Ipaa fetû sabigittraai*6genf angaibua
anguem

t)cpuis ce moment, tout le parti opprimé, chevaliers , publi-
cains , villes municipales , eurent les yeux sur lui. S'il eût été
homme de guerre, s'il eût eu du moins quelque dignité et quelque
suite dans sa conduite politique , il fût devenu le chef de ce parti
auquel Pompée méritait si peu d'inspirer confiance. Mais il se
soumit de bonne grâce à agir sous Pompée et pour lui. Ce que les
sénateurs* redoutaient le plus , c'était de sfe voir enlever les juge-
mens que leur avait rendus Sylla, et qui leur assuraient l'impuni-
té pour eux-mêmes, et la domination sur les chevaKers. Ils
consentirent plus aisément au rétablissement du tribunat, qui di-
minuait seulement la puissance commune de leur corps ; ils es-
péraient qu'à ce prix ils conserveraient le privilège des jugemens.
Mais , dès qu'une^fois Pompée eut fait élire des tribuns par la
populace, dès que les comices des tribus eurent été rétablis, rien
n'était plus facile que d'enlever les jugemens

Semianimum, et varia graviter cervice micanlem ; Quem in-
torquenlem Unians, rostroque crnenlanii, Jam «aUata animum ,
jam duro» ulta dolores , Abjicit efflantem , et laceratum afigit in
undag , Seqae obita a soli» nitidos convertît ad ortu». , ĩ^anc ubi
proepelibus pennis lapsuqae volanlem ^ Conspexit Marins divini
nuniinia augûr , Faustaqne signa »u« landi.rcdilnsqne notavil :
Parlibns inlonuil cœli pater ĩp»e .inislrís.

Sic .q«i»«^ clarum Hrmavit Jupiter omen. ^ ^ ^ ^ ^ _ ^ ^ ^
^ ^ ^ ^ ^

aux sénateurs. Il suffisait de mettre au grand jour et de pro-
duire, sur la place publique, Finfatœ et cruelle tyrannie qu'ils
exerçaient dans les provinces, ^ depuis qu'ils étaient seuls juges
de leurs propres crimes. On pouvait, sans attaquer directement
tout le corps des nobles^ traîner un des leurs à leurs tribunaux,
dévoiler, dans un seul, Finfamie de tous , et les mettre entre le
double péril d'avouer la honte de leur ordre par une condamna-
tion , ou d'y mettre le comble, en renvoyant l'accusé absous. Cicé-
ron fut chargé de faire ainsi le procès à un des nobles, ou plutôt à
la noblesse.

L'homme par la honte duquel on entreprit de salir tout le sé-
nat et de le traîner dans la boue, portait Fignoble nom de Verres.
Il était ami des Métellus, et s'était rendu cher à la faction, en pas-
sant du camp de Carbon à celui de Sylla avec Fargent de la ques-
ture; plus tard, en faisant mettre à mort en Sicile tous les soldats
de Sertorius qui y cherchaient un asile ^ . Beaucoup de chevaliers
romains établis en Sicile et en Asie, beaucoup d'Italiens qui le-
vaient les impôts, ou faisaient le contrĩnerce et la banque , une
multitude de Grecs de Sicile et d'autres provinces , déposèrent

contre Verres , et Faccablèrent de leurs témoignages. Les sénateurs qui composaient le tribunal , se hâtèrent

* Cic. , in f^eirentj de Suppliciis[^]

de le condamner[^] dans l'espoir de sortir plus vite de ce procès terrible, et de rendre inutiles les éloquentes invectives que Cicéron avait préparées} mais ils n'y perdirent rien. Ces discours écrits avec soin furent c[<]és, multipliés, répandus[^] lus avidement. Us sont restés pour l'éternelle condamnation de l'aristocratie romaine, et pour la justification des Empereurs dont la tyrannie fut pour les provinces, au moins comparativement, une délivrance , un état d'ordre et de repos.

Nul doute que ces chevaliers, ces publicains, ces commerçans romains, établis en Sicile, n'eussent pour la plupart acquis par la spoliation et le vol ce que le préteur leur volait. Mais les indigènes avaient été encore plus maltraités. Les exactions, les violences , les vols sacrilèges commis par Verres dans leurs maisons et dans leurs temples ne peuvent se compter. L'amour des arts grecs qui dominait alors chez les grands de Rome, était encore un mobile de brigandage. Les dieux les plus révéérés de la Sicile ne purent échapper au préteur. L'Hercule d'Agrigente, la Junonde Samos, la redoutable déesse de la Sicile , la Cérès d'Enna , passèrent [^] comme objets de curiosité, dans le cabinet de Verres [^] . Tant d'insultes faites aux religions locale des alliés touchaient , je pense , médiocrement le

* Id. , De Signis,

peuple romain. La mort même des capitaines sici-> liens [^] indignement condamnés par Verres, n'est pas sans doute ce qui remuait le plus les maîtres du monde. Ce qui fit impression, c'est

qu'il avait ménagé les pirates dont les courses compromettaient chaque jour l'approvisionnement de Rome, et qu'il fut convaincu d'avoir fait battre de verges et mettre en croix un citoyen romain
^

La condamnation de Verres fut celle de l'aristocratie. Tous les nobles étaient ses amis. Plusieurs d'entre eux avaient trempé dans les crimes dont il était convaincu. Un Néron, par complaisance pour lui, avait condamné à mort un homme qui n'était coupable que d'avoir défendu contre Verres l'honneur de sa fille
*.

Les sénateurs ne purent garder plus long-temps la possession exclusive du pouvoir judiciaire. Cicéron les accabla d'une énumération terrible de toutes les prévarications de leurs tribunaux, et assura effrontément qu'on n'avait fait aucun reproche aux chevaliers, quand ils en étaient en possession '. Pompée, ayant donné des jeux peu après l'affaire de Verres, s'assura de la populace. Il venait d'ailleurs, en rétablissant les comices par tribus, de

' Id. , De Supplicust

* Cic. , in Verrepi^ seq. acio, 1. 1.

' Cic. , in Verrem , passim. « Cùm seTcrè judicia fiebant... v

donner du pnx aux suffrages du petit peuple^ et de lui rendre ainsi son principal moyen de subsistance^ la vénalité. Appuyé sur les soldats, les chevaliers et les prolétaires y il ôta sans peine aux sénateurs le privilège des jugemens^ et les força de partager le pouvoir* judiciaire avec les chevaliers et les tribuns ; élus de la populace (71).

Ainsi ce grand ouvrage de Sylla[^] que le dictateur avait cm affermir à jamais par Texterminatiou des Italiens et la proscription des chevaliers , que Pompée semblait avoit assuré par la réduction de l'Espagne, LucuUus par l'humiliation des publicains de l'Asie[^] il suffit du même !Pompée pour le renverser.

Le premier fruit que les chevaliers retirèrent de leur victoire, ce fut de rétablir les communicationsmaritimes, dont l'interruption ruinait leur commerce et de recouvrer l'exploitation de l'Asie dont les dépouillait LucuUus. iJans ce double but, ils confièrent à Pompée , malgré le sénat , un pouvoir tel, qu'aucun citoyen n'en avait obtenu jamais. Sur la proposition de Gabinius, on lui donna pour réduire les pirates l'empire de la mer, de la Cilicie aux Colonnes d'Hercule , avec tout pouvoir sur les côtes à la distance de quatre cents stades (vingt lieues); de plus, une autorité absolue et sans responsabilité sur toute personne qui se trouverait

dans ces limites , avec la faculté de prendre chez les questeurs et les publicains tout l'argent qu'il voudrait, de construire cinq cents vaisseaux , et de lever sold&ts, matelots, rameurs à sa volonté. Ce n'était pas assez; on y ajouta peu après la commis-* sion de réduire Mithridate, et le commandement des armées de Lucullus avec toutes les provinces de l'Asie [^] (67). Le parti triomphant , celui des chevaliers, était si intéressé au succès, qu'il donna à son général un pouvoir disproportionné avec le bût. Cicéron fut encore en ceci l'organe de la faction. Rien n'était plus aisé que d'entraîner le peuple qu'on nourrissait des blés de l'Afrique et de la Sicile, et dont les pirates compromettaient la subsistance. Au reste , les esprits pénétrants sentaient bien qu'aucun pouvoir n'était dangereux dans des mains si peu propres à le garder. César et Crassus.n'y virent qu'un précédent utile, et y aidèrent.

Ces pirates * appartenaient à presque toutes les nations de l'Asie , Ciliciens , Syriens , Cypriotes , Pamphylens, hommes du Pont. C'était comme une vengeance et une réaction de l'Orient dévasté par les soldats de l'Italie , par ses usuriers et ses publi-

' Cic. , pro hge Maniliâ, Phit. , in JRompêio*

' Appian. , De B. Mtthr., t« I, p S90 , o.)S4. Z;(i\$ov a^avlftiv râi|

cains^ par ses marchands d'esclaves. Ils s'enhardirent dans les guerres de Mithridate dont ils furent les auxiliaires. Les guerres civiles de Rome , puis l'insouciant cupidité des grands^ occupés de piller chacun leur province, laissèrent la mer sans surveillance, et fortifièrent les pirates d'une foule de fugitifs. « Ils firent de tels progrès , dit Plutaïque ^ {Pompée y c. 3), que non contents d'attaquer les vaisseaux , ils ravageaient les îles et les villes maritimes. Déjà même les hommes les plus riches, les plus distingués par leur naissance et par leur capacité, montaient sur leurs vaisseaux et se joignaient à eux ; il semblait que la piraterie fut devenue un métier honorable. Us avaient en plusieurs endroits des arsenaux, des ports, et des tours d'observation très-bien fortifiées ; leurs flottes, remplies de bons rameurs et de pilotes habiles, fournies de vaisseaux légers, et propres à toutes les manœuvres^ affligeaient autant par leur magnificence qu'elles effrayaient par leur appareil. Leurs poupes étaient dorées ; ils avaient des tapis de pourpre et des rames argentées ; ils semblaient faire trophée de leur brigandage. On entendait partout sur les côtes les sons de leurs instrumens ; partout , à la honte de la puissance romaine, des villes captives étaient obligées de se racheter. On comptait plus de mille de ces vaisseaux qui infestaient

les mers, et qui déjà s'étaient emparés de plus de quatre cents villes.

Les temples^ jusqu'alors inviolables, étaient profanés et pillés, tels que ceux de Claros, de Didyme^ de Samothrace, de Cérès à Hermionje, et d'Esculape à Épidaure, ceux de Neptune dans l'Isthme^ à Ténare et à Calaurie, d'Apollon à Actium et à Leucade^ enfin ceux de Junon à Samos, à Argos et au promontoire Lacinien. Ils faisaient aussi des sacrifices barbares, et ils célébraient des mystères secrets, entre autres ceux de Mithra, qui se sont conservés jusqu'à nos jours, et qu'ils avaient les premiers fait connaître. »

« Non contents de ces insultes, ils osèrent encore descendre à terre, infester les chemins par leurs brigandages, et ruiner même les maisons de plaisance qui avoisinaient la mer. Ils enlevèrent deux préteurs, vêtus de leurs robes de pourpre, et les emmenèrent avec leur suite, et les licteurs qui portaient les faisceaux devant eux. La fille d'Antonius, magistrat honoré du triomphe, fut aussi enlevée en allant à sa maison de campagne, et obligée de payer une grosse rançon. Leur insolence était venue à un tel point, que si un prisonnier s'écriait qu'il était Romain, et disait son nom, ils feignaient d'être étonnés et saisis de crainte; ils se frappaient la cuisse, se jetaient à ses genoux, et le priaient de leur pardonner. Cette pantomime suppliante faisait d'abord croire au prisonnier qu'ils agissaient de bonne foi. Les uns lui mettaient des souliers, les

autres une toge^ afin^ disaient-ils^ qu'il ne fut plus méconnu. Après s'être ainsi long-temps joués de lui et avoir joui de son erreur^ ils finissaient par mettre une échelle au milieu de la mer^ lui ordonnaient de descendre et de s'en retourner chez lui;

s'il refusait de le faire y ils le précipitaient euxmêmes dans les flots. »

La puissance des pirates était vaste , mais dispersée sur toutes les mers. Pompée avait de si grandes forces , qu'après avoir partagé la Méditerranée et distribué ses flottes^ il les réduisit en trois mois. La douceur y fit plus que la force. Plusieurs se rendirent à lui avec leurs familles, et le mirent sur la trace des autres. Ceux qui n'espéraient point de pardon livrèrent une bataille navale devant Coracésium en Cilicie. Pompée , maître des forts qu'ils avaient dans le Taurus et dans les îles y leur donna des terres dans l'Achaïe et la Cilicie, et en peupla sa ville de Pompeiopolis, bâtie sur les ruines de Soli. Il tenait tant à se concilier ces intrépides marins, qu'il envoya des troupes contre Métellus qui poursuivait avec cruauté ceux de la Crète , et combattit pour les pirates ^ .

Plut, in Pornp, , c. 30. Eyjoayi ry MeléX^iw x&iXvov ToY tjàXe^ov, %at ^gfAifrc... Oxiaoéiov* ôc orvvsureXO&^v ccç rà tùm^ti roif croXcojQxou/*evoiç , xai ftoL^oiiiivoç /AĩTivlôv... — Dion. , p. 89. Ced explique peut-être la supériorité constante de Pompée et de son parti sur k mer. V. plus bas les guerres de Pom-pée, Brutus et Sextuo T ompée.

Parvenu en Asie , il abolit y disent unanimement les historiens , tout ce qu'avait fait Lucullus , c'est-à-dire qu'il rétablit la tyrannie financière des chevaliers et des publicains. Pour Mithridate^ après tant de défaites , il était plus difficile à joindre qu'à vaincre. La première fois que Pompée l'atteignit , il crut le tenir ^ et le manqua ; la seconde^ il l'attaqua pendant la nuit^ et les Barbares ne soutinrent pas même le premier cri des Romains ^ . Repoussé par Tigrane, qui reçut Pompée à genoux, Mithridate s'en-

fuit vers le Caucase chez les Albaniens et les Ibériens. Pompée pénétra chez ces Barbares , défit, non sans peine, leurs multitudes mal armées. Mais il n'osa, ni entrer dans l'Hyrcaïne, ni traverser les plages scythiques du nord de l'Euxin pour pénétrer dans le Bosphore, dont Mithridate était toujours maître[^]. Il aimait mieux redescendre au midi , pour y faire une guerre plus facile et plus glorieuse. Sauf quelques combats sans importance, il lui suffit d'une sorte de promenade pour achever, comme dit Plutarque, le pompeux ouvrage de l'empire romain. Il soumit, en passant la Syrie, dont il fit une province, }gi Judée[^] qu'il donna à qui il voulut. La nouvelle de la mort du roi de Pont vint fort à propos pour le dispenser de poursuivre unQ

• Plqt. in Pt>mp. , c. 14... iitjxIÎi Tt uivHV Toi.ixiv'lic;. • Pluj;. , tit Pvmp* , c. 38.

guerre imprudente dans laquelle il s'était engagé contre les Arabes.

Le grand Mithridate avait [^] dans sa fuite même [^] conçu le projet gigantesque d'entraîner les Barbares vers l'Italie. Les Scythes ne demandaient pas mieux que de le suivre. Les Gaulois, pratiqués par lui depuis long-temps , l'attendaient pour passer les Alpes [^] Tout vieux qu'il était, et dévoré par un ulcère qui l'obligeait de se cacher, il remuait tout le monde barbare dont il voulait opérer la réunion, tant de siècles avant Attila. L'immensité de ses préparatifs [^] et l'espoir de la guerre qu'il allait entreprendre, tournèrent ses sujets contre lui. D avait mis à mort trois fils , trois filles , et s'était réservé pour héritier son fils Pharnace, qui le trahit. Le vieux roi, craignant d'être livré aux Romains , essaya de s'empoisonner ; deux de ses fils qui lui restaient voulurent boire avant lui, et moururent bientôt. Mais Mithridate

s'était depuis si long-temps prémuni par l'habitude contre les poisons, qu'il n'en trouvait plus d'assez violent. Il fallut que le Gau*lois Bituitus, qui lui était attaché , lui prêtât son épée pour mourir. Il n'y eut plus dans l'Orient de roi comme Mithridatç. Ce géant \ cet homme ii>-

*• Appian. , B. Mithr., 4 vol. p. 407, c. 246. £f Ks).loùç , ix cro)JoTt

destructible aux fatigues comme au poison^ cet homme qui parlait toutes les langues savantes et barbares ^ , laissa une longue mémoire. Aujourd'hui , non loin d'Odessa , on montre un siège taillé dans le rocher qui domine la mer^ et on l'appelle le trône de Mithridate.

Le triomphe de Pompée fut le plus splendide qu'on eût vu jusque-là. On y porta les noms des nations soumises : le Pont , l'Arménie , la Cappadoce, la Paphlagonie^ la Médie, la Colchide, les Ibériens, les Albaniens ^ la Syrie, la Cilicie, la Mésopotamie, la Phénicie, la Judée, l'Arabie, enfin les pirates. On y voyait que les revenus publics avaient été portés, par les conquêtes de Pompée, de cinquante millions de drachmes à près de quatrevingt-deux millions ; qu'il avait versé dans le trésor la valeur de vingt mille talens , sans compter une distribution de quinze cents drachmes par chaque soldat. Pompée, qui avait triomphé la première fois de l'Afrique, la seconde de l'Europe (après •Sertorius), triomphait cette fois de l'Asie.

Dans ce pompeux étalage des trophées de Pompée, une bonne part eût dû revenir à LucuUus. Le résultat était grand mais combien avait-il* coûté ? César, vainqueur de Pharnace, portait envie à Pom-

' On peut juger , dit Appien {ibid, }, de la taille énorme de Mithridate par ses armes qu'il envoya à Delphes et à Némée.

pée pour avoir eu des succès si faciles ; et Caton disait que toutes les guerres d'Asie n'étaient que des guerres de femmes ^ .

•

Ainsi la médiocrité de tous les nobles de Rome ^ cette disette de grands généraux dont se plaint si souvent Cicéron, Tami de Pompée, éleva pour quelque temps cet indigne favori de la fortune à une puissance dont il ne sut comment user, jusqu'à ce qu'elle lui fut arrachée par l'homme qui* la méritait.

* Cic. , pfxi Rlunnà , c, 1 3* IUud oninc Mitbridaticuoi bdlum cum mu- Ikrculis esse gcsluni.

^•««■wMaBMiM^SiWi

CHAPITRE V

JcLBs CésAR. — r Gatilina. — Consulat de Gésar. — Guerre des Gaules. Guerre civile. -** Dictature de Gésar et sa mort. (63-44.)

C. JuLius CÉSAR sortait d'une famille patricienne, qiii prétendait descendre d'un côté de Vénus , de ràutre d'Ancus Martius^ roi de Rome : « Ainsi, disait-il [dans l'éloge funèbre de sa tante Julia, on trouve en ma famille la sainteté des rois^ qui sont les maîtres du monde, et la majesté des dieux qui sont les maîtres des rois. » La tante de César avait épousé Marins *. Les élémens divers dont se composait Rome , le vieux patriciat sacerdotal^ le parti

* Amitae mes Juliae matrem genus ab re^{us} , patrem cum diis immortalibus conjunctum est. Nam ab Anco Marcio sunt Marci reges , quo nomine fuit mater, à Venere Julii , cujus gentis est familia nostra. Est ergo in gènère , et sanctitas regum , qui plurimum inter homines pollent et ceri« jnonia deorum , quorum ipsi in potestate sunt reges. Sueton., in Jut. , c. G.

* Plut. , in J, Coes. , c. 1 .

des chevaliers ^ celui des Italiens, semblaient donc résumés en César. A Fépoque où nous sommes parvenus, il n'avait encore d'autre réputation que celle d'un jeun^{om}me singulièrement éloquent, dissolu et audacieux , qui donnait tout à tous , qui se donnait lui-même à ceux dont l'amitié lui importait. Ses mœurs étaient celles de tous les jeunes gens de l'époque; ce qui n'était qu'à César ^ c'était cette effrayante prodigalité, qui empruntait, qui donnait sans compter , et qui ne se réservait d'autre liquidation que la guerre civile ^ . C'était l'audace qui, seul dans le monde, le fit, à dix[^]-sept ans, résister aux volontés de Sylla. Le dictateur voulait lui faire répudier sa femme. Le grand Pompée , si puissant alors, s'était soumis à un ordre semblable. César refusa d'obéir; et il ne périt point : sa fortune fut plus forte que Sylla. Toute la noblesse, les vestales elles-mêmes in ter cédèrent, auprès du dictateur, et demandèrent en grâce la vie de cet enfant indocile : Vous le voulez, dit-il, je vous l'accorde; mais dans cet enfant j'entrevois plusieurs Marins.

César n'accepta point ce pardon et n'obéit pas

* Sueton. , in J, Coes, Vel invitato, Tel spontè ad se com-meantes uberrimo coogiario prosequatur... Tum reorum aut obaeratonim , aut prodige juventutis subsidium unicum ac

promptissimum erat j nisi quos gravior cniDum, vel inopiae luxuriaeve tîs urgeret, quàm ut subveniri possetà se. His plané palàm bello civil! opus esse dicebat.

davantage : il se réfugia en Asie. Tombé entre le* mains des pirates, il les étonna de son audace. Ils avaient demandé vingt talens pour sa rançon : C'est trop peu, dit-il, vous en aurez cinquante; mais une fois libre, je vous ferai mettre en croix ^ . Et il leur tint parole. De retour à Rome, il osa relever les trophées de Marins *. Plus tard, chargé d'informer contre les meurtriers , il punit à ce titre les sicaires de Sylla, sans égard aux lois du dictateur. Ainsi, il s'annonça hautement comme le défenseur de l'humanité, contre le parti qui avait défendu l'unité de là cité au prix de tant de sang. Tout ce qui était opprimé put s^adresser à César. Dès sa questure, il favorisa les colonies latines, qui voulaient recouvrer les droits dont Sylla les avait privées'. Les deux premières fois qu'il parut AU barreau, ce fut pour parler en faveur des Grecs, contre deux magistrats romains. On le vit plus tard,- du milieu des marais et des forêts de la Gaule, pendant une guerre si terrible, orner à ses frais de monumens publics les villes de la Grèce et de l'Asie. 11 tenait compte des Barbares et des es-

* — Plut, y in Ccts. , c. 2.

* Suet. , m Coes. , c. H . Trophœa Marii de Jn^urthâ , deque Cîmbris atque Theutonîs, olim à Syllâ disjecU , restituit. — Plut. , in Coes. , c. 5.

' Sueton. , in J, Cas. , c. 8. Colonias Latinas de petendâ dvitae agitantes adiit ; et ad andendam aliqaid conckasset.

daves eux-mêmes ; il nourrissait un grand nombre de gladiateurs pour les faire combattre dans les jeux ; mais quand les

spectateurs semblaient vouloir leur mort, il les faisait enlever de Tarène; il n'eut pas de meilleurs soldats dans la guerre civile. Le monde ancien excluait les femmes de la cité. César donna le premier l'exemple de rendre , même aux jeunes femmes, des honneurs publics ; il prononça solennellement l'éloge funèbre de sa tante Julia et de Cornelia sa femme. Ainsi, par la libéralité de son esprit , par sa magnanimité , par ses vices mêmes , César était le représentant de l'humanité contre le . dur et austère esprit de la république; il méritait d'être le fondateur de l'Empire, qui allait ouvrir au monde les portes de Rome.

En bien , en mal, l'homme de l'humanité fut César ; l'homme de la loi fut Caton. U descendait de Caton le censeur, ce rude Italien qui avait si âprement combattu un autre César. Chez le dernier Caton, la sévérité passionnée des Porcii s'était épurée dans le stoïcisme grec. Il était à lui seul plus respecté à Rome que les magistrats et le sénat. Aux jeux de Flore, le peuple, pour demander une danse immodeste, attendait que Caton fût sorti du théâtre.

Ses ennemis, ne sachant que reprendre dans un tel homme, lui faisaient des reproches futiles j ils l'accusaient de boire après souper, jamais on ne le vit

ivre; de paraître obstiné U était un peu sourd ; de s'emporter, mais tout à cette époque devait l'irriter; enfin d'être trop économe. César, dans son Anti-Caton , prétendait malignement qu'ayant brûlé le corps de son frère , il avait passé les cendres au tamis pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu ^

Le vrai reproche que méritait Caton , c'était cette rigueur aveugle, cet opiniâtre attachement au passé, qui le rendait incapable de comprendre son temps. C'était l'ostentation cynique

avec laquelle il aimait à braver, dans les choses indifférentes, le peuple au milieu duquel il vivait. On le voyait, même dans sa préture, traverser la place sans toge[^] en simple tunique, nus[^] pieds, comme un esclave[^], et siéger ainsi sur son tribunal.

Dans la lutte qu'il soutint si long^{*}« temps pour la liberté de sa patrie, Caton n'eut point d'abord Cén sar pour adversaire, mais le riche Crassus et Iepui&« sant Pompée. Le premier qui, depuis Sylla, et d'abord à la faveur des proscriptions, avait porté sa fortune de trois cents talens à sept mille (trente-[^] cinq millions de notre monnaie), s'imaginait finir tôt ou tard par acheter Rome. Crassus, dit Plu<> tarque, aimait beaucoup. la conversation du grec Alexandre. Il l'emmenait avec lui à la campagne[^]

' Plul. , in Cat.

lui prêtait un chapeau pour le voyage, et le lui redemandait au retour. Il n'y avait pas à craindre qu'un pareil homme devînt jamais maître du monde [^] .

Tels étaient les principaux combat tans. Exami-nons le champ de bataille.

La tyrannie des chevaliers , des usuriers , des publicains , était si pesante que chacun s'attendait à un soulèvement général après le départ de Bompée. Tous les ambitieux se tenaient prêts, César, Cras^{*} sus, Catilina, le tribun RuUus, et jusqu'aux indolens héritiers du nom de Sylla[^]. Le parti vain^{*}queur, celui des chevaliers, se trouvait désarmé par l'éloignement de son général , et n'avait à op^{*} poser que Cicéron aux dangers, qui, de toutes parts, menaçaient la république. Il ne s'agissait pas de la liberté ; elle avait péri depuis long-temps : mais la propriété elle-même se trouvait en danger. Le mal dont se mourait cette vieille société , c'étaient

l'injustice et l'illégalité dont se trouvait marquée alors l'origine de toute propriété en Italie. Les anciennes races italiennes du midi , depuis long-temps expropriées, soit par la populace de Rome envoyée en colonies, soit par les usuriers^ chevaliers et publicains, avaient été presque anéanties par Sylla«

* Plut. , in Cross,

' Cic. , pro Corti. Syllà, La justification de Sylla est loin d'être coO' duante.

L^usurè avait exproprié à leur tour et les anciens colons romains j et les soldats de Sylla établis par lui dans l'Étrurie. Les sénateurs et les chevaliers changeaient les terres en pâturages^ et substituaient aux laboureurs libres des bergers esclaves. L'Etrurie, préservée long- temps, subissait à son tour cette cruelle transformation. Par toute l'Italie flottait une masse formidable d'anciens propriétaires dépossédés à des époques différentes : d'abord les Italiens, et surtout les Etrusques, expropriés par Sylla, puis les soldats de Sylla eux-mêmes, soxxr vent encore le noble Romain qui se ruinait après les avoir ruinés; tous égaux dans une même misère. Ajoutez des pâtres farouches , errant avec les trou»peaux de leurs maîtres dans les solitudes de l'Apennin , souvent ne reconnaissant plus de maîtres , et subsistant de brigandages comuie les noirs marrons des colonies modernes ; enfin des gladiateurs , bêtes féroces qu'on tenait à la chaîne pour les là<^ cher dans l'occasion , et qui constituaient à chaque sénateur > k chaque chevalier, une petite armée d'assassins.

Jt vois y disait Gatilina à Gicéron , je vois dans la répuèlique une tête sans corps j^ et un corps sans tête ; cette tête qui

manque^ ce sera moi ^ . Cette parole exprimait admirablement la société romaine. Tant

' Plut. , m Cic. — Cic, , pio Murnà^ c. 25.

II. i

d^oppriméâ appelaient uti chef contre la méprisable aristocratie des grands propriétaires romains y sénateurs et chevaliers. Mais quand ce chef eût eu le génie de César^ Fargent cle Crassus et la gloire militaire de Pompée^ il n'eût pu concilier tant de prétentions opposées^ ni guérir un mal si complexe. Une translation universelle de la propriété ^ qui n'eut pu s'accomplir qu'en versant encore des torrens de sang^ n'aurait point fini les troubles. Ces terres arrachées aux grand» propriétaires^ à qui les eût-on rendues ? elles étaient pour la plu^ part réclamées par plusieurs maîtres; au vétéran de Sylla^ à l'ancien colon romain qu'il avait dépouillé^ ou aux enfans du propriétaire italien dépossédé par le colon , et qui végétaient peut-être encore nourris des distributions publiques , logés dans les combles de ces vastes maisons de Rome {insulœ}j où s'entassaient à la hauteur de sept étages toutes les misères de l'Italie ^ ? Ces terres d'où le grand propriétaire avait arraché toutes les limites ^ pierres brutes , Termes et tombeaux^ ces champs dont il avait , souvent à dessein , brouillé et confondu là Face^ quel agrimensor assez clairvoyant^ quel juge assez intègre eût pu les reconnaître^ les mesurer, les partager?

* Auguste défendit dVlcTer des maisons à plus de soixante-dix piédst- Nous savons d^ailleurs que chaque étage était peu éléré.

Un changement semblait imminent, quelles qu'eussent les difficultés. César donna le premier signal par un acte de justice solennelle, qui condamnait la longue tyrannie des chevaliers et déjà, il avait flétri celle des nobles en punissant les sicaires de Sylla. Il accusa le vieux Rabirius, agent des chevaliers, qui, trente ans auparavant, avait tué un tribun, un défenseur des droits des Italiens, Apuleius Saturninus. Les chevaliers avaient conservé à Saturninus un souvenir implacable. Ils avaient fait un crime capital de garder chez soi le portrait de ce tribun ; ils accoururent de l'Apulie et de la Campanie, où ils possédaient toutes les terres. De concert avec le sénat, ils défendirent Rabirius par l'organe de Cicéron, et toutefois ne purent le sauver qu'en rompant violemment l'assemblée. César comprit que la révolution n'était pas mûre, et attendit dans un formidable silence.

Alors parut le tribun Rubius qui s'offrait de guérir par une seule loi le mal universel de la république. Ce mal, nous l'avons dit, c'était l'injustice dont se trouvait entachée alors l'origine de toute

■ Cic., *pro Rabirio*, c. 24 » Val. Max., VIII, 1, 1. Pendant que les centurions donnaient leurs votes au Champ-le-Mars, un étendard était dressé sur le Janicule. Cet ancien usage datait d'une époque où l'ennemi étant voisin des murs de Rome, on craignait qu'il ne parût tout à coup, et ne surprît la ville sans défense. Métellus Gellius sauva Rabirius en enlevant l'étendard du Janicule. Par cela seul, l'assemblée était dissoute de droit. Dion., p. 29.

propriété. Rubius proposait d'acheter des terres, pour y établir des colonies ; de partager entre les pauvres citoyens tous les domaines publics, en indemnisant ceux qui les avaient usurpés. Le

tribun se chargeait lui-même avec ses amis d'exécuter cette opération immense, qui devait faire passer par ses mains toute la fortune de l'Empire , en y comprenant les conquêtes récentes de Pompée.

Les chevaliers , effrayés d'une proposition qui eût compromis , ou légalisé à grands frais leurs usurpations , parvinrent à éluder la proposition de Rullus par l'adresse de Cicéron. L'habile orateur exposa que jamais les Romains n'avaient acheté l'emplacement de leurs colonies , et persuada au peuple qu'il était indigne de Rome d'établir ses enfans sur des terres légitimement acquises. Il insinua surtout que la loi de Rullus allait partager les terres , d'où l'on tirait le blé qui se distribuait au petit peuple. Ce dernier argument était décisif auprès de cette populace oisive ; ils aimaient mieux du blé que des terres , et ne se souciaient pas de quitter la place publique et les combats de gladiateurs ^ .

' In titulum , c. 25. Aucun monument n'est pins méritoire pour l'histoire romaine que les discours sur la loi agraire de Rullus. — Vos vero retinete, Quintes, possessionem urbis, gratis. — Laissez-Tous vendre, dit-il encore, horreum legionum^ sociorum annonæ,»

Cicéron rencontra un plus dangereux^ adversaire -dans le sénateur Catilina ^ son concurrent au consulat. Les plus implacables ennemis de ce dernier s'accordent à dire que c'était une nature grande et forte , une âme d'une incroyable énergie , une vie souillée^ il est vrai, mais un ami dévoué, et jusqu'à la mort. Cicéron avoue qu'il y avait dans l'amitié de Catilina une irrésistible séduction, et qu'il fut lui-même près d'y céder ^ . Sous Sylla , il s'était déshonoré, comme Crassus et tant d'autres. Crassus s'était relevé : il était riche. Catilina, ruiné^ endetté, était resté

sous le poids de la honte. Cette conscience de son déshonneur s'était tournée .en fureur. Il s'était plongé d'autant plus dans l'infamie. Son visage inquiet et pâle, ses yeux sanglants , sa démarche tantôt lente , tantôt précipitée , semblaient accuser la victime d'une horrible fatalité. Tout ce qu'il y avait dans Rome et dans l'Italie d'hommes perdus de misères ou de crimes, affluaient auprès de Catilina. Vétérans de Sylla ruinés, Italiens dépossédés, provinciaux obérés, sans

' Cicer. , pro Coelto , c. 5 , 6. — Quis clarioribus Tuis quodammodo jucundior ? Illa in illo homine mirabilia fuerunt , comprehendere multos amicitiam . . Me ipsum , me , inquam , quondam penè ille decepit , cum et mihi bonus et optimi cujusque cupidus , et firmus amicus et fidelis videretur. — Ad Attic. , 1. 4 . — Cicéron se dit)le prêt à défendre Catilina , et à s'entendre avec lui pour le consulat. Il plaida pour plusieurs des amis de Catilina , pour Sylla, pour Coelius , etc.

compter une bande de jeunes gens dépravés et audacieux de mignons sanguinaires (qui ne le quittaient pas .et qui faisaient la partie honteuse de la faction tout cela voltigeait dans le Forum autour de Catilina n'attendant que son signal. Toute la aristocratie y sénateurs y chevaliers ^ publicains ^ usu riers, se croyaient menacés d'un massacre.

On pouvait tout soupçonner des amis de Catilina tout faire croire sur leur compte. Les chevaliers n'oubliaient rien pour ajouter à la frayeur publique. Les bruits les plus absurdes étaient bien accueillis. Catilina y disait-ils , a égorgé son fils pour obtenir la main d'une femme qui ne voulait pas de beaux-fils. Il veut massacrer tous les sénateurs; il veut (ceci touchait davantage le petit peuple) mettre le jeu aux quatre coins de la ville. Il a retrouvé

l'aigle d'argent de Marins ; il lui fait des sacrifices humains. Les conjurés^ dans leurs réunions nocturnes^ ont confirmé leurs sermens en buvant à la ronde du sang d'un homme égorgé. Que saisisse encore? Sak luste va jusqu'à dire que Catilina ordonnait des assassinats inutiles^ pour que ses amis ne perdissent pas l'habitude du meurtre^ .

' Cic. in Catii, , I , c. 9. ^— Sali. , Ca/. , c. 16. Si causa peccandi ia praesens minus suppetebat , nihilominus inson^es , sicuti sontes , ciicumvenire , jugulare j scilicet ne per otium to^scerent maous aut animus , eratuito potiùs malus atque crudelis erat.

Mém, de SainterHélène, 22 mars 4816 : « Aujourd'hui Tcoi-pereur (sai^

La frayeur publique^ augmentée ainsi habil«* ment, porta Cill-Béron au consulat (63). Mais ce n'é^ tait pas assez. On voulait accabler Catilina. Cicéron présenta une loi qui ajoutait un exil de dix ans aux peines portées contre la brigade^ . C'était Tattaquer directement^ et le jeter^ coupable ou non^ dans le complot dont on l'accusait. Qcéron déclara haute-^ ment l'imminence du péril. Il prit une cuirasse^ il arma tous les chevaliers^ et se crut si fort qu'il osa y dans une invective contre Catilina, proclamer que les débiteurs n'avaient aucun soulagement à espérer: Quat-Unds-'ta? \\À dit-il, de nouvelles tables? une abolition des dettes? fen afficherai des tables, mais de vente. Ce mot si dur exprimait la pensée des chevaliers'. Catilina, chargé d'imprécations, fut

dans rhisKûre romaine la conjuration de Catilina \ il ne pouvait la com- [urendre telle qu'elle est tracée. Quelque scélérat que fût Catilina , obser- ▼ait41y il. devait avoir un objet : ce ne

pouvait être celui de gouverner dans Rome, puisqu'il lui reprochait d'avoir voulu y mettre le feu aux quatre coins. L'empereur pensait que c'était plutôt quelque nouvelle faction à la façon de Marins et de Sylla, qui, ayant échoué, avait accumulé sur son chef toutes les accusations banales dont on se accable en pareil cas... Les Gracques lui inspiraient bien d'autres doutes.¹ »

¹ Dia, p. 450, 8. « Dion dit un peu plus loin : « L'affaire de Catilina fut plus de bruit qu'elle n'en méritait, à cause des discours de Cicéron et de sa gloire, a

¹ CSc., in Catil., H., c. 8 : Quid enim expectas? tabulas novae meo beneficio tabulae novae proferentur, verum auctionarias. - Clodius dit plus tard qu'il ferait expier aux chevaliers les degrés du Capitole, Cicéron *Pro Clodio*, c. 5 » — Si Ton pouvait douter que Cicéron fut constant?

obligé de sortir du sénat, où il avait eu l'audace de paraître encore ; » mais il lança en se frottant des paupières des rôles sinistres : Fous allumez un incendie contre moi; eh bien ! je l'étoufferai sous des ruines !

Son départ fit éclater un mouvement immense dans l'Italie. Sur tous les sommets sauvages de l'Apennin on courut aux armes; dans l'Apulie dans le Brutium se soulevèrent les pâtres, esclaves des chevaliers; dans l'Etrurie les vétérans de Sylla d'accord cette fois avec les laboureurs qu'ils avaient jadis expropriés. Lentulus, Céthégus et les autres, amis de Catilina restés à Rome y pratiquaient les députés des tribus, qui étaient venus demander quelque allégement aux effroyables usures qui les ruinaient. Une foule de grands de Rome avaient

connaissance de la conjuration. César n'y était pas étranger. Crassus , selon toute apparence, l'encouragea et le dénonça[^].

Les AHobroges calculèrent aussi qu'ils gagneraient davantage en livrant les lettres des conjurés. Lentulus reconnut son écriture, et avoua. Il se croyait garanti par la loi Sempronia qui permettait à un

ment Thomme des chevaliers et des j[^]iblijcaiQS , il suffirait de lire : Pro Ugeflfaniii'd , c. 2-7 ; De petUione consul , c. 4 , etc. , etc.

' Id. , ibid. , c. 9 :- Jam yerè urbes colojûaruin atque . monicipionmi respondebtint pttilioae tumulis sylvestribus. — - F, aussi in Catil H[^]^

* Plut. , in Cross. , ç. 17..

citoyen romain de prévenir par un exil volontaire une condamnation capitale. Cette loi était ^ si l'on veut, dangereuse, mais enfin elle existait. César défendit habilement et sophistiquement la cause de l'humanité et de la loi, et faillit être mis en pièces^ On conclut que la loi Sempronia protégeait^ il est vrai, la vie des citoyens; fnais que V ennemi de la patrie iC'était plus citoyen. Les conjurés furent condamnés à mort. Mais le cœur manquait à Cicé^ ron, homme doux et timide, qui craignait de prendre sur lui pareille chose. Il fallut que sa femme Terentia employât son irrésistible autorité. Elle le décida à faire étrangler les conjurés dans la prison ^ , Au soir, le consul traversa le Forum , et dit : Ils ont vécu* Il fut reconduit comme en triomphe pav plus de deux mille chevaliers.

On se hâta d'accabler Catilina avsmnt qu'il eût mieux organisé son parti. Si on lui eût donné le temps de sortir des neiges de l'Apennin, disait plus tard Cicéron lui-même, il eût occupé les défilés des montagnes, envahi les riches pâturages, entraîné tous les pasteurs , et peut-être soulevé la Gaule italienne*. Il n'était encore qu'en Etrurie, où se trou*valent le plus grand nombre de laboureurs librea

• Plut, in Cicer, , p. 870. tf T«p«vii«..., DapwÇvvsv «irt touç »*•

• Çic. , pro P, Scxtio ^ c. 6, -f- In CatiL , U , c. i2^

et de vétérans de Sylla. Peut-être même avait-il des relations de famille dans cette contrée. Le nom de Catilina semble étrusque. Un Etrusque comman* dait une aile de son armée^ ^ l'autre était sous les ordres d'un Mallius^ vieux soldat de Sylla. Le consul Aiitonius que Cicéron avait détaché de la conjuration^ eut honte de combattre contre Catilina^ et fit le malade. Catilina n'avait pu encore armer que le quart de ceux qui le suivaient*; ce qui prouve, soit dit en passant^ que la conjuration n'était pas préméditée depuis si long-teifaps. Il fut défait, et se fit tuer en combattant y ainsi que ses deux lieutenans (l'Étrusque et Mallius), et presque tous ceux qui l'avaient suivi. On retrouva Catilina bien loin dans l'armée romaine où il s'était fait jour ; les autres couvraient de leurs corps la place où ils avaient combattu. Cette fin héroïque me ferait croire volontiers qu'on a calomnié ce parti. Certes, ceux qui périrent ainsi n'étaient pas apparemment ces. efféminés dont Cicéron compose toujours dans ses harangues le cortège de Catilina.

Le parti vainqueur avoua la peur qu'il avait eue par l'excès de sa joie et par son enthousiasme pour

' Sallust. , BeiL Calilin, « Faesulanum quemdam in sinistré parte curare jvibat. M

Sallust. , ibid. Ex qmni copU drciter pars quarta erat militari-bu» anuis inHructa.

Cicéron. Lui-même y fut pris comme les autres. Il tie crut un héros , invita les historiens et les poètes " à célébrer son consu-lat^ le célébra lui-même^ y et se croyant désormais l'égal de Pompée y n'hésita point à direi

Que les armes cèdent ï la toge ,

Le laurier des combats aux trophées de la parole !

... O Roipe fortunée, sous mon consulat née !

Ces vers ridicules lui firent moins de tort que la versatilité avec laquelle il défendit Muréna coupable de brigue y lui qui par sa loi contre la brigue avait provoqué l'explosion du complot de Catilina. Muréna était l'anu des chevaliers; Sylla Tétait des nobles. Cicéron eut encore la faiblesse de défendre ce dernier^ qui avait été complice de Catilina. Ainsi le grand orateur bravait l'opinion. Il régnait

' F", surtout : Epist, famii. , lib. \, H , ad Lucceium. ^— Ad Atii* çum, Epist. f lib, m » c^ 2.

]nterea camw , quos prima a parte juvena ,

Quoique adeo consul virtute animoque petisti,

Hos rétime , atque au^e fajnam laudemque bonorum.

Quint, et ipse Gic. , De Officiis , lib. I.

Cédant arau to^u \ concédât laurea lingu».

Quint., lib. II I cap. I. ««Et Juveol f

P forlunatam» n^otan^o ne comble , Rôiqaii^o.

ans Rome : C'est le troisieme roi étranger que nous ayons, disaient ses ennemis, après Tatius et Numa.

Pompée , de retour après sa glorieu^e promenade en Asie , fut bien étonné de retrouver sa créature si puissante. C'était le sort de cet heureux soldat qui n'avait ni tête , ni langue , de s'en donner toujours qui le fissent repentir de son choix. Ainsi il éleva successivement Cicéron , Clodius et César, et ensuite il laissa exiler le premier, tuer le second; pour le troisième , il trouva en lui son maître.

Avant même le retour de Pompée , son partisan Métellus Nepos avait accusé Cicéron , et proposé que Pompée fût chargé de réformer la république. Mais l'aristocratie était devenue si hardie et si violente depuis la mort de Catilina, que Métellus fut obligé de chercher un refuge dans le camp de Pompée. On attaqua ensuite Cicéron dans ceux qui l'avaient secondé contre Catilina , le consul Antonius , et le préteur Flaccus. Enfin Pompée voulant faire confirmer tout ce qu'il avait fait en Asie, malgré Cicéron , Lucius et Caton , il s'unit étroitement avec Crassus et César. Ce dernier trouva moyen de réconcilier Pompée et Crassus , et de se faire élever par eux au consulat (Sg).

L'historien Dion nous a transmis l'histoire du consulat de César avec plus de détails que Suétone ou Veilleius , et avec plus

d'impartialité que le romancier Plutarque , toujours dominé par son en»

thou^iasme classique pour les anciennes républiq[ùÉé^ dont il ne comprend pas le génie : « César, selon Dion Cassius, proposa une loi agraire, à laquelle il était impossible de faire aucun reproche. Il y avait alors une multitude oisive et affamée qu'il était essentiel d'employer à la cultuï*e. D'autre part, il fallait repeupler les solitudes de l'Italie. César atteignait ce but sans faire tort à la repu- ' blique, ni aux propriétaires. Il partageait les terres publiques (et spécialement la Campanie à ceux qui avaient trois enfants ou davantage). Capoue devenait une colonie romaine. Mais les terres pu-* bliques ne suffisaient pas ; on devait acheter des terres patrimoniales au prix où elles étaient esti-^ mées par le cens. L'argent rapporté par Pompée ne pouvait être mieux employé qu'à fonder des colonies, où trouveraient place les soldats qui avaient conquis l'Asie.)> Jusqu'ici la loi de César se rapportait en beaucoup de choses avec celle de RuUus. Elle en différait surtout en ce que l'auteur de la loi ne se chargeait pas de l'exécution.

Lorsque César lut sa loi en plein sénat , et demanda successivement à chaque sénateur^ s'il y trouvait quelque chose à dire , pas un ne l'attaqua^ et néanmoins , ils la repoussèrent tous. Alors César s'adressa au peuple. Pompée, interrogé par lui s'il soutiendrait sa loi , répondit que si quelqu'un l'attaquait avec l'épée , il la défendrait avec Fépée et le

bouclier. Crasstls parla dans le même sens. Catôil et Bibulus^ collègue de César, qui s'y opposèrent au péril de leur vie, ne purent empêcher que la loi ne passât. Bibalus se renferma dès^lors dans sa maison, déclarant jours fériés tous ceux de son

consulat. Mais lui seul les observa. César ne tint compte de son absence. Il apaisa les chevaliers qui • lui en voulaient depuis Cati-lina, en leur remettant un tiers sur le prix exagéré auquel ils avaient acheté la levée des impôts. Il fit confirmer tous les actes de Pompée en Asie, vendit au roi d'Egypte l'ai-* iance de Rome , et accorda le même avantage au roi des Suèves établis dans la Gaule, Arioviste. César tournait déjà les yeux vers le nord. Tout en déclarant qu'il ne demandait rien pour lui, il s'é^ tait fait donner pour cinq ans les deux Gaules et Fniyrê. La Gaule cisalpine était la province la plus voisine de Rome ; la transalpine , celle qui ouvrait le plus vaste champ au génie militaire; celle qui promettait le plus rude exercice , la plus dure et la meilleure préparation de la guerre civile.

Dans la pitoyable agitation de Rome , au milieu d'une société tombée si bas, que Pompée et Cicéron s'en trouvaient les deux héros , certes , celui-là fiit un grand homme qui laissa toutes ces misères, et s'exila pour revenir maître. L'Italie était épuisée , l'Es-pagne indisciplinable ; il fallait la Gauld pour

asservir Rome. J^aui*ais voulu toîr cette blanche et paie fi-gure ^ y fanée avant l'âge par les débauches de Rome, cet homme délicat et épilèptique *, mar^ €5hant sous les pluies de la Gaule > à la tête des lé^ gion\$, traversant nos fleuves à la nage; ou bien à cheval entre les litières où ses secrétaires étaient portés, dictant quatre, six lettres à la fois, remuant Rome du fond de la Belgique, exterminant sur son chemin deux millions d'hommes ^ , et domptant en dix années la Gaule, le Rhin et l'Océan du nord

Ce chaos barbare et belliqueux de la Gaule était

une superbe matière pour un tel génie. De toute*

parts , les tribus gauloises appelaient alors Fétran-Ijer. Par-dessus la vieille aristocratie des chefs des clans galliques, avait passé le torrent des Kimris.

"Le dépôt qu'il laissa fut le druidisme, religion sombre et sanguinaire, mais d'un esprit plus élevé que le culte des élémens qui auparavant dominait la Gaule. Les Romains appellent la Bretagne la pa^

' Suefoii. , in J, Cæs* , c. 45. Fuisse traditor coiore caAdido.

' Id. ibid, Comitali quoque morbobis interres gerendas correptus est'.

' Suet. ^ Plut., passim, — Plia. , VII, 25. Onze cent quatre-vingt- quatre mille hommes ayant les guerres civiles. Soblimitatem omnium capacem quæcælo continentur, sed proprium vigorem celeritatemque quodam igne volucrum... epistolas tantarum rerum quaternas pariter Kbrariis die* tare , aut si nihil aliud ageret, septenas.

trie des Druides ^ y sans doute parce qu'alors les Druides de la Gaule regardaient cette île comme le centre de leur religion. C'était ordinairement dans des îles ou des presqu'îles que se trouvaient les établissemens druidiques. Les neuf vierges de l'île de Sein endormaient à leur if ou s'éveillaient la tempête. Celles de l'embouchure de la Loire vivaient aussi dans des îlots, d'où elles venaient aux temps prescrits visiter la nuit leurs époux , et avant le jour elles regagnaient la terre sacrée à force de rames. D'autres, sur les écueils voisins de la Bre^ tagne, y célé-

braient des orgies mystérieuses, et effrayaient au loin le navigateur de leurs cris fu-*rieux et de la sinistre harmonie des cymbales barbares ^ . Le prodigieux monument de Camac est dans une petite presqu'île de la grande péninsule bretonne. Selon la tradition, on portait les cadavres dans l'île d'Ouessant , et de là les âmes volaient dans l'île d'Albain ou Albion^ peut-être jusqu'à l'île Mona. Les Vénètes et autres tribus de notre Bre^ tagne étaient dans des rapports continuels avec la Grande-Bretagne , et en tiraient des secours pour leurs guerres. César nous apprend que le divitiac ou

* C3BS. , BiG,-^ y, le beau passage d^Amédée Thierry , Hist, des G» , II t« } c. 4 . Toutefois , je n^ai pas cru devoir suivre cet historien dans son récit de la conquête des Gaules par Gésar<

' Strab.,IV, 4 98.

chef druidique ^ des Suessones (Soissons), avait aitparavant dominé sur une grande partie de la Gaule et sur la Bretagne ^ C'est en Bretagne que se réftH gient les Bellovaques (Beauvais) ^ ennemis de César. Les grandes fêtes druidiques étaient célébrées sur les frontières des Carnutes , peut-être à Genabum , île de la Loire , voisine de la ville romaine d'Orléans. Genabum (rivière coupée) , est synonyme de Lutetiû (fleuve partagé)*. Les Carnutes étaient dans la clientèle des Rhêmes (Rheims). Les Sénonnes (Sens), liés avec les Carnutes et avec les Parisii , avaient été cliens ou vassaux des Edues (Autun), comme peut-être aussi les Bituriges (Berri)^. Ainsi les Druides semblent avoir dominé dans les deux Bre-

' Caes. , B, G,, II, c. i. Apud Saessiones regem nostrâ memoriâ Dtvî-' tiacum , totios Galli» potentissimum , qui cùm magns par-

tis bamm regionam, tùm étiam Britanniae partem obtinuerit
niinc regem esse Gedbam; ad hunc propter justitiam pruden-
tiamque summam totius belli omnium Toluntate deferri. — Dh ,
Diu, Dieu, en gallois; dwisa, arbitrage^ dMs , élection, en bas
breton. Galb'^ gros, gras, en bas breton (voy. aussi Suet. in
Galbx yitâ) j gaiba dureté , rigueur , en irlandais. — Dans le pas-
sage cité plus haut , le chef druidique, le Divitiac , étend sa domi-
nation de Soissons jusque dans Pile sacrée de la Bretagne ; celle
du galb (ou chef militaire ?) ne s'étend pas hors de la Bel*gique-

* Ltih , rivière ; iac ou tec , coupée : — Cerh partage, abon,
fleuve. — La Loire forme une île près d'Orléans, comme la Seine à
Paris. Je sais, du reste , que la plupart des étymologies de ce
genre sont tout à fait conjectu raies.

' Caesar, 1. VI, c. 2 , ttpassim,

tagnès y dans les bassins de la Sein^ et dé la Loire. Ah norA ,
les Belges àvaieit repoussé les Cimbres et probàblemeit le drui-
disme dmbriquè. On ne cite parthi ieux d'autre établissenêit
cimbrique que là coloiie d'Aduat (Aduat-HEdûat ?) , établie au
centre d'une eniceinte d'énormes rocherà ^ y que la nature avait
préparée d'avance pouï Recevoir une ville droidique. Au midi , les
Arveriies et toutes les populations ibériennes de l'Aquitaine,
étaient généralement restés fidèles à leurfe chefs bérédiâtâfres.
Dans la Celtique mênîe > les Druides n'avaient pu réidster au
vieil espnt de ciansyqu'ên favorisant la formatidu d'une pîopula-
tioiii. libre dans les graiides \Tflès , dcmt les chefs bu patrons
étaient dû tooins électifs, comme les Druides. Ainsi deux factions
partageaient tous les états gaulois 5 celle de l'hérédité, ou des
chefs des clans j celle de l'électioe,. ou des Druides et des chefs
temporaires du prea-

* Gâ».', 1. II, c. 29. Opiiiiilutti e^giè'naiurâ muniâim... ^ùm ex-
 émnihisin circiiitu {iartibùs alti^iiias ^pes dëspectiisc^ue
 hstberet. -^Di&, < J. XXXli,p'. 9.

' Caes. , 1. I, c. 16. Pergbèrèium i^ier-^oAiteiÛi f gaël. ,
 homme pour le jtigemêilt) , 'qui crèfatlir atifautts et vifâe nécisq-
 tie in suos habet poteâtatem. — L. TU , c. 33. Legibos ^duonim
 iis qui summum magistratuin Sbiinerent , excédere ëx fiiiibtrs
 non licérét... qUtík léges duo éx unâ îsh miiiâ, TÎvo utroque, non
 solùm tiagistratus èreari Telarerit , eed étiam inséfiatu e^sie*
 prohibèrent. — L. V, c. 7. Esse éjus modi iûlpe^ia , ut non^
 miilùs baberet |uris in se (regulum?) multitudo-, quàm se in
 multitudine... et passun.

pie des villes. A la tête de la première se trouvaient les Edues ;
 à la tête de la seconde , les Arvemes et ies Séquanes. Ainsi com-
 mençait dès-lors réternelle guerre de là Bourgogne et de la
 Franche-Comté. Les Séquanes, opprimés par les Edues qui leur
 fermaient la Saône , et arrêtaient leur grand commerce de porcs
 % appelèrent de la Germanie des tribus «irangères au druidisme ,
 qu'on nommait du nom i}ommun de Suèves. Ces barbares ne de-
 mandaient pas mieux. Ils passèrent le Rhin , sous la conduite
 d'un Arioviste, battirent les Edues, et leur imposèrent un tribut;
 mais ils traitèrent plus mal encore le^ Séquaies qui les avaient
 appelés; ils leur prirent le tiers de leurs terres, selon l'usage des
 coi;iquérans germains, et ils en ;i?oulaient encore .autaat. Alors,
 Edues et Séquanes, rapprodhés par le malheur, cherchèrent
 d'autres secours /étrangers. Deux frères étaient tout-puissahs
 parmi les Edues ; Dumnorix enrichi par les impots ^et les péages
 dopt il se faisait donner le monopole de gré ou de jforce, s'était
 rendu cher au pt^tit peuple des villes et aspirait à la tyrannie ; il

se lia avec les Gaulois helvétiques, épousa une Helvétique , . et en- ^gea ce peuple à quitter ses vallées stériles pour les riches plaines de la Gaule. L'autre frère, qui

\$trab.,liv. VI, p. <92. dôsv ai ^nàWiçai rapi^SMi twv vii«¥

était Druide, titre vraisemblablement identique avec celui de divitiac , aima mieux donner à son pays des libérateurs moins barbares. Il se rendit à Rome , et implora l'assistance du sénat ^ y qui avait appelé les Edues parens et amis du peuple romain» Mais le chef des Suèves envoya de son côté, et trouva le moyen de se faire donner aussi le titre d'ami de Rome. L'invasion imminente des Helvètes obligeait probablement le sénat à s'unir avec Arioviste.

Ces montagnards avaient fait depuis trois ans de tels préparatifs, qu'on voyait bien qu'ils voulaient s'interdire à jamais le retour. Ils avaient brûlé leurs douze villes, et leurs quatre cents villages, détruit les meubles et les provisions qu'ils ne pouvaient emporter. On disait qu'ils voulaient percer à travers toute la Gaule, et s'établir à l'occident, dans les pays des-Santones (Saintes). Sans doute, ils espéraient trouver plus de repos sur les bords du grand Océan qu'en leur rude Helvétie, autour de laquelle venaient se rencontrer et se combattre toutes les nations de l'ancien monde, Galls, Cimbres, Teutons, Suèves, Romains. En comptant les femmes et les enfans, ils étaient au nombre de trois cent soixante-dix-huit mille. Ce cortège embarrassant leur faisait préférer le chemin de la pro-

* Cic. , De diçin. , I.

viice romaine. Us y trouvèrent à l'entrée^ vers Genève , César qui leur barra le chemin , et les amusa assez long-temps pour éle-

ver du lac au Jura un, mur de dix mille pas et de seize pieds de haut. H leur fallut donc s'engager par les âpres vallées du Jura^ traverser le pays des Séquanes, et remonter la Saône. César Içss atteignit comme ils passaient le fleuve , attaqua la tribu des Tigurins isolée des autres, et Textermina. Manquant de vivres par la mauvaise volonté de Fédue Dumnorix, et du parti qui avait appelé les Helvètes, il fut obligé de se détourner vers Bibracte (Autun). Les Helvètes crurent qu'il fuyait, et le poursuivirent à leur tour. César , placé ainsi entre des ennemis et des alliés malveillans, se tira d'affaire par une victoire sanglante. Les Helvètes, atteints de nouveau dans leur fuite vers le Rhin,, furent obligés de rendre les armes, et de s'engager à retourner dans leur pays. Six mille d'entre eux qui s'enfuirent la nuit pour échapper à cette honte , furent ramenés par la cavalerie romaine, et, dit César, traités m ennemis \ Ce n'était rien d'avoir repoussé les Helvètes , si les Suèves envahissaient la Gaule. Les migrations étaient continuelles : déjà cent vingt mille guerriers étaient passés. La Gaule allait devenir Germanie. César parut céder aux prières des Séquanes et des

' CXBS. , 1. I , c. 28. Gsesar... reductos in hostiam numéro habuit.

Édues opprimés par les Barbares. Le même ïïruïde qui avait sollicité les secours de Borne, guida Ce- ^ai^ vers Arîôviste et se chargea d'explorer le chemin^ Le chef de? Suèves avait obtenu de César lui-même dati^ son consulat, le titre d'allié du peuple romain; il s'étonna d'être attaqué paï* hii : « Ceci, disait le Barbare, est ma Gaule k moi; vous avez la vôtre../.;.; sî vòp^ me laissez en repos, vous y gagnerez ; je ferai toutes les guerres tfue vous voudrez, sans peine ni péril pour vous... Ignorez-vdus quels

hommes sont les Germains? voilà plus de quatorze ans que nous n'avons dormi sous un toit » Ces paroles ne faisaient que trop d'honneur à l'armée romaine : tout ce qu'on rapportait de la cruauté et de la férocité de ces géants du nord, faisait (ré)mettre les petits hommes du midi à l'écart. On ne voyait dans le camp que des gens qui faisaient leur testament. César leur en fit honte : Si vous m'abandonnez, dit-il, j'irai toujours : il me suffit de la dixième année. 11 les mène ensuite à Besançon, s'en empare et pénètre jusqu'au camp des,

« Gœs. , 1; , tî. Sfr. On ne veut , congrégation j'intenec-timm quid n'riété 'Germains y eKekttttatssitui in tstem , qui inter-annos un léditiii non. subissent , Tirtéte posant. — César rassies soldats (c.) » en leur rappelant que dans la guerre de Spartacus Us ont déjà battu les tûrains.

Caes. , 1. II, c. SO. Les Gaulois disent au siège de Genabum : Quibus. viiibus praesertim boraines Untulae staturae... feceris. torrim coUo çre confinerent.

Barbares non loin du Rhin y les force de combattre quoiqu'ils eussent voulu attendre la nuit et les détruit dans un furieux combat : presque tout ce qui échappa périt dans le Rhin.

Jddti Gaulois du nord Belges et autres jugèrent non sans vraisemblance que si les Romains avaient chassé les Suèves ce n'était que pour leur succéder. Ils formèrent une vaste coalition ; César saisit ce prétexte pour pénétrer dans la Belgique. Il emmenait comme guide et interprète le divitiac des Édues ; il était appelé par les Sénoniens anciens alliés des Édues par les Rhêmes y suzerains du pays druidique des Ôarnutes. Vrai-

sanblablement y fRS tribus vouées au druidisme^ ou du moins au parti populaire^ voyaient avec plaisir arriver Tami des Druides ^ et co(mptaient Topposer aux Belges sep<^ tentrip-nâux, leurs féroces voisins. Cest ainsi que^ cdnq siècles -aprèa^ le clergé catlioiique des Gaulés favorisa l'invasion des Francs contre les Yisigotha jet les Bourguignon^ ariens.

C'était pourtant une somJ>re et décourageante |»erspective pour un génèrs^l moSns hardi^ que

' C^ \ dē^ ee Blvitiic qui a ei^ofé le chemin qoand César marchait contre ks.šiièTeft , T. I , c. él . «^ . Les Ger^iaiii t^àia pas <lelhwc]|es , dk jCésar y L YI . c. ^4 . (Naqiiie nrmdet habent.... tieque sacrificiis stndeat. ') Jls étaient, àce qiii jemUe, \ss protectens du parti anti-druidique dans le|. iGaides.

Caeé. , lib. II , c. 1 , etli^ . TI , io principiOt

cette guerre dans les plaines bourbeuses^ dans les forêts Tîerges de la Seine et de la Meuse. Comme les conquérans de rAmériqne^ César était souvent obligé de se frajer une route la hache à la main , de jeter des ponts sur les marais y d'avancer avec ses légions y tantôt sur terre ferme ^ tantôt à gué ou à la nage. Les Belges entrelaçaient les arbres de leurs forêts^ comme ceux de l'Amérique le sont naturellement par les lianes. Mais les Pizarre et les Cort^^ avec une telle supériorité d'armes^ faisaient . la guerre à coup sûr; et qu'était-ce <jue les Péruviens en comparaison de ces dures et colériques populations des Bellovaques. et des Nerviens (Picardie^ Hâinault-Fiandre)^ qui venaient par cent mille attaquer César ? Les Bellovaques et les Suessions s'accommodèrent par 1/entrexmse du divitiac des Edues ^ . Mais les Nerviens^ somteniis par les Atrebates et les Yeromandui^ sur-

prirent l'armée romaine; en marche, au bord de la Sambre. dans la profondeur de leurs forêts > et se crurent au moment de la détruire. César fut obligé de saisir une enseigne et de se porter lui-même en

Jusqu'à rex (édition de Breteuil nous soyons à divitiac des Edues accompagner partout César, qui sans doute leur faisait croire qu'il rétablirait dans la Belgique l'influence du parti éduen » c'est l'hier druidique et populaire. — L. II, c. 4. Quod si fecerit, Eduorum auctoritas apud omnes Belgas amplificationum : quorum auxiliis atque opibus, si qua belli inciderint, sustentare consueverint*

avant: ce brave peuple fut exterminé. Leurs alliés les Gimbres, qui occupaient Aduat (Namur?) effrayés des ouvrages dont César entourait leur ville, feignirent de se rendre, jetèrent une partie de leurs armes du haut des murs, et avec le reste attaquèrent les Romains. César en vendit comme esclaves cinquante-trois mille.

Il se cachant plus alors le projet de soumettre la Gaule, il entreprit la réduction de toutes les tribus des rivages. Il perça les forêts et les marécages des Ménapiens et des Morins (Zélande et Gueldre, Gand, Bruges, Boulogne); un de ses lieutenants soumit les Unelles, Éburoviens et Lexoviens (Coutances, Evreux, Lisieux); un autre, le jeune Crassus, conquiert l'Aquitaine, quoique les Barbares eussent appelé d'Espagne les vieux compagnons, de Sertorius * • César lui-même attaque les Vénètes, et autres tribus de notre Bretagne. Ce peuple amphibie n'habitait ni sur la terre, ni sur les eaux : leurs forts, dans des presqu'îles, inondées et abandonnées tour à tour par le flux, ne pouvaient être assiégés ni par terre, ni par mer. Les Vénètes communiquaient sans cesse

avec l'autre Bretagne, et en tiraient des secours. Pour les réduire , il fallait être maître de

* Caes. f 1. III , c. 23. Duces ii ddi^ntur qui unà cum Q. Sertorio oinnes ânno fuerant, summ^nque sçieitiam rd militaris habere existi-

mahantur.

la mer. Hieii ne rebuuît César. Il ^t des vaisseaux , il fit des matelote y leur apprit à fixer les navires bretons en les accrochant avec des mains de fer et fauchant leurs cordages. Il traita durement ce peuple dur ; mais la petite Bretagne ne pouvait être vfiincue que dgns la grande. César résolut d'jr passer.

Le monde barbare de l'Occident qu'il avait entrepris de dompter^ était triple. La Gaule entre la Bretagne et la Germanie^ était en rapport avec Tune et l'autre. Les Cimbri se trouvaient dans les trois pays ; les Helvii et les Boii dsois la Germanie et dans la Gaule; lesParisii etlesAtrebatessgauiosexistalent aussi en Bretagne. Dans les discordes de la Gaule ^ les Bretons semblent avoir été pour te parti druidique^ comme les Germains pour cç-lui des chefs dedans. César frappa les deuiç partis et au-dedana et au-^ddiors^ il passa l'Océan y il passa ie Rhin.

Deux grandes tribus germaniques, les Usipiens, et; les Tencrètes, fatigués au nord par les incursions des Suèves £omme les flelvètes l'avaient été au midi, venaient de passer aussi dans la Gaule (55). -César les arrêta , et sous prétexte que pendant les pourparlers^ il avait été attaqué par leur jeunesse, il londit sur eux à l'improviste, et les mas^aci;a tous. Pour inspirer plus de terreur aux Germains, il alla

cherdier c^ terribles Suères^ près desquels aucune nation n'osait habiter; en dix jours il jeta un pont sur le Rhiu^ non loin de Cologne , malgré la largeur et l'impétuosité de ce fleuve immense. Après avoir fouillé en vain les forêts des Suèves^ il repassa le Rhin^ traversa toute la Gaule ^ -et la même année ^'embarqua pour la Bretagne*- Lorsqu'on apprit à Rome ces marches prodigieuses^ plus étonnantes encore que des victoires , tant d'audace et une si effrayante rapidité ^ un cri d'admiration s'éleva: On décréta vingt jours de supplications aux dieux. Au prière des exploits 4e César y disait Cicéron^ qu'il a fait Marins^?

Lorsque César voulut passer dans la grande Bretagne/ il ne put obtenir des Gaulois aucun renseignement sur l'île sacrée. L'édue Dumnorix déclara qu'il la religion lui défendait de suivre César ^; il essaya des'envoyer^ mais le Romain^ qui connaissait son génie remuant , le fit périr avec ordre de le ramener mort ou vif; il fut tué en se défendant.

La malveillance des Gaulois faillit être funeste à César < dans cette expédition. D'abord ils lui laissèrent ignorer les difficultés du débarquement. Les hauts navires qu'on employait sur l'Océan tiraient à l'arrière<-i

* Cicer. , De provinc. consularibus : ^le ^)se C. Marius... non iam 4[]^ à primum urbes sedesque penetravit.

^ Caps. , 1. V, c. 6. Quot diebus sese diceret in diebus<

coup d'eau et ne pouvaient approcher du rivage. Il fallait que le soldat se précipitât dans cette mer profonde, et qu'il se formât en bataille au milieu des flots. Les Barbares dont la grève était couverte avaient trop d'avantage. Mais les machines de siège vinrent au secours , et nettochèrent le rivage par une grêle de

pierres et de traits. Cependant Féquinoxe approchait; c'était la pleine lune, le moment des grandes marées. En une nuit la flotte romaine fut brisée, ou uàs^ hors de service « Les Barbares, qui dans le premier étônnement avaient donné des otages à CésarV e\$sa)rèji^ent de surprendre son camp. Vigoureusement repoussés, ils offrirent encore de se soumettre. César leur ordonna de livrer des otages deux fois plus nombreux ; m^is ses vaisseaux étifi(ient réparés;^ il partit la même nuit sans attendre leur réponse* Quelques jours de plus, la saison ne lui eût guère permis je retour.

L'année suivante, nous levypyons presque en même temps en Illyrie, à Trêves et ^n Bretagne. Il n'y a que les esprits de nos vieilles légendes qui aient jamais voyagé ainsi. Cette fois, il était conduit en Bretagne par un chef fugitif du ps^y s qui avait imploré son secours. Il ne se retira pas sans avoir mis en fuite les Bretons, assiégé le roi Caswallawn dans l'enceinte marécageuse où il avait rassemblé ses hommes et ses bestiaux. Il écrivit à Rome qu'il avait imposé un tribut à la Bretagne, et y envoya

en grande quantité les perles de peu de valeur qu'on recueillait sur les cotes ^.

Depuis cette invasion dans Tîle sacrée, César n'eut plus d'amis chez les Gaulois. La nécessité d'acheter Rome aux dépens des Gaules, de gorger tant d'amis qui lui avaient fait continuer le com-^ mandement pour cinq années, avait poussé leçon* quérant aux mesures les plus violentes. jSelon un historien, il dépouillait les lieux sacrés, mettait des villes au pillage sans qu'elles l'eussent mérité *. Car» tout il établissait des chefs dévoués aux Romains, et renversait le gouvernement populaire. La Gaule

payait cher l'union , le calme et la culture dont la domination romaine devait lui faire connaître le bien-être.

La disette obligeant César de disperser ses troupes, l'insurrection éclate partout. Les Eburons massacrent une légion, en assiègent une autre. César, pour délivrer celle-ci, passe avec huit mille hommes à travers soixante mille Gaulois. L'année suivante, il assemble à Lutèce les états de la Gaule. Mais les Nerviens et les Tréviens, les Sénonais et les Carnutes n'y paraissent pas. César les attaque séparément et les accable tous. Il passe une seconde

* Sueton. , in C. J. Cæsare , c. 47 : *Briunniam petiisse spe mar^{ari}- ^{rum}....*

Saepius ob prsedam quam ob delictum. Ibid. ^c. 54.

fois le Rhin > pour intimider les Cermains qui vou^{raient} venir au secours. Bientôt, il frappe à la fois les deux partis qui divisaient la Gaule ; il effraie les Sénonais^{parti druidique} «t populaire (?), parla mort d'Acçor, leur chef, qu'il fait solennellement punir et mettre à mort; il accable les Éburons^{parti barbare et ami des Cermains} , en chassant leur intrépide Andriox dans toute la forêt d'Ârdenne, et les livrant à leurs voisins gaulois qui connaissaient mieux leurs retraites dans les bois et les marais, et qui vinrent avec une lâche avidité , prendre part à cette curée, les légions fermaient de toute part ce malheureux pays, et empêchaient que personne ne put échapper.

Ces barbaries réconcilièrent toute la Gaule^{avec} le César (Sa). Les Druides et les chefs des tribus se trouvèrent d'accord pour la première fois. Les Edues même étaient, au moins secrètement, contre leur ancien ami. Xie signal partit de la terre druidique des Canabes et de Genabum même. Répété par des cris à

travers les champs et les villages, 9 parvint le soir même à cent cinquante milles, tenez les Ar3»emes, autrefois ennemis du parti druidique et populaire, aujourd'hui se» alliés. le vercSngétorix (général en chef) de la confédération, fut un

Caes. , 1. VII, c, 3. Nàm, ubi major... inciditres , damore per agros regionesque significant j'hanc alii deinceps excipiunt et proximis traflunt.

jevHle Arveroe, intrépide et ardent. Son phrè l'homme le plus puissant des Gaule dans son temps , avait été brûlé, comme coupable d'a^îr^r à la royauté. Héritier de sa vaste diételle^ le jeune homme repoussa toujours les avances de César, e% ne cessa, dans les assemblées, dans les fêtes religieuses, d'animer ses compatriotes contre les Ro^

ains. Il appela aux armes jusqu'aux serfs des campagnes, et déclara que les lâches seraient brûlés vifs ; les fautes moins graves devaient être punies^ de la perte des oreilles ou d'un œil ^

Le plan du gétieral gaulois ^ait d'attaquer ^ la fois la Province au midi , au nord les quartiers des légions. César, qui était en Italie, devint tout, prévint tout. Il passa les Alpes ^ assura la Province, franchit les Cévennes à travers six pieds de neige , et apparut tout à coup chez les Arv^îes. Le chef gaulois, déjà parti pour le nord, fut contraint de revenir ; ses compatriotes voulaient défendre leurs familles. C'était tout ce qu^ voulait César; il quitte «on armée , sous prétexte de faire des lieues chez: lesAllobroges, remonte le Rhône, laSaône, sans se faire connaître, par les frontières des Edues, îre^ joint et rallie ses légions. Pendant que le vercngétorix croit d'attirer en assemblée la viUe éduenne

* Gses. , 1. vn, c. 4. Igni... necatj levio rede causa, aoril Mis de-
sec^ ^ lis, defossis ecidifl, donram remitlit.

de Gergovie (Moulins) , César massacre tout dans Genabum.
Les Gaulois accourent^ et c'est pour assister à la prise de
Noviodunum.

Alors le vercingétorix déclare aux siens qu'il n'y a point de sa-
lut s'ils ne parviennent à affamer l'ar^ mée romaine ; le seul
moyen pour cela est de brûler eux-mêmes leurs villes. Ils accom-
plissent héroïquement cette cruelle résolution. Vingt cités des Bi-
turiges furent brûlées par leurs habitans. Mais quand ils en
vinrent à la grande Agendicum (Bourges) y les habitans embras-
sèrent les genoux du vercingétorix, et le supplièrent de ne pas
ruiner la plus belle ville des Gaules ^ Ces ménage^ mens firent
leur malheur. La ville périt de même, mais par César, qui la prit
avec de prodigieux efforts-

Cependant les Edues s'étaient déclarés contre César, qui, se
trouvant sans cavalerie par leur défection , fut obligé de faire ve-
nir des Germains pour les remplacer , Labiénus, lieutenant de
César, eût été accablé dans le nord , s'il ne s'était dégagé par une
victoire. (entre Lutèce et Melun). César lui-même échoua au
siège de Gergovie des Arvernes. Ses affaires allaient si mal, qu'il
voulait gagner la province romaine. L'armée des Gaulois

Caes. , 1. VU , c. 45. Pulcherrimam propè totius Gallioe urbem,
gnae et praesidio et ornamento sit cWitati.

h poursuivit et Fat teignit. Us avaient juré èé ne point revoir
leur maison, leur famille^ leurs femmes et leurs enfans, qu'ils
n'eussent^ au moins deux fois.^ traversé les lignes eiinéfaies ^ .
Le combat fut terrible; César fut obligé. de payer de sa personne,

il fut presque pris, et son épée rejeta entre les mains d[^]s ennemis. Cependant un mouvement de la cavalerie germanique au service de Césa[^] jeta une terreur panique dans les rangs des Gaulois, et donna la victoire..

Ces esprits mobiles tomberaient alors dans un tel découragement[^] qu[^] leur chef ne put les rassurer qu'en se retranchant sous les murs d'Alésia, ville forte située au pied d'une montagne (dans t'Aus[^]s). Bientôt atteint par César, il renvoya ses cavaliers, les chargea de répandre par toute la Gaule qu'il avait des vivres pour trente jours seulement, et d'amener à son secours tous ceux qui pouvaient porter les armes. En effet, César n'hésita point d'assiéger cette grande armée. Il entourait le camp de fossés profonds et de tours élevées. D'abord des fossés[^] chacun de quinze ou vingt pieds de largeur et d'autant de profondeur, un rempart de douze pieds, huit rangs de petits fossés, dont le fond était hérissé de pieux et couvert de branchages et de feuilles, des palis-

* Caes. , t VIII c. 66. Ne ad liberos nec ad parentes , ne ad maiores iudicium habeat qui non bis per hostium agmina peregrinetur.

à 6

sades de cinq rangs d'arbres[^] entrelaçant leurs branches. Ces ouvrages étaient répétés du côté de la campagne[^] et prolongés dans un circuit de quinze milles», Tout cela fut terminé en moins de cinq semaines[^] et par moins de soixante mille hommes[^]

La Gaule entière vint se briser. Les efforts désespérés des assiégés réduits à une horrible famine[^] ceux de deux cent cinquante mille Gaulois[^] qui attaquaient les Romains du côté de la

campagne^ échouèrent également. Les assiégés virent avec désespoir leurs alliés^ tournés par la cavalerie de César 9 S^en-fuir et se disperser. Le vercingétorix , conservant seul une âme ferme au milieu du désespoir des siens y se désigna et se livra comme l'auteur de toute la guerre ^« U monta sur son cheval de bataille^ revêtit sa plus riche armurie^ et 'après avoir tourné en cercle autour du tribunal de César^ il jeta son épée , son javelot et son casque aux pieds du Romain^ sans dire un seul mot.

L'année suivante, tous les peuples de la Gaule essayèrent encore ; de résister partiellement , et d'user les forces de l'ennemi qu'ils n'avaient pu

. ' Am. Thierry, II, 481.

' Plut. in Cæs. — Dio. , 1. XL. Ap. scp. r. fr. 4 , 513. — ... Èivide^

vaincre. La seule Uxellodunum (Cap-de-Nac , dans le Quercy?) arrêta long-temps César. L'exemple «tait dangereux; il n'avait pas de temps à perdre en Gaule ; la guerre civile pouvait commencer à chaque instant en Italie; il était perdu s'il fallait consumer des mois en tiers devant chaque bicoque. Il fit alors ^ .pour effrayer les. Gaulois, une chose atroce, dont les Romains du reste , n'avaient que trop souvent donné l'exemple ; il fit couper le poing à tous les

prisonniers.

Dès ce moment (50), il changea de conduite à • l'égard des Gaulois : il fit montre envers eux d'une extrême douceur ; il les ménagea pour les tributs au point d'exciter la jalousie de la Province. Ce tribut fut même déguisé sous le nom honorable de solde militaire K II engagea à tout prix leurs meilleurs guerriers dans

ses légions ; il en composa une légion toute entière, dont les soldats portaient une alouette sur leur casque, et qu'on appelait pour cette raison Valaude. Sous cet emblème tout national de la vigilance matinale et de la vive gaité , ces intrépides soldats passèrent les Alpes en chantant, et jusqu'à Pharsale, poursuivirent de leurs

* Sueton. , in C. J, Coes., c. 25. In singulos annos stipendii nomini imponit.

• Id. ibid. , c. 24. Unam ex transalpinis conscriptam (legionem) vocabulo quoque Gallica (alauda enim appendebatur) . . . postea inirersam civitate donavit.

L'empereur définit les légions de Pompée. L'alouette gauloise , conduite par l'aigle romain prit Rome pour la seconde fois et s'associa aux triomphes de la guerre civile. La Gaule garda , pour consolation de sa liberté , l'épée que César avait perdue dans la dernière guerre. Les soldats romains roulaient l'arracher du temple où les Gaulois l'avaient suspendue : Laissez-la dit César en s'acharnant elle est sacrée

Quels événements avaient eu lieu dans Rome pendant la longue absence de César ? Nous trouverons dans ce récit et l'explication des causes de la guerre civile et la justification du vainqueur.

Dix années d'anarchie, de misérables agitations sans résultat. On sent que le pouvoir est vacant, et que la république attend de la Gaule un maître, un pacificateur. Quelques milliers d'affranchis sur la place, gagnant leur vie à représenter le pécule romain, chassés alternativement par deux ou trois cents gladiateurs de Milon ou de Clodius. Cicéron, louant Pompée, louant César, tout

en écrivant contré eux, et répétant à satiété une hymne uniforme à la gloire de son consulat, et Catilina^ et

Platarch, inCss. St^i^cov ^•.. o âtatrk^ytùç tt^fi^ç ^çtpù'9
i/tcc- Zwtti I xftl TÛv fthùTà xaOsXcerv xs^cvôvImv , ot>x Aeenv
, ctpov «yov-

les feux et les poignards (Vous savez ^ écrit -il à Atticus^ le secret de toute cette enluminure^). Pompée y nouveau marié à cinquante ans ^ atten* dant paresseusement dans ses jardins que Rome le prenne pour maître par lassitude^ et croyant acheter le peuple ^vec un théâtre et cinq cents lions ^. Au milieu de tout cela^ pour Tamusement de Rome^ le stoïcisme cynique deCaton^ d'Ateïus^ de Favonius, génies durs et étroits, qui ne savent ni agir, j'ai laisser agir; Caton , cédant sa femme au riche Hortensius en vertu des lois de Lycurgue (il la donna jeune, et la reprit riche^); Caton qui propose au sénat de livrer aux Germains le vain-» queur des Gaules ^ ; tandis que le forouche Ateïus allume un brasier sur le passage de Crassus, lui prédit sa défaite en Syrie, le maudit, se maudit lui-même, et commence avec ses imprécations ho-^ micides la defeûte des légions qu'achèveront les flèches des Parthes.

. Avant que César partît pour la Gaule, un Vettius

* Totum hunc locum quem ego Tftriè meis orationibus soleo pingere , de flaminâ , de ferro (nosti ilks XuxvGovç) Ce dernier mot veut dire , pot à couleur , boîte à mettre le hrà.

' DiOyXXXIX, 38.

* Plut, t in Caton. Cette épigramme était de César, daM son Anti-Catoa. ^ Plat. , in Cœs,

assurait que Cicéron et Lucullus Tav aient sollicité <lè tuer César et Pompée ^ Vettius ne put rien prouver, et fut lui-même tué en prison. Ce qui était plus certain, c'est que Cicéron s'enhardissait à parler contre les deux grandes puissances de Rome. En défendant son collègue Antonius, accusé de concussion , il avait déploré l'état où ils avaient réduit la république. Ses paroles furent rapportées ad quosdam viros fortes ^j et à l'instant Pompée et César résolurent de lancer contre lui un homme à eux, plein d'ardeur et d'éloquence, le jeune Clodius. Us voulaient l'élever au tribunat ; mais il était patricien : ils le firent le même jour adopter par un plébéien. Clodius avait un trop juste sujet d'accusation. Cicéron dans son consulat avait, sur une vague au-

torisation du sénat, violé la loi Sempronia^ et mis à mort des citoyens romains. Toutefois beaucoup de gens étaient intéressés à soutenir l'accusé. Mais il eût fallu livrer une bataille dans Rome; il aima mieux s'exiler (58). Ce succès^ donna tant d'insolence à Clodius qu'il cessa de ménager ses maîtres. César et Pompée. Il fit plus d'une fois insulter Pompée par le peuple ', et tenta, dit-on, de le tuer.

' Suétone prétend qu'on accusa Césair d'avoir empoisonné ce Vettius, c. 20.

Cic. , pro domo sua , c. j 6.

' Dio , XXXIX , 29. Plut. , in Pompeio. — Peul-êtire n\ême voulut-il le faire assassiner. Cic. De arusp, resp, , c. 23.

Celui-ci regretta Cicéron^ et pour le faire rappeler, il suscita Milon, homme de main^ comme Clodius, et propre à lui livrer bataille avec ses gladiateurs. Cicéron de retour fiit dès-lors le docile agent de Pompée. Tous deux encouragèrent Miton contre

Clodius y et Cicéron alla jusqu'à dire que cetui-ci était une victime réservée à Vépée d^Milon ^.

Ce langage fut entendu. Les deux ennemis i^étant rencontrés sur la voie Appienne, Clodius fut blessé ; Milon le fit poursuivre et achever. Pompée, débarrassé de Clodius, n'avait plus besoin de Mi- Ion, et commença ^à le craindre. Il se fit nommer par le sénat seul consul pour rétablir l'ordre, désigna ceux entre lesquels on devait tirer au sort les juges de Milon , et entoura la place de soldats. Cicéron, qui s'était chargé de défendre l'accusé, eut peur , et ne dit pas grand'chose ^ . Milon s'exila à Marseille (5a). s

J'ai voulu réunir ces faits, moins importants qu'on ne Ta dit. Je li^emonte quatre ans plus haut.

La cinquième année du commandement de César

* Cic. ^ De arusp. responsis , c. 3 ; Accedit etiam quæd , qq)cUtv>9^ omnium , fortissimo et darissimo tito , T. Amio , derota et coQstitQt^ ista hostia esse Tidetur.

' Il le dit lui-même, pro Milone , c. 4 . ^

en Gaule y Pompée et Grassus ^ effrayés de ses succès , craignirent de rester désarmés en présence d'un pareil homme , et se firent donner pour cinq ans l'un l'Espagne^ l'autre la Syrie. Mais ils ne purent empêcher César d'obtenir la Gaule pour le même temps (56).

Crassus était jaloux des prodigieuses richesses que Gabinius venait de rapporter de l'Orient. Cet homme avide avait pillé la Judée , pillé l'Egypte y rétabli dans ce royaume à prix d'argent l'indigne Ptolémée Aulète, et il aurait bien voulu encore aller chez les Parthes mettre au pillage Ctésiphon et Séleucie. Les chevaliers

romains y mécontents de Gabinius qui, dans l'Orient, les empêchait de voler pour voler lui même, le firent accuser par Cicéron, qui ne rougit pas de le défendre ensuite à la prière de Pompée ^ . Crassus eut la Syrie , c'est-à-dire la guerre des Parthes, objet de son ambition (55-4)-

Cette cavalerie scythique qui se recrutait par des achats d'esclaves , comme les Mameluks modernes^ campait sur l'ancien empire des Séleucides, dans la haute Asie. Hommes et chevaux étaient bardés de fer; leurs armes étaient des flèches terribles, meurtrières, et dans l'attaque, et dans la fuite, lorsque le cavalier barbare, courant à toute bride,^ les décochait par-dessus l'épaule. L'empire des

Parthes était fermé aux étrangers, comme aujourd'hui celui de la Chine ^ .

Malgré l'opposition du tribun Ateïus , malgré les avis des rois de Galatie et d'Arménie, le vieux Crassus se laisse conduire par un traître dans la plaine aride de Charres. Là, les lourdes légions se voient environnées d'une cavalerie qu'elles ne peuvent ni éviter , ni poursuivre. Les Barbares les criblent à plaisir* de leurs longues flèches , clouent l'homme à la cuirasse, et la main au bouclier. Le suréna (ou général), fardé, parfumé comme une femme, invite gracieusement Crassus à une entrevue, et lui fait couper la tête. Sans le lieutenant Cassius, les Parthes vainqueurs envahissaient la Syrie (54).

Crassus étant mort, il restait deux hommes dans l'empire^ Pompée et César. Pompée avait obtenu ce qu'il recherchait depuis long- temps avec une hypocrite modération. Le désordre était venu au point que le sénat avait fini par le charger de réfor-

mer la république. Il commença par faire passer une loi qui défendait à ceux qui avaient exercé quelque charge à Rome, de gouverner une province avant cinq ans , et lui-même se fit donner l'Espagne. Puis, s'armant d'une sévérité stoïque, il fit poursuivre ceux qui avaient malversé . dans le»

* Plut. , in Cmsso,

charges depuis \ingt années^ période qui embras-* sait le consulat de César. Milon^ Gabinius, Memmius^Sextus^ Scaurus^ Hypacus, furent successivement condamnés. Pompée frappait ainsi ses ennemis^ et faisait trembler tous les autres. Mais quand on en vint à son beau-père Scipion , l'inflexible réformateur prit une robe de deuil^ intimida les juges , et prit l'accusé pour collègue dans le consulat ^ Pompée régnait à Rome, il voulait régner dans l'empire. Pour cela il fallait désarmer César. Il exigea d'abord qu'il lui renvoyât deux légions, sous prétexte de faire la guerre aux Parthes. César demandait qu'il lui fût permis, quoiqu'absent , de se mettre sur les rangs pour le candidat. La loi y était contraire. Pompée s'empressa de déclarer qu'on dérogerait à la loi en faveur de César, et en même temps il suscitait le consul Marcellus pour s'y opposer ^. Pompée venant d'obtenir l'Espagne et l'Afrique, César était perdu s'il ne conservait les

* ApiMan., B, Cio. , Val. Max. , VI, 2. « Cu. Pison accusant Manilius , à lui (le Pompée , Pompée lui dit : Que ne m'accusez-vous ? Donnez caution à la république , répliqua Pison , que vous êtes accusé , vous n'excitez pas «ne guerre civile , et je tous accuse avant Manilius. — Le consulXentulus Marcellinus parlant contre Pompée , on applaudissait : Applaudissez, dit-il, pendant que vous pouvez encore. — Pompée ayant un jour la jambe serrée d'une banderole : Qu'iloprote , dit Favonius , sur quelMeUe partie

on porte 1^ diadème ? — L'acteur Diphile déclamant ce vers : Il est grand par nos malticurs, désigna Pompée du geste, et le peuple redemanda le vers plusieurs fois.»

' Dio, XL, 56.

Gaules. Caton annonçait hautement qu'il raccusc-» rait dès qu'il rentrerait dans Rome^ Cependant César offrait de poser les armes si Pompée les quittait aussi. La loi était pour Pompée^ l'équité pour César. Il était soutenu par les tribuns, Curion et Antoine, qu'il avait achetés. Telle était la violence des Pompéiens, de Marcellus, de Lentulus et de Scipion , qu'ils chassèrent les tribuns du sé-^ nat. Ces magistrats se sauvèrent de Rome en habits d'esclaves, se réfugièrent au camp de César, et par là donnèrent à ses démarches la seule chose qui leur manquât, la légalité ^.

Il eut la loi pour lui , et il avait déjà la force. L'armée de César était composée en grande partie de Barbares , infanterie pesante de la Belgique, infanterie légère de l'Arvernie et de l'Aquitaine , archers rutènes, cavaliers germaines , gaulois et espagnols; la garde personnelle du général, sa cohorte prétorienne , était espagnole '. Ce qu'on rapporte de l'ardeur de ses soldats , cette çqif de

Suet. y Jul. Cæs. , c. SO. Cùm M. Cato identiden^ , nec sine jure^ jurando denuntiaret delatiirutn se nomen ejus, simol ac primùm exercitum dimisisset; cùmque tuI^ pnedicarent , ut, si privats redisset, Milonis exemplp , circumpositis armatis causan\ apud judices diceret. V, César, Dion, Suétone, etc.

• Caesar, B. Gv. , 1. < , c. ^ , <7;m, 6, \ , <2. — Dion ,XLI, 55 : à Pharsale, César avait ce qu'il y avait plus de vaillant en Italie, en Espagne, et dans toute la Gaule, „,„mç ti l^npioLç x«c rn^raXaltaff

péril ^ ce dévoiinent à la vie et à la mort, cette valeur furieuse , tout cela caractérise assez les Barbares. Devant Marseille^ un seul homme se rend maître de tout un vaisseau; un autre à Djiv rachium reçoit trois blessures , et cent trente coups sur son bouclier. En Afrique , Scipion fait massacrer l'équipage d'un vaisseau et veut épargner un Grar nius. Les soldats de César, dit celui-ci, sont habitués h donner la vie , non h la recevoir; il se coupa la gorge. Avant la bataille de Pharsale, un vieux centurion s'écria : César , tu me loueras aujourd'hui mort ou vivant, et il s'élance dans les rangs des Pompéiens ; cent vingt soldats se dévouèrent avec lui. Il faut ajouter que parmi ces hommes terribles, il y en avait que César avait sauvés de l'amphithéâtre. Quand les spectateurs voulaient la mort d'un l^rave gladiateur, César le faisait enlever de l'arène ^ Comment s'étonner que ces gens-là se fissent tuer pour lui ?

Du côté de Pompée , ce n'était que faiblesse et imprévoyance ; de beaux noms et des titres vides ; le sénat et le peuple, comme s'il j eût eu encore im peuple; Rome, Caton, Cicéron , les consuls. On lui demandait quelles étaient ses ressources militaires : Ne VOUS' inquiéter, pa^ y disait-il, il me suffit defrap'

* Pour tous ces faits , V. Suét. , Jui. Cæs., 68. — Plut. , in Cas., — Caes., /Jf.f/V. , 111, 14, 15, 17.

per du pied ta terre pour en faire sortir des légions. — Frappez donc , lui dit Favonius , lorsqu'on apprit i]ue César avait passé la nuit le Rubicon ^ li'ftiite de sa province^ et s'était emparé d'Ariminum ^ . On connaissait, si bien la célérité de ses mardies, qu'on le crut aux portes de Rome. Pompée s'enfuit avec tout le sénat. Lentulus s'enfuit , et si vite, qu'ayant ouvert le trésor public, il ne prit pas le temps de le refermer *. Cependant César s'empa-

rait de Corfiniūce, saïis doute pour empêcher Pompée de faire des levées cfa«z les Marses qui lui étaient favorables ^ . Il passa de là à Brindes; mais Pompée ne s'arrêta que de l'autre côté de l'Adriatique.

César n'avait pas de vaisseaux, et, d'ailleurs, il estimait à leur juste valeur les ressources militaires ijue Pompée pouvait trouver dans l'Orient. La force réelle des Pompéiens était en Espagne : César se bâta d'y passer. Allons , dit-il , combattre une armée sans général , nous combattons ensuite un général sans armée ^ . C'était d'un mot résumer toute la guerre.

* F', Suétone sur h prétendue hésitation de César. CsfSm) JB, C/V. , Kb* i , c. 4. .

' Gomnie on le voit à Goriinium et en Afrique, Des. , B. cw. , lib. I ,

€r 5 , lib. II, c. 5.

* Suet. f J*C., S4. Validissimas Pompeii copias quæ in Hispaniâ erant »

invasit » professas antè inter suos , ire se ad exercitum sioe duce et indè Tererturum ad ducem sine exercitu.

Si 8

Cette gueire d'Espagne fut rude. César souffrit beaucoup de Tâpreté des lieux , de l'hiver y et surtout de la famine. Il se trouva quelque temps comme enfermé entre deux rivières : mais il nous apprend lui^-même ce qui lui donna l'avantage. Les légions d'Espagne avaient désappris la tactique romaine^ et n'avaient pas encore celle des Espagnols ^ Elles , fuyaient comme lès Barbares,

mais se rallaient difficilement. L'humanité de César, comparée à la cruauté de Pétreius , un de leurs généraux , acheva de gagner les Pompéiens. Us traitèrent malgré Pétreius.

Au retour, César réduisit Marseille, qui s'obstinait dans le parti de Pompée. Ces Grecs, qui avaient toujours eu le monopole du commerce de la Gaule, étaient jaloux sans doute de la faveur avec laquelle César traitait les Barbares gaulois ^ . Il ne resta qu'un moment à Rome, pour soulager les débiteurs et réhabiliter les enfans des proscrits. Dictateur pendant douze jours, il se fit donner, le consulat pour l'année suivante, et passa en Grèce (48). Ce fut là certainement la plus forte épreuve pour la fortune de César. Les Pompéiens étaient maîtres de la mer : ils pouvaient surprendre sa petite flotte , et sans peine ni danger* couler bas ses invincibles

' Caes. , KCh., I, c. 10.

' Cependant il avait accordé des privilèges commerciaux aux Marseillais. Caes., r. G., I, 35.

légions. César divisa le péril ; il passa d'abord scvet la moitié de ses troupes , puis le reste ti*ouva le raoyen de le rejoindre ^ L'injcapable Bibulus , qui s'était laissé tromper ainsi -deux fois , rencontra les vaisseaux de César ^ mais après le débarquement; il les bmla de fureur avec les matelots qui les njontaient. Quelques jeunes recrues, malades de la mer, qui se livrèrent aussi aux Pompéiens j^ furent de oiême égorgés sans pitié.

Il est curieux de voir dans César les prodigieuses .ressources, dont Pompée disposait, ce Pompée^ ayant eu un an de loisir pour rassembler des troupes) avait tiré de l'Asie, des Cyclades, de Corcyré, d'Athènes, du Pont, de la Bithynie, de la Syrie , de la Phéni-

cie y de la Cilicie et de l'Egypte, une flotte nombreuse. Il avait fait construire beaucoup de vaisseaux dans tous les ports ; il avait exigé de fortes contributions de l'Asie, de la Syrie, de tous les rois, princes ou tétrarques, et des peuples libres de l'Achaïe j il s'était fait compter de grandes sommes par les compagnies (des publicains) dans les provinces dont il était maître.

i< U avait réuni neuf légions dé citoyens romains.

* César , ne Toyant pas arriver le reste de ses 'troupes , partit dans une barque pour les aller chercher. C^est là quUl aurait dit au pilote efrayé : Çuid tintes ? Coesarem çehis. Le mot est beau , mais Fanecdote improl>able.

dont cinq amenées d'Italie ; une de Tétérens ^ venue de Sicile et nommée la Jumelle j comme étant formée de deux; luie de Macédoine et de Crète, composée de vétérans qui sy étaient fixés après avoir obtenu leur congé; deux enfin levées en Asie par Lentulus. De plus, il avait distribué dans ses légions beaucoup de recrues de Thessalie, deBéotie, d'Achaïe al d'Épire ; il y avait mêlé d^anciens soldats de C. Antonius. Il attendait encore de Syrie Scipion avec deiix légions. Il avait en outre trois mille archers de Crète, de Lacédémone, du Pont,, de Syrie , et d'^Ileurs , deux cohortes de six cents frondeurs chacune , et sept mille hommes de cavalerie, dont six cents Gaulois amenés par Déjotarus, cinq cents Cappaidociens venus avec Ariobarzanes , cinq cents Thraces envoyés par Colys avec son fils Sadales; deux cents Macédoniens, d'une valeur distinguée aux ordres de Rhascipolis; cinq cents Gaulois ou Germains , que le jeune Pompée avait amenés par mer d'Alexandrie , où Gabinius les avait jiaissés pour gardes au roi Ptolémée ; un corps de huit cents cavaliers , formé de ses esclaves ou de ses bergers. Tarcuhdarius Castor et Doni-

laïis avaient foïu*ni trois cents Galates; l'un commandait sa troupe, l'autre avait envoyé son fils. Antiochus de Comagène, que ÎPompée avait comblé de bienfaits, lui avait fait passer de Syrie deux cents cavaliers , la plupart archers. Pompée avait joint à tout cela

des Dardaniens^ des Besses^ partie mercenaires^ partie requis ou volontaires^ des Macédoniens^ des Thessaliens et des troupes de divers autre^ pays ; le toyj; s'élevant au nombre qu'on a dit.

« Il avait tiré beaucoup de blé de Thessalie , d'Asie, d'Egypte, de Crète, de la Cyrénaïque et autres pays , se proposant d'hiverner à Dyrrachium, à ApoIIonia, et dans les divers ports,' pour empêcher César de passer la mer. En conséquence, il avait distribué sa flotte sur toute la côte. Les vaisseaux d'Egypte étaient commandés par son filsj ceux d'Asie par D. Lœlius et C. Triarius; ceux de Syrie par C. Cassius ; ceux de Rhodes par C. Marcellus et C. Coponius; ceux de Liburnie et d'Ach^ue par Scribonius Libo et M. Octavius. Cependant M. Bibulus avait le commandement général. »

César, ayant réussi à passer malgré Bibulus , entreprit d'assiéger Pompée , près de Dyrrachium , d'assiéger une armée plus nombreuse que la sienne, et approvisionnée par la mer. Il fallait qu'il méprisât bien ses ennemis. Il n'avait pas calculé la difficulté qu'il éprouverait pour nourrir les siens dans un pays où tout était contre lui. La chose traînant en longueur, ils furent obligés de faire du pain avec de l'herbe, mais ils n'en étaient pas plus découragés. Ils jetaient de ce pain dans le camp des Pompéiens, pour leur montrer de quelle nour-

riture savaient vivre les soldats de César. Noas matngerons des écorces d'arbres , disaient^ils^ avant de làcier Pompée ^ La belle jeunesse de Rome^ qui était venue pour finir bien vite la guerre par une glorieuse victoire , avait horreur de ces bêtes sauvages.

Cependant les estomacs du nord sont exigeans et voraces ; les Gaulois de César se trouvèrent bientôt réduits à une extrême faiblesse. Les Pompéiens, dans une sortie , les poursuivirent jusqu'à leur camp , et les y auraient forcés, si Pompée n'eût liianqué à sa fortune. César n'attendit pas une épreuve nouvelle. Il décampa, et partit pour la Thessalie et la Macédoine, où du moins les subsistances ne pouvaient faire faute. Plusieurs conseillaient à Pompée de repasser en Italie, de reprendre l'Espagne , de recouvrer ainsi les provinces lés plus belliqueuses de l'Empire *. Mais comment abandonner tout l'Orient au pillage des Barbares ? comment trahir tant d'alliés? Les chevaliers romains étaient ruinés si César ravageait la Grèce et l'Asie. Et puis. Pompée ne pouvait se décidera laisser en Macédoine Scipion, le père de la jeune et belle Cornélie, sa nouvelle épouse '.

* des. , B, ciç, y lib. m , c. 44»

* C^est la seconde fois qu^on lui donnait le sage conseil de s'assurer de cette proTince. Cic. , epUi.famil, , VI , 6.

' Appian. I B. a'p.

Dans une armée si noblement composée^ où il y avait tant de consulaires/ tant de sénateurs^ tant de chevaliers y le général avait au-dessus de lui je ne sais combien de généraux* Depuis qu^ils croyaient César en fuite ^ ils accusaient sérieusement Pompée de ne pas vouloir vaincre. Domitius demandait combien

de temps le nouvel Âgamemnon^ le roi des rois^ comptait faire durer la guerre. Cicéron et Favonius conseillaient à leurs amis de renoncer pour cette année à manger des figes de Tusculum. Âfranius^ qu'on accusait d'avoir vendu l'Espagne à César, s'étoûûtait que Pompée évitât de se mesurer avec ce marchand qui ne savait que trafiquer des provinces.

Mais le plus confiant, le plus insolent de tous , était Labiénus, lieutenant de César dans les Gaules, qui avait passé du côté de Pompée. Il avait juré solennellement de ne poser les armes qu'après avoir vaincu son ancien général. 11 obtint qu'on lui livrât les prisonniers faits à Dyrrachium, les regarda un à un^ en disant : Eh bien! mes vieux compagnons , les vétérans ont donc pris l'habitude de fuir ? et il les fit tous égorger. Dans une entrevue avec les Cé^ariens, il leur dit : Nous vous accorderons la paix , quand vous nous apporterez la tête de César ^ .

* Gaes. , B, ciç , III , V. F', aussi sur la cruauté des Pompéiens , III , 1, 6, 14, et II, 8.

Les amis de Pompée étaient si sûrs de rainera , qu'ils se disputaient déjà les consulats et les pré^ tures. Quelques-uns envoyaient à Rome retenir près de la place des maisons en vue du peuple ^ et bien situées pour la brigue des emplois ^ . Une seule chose les embarrassait : c'était de savoir qui aurait la charge de grand-pontife, dont César était revêtu ; Spinther et Domitius étaient bien aj^yés j mais Scipion était beau-père de Pompée ; il avait des chances. En attendant, ils avaient, la veille de la bataille, préparé une grande fête. Les tentes >^ étaient jonchées de feuillages et la table mise.

Aussi , à Pharsale, ce ne fut pas César qui attaqua, mais les Pompéiens. H allait tourner vers la Macédoine ; il pouvait leur échapper. Heureusement Pompée était fort en cavalerie ; il avait jusqu'à sept mille chevaliers romains : placée à l'aile gauche , cette troupe superbe se chargeait d'envelopper César par un mouvement rapide et de tailler en pièces la fameuse dixième légion. César, qui s'attendait à cette manoeuvre, avait placé derrière six cohortes qui devaient au moment de la chaîne se porter au premier rang, et au lieu de lancer le pilum , en présenter la pointe à ces brillans cavaliers. César ne dit qu'un mot aux siens : Soldat^

• Coes. , B,ciç,, m, 46.

frappe au visage ^ C'était là justement que la 'belle jeunesse de Rome craignait le plus d'être blessée. Ils aimèrent mieux être déshonorés que défigurés, et s'enfuirent à toute bride.

Au centre^ César ordonna à ses soldats de courir 7 grands cris sur l'ennemi^. Celui qui donnait un pareil ordre, connaissait merveilleusement le génie des Barbares qu'il conduisait. Pompée n'attendit pas l'issue du combat. Quand il vit sa cavalerie en fuite, il rentra dans son camp , comme frappé de stupeur. 11 ne fut tiré de cet état que par les cris de ceux qui vinrentbientôt attaquer ses retranchemens. Alors il s'enfuit vers la mer, et s'embarqua pour Lesbos, où il avait laissé sa femme. Quelques-uns lui conseillaient de se retirer chez les Parthes. On prétend qu'il craignit pour sa jeune épouse les outrages de ces Barbares qui ne respectaient rien ^. Il aima mieux chercher un asile auprès du jeune roi d'Egypte, Ptolémée Dionysos, dont il avait été nommé le tuteur. Les précepteurs grecs qui régnaient au nom du petit prince , sentirent que leur autorité cessait, si Pompée mettait le pied en

Egypte; ils le firent égorger dans la barque qui l'amenait au rivage.

Cependant César avait achevé sa victoire. Dès

* Id. , ibidem. — ' Ibidem.

' Àppian. , B, civ.

qu'elle fut|décidée y il courut tout le champ de bataille^ en criant : Sauvez les citoyens romains. Lorsqu'on lui amena Brutus et les autres sénateurs , il les assura de son amitié. Il parcourut ensuite le champ de bataille , et dit avec douleur en voyant tous ces morts : Us l'ont toulu ! si j'eusse posé les armes y j'étais condamné ^ .

Delà^ il passa en Asie, et déchargea la province du tiers des impôts. Arrivé à Alexandrie, le rhéteur y qui avait conseillé la mort de Pompée, vint mettre sa tête aux pieds du vainqueur. César en eut horreur, et versa quelques larmes. Les conseillers du roi d'Egypte avaient espéré que César leur saurait gré de leur crime, et confirmerait à leur élève le titre de roi que lui disputait sa sœur aînée, Cléopâtre. César manda secrètement à la jeune reine de revenir. Elle partit sur-le-champ , n'emmenant de tous ses amis qu'Apollodore de Sicile; elle se jeta dans un petit bateau, arriva de nuit devant Alexandrie , et ne sachant comment y pénétrer sans être reconnue , elle se mit dans un

* Saet. , J.C, c. 30. — Selon Dion, César fit mourir les sénateurs et les chevaliers , auxquels il avait pardonné d^abord ; seulement , il aurait aceordé à chacun de ses amis la grâce d^un Pompéien. Dio, XLI , n. 62. Ailleurs , Dion prétend qu'il se défaisait dans les batailles de ceux qu'il haïssait , XLIII , p. 849. Ce-

pendant Dion parle du temple élevé à la démente. — Suétone dit qu'U ne fit mourir que le jeune L. César , et deux autres qui avaient £ût égorger ses alTranchis , ses esclaves et ses lions.

paquet de hardes qu'Apollodore entra sur ses épaules par la porte même du palais ^ .

Cette espièglerie audacieuse plut à César. Le matin il fit venir le jeune roi pour le réconcilier avec Cléopâtre. Mais dès que Ptolémée aperçut sa sœur, qu'il croyait bien loin, il s'écria qu'il était trahi *. Ses clameurs ameutèrent les gens du palais, et bientôt toute Alexandrie. César se trouvait dans le plus grand danger 3 presque seul au milieu d'une ville immense , d'une populace innombrable , mobile comme la Grèce et barbare comme l'Egypte , qui était habituée à faire et renverser ses maîtres dans ses révolutions capricieuses. Aussi riche, aussi peuplée que Rome, cette capitale de l'Orient n'était pas moins fière. Les Alexandrins avaient déjà trouvé fort mauvais que César entrât avec les licteurs et les faisceaux; cela, disaient-ils, tendait à éclipser la majesté du grand roi d'Egypte ^. La populace était encore animée par les conseillers du roi qui voyaient leur règne fini, et qui auraient bien voulu se débarrasser du vainqueur comme ils avaient fait du vaincu. Le seul moyen d'apaiser le peuple eût été de livrer Cléopâtre. César soutint un siège plutôt que de faire une telle lâcheté. Les

* Dion, XLII,p. 325.

' Id. , ibidem.

' Id. , ibidem. — Caes. , B. ch\^ lib. III.

Alexandrins voulaient s'emparer de sa flotte qui était dans leur port ; il la brûla. L'incendie gagna de l'arsenal au palais^ et consuma la grande bibliothèque des Ptolémées. Enfin, César trouva moyen de gagner File de Pharos, reçut des secours par mer , et , rentrant en vainqueur dans Alexandrie , il partagea le trône d'Egypte entre Cléopâtre et son plus jeune frère, Ptolémée Néoteros. L'autre Ptolémée avait péri.

On a fort reproché à César ce long séjour en Egypte; mais d'abord il nous apprend lui-même qu'il y fut retenu quelque temps par les vents étésiens. Quant à l'imprudence héroïque de venir tout seul donner des lois à un grand royaume, il faut dire que César comptait sur l'ascendant de son nom , et il avait droit d'y compter. Naguère , passant d'Europe en Asie sur un vaisseau, il avait rencontré une grande flotte ennemie que commandait Cassius; il lui ordonna de se rendre, et fut obéi ^ . Qui pouvait croire que ces mouchérons du Nil oseraient s'attaquer au vainqueur des Gaules ?

Avant de retourner en Occident (47) et d'y poursuivre les Pompéiens , il fit un tour en Asie et défit Pharnace, fils de Mithridate qui avait battu

Caes. , ibidem.

' Plut. , in Cæs,

quelques troupes romaines et envahi la Cappadoce et la Bithynie. La facilité avec laquelle il termina cette guerre , lui faisait dire : Heureux Pompée, d'être devenu grand à si bon marché! Il écrivit ces trois mots à Rome : Feni^ vidi^ inci. Après avoir détruit Pompée, il détruisait sa gloire. L'Italie avait grand besoin du retour de César. Son lieutenant Antoine, et le tribun Dolabella

avaient bouleversé Rome en son absence. Comme les lieutenants d'Alexandre, en Macédoine et à Babylone, pendant l'expédition des Indes, ils semblaient croire que le maître ne reviendrait jamais de si loin. D'autre part, les soldats se soulevaient et tuaient leurs chefs. Sachant qu'on avait besoin d'eux pour combattre les Pompéiens en Afrique, ils croyaient tout obtenir. César les accabla d'une seule parole: Citoyens, leur dit-il, et déjà ils furent atterrés de ne plus être appelés soldats ^, citoyens, vous avez assez de fatigues et de blessures^ je vous délie de vos serments. Ceux qui ont fini leur temps seront payés jusqu'au dernier sesterce. Ils le supplièrent alors de leur permettre de rester avec lui. Il fut inflexible. Il leur donna des terres, mais éloignées les unes des autres *, leur paya une partie de l'argent qu'il leur avait promis, et s'engagea à acquitter le

' Dio, lib.XLII, p. 336.

' Id., ibidem.

reste avec les intérêts. Il n'y en eut pas un qui ne s'obstinât à le suivre.

Les Pompéiens s'étaient réunis en Afrique sous Scipion^ beau-père de Pompée. Les Scipions^ disait-on y devaient toujours vaincre en Afrique. César voulut qu'un Scipion commandât aussi son armée. Il déclara céder le commandement à un Scipio Sallutio^ pauvre homme qui se trouvait dans ses troupes, fort obscur et fort méprisé. L'autre Scipion^ auquel Caton s'était obstiné à céder le commandement par un scrupule absurde^ avait intéressé à sa cause le mauritanien Juba^ en lui promettant toute l'Afrique ^ . Cette alliance lui donna tous les Numides, et avec leur cavalerie les moyens d'affamer l'armée de César. Les affaires

de celui-ci allaient fort mal, lorsque Scipion le sauva en lui offrant la bataille. César, par une marche rapide, attaqua séparément les trois camps des Pompéiens, et détruisit cinquante mille hommes sans perdre cinquante des siens.

Caton était resté à Utique , pour contenir cette ville ennemie des Pompéiens, et dont Scipion eût, sans lui, fait égorger tous les habitants. Les commerçans italiens d'Utique ne se soucièrent pas de risquer leurs esclaves qui faisaient leur richesse, en les armant pour défendre la ville. Caton, voyant

' Dio. , lib. XUll y p. 344.

3ai

qu'il n'y ^yât pas moyen de résister^ fit édhapper les sénateurs qui se trouvaient avec lui; et jHrit la résolution de se donner la mort. Après le bain et le souper ; il conféra longuement avec ses Grecs qui ne le quittaient pas ; puis il se retira ^ lut dans son lit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'âme, et chercha son épée. Ne la trouvant pas sous son chevet, il appela un esclave et la lui demanda. L'esclave ne répondit rien , et Caton continua de lire, en ordonnant qu'on la cherchât. Quand il eut achevé , il appela tous ses esclaves l'un après l'autre j indigné de leur silence, il s'écria : Est-ce que vous voulez me livrer? et il en frappa un au visage si violemment, qu'il se blessa lui-même la main. Alors son fils et ses amis, fondant en larmes, lui envoyèrent son épée par un enfant. Je suis donc mon maître^ dit-il. Il relut deux fois le Phédon, se rendormit, et si bien que de la chambre voisine on l'entendait ronfler. Vers minuit, il envoya à la mer pour s'assurer du départ de ses amis, et soupira profondément en apprenant que la mer était orageuse. Comme les oiseaux commen-

çaient à chanter, dit Plutarque , il se rendormit de nouveau. Mais au bout de quelque temps , il se leva , et s'enfonça son épée dans le corps. Sa main étant enflée du coup qu'il avait donné à l'esclave, la force lui manqua ^ . Les siens accoururent au bruit de sa chute >

* Plut. , in Caïone.

et virent avec horreur ses entrailles hors de son corps. Il vivait pourtant et les regardait fixement. Son médecin banda la plaie ^ mais dès qu'il revint à lui-même, il arracha l'appareil, et expira sur-lechamp.

La vieille république sembla tuée avec Caton. Le retour de César dans Rome fut la véritable fondation de l'Empire. Nous réunirons ici tous les traits de ce grand tableau, quoique dans une chronologie rigoureuse, plusieurs de ces faits doivent se placer plus tôt ou plus tard.

La victoire de César eut tous les caractères d'une invasion de Barbares dans Rome et dans le sénat. Dès le commencement de la guerre civile, il avait donné le droit de cité à tous les Gaulois , entre les Alpes et le Pô ^ Il mit au nombre des sénateurs une foule de centurions gaulois de son armée ; il y mit des soldats, des affranchis. Les vainqueurs de Pharsale vinrent bégayer le latin à côté de Cicéron. On afficha dans Rome un mot piquant contre les nouveaux Pères conscrits: « Le public est prié de ne point indiquer aux sénateurs le chemin du sénat. » On chantait aussi : « César conduit les Gaulois derrière son char, mais c'est pour les mener au sénat j

* Dio,XLI, n. 36.

ils ont laissé rhabillement celtique pour prendre le laticlave^ »

Rien d'étonnant si ce sénat demi-barbare accumula sur César tous les pouvoirs et tous les titres : pouvoir de juger les Pompiens ^, droit de paix et de guerre, droit de distribuer les provinces entre les préteurs (sauf les provinces consulaires) , tribunat et dictature à vie, c'est-à-dire la domination absolue et la protection du peuple. La multiplicité et l'avilissement des magistratures augmentent encore sa puissance ; désormais seize préteurs , quarante questeurs. Il est proclamé père de la patrie, comme si de tels hommes en avaient une autre que le monde ; libérateur, non pas de Rome, sans doute, mais plutôt du monde barbare, égyptien ou gaulois, ^Ses fils (il n'en avait pas et ne pouvait plus guère en avpir) sont déclarés imperatores. Pour lui, dès Pharsale, on l'avait appelé demi'-dieu; après sa victoire d'Afrique, il devint dieu tout à fait, et son image fut placée dans le temple de Mars. Qu'on le fît dieu, à la bonne heure, personne n'en fut scandalisé ; la chose n'était pas inouïe. Mais on fut un peu surpris de le voir nommer préfet et réformateur des moeurs. Ce réformateur^logeait dans sa maison, près de sa femme légi-

Sttétone

* Suétone.

" Dio., XLII, p. 347, n. 20, etc.

time Calpumie^ la jeune Cléopâtre et son époux ^ le petit roi d'Egypte, avec Césarion, Tenfant que peut--etre César avait eu d'elle K

Ce fut un spectacle merveilleux et terrible à la fois que le triomphe de César. Il triompha pour les Gaules^ pour PEgypte,

pour le Pont et pour l'Afrique ; on ne parla pas de Pharsale. Derrière le char marchaient en même temps les déplorables représentans de TOrient et l'Occident : le vercingétorix gaulois^ la sœur de Géopâtre^ Arsinoé^ et le jQls du roi Juba. Autour, selon l'usage, les soldats, hardis compagnons du triomphateur, lui chantaient de tout leur cœur des vers outrageans pour lui.

Fais bien, lu seras iMttu ; fais mal, tu seras roi !

...Maris de Rome, gare à vous ! nous amenons le galant chauTe '.

Sauf un couplet sanglant sur l'amitié de Nicomède ', César ne haïssait pas ces grossières dérisions de la victoire. Elles rompaient l'ennuyeuse uniformité de l'adulation, et le délassaient de sa divinité.

' Ibid.

■ Dio. , Xim , p. 354. Suet. , 49 , 54 .

TJrlMni, servate luores; moediain calyum addacimut... Aarom in Gallià efTatouti ; hk samptiati mutaam.

* César se ficha de cette accusation inflime , et offrit de se justifier par serment. Les soldats rirent beaucoup et Ten dispensèrent. Dio , XLIII , p. S54.

D'abord , U distribua aux citoyens du blé et trois cents sesterces par tête; vingt mille sesterces à chaque soldat. Ensuite il les traita tous , soldats et peuple, sur vingt-trois mille tables de trois lits chacune ; on sait que chaque lit recevait plusieurs convives.

Et quand la multitude fut rassasiée de vin et de viande, on la soula de spectacles et de combats. Combats de gladiateurs et de captifs, combats à pied et à cheval, combats d'éléphants, combat naval dans le Champ-de-Mars transformé en lac. Cette fête de la guerre fut sanglante comme une guerre. On dédommagea Rome de n'avoir pas vu les massacres de Thapsus et de Pharsale. Une joie frénétique saisit le peuple. Les chevaliers descendirent dans l'arène et combattirent en gladiateurs ; le fils d'un prêteur se fit mirmillon. Un sénateur voulait combattre , si César le lui eût permis. Il fallait laisser quelque chose à faire aux temps de Domitien et de Commode.

Par-dessus les massacres de l'amphithéâtre flottait pour la première fois l'immense velarium aux mille couleurs , vaste et ondoyant comme le peuple qu'il défendait du soleil. Ce velarium était de soie ^ , • de ce précieux tissu dont une livre se donnait pour une livre pesant d'or.

Id. 9 ibidem.

Le soir .» César traversa Rome entre quarante éléphants qui portaient des lustres étincelans de cristal de roche ^ . U assista aux fêtes^ aux farces du théâtre. Il força le vieux Labérius, chevalier romain^ de se faire mime^ et déjouer lui-même ses pièces : « Hélas! s'écriait dans le prologue le pauvre vieillard obligé d'amuser le peuple % où la nécessité m'at-elle poussé , presque à mon dernier jour? après

' Saet.

' Dec. Laberii frag. , in Muer, sat. , I > 7a

Necetntas (cajas canns transversi impetom VolaeinDt malti éffogere , paaci potnenuit) Qao me detrniit pêne eztremU senail-nu ?

Qaem nnlla ambitio , nnlla Qnqnam lar£[ilio ^ Nttllas timor, Tii nalla , nnlla attlhoritai Movere potait in jAventa de «tattt :

Ecce ia seoecta , ut fadle labefecit looo Viri excellenlis mente clémente édita , Sabmiasa placide blandiloqaenf oratîo.

Etenim ipêi dii denegare cui nihil- potaerant^ fiomînem me dénégare qaii pouet pati?

Ego bia ttidenia annis aclii aine hola , £qaea romanaa ex lare egreMus meo , Domam revertar mima* : nimiram hoc die tJno plna vixi, mihi qaam irivendam Aiit.

Fortana immoderata in bono lo^ne «ttpie in illalo ^ Si tibit erat Ubitnm Uteraram landibns Floria cacamen nostr» famae frangere :

Car qaam vigebam membra prestiridanlibas , Satiafacere popalo et tali qaam poteram vtro , Non flexibilem me concarraati , at carperes ? Nanc me qao dejicis ? qaid ad acenam affero ? Decorum formœ , an dignitatem corporia ?

Ânîmi nrtatem , an fods jucundie «onom?

aoixânte ans d'une vie honorable> sorti chevalier de ma maison^ j'y rentrerai mime. Oh! j'ai vécu trop d'un jour !..... » César n'avait voulu que l'avilir j il lui refusa le prix ; Labérius ne fut pas même le premier des mimes ^ .

TJt hedera «erpeDs Tiret arbore necat, Ita me vetottas ample-su aanoram necat.

Sepalchri aimilis « bil niii nomén retineo.

Ik ipsa actione. Ss Mûcrobio. Ibid,

Porro, Quiritei , libertatem perdidimna.

Idem , ibidem.

NeceMe est mnltoa timeat ^aem multi timent.

Idem Ibidem,

JShn potannt prini erae oaiæet omni in tempore. Summum ad gradom qnam daritatia yenerû j Consistea œgre , «t dtias qaam anenda*^ deddet t Oeddi e|^, cadet qui aequitor f lans est publica. PublU SyrUfroffm, , Ad Làbetium i

Qaicnm contendisû scriptor , hono spectator anbleva. Favente tibi me , Ttetas es» Laberi, à Syro.

(Ces derniers mots doivent être de Syrus, et non de .César ^ comme oti l'a cru.)

* Et peut^^tre ce jugement était-il équitable. On connaît le goût exquis de César. Voici deux fragmens de ses poésies. Le second parait un impromptu fait dans un de ses rapides voyages :

(Snetonina , in Tîtf t Tertntii :)

Ta qnoqæ , ta sammis , 6 dimidiate Menander ^ Poneris , - et merito, pari lermonia amator ; Lenibas aUÆae talinam irerbis con jaocta foret vi*^ Gonica > nt squato Tirtus poUeret bonore Cnm grtecis , neque in hae deaspectas parte jacerea. TJnum hoc naceror ^ et doleo libi deçSM, Tereoli.

aa

a était bien hardi , en effet , de rédamer seul au tnlieu de ces grandes saturnales^ de ce nivellement universel qui commence avec FEmpire ; il s'agit bien de l'honneur d'un chevalier dans ce bouleversement du monde.

Aspice nutantem convexo pondère monduih , Terrasque trac-
tusque maris cEliinM|iie proibiidtiiltf Aspice Tenturo laetenCdr
ut onmia sseda !

tout n'est-il pas transformé? Les siècles antiques ne sont-ils pas finis? Le temps , le ciel n'a-t-il pas changé par édit de César? L'immuable pomœrium de Rome a reculé^ ; les climats sont vaincus, la nature asser-^ vie; la girafe africaine se promène dans Rome, sous une foret mobile, avec Péféphanth indien j les vaisseaux combattent sur terre. Qui osera contre-

(SenTeritis , tx membrania :)

Feltria , perpelao nivium damnata rigori , Porte milii po«t hac non adeunda , vale.

L'ouvrage de César , de Anahgià , était divisé en deux Uvres, et adressé àCicéron. Les auciens en ont souven> parléj Cicéron, Bmtm , c. 72 j Suétone , in Cœs, , c. 56 5 Aulu-GeUe , Uv. I , c. 1 , 7 j c. 9 5 'chiris. ' liv. I. Il y traitait des verbes , des déclinaisons , des lettres même de Talphabet ; a aurait voulu qu'on dit : Monieo, memordi, non momofdi; pungo , pcpugi; spondeo , spepon-di ; mrbo , iwhonis , non tu,hinis ; en6n que le ^sc fit comme on F renversé g , parce qu'U avait la force d»digamma éoUquej U recommandait dans cet ouvrage d'éviter iaut motnou^ veau comme un éeuet'l,... Macrob. , liv. II.

• Dio.^{XLVI}, n. 50, p, a77.

dire celui à qui la nature et l'humanité n'ont refusé rien, celui qui n'a jamais lui-même rien refusé à personne[^] ni sa puissante amitié [^] ni son argent[^] pas même son honneur? Sans le large front chauve et Vœil de faucon[^] y reconnaîtriez-vous le vainqueur des Gaules dans cette vieille courtisane , qui triomphe en pantoufles [^] et couronnée de toutes sortes de fleurs? Venez donc tous de bonne grâce chanter, déclamer, combattre, mourir, dans cette bacchanale du genre humain qui tourbillonne autour de la tête fardée du fondateur de l'Empire- La vie, la mort[^] c'est tout un : le gladiateur a de quoi se consoler en regardant les spectateurs. Déjà le vercingétorix des Gaules a été étranglé ce soir après le triomphe : combien d'autres vont tantôt mourir parmi ceux qui sont ici ? Ne voyez-vous pas près de César la gracieuse vipère du Nil, traînant dédaigneusement après elle son époux de dix ans, qu'elle doit aussi faire périr; c'est son vercingétorix, à elle. De l'autre côté du dictateur, apercevez-vous la figure hâve de Cassius', le crâne étroit de Brutus; tous deux si pâles

* Shakespeare et Dante avaient certainement vu César. César au large front,», Shak. Julius C.

Gesare annato con gli occhi grifagni (Inferno , Z V) .

C'est une traduction admirable du *çetis oculis* de Suétone. ' Dio. , XLn,p. 356.

Plut, j Cofs.n Ceux que je crains, disait; César, ce sont ces visages terribles. » Pour la figure de Brutus , voyez les médailles.

dans leurs robes blanches bordées d'un rouge de sang.

Au milieu du triomphe, César n'ignorait pas que la guerre n'était pas finie. L'Espagne était pompéienne. Pompée avait essayé pour elle ce que César accomplit pour la Gaule. D'avait fait donner le droit de cité à une foule d'Espagnols[^]. Mais le génie moins disciplinable de l'Espagne faisait de ce peuple si belliqueux un instrument de guerre incertain et peu sûr. Toutefois, les fils de Pompée y trouvèrent faveur. Les Espagnols étaient vraisemblablement jaloux des Gaulois, qui sous César avaient gagné tant de gloire et d'argent dans la guerre civile. Peut-être aussi de vieilles haines de tribus et de villes les animaient contre les Espagnols qu'ils voyaient dans les rangs de César, contre ceux qui composaient sa garde, contre ce Cornélius Balbus, Espagnol-Africain de Cadix, qui avait reçu de Pompée le droit de cité, et qui était devenu le principal conseiller de son rival*.

César alla en vingt-sept jours de Rome en Espagne (45). Il y trouva tout le pays contre lui. Comme en Grèce, comme en Afrique, il lui fallait une ba-

* Plut., in Pomp, ■ — Cic. > pro Corn, Balbo, j

' Sur ce personnage important, /[^]. page 248, le discours[^]ra Balbo de Cicéron, et Epist, ad Attie, IX y 7, surtout EpisL JamiL, VI[^] 8.

laille[^] ou il mourait de faim. Les Espagnols n'étaient pas moins impatients de battre ce César, cet ami des Gaulois, qui croyait avoir déjà soumis l'Espagne en un hiver. Les armées se rencontrèrent à Munda {près de Cordoue). Mais cette fois, César ne reconnut plus ses vétérans. Les uns étaient de vieux soldats qui depuis quinze ans le suivaient dans la meurtrière célérité de ses marches, des Alpes à la grande Bithagne, du Rhin à l'Èbre,

puis de Pharsale au Pont, puis de Rome en Afrique, tout cela pour vingt mille sesterces ; l'ascendant de cet homme invincible les avait pourtant décidés encore à porter leurs os aux derniers rivages de l'Occident. Les autres, qui avaient vu le signe de l'alouette, avaient gaiement passé les Alpes, avides des belles guerres du midi, et comptant tôt ou tard piller Rome, ceux-là aussi, quoique plus jeunes, commençaient à en avoir assez. Et voilà qu'on les ramenait devant ces tigres d'Afrique, si altérés de sang gaulois.... Les ordres et les prières de César échouaient contre tout cela ; ils restaient mornes et immobiles ; il avait beau lever les mains au ciel. Il eut un moment l'idée de se poignarder sous leurs yeux ; mais enfin, saisissant un bouclier, il dit aux tribuns des légions : Je ne veux mourir ici, et il court jusqu'à dix pas des rangs espagnols*. Deux cents

* Suétone.

" Appian., B. civ. — Florus, IV, 2.

flèches tombent sur lui. Alors il n'y eut plus moyen de différer le combat. Tribuns et soldats le suivirent. Mais la bataille dura tout le jour. Ce ne fut qu'au soir que les Espagnols se lassèrent. On apporta à César la tête de Labiénus, et celle d'un des fils de Pompée. Les vainqueurs épuisés campèrent derrière un retranchement avec les cadavres.

Le retour à Rome fut triste et sombre. Les vaincus venaient commencer une servitude sans espoir. Les vainqueurs eux-mêmes étaient désenchantés de la guerre civile. César se sentait haï et se raidissait d'autant plus. Pour la première fois, il ne craignait pas de triompher sur des citoyens, sur les fils de Pompée. Il méprisait Rome, et voulait briser son orgueil. Il n'hésita

point d'accepter les honneurs odieux qu'entassait sur lui la lâche et perfide politique du sénat, le siège d'or, la couronne d'or, une statue à côté de celle des rois, ^ntre Tarquin-le- Superbe et l'ancien Brutus , le droit sinistre d'être enterré dans l'enceinte sacrée du pomœrium, où l'on ne plaçait aucun tombeau®. Un tel homme ne pouvait se méprendre sur l'intention meurtrière de ces décrets. Mais que lui importait après tout?-

* Floms, â>id6m.

' Dio, XLIV, n. 7, XLIII. — Suétoiw., 52, et Dion, XJLIV, 386, prétendent que le sénat lui accorda, on allait lui accorder, la ridicule autorisation de posséder toutes les femmes. Citait sans doute tm des bruits^ «bourdes que faisaient couiùr ceux qui voulaient perdre César.

Malheur au:^ ineurtriers ! La paix 4u monde tenait à la vie de^ Gésar^ . Et qui aurait le cœur de tuer celui qui a tant pardonné? Il renvoya sa garde; sa gardç était la démence à laquelle on venait d'élever un temple; et sans armes '^ sans cuirasse^ il «O prome-^ naitdans Rome^ aun^ilieu de ses ennemis mortels.

Cette âme immense roulait bien d'autres pensées que celle du soin de sa vie. Il voulait consommer le grand ouvrage de Rome y unir ses k»s.dans un code^ et les imposer à tontes les nations^. Il projetait au milieu du Champ-de-Mars un temple^ au pied delà rodie Tarpéienne un amphithéâtre ^ à Os tie un part y monumaos gigantesques , capables d^ recevoir les. états-généraux du ikionde. Une bibliothèque immense devait concentrer tous les fruits de la pensée humiaine. La vieille injustice de Romesétait expiée : Oapoue, Corinthe çt Garthage furent relevées par ordre de César. Il voulait percer l'isthme dé Corin-^ the et joindre les

deux mers. Dès la guerre d'Afrique y il avait vu en songe une
^ande aijnée qui;

' Dû>» XLIY, 386« -r^ Suét. , S6. a Quelques-uns ont soup-
çonné qu'il. César ne se SQuciait pas de yiyre plus long-temps ; ce
qui explique son in Jif-.. férence sur sa mauvaise santé et sur les
pressentimens de ses amis... Il avait renvoyé sa garde
espagnole... Il aurait dit qu'il aimait mieux mourir que de
craindre toujours... et encore : que Rome était plus intéressée à
sa vie q^ lui-même. »

' Appian. , Pun, 6, -r Ko , XLIII , n. 50. r- Suét.

pleurait et criait à lui, et à son réveil, il avait écrit «ur ses ta-
blettes : Corinthe et Carthage ^ .

Mais rOccident était trop étroit. Notre César à nous disait na-
guères : On ne peut travailler en grand que dans VOrient. César
voulait pénétrer dans ce muet et mystérieux monde de la haute
Asie, dompter les Parthes , et renouveler la conquête
d'Alexandre. Puis, recommençant les vieilles migrations du genre
humain , il serait revenu par le Caucase , les Scythes, les Daces et
les Germains.^ qu'il aurait domptés sur sa route '. Ainsi l'empire
romain, fermé par l'Océan^ embrassant dans son sein toute na-
tion policée ou barbare, n'eût rien craint du dehors, et n'eût plus
été appelé vainement l'empire universel, étemel.

C'est au milieu de ces pensées qu'il fut arrêté par la mort. L'oc-
casion de la conjuration fut pe** tite. L'audacieux et sanguinaire
Cassius en voulait à César pour lui avoir refusé une charge, et
pour lui avoir pris des lions qu'il nourrissait '. Ces lions d'amphi-
théâtre étaient les jouets chéris des grands de Romej les Grecs,

sophistes, poètes, rhéteurs et parasites, venaient après dans la faveur du maître. Hélas l s'écrie l'envieux Juvénal, un poète mang,e

'Ibid. ^* Ibid.

* Plut. , in Bruto et Cæsare. Il ne lui re&sa point la préture, mais i(ne kd donna point celle qui était la plus bonortUe.

inoins pourtant! César pardonna à tout le monde dans la guerre civile , excepté à celui qui avait indignement tué ses lions
^

Cassius avait besoin d'un honnête homme dans son parti. Il alla voir Brutus, neveu et gendre de Caton. Brutus ne semble pas avoir été un esprit étendu j c'était une âme ardente, tendue de stoïcisme^ mais le ressort était forcé. De là, quelque chose de dur, de bizarre et d'excentrique ; une avidité farouche d'efforts, de sacrifices douloureux. Pompée avait tué le père de Brutus , et jamais celui-ci n'avait voulu lui parler^. Ce fut pour lui un motif d'aller combattre sous Pompée à Pharsale. César aimait Brutus , et peut-être s'en croyait-il le père ; après la bataille , il l'avait fait chercher avec inquiétude; il lui avait confié la province la plus importante de l'empire, la Gaule cisalpine. Cassius disputant une charge à Qrutus , ils exposèrent tous deux leurs titres, et César dit : Cassius a raison , mais il faut que Brutus l'emporte. Tous ces motifs, qui pouvaient attacher Brutus à César, inquiétaient, torturaient cette» âme faussée d'une vertu atroce ; il craignait de préférer malgré lui un homme à la république. A chaque bienfait de César, il avait peur de l'aimer, et s'armait d'in* gratitude.

P\ plas haut la note de la page S26..

' Pkit», îñBmtQ,

Ceux qui voulaient précipiter Brutus dans un parti violent ne négligeaient aucun moyen de tourmenter cette âme malade de scrupule et d'indécision. Il trouvait partout des billets anonymes sur le tribunal où il jugeait comme préteur sur la statue du Brutus qui avait chassé les rois. On y lisait : Tu dors Brutus non tu n'es pas Brutus. Il n'y avait pas jusqu'au prudent axni du prudent Cicéron l'égoïste et froid Attius qui ne éadriquaît une 'généalogie où il le faisait descendre par son père de l'ancien Brutus , par sa mère Servilie de Servilius Ahala, qui avait tué Spurius Mélius soupçonné d'aspirer à la tyrannie .

Ce qui décida Brutus , c'est que le bruit courait que César voulait prendre le nom de roi. Sans le témoignage unanime des historiens je douterais que le maître de Rome eût souhaité ce titre de rex, si prodigué et si méprisé ce nom que tout dient donnait au patron tout convive à l'amphytrion. En lui décernant la puissance absolue et même une puissance héréditaire y le sénat lui avait donné la seule royauté qu'un homme de bon sens pût vouloir à Rome. Je croirais volontiers que ce bruit odieux fut semé à dessein par les ennemis de César que ses amis ne s'en défiant pas y accueillirent cette idée avec enthousiasme, ne sachant plus d'ailleurs.

V. noire premier volurac

quel autre titre lui donner et que les uns et les autres le persécutèrent à l'envi de ce périlleux honneur couronnant la nuit ses statues, et lui offrant à lui-même le nom de roi et le bandeau royal.

Un jour qu'il rentrait dans Rome , quelques citoyens rappellent roi : Je ne m'appelle pas roi, dit-il, je m'appelle César ^ Un autre jour, c'était la fête des Lupeicales, tous les jeunes gens, et à leur tête Antoine , alors consul désigné , couraient tout nus par la ville , frappant les femmes à droite et à gauche. César, assis dans la tribune, regardait les courses sacrées, revêtu de sa robe de triomphateur. Antoine approcha, se fit soulever par ses compagnons à la hauteur de la tribune *^ et lui présenta un diadème; il le repoussa par deux fois, mais, dit-on, un peu mollement. Toute la place retentit d'acclamations. Au matin, les statues du dictateur s'étaient trouvées couronnées de diadèmes. Les tribuns allèrent solennellement les enlever* Ils faisaient poursuivre ceux qui avaient appelé César du nom de roi y tant sa douceur avait enhardi les vaincus. Il s'agissait de savoir si Pharsale avait été un vain jeu, si le vainqueur serait dupe, si l'ancienne anarchie allait recommencer ; pour la républi-

' Dio , XLIV. Plut, f *n Cas.

*' Plut. , in Antonio,

que , elle n'existait plus que dans l'histoire. César cassa les tribuns; c'était commencer la monarchie.

Les sénateurs se seraient peut-être résignés; mais une injure personnelle les poussait à se venger de César. Lorsque le sénat vint lui apporter le décret qui le mettait au-dessus de l'humanité pour préparer sa ruine , il ne se leva point de son siège, et dit qu'il eût mieux valu diminuer ses honneurs que les augmenter. Les uns racontent qu'à l'arrivée du sénat ^ l'espagnol Balbus lui conseilla de rester assis; les autres, que le dieu. avait ce jour-là un flux de ventre , et qu'il n'osa se lever ^ .

Quoi qu'il en soit, les sénateurs, poussés à bout, tramèrent sa mort en grand nombre. Un nom aussi pur que celui de Brutus autorisait la conjuration. Tous ceux même à qui César venait de donner des provinces, Brutus et Décimus Brutus, Cassius, Casca, Cimber., Trébonius, n'hésitèrent point d'y entrer, tigarjius, à qui César venait de pardonner, à la prière de Cicéron , quitta le lit où une maladie le retenait. Porcia, femme de Brutus et fille de Caton, avait deviné le projet de Brutus à son air inquiet et agité. Mais avant de lui demander son secret, elle se fit à elle-même une profonde blessure à la cuisse, voulant s'assurer de son courage,

* Dio. ^ XUV, p. 396. — Plut. , in Cæs, -- Suet. > JTô.

et se tenir prête à mourir si son époux périssait^ Cependant les prodiges et les avertissemens n'avaient pas manqué à César, s'il eût voulu y prendre garde. On parlait de feux célestes et de bruits nocturnes, de l'apparition d'oiseaux funèbres au milieu du Forum. Une nuit qu'il dormait près de sa femme, les portes et les fenêtres s'ouvrirent d'elles-mêmes, et en même temps Calpurnie rêvait qu'elle le tenait égorgé dans ses bras. On lui rapportait aussi que les chevaux qu'il avait autrefois lâchés au passage du Rubicon , et qu'il faisait entretenir dans les pâturages, ne voulaient plus manger, et versaient des larmes ^ Un devin l'avait averti de prendre garde aux Ides de Mars.

César aima mieux ne rien croire. On lui disait de se défier de Brutus. Il se toucha et dit : Brutus attendra bien la fin de ce corps chétif *. Le jour des Ides , sa femme le pria tant , qu'il se décida à remettre l'assemblée du sénat. 11 y envoyait An^ toine , lorsque Décimus Brutus lui fit honte de céder à une femme, et l'entraîna par la main.

u A peine était-il sorti qu'un esclave étranger

* Suéton, 84.

' Plut., in Cas, — César eut cela de commun avec Alexandre, d'être pleuré de toutes les nations. Il le fut particulièrement des Juifs. Suet. , 84 : In summo publico luctu, exterarum gentium multitudo circulatim suo quacque more lamentata est, prsoci-
puèque Judaei , qui etiam noctibus oontinuis bnstum
frequentânmt.

Vient 6è remettra entre les mains de Câpumie , k priant de le
garder jusqu'au retour de César, à qui il doit faire une révélation
importante. Artémidore de Cnide^ qui enseignait les lettres
grecques à Rome^ remet à Césai* plusieurs billets sur la conju-
ration; toujours inutilement. César doanà les uns aux siens ^ gar-
da les autres sans trouver le temps de les lire. Les conjurés eurent
encore d'autres motifs d'inquiétude. Un hommd s'approche de
Casca y et le prenant par la main : Casca^ lui dit-il^ tous m*en
avez fait mystère ; mais Brutus m'a tout dit. Casca fut fort éton-
né; mais cet homme reprenant la parole en riant : Et comment^
lui dit-il^ seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche pour
briguer l'édilité? Sails ces dernières paroles^ Casca allait tout lui
révéler. Un sénateur^ nommé Popilius Lénas^ ayant salué Bru-
tus et Cassius d'un Hir empressé, leur dit à l'oreille : Je prie les
dieux qu'ils vous donnent un heureux succès; mais ne perdez pas
un moment^ l'affaire n'est plus secrète. Dans ce mofaient^ un es-
clave de Brutus accourt et lui annonce que sa fethme se meurt.
Porcia n'avait pu supporter cette angoisse d'inquiétude ; elle
s'était évanouie

n Cependant l'on annonce l'arrivée de César. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas eut avec lui un long entretien , auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les

conjurés ne prouvant. entendre ce qu'il disait^ conjecturèrent qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation circonstanciée. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres > comme pour s'avertir de ne pas attendre qu'on vienne les saisir y et de prévenir le supplice par une mort volontaire « Déjà Cassius et quelques autres mettaient la main sous leurs robes, pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait d'une prière très-vive plutôt que d'une accusation. 11 ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas du secret^ mais par la gaieté qu'il montra, il rassura Cassius ; et bientôt après, Lénas ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir^ que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

» Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siège de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire ; et Cassius * portant , ditK>n , ses regards sur la statue de Pompée, Finvoqua, comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte, et en lui parlant, il le retint hors de la salle. Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis , les conjurés , se pressant autour de lui , firent avancer Tul-^

lius Cinuber , pour qu'il demandât le rappel de son frère. Us joignirent leurs prières aux siennes; et prenant les mains de César ^ ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des

prières si pressantes ; et comme ils insistaient^ il se leva pour les repousser de force. Alors Cimber^ lui prenant la robe des deux mains ^ lui découvre les épaules; et Casca , qui était derrière le dictateur, tire son poignard et lui porte le premier coup le long de l'épaule ; la blessure ne fut pas profonde. César saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie en latin : Scélérat, que fais-tu ? Casca appelle son frère à son secours eh langue grecque^ César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards .autour de lui pour repousser les meurtriers ; mais dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui , il quitte la main de Casca qu'il tenait encore ; et se couvrant la tête de sa robe , il livre son corps au fer des conjurés. 'Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution , et qu'ils • étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulut avoir part au meurtre^ reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang, h (44 sms avant J. C.)Plut. in Brut.

CHAPITRE VI

Cèsflr Tengé pst Octâre et \ntoine. — Tictoire d'Octare sur Antoine , de

rOcddent sur TOrient. (44-31 .)

L&s conjurés avaient cru qu'il suffisait de vingt coups de poignard pour tuer César. Et jamais César ne fut plus vivant , plus puissant^ plus terrible , qu'après que sa vieille dépouille, ce corps flétri et usé, eut été percé de coups. Il apparut alors, épuré et expié^ ce qu'il avait été, malgré tant de souillures, l'homme de l'humanité ^ .

* Void le jugement de Napoléon sur César (Mém, de Sainte^Hélène , i 4 déc. 1 81 6): « Passant ensuite à César, il disait, qu^au rebours d'Alexandre, il avait commencé sa carrière fort tard, et qu^ayant débuté par une jeunesse oisive et des plus vicieuses , il avait fini montrant Pâme la plus active , la plus élevée, la plus belle ^ il le pensait un des caractères les plus aimables de l'histoire. César, observait-il, conquiert les Gaules et les lois

de sa patrie est-ce au hasard et à la simple fortune qu'il doit ses

grands actes de guerre ? » Napoléon ne le pense point. Toutefois, pour le génie militaire , il semble mettre Hannibal au-dessus de tout.

II. a

Un acteur ayant prononcé au théâtre ces vers d'une tragédie :

le leur donti^ la vie ; ils m'ont donné la mort ' !

Il n'y eut point d'yeux qui ne s'emplissent de larmes ^ et il s'éleva comme un tonnerre de cris de douleurs et de sanglots. Ce fut bien pis lorsqu'Antoine produisit ce pauvre cadavre, avec sa robe sanglante, lorsqu'on apprit qu'il avait dans son testament nommé Décimus Brutus tuteur de son ûk adoptif, que la plupart des meurtriers étaient ses héritiers*. Il leur avait de plus destiné les meilleures provinces de Fempire , à Décimus la Gaule cisalpine, à l'autre Brutus la Macédoine, à Cassius la Syrie, l'Asie à Trébonius, la Bithynie à Cimber. L'indignation du peuple fut si

forte qu'il prit les tisons du bûcher pour brûler les maisons des assassins. •

Antoine s'étant porté ainsi pour le vengeur de César, il fallut bientôt que les conjurés quittassent Rome et se retirassent dans l'Orient pour recom-

Je regrette de n'avoir pu rendre le texte dans sa simplicité :
iXffa' tnen* S4rvâsse, uf essfi%t qti* me pftdertnt ! (Siiet. , 84 ,
c^r Pacuvio.] ' I)io,XLIV, n. 3;j5,p. 404.

mencer la guerre de Pharsale* Maintenant quel était <;et Antoine^ pour succéder à César ?

Le premier soldat de César ^ mais un; soldat^ et un soldat barbare. Descendant d'Hercule^ à ce qu'il disait^ et fort comme Hercule^ toujours ceint sur les reins d'une large épée et d'un gros drap comme en portaient les soldats ^ s'asseyant avec eux ^ buvant dans la rue^ raillant^ ravi^ toujours de bonne humeur^ , Antoine avait fait ses premières armes en Egypte ; il aimait l'Orient^ son éloquence était pleine d'un faste asiatique. Insatiable d'argent et déplaissirs, avide et prodigue, volant pour donner, il achetait sans scrupule la maison de Pompée , et se fâchait quand on lui demandait le paiement^. César, qui lui avait confié l'aile gauche à Pharsale, ne pouvait se passer de lui. Il le mit dans son char^, quand il revint d'Espagne , comme pour faire triompher en lui ses vétérans. Antoine s'en souvint après la mort de César, et crut lui succéder. Cependant qu'était-il? Un homme d'avant-garde, un soldat sans génie, un superbe et pompeux acteur qui jouait César sans l'entendre. Que d'hommes en César! Le hardi soldat, ami des Gaulois , des Barbares , n'était qu'un des côtés inférieurs de cette âme immense.

Antoine se perdit en oubliant qu'il n'était autre

' Plut. , m Ant.

• Ibid. — • Ihid.

chose que l'homme de César. Le sénat ayant confirmé les actes du dictateur^ Antoine se charge de les exécuter , y inscrit chaque jour quelque nouvel article, et trafique impudemment des dernières volontés d'un mort. Il dissipe l'argent légué au peuple par César. Il s'accommode avec le sénat, avec les Pompéiens ; il fait rappeler Sextus Pompée ; il fait tuer un homme qui se disait petit-fils de Marius, et qui dressait un autel à César ^ Il indigne les légions par sa parcimonie, les décime pour punir leurs murmures et fait égorger les vétérans sous ses yeux, sous les yeux de sa cruelle Fulvie*. Cet homme-là ne sera point le successeur de César.

Il existait un César, un fils adoptif du dictateur^ qui venait d'arriver à Rome pour réclamer les biens de son père. Sauf son nom, celui-ci n'avait rien qui put plaire aux soldats. C'était un enfant de dix-huit ans, petit et délicat, souvent malade, ^boitant fréquemment d'une jambe, timide et parlant avec peine, au point que plus tard il écrivait d'avance ce qu'il voulait dire à sa femme; une voix sourde et faible : il était obligé d'emprunter celle d'un héraut pour parler au peuple. Assez d'audace politique ; il en fallait pour venir à Rome réclamer

' AppUn. , C. c/V. , m. V. aussi le ridicule récit de Valère-Maxime. (IX, 15.)

' Appian. , III. Gic. , PhUipp, , II.

' Suétone , in Aug. , passim.

k succession de César. D'autre coui'age^ points craignant le tonnerre , craignant les ténèbres ^ craî^ gnant l'ennemi y et implacable pour qui lui faisait peur. A toutes ses victoires, à Philippes, à Myles, à Actium, il dormait ou était malade. En Sicile, quand il gagna les légions de Lépide et entra dans leur camp, quelques soldats faisant mine de vouloir mettre la main sur lui, il s'enfuit à toutes jambes , au grand amusement des vétérans qu'il fit ensuite égorger*.

Telle était la chétive figure du fondateur dé l'Empire. Son père était chevalier, banquier, usurier; il n'en disconvenait pas. « Ton aïeul maternel, disaient s^s ennemis, était Africain; ta mère faisait aller le plus rude moulin d'Aricie; ton père en remuait la farine d'une main noircie par l'argent qu'il maniait à Nerulum ®. » Cette origine obscure n'en convenait que mieux à celui qui devait commencer le grand travail de l'Empire, le Jiivèlement du monde. Quand il prit la robe]^étexte, elle lui tom-

' Sur la lâcheté d'OcUTe, V. Suet. ^ c. aO, 40 , 78 , 4 6. — Ap- pian. , IV. — Plut. , Brut., et Montesquieu , Gr, et déc. des Rom, , c. <S.

' Suet. , in Aug» , c. 4 , « ex Cassû Parmensis epistolâ : Mater- na tibi » faffina ; si quidem ex cnidissimo Ariciae pbtrino hanc pinsit manibus col" fybo decoloraUs Nerulonensis mensarius. » — Quant à Porig^ie africaine , qu'Antoine lui reprochait, elle se- raif prouyée, si POctavius africain, dont Cicéron fit remarquer les oreilles percées , était parent d'Octave. Plut^ , in Cic, •

ha des épaules : C'est signe y dit-il lui-même y que je mettrai sous les pieds la prétexte sénatoriale ^ . Octave ne hussaU guère échapper de telles paroles : attentif à cacher isa inarche^ il em-

plôja avec une merveilleuse persévérance la ruse et l'hypocrisie. Il flatta Cicéron pour prévaloir contre Antoine; il amusa celui-ci jusqu'à ce qu'il fût assez fort pour le perdre, Devenu maître du monde ^ il se fâdiait quand on l'appelait nul, voulait toujours quitter l'autorité , se mettait à genoux devant le peuple pour ne pas être nommé dictateur^ et mourait dans son lit en demandant à ses amis s'il avait bien joué la farce de la vie *,

Plutarque conte que dans les guerres de Sylla ^ Crassus^ envoyé par lui à travers un pays ennemi demandait une escorte. Je te donne pour escorte ^ lui dit le dictateur^ ton père indigné ^orgé^ Le jeune Octave n'avait pas autre chose en arrivant à Rome. Il déclara qu'il venait venger César^ et qu'il quitter ses legs au peuple romain. Il accusa de trahison Brutus et Cassius ; il donna les jeux promis par César à l'occasion de sa victoire j il vendit ses biens pour payer l'argent promis aux citoyens , et couvrit de honte Antoine qui avait retenu cet argent. Celui-ci poussa l'imprudence jusqu'à encourager

* Dio , XLV, p. 420 , n. 2, Suet. , in Aug. , c. 99.

les réclamations des gens qui se prétendaient dépouillés par César. Il autorisa un édile qui refusait de placer au théâtre le trône et la couronne d'or qu'Octave voulait y mettre à l'honneur de son père. Il défendit insolemment qu'on portât le jeune César au tribunat ^ .

Le sénat caressait celui-ci sans l'aimer^ dans l'espoir de diviser les Césariens , et de les détruire les uns par les autres. Cicéron surtout était fort tendre pour le jeune homme ^ qui faisait semblant d'y être pris et l'appelait son père : « C'était , disait

l'orateur avec sa légèreté ordinaire ^ un jeune homme qu'il fallait louer ^ chajjgr d'honneur^ combler, accabler H.

Dès qu'Antoine fat parti pour chasser Décimus Brutus de la Gaule cisalpine, un décret du sénat adjoignit le jeune César aux consuls Hirtius et Pansa , chargés de comli^attrre Antoine et de secou-. rir Brutus. C'était perdre à la fois Antoine , et Octave, à qui l'on ôtait sa popularité, en l'envoyant oonibattre pour un des meurtriers de son père. Les consuls vainquirent Antoine , délivrèrent Décimus. Brutus assiégé dans Modène,.et, mourant tous deux à point nomjxié ', laissèrent Octave à la tête

' Appian., IJI.

' Laudandum ettollendum. Vell. Pat.^ lib.II, c. 62. Suet., ^i/^.» c. 12. 'On soupçonna Octave de les at^ir fait tuer. Tacit. jinnai, , lib. l"-^ in principio.

des légions. Cependant Antoine fugitif avait retrouTé une air-née; les soldats ne pouvaient manquer à tin soldat comme lui ; ceux de Lépidé le suivirent de Gaule en Italie. Octave lui-même traita volontiers avec Antoine. Cicéron avait cru n'avoir plus besoin de cet enfant ^ ; le sénat lui refusait le consulat. Sans ressources militaires^ sans autre défense que trois légions d'une fidélité douteuse ; les sénateurs attendaient^ sans comprendre Té-tendue du danger, l'armée formidable où tous les vétérans de César se trouvaient réunis sous Antoine et Octave. H Eaut voir dans Appien l'imprévoyance et les tergiversations misérables de Cicéron qui régnait alors à Rome et dirigeait le sénat ^.

Antoine , Octave et Lépidé eurent une conférence près de Bologne dans une île du Reno; ils s'y partar gèrent l'Empire d'avance, et s'y promirent la tête de tous les grands de Rome. Us

voulaient, disant dans leur proclamation qu'Appien a traduite en grec, ne pas laisser d'ennemis derrière eux, au moment de combattre les forces immenses de Brutus et de Cassius. Ils voulaient satisfaire V armée. Cette armée, barbare en grande partie , était mé^{*} contente de la douceur[^] de César; elle avait soif de

' Serr. , ad Edog. , 1 , 43 : Decreverat ciiim senatns ne qois eom puemm diceret, ne m[^]estas tanti imperii minueretur. Suet. , Aug>t c^{*} 42. * Appian. » B. c/ç., lib. III, p. 944, c. 584.

sang romain. Les triumvirs avaient besoin d'argent <ontre un ennemi qui avait en ses mains les plus riches provinces de Fçm-pirej l'Italie étant épuisée, il n'y avait de ressources que la confiscation. Le prétexte était de venger César sur la vieille aristocratie qu'il avait épargnée pour sa ruine. Ce sanglant traité fut scellé par le mariage d'Octave avec la belle-fille d'Antoine. Les soldats voulant unir leurs chefs pour augmenter la force du parti, commandèriit cet hymen, et furent obéis.

«Les triumvirs, entrant dans Rome, déclarèrent qu'ils n'imiteraient ni les massacres de Sylla , ni là clémence de César , ne voulant être ni hais comme le premier , ni méprisés comme le second[^] . Ils proscrivirent trois cents sénateurs et deux mille chevaliers. Pour chaque tête on donnait à l'homme libre vingt-cinq mille drachmes, à l'esclave dix mille et la liberté. » La victoire de l'armée barbare de César vengea la vieille injustice de l'esclavage dont les nations barbares avaient tant souffert. Les esclaves eurent leur tour. Les sénateurs , des préteurs y des tribuns, se roulaient en larilies aux pieds de leurs esclaves, leur demandant grâce et les suppliant de ne point les déceler *. Plusieurs esclaves donnèrent des exemples de fidélité admirable. Plu-

Dio. , XLVII, p. 500, n. U.

' Appian., lib. IV , passim. Dio. , XLVII , n. 205.

•ieurs se firent tuer pour leur maître. ïï y en eut un qui se mutila^ et montrant un cadavre aux sol^ dats qui venaient tuer son miutr^ , \\ leur fit croire qu'il les avait prévenus pour se yçnger.

Afin 4e montrer oru'il n'y avait pomi de grâce à demander, Antoine avait sacrifié son onde et Lépidé son frère. Vn^ et l'autre échappèrent, probablement de l'aveu des triumvirs. Cicértm fiit moins heureux ^ . L'hésitation qui lut avait ntii si souvent, le perdit encore. Les meurtriers Fatteîgnirent avant qu'il pût fiiir ou se cacher. Tout le monde plaignit cet homme doux et honnête auquel on n'avait pu, après tout, reprocher que la faiblesse. Sa tête fut apportée à Fulviç , qui la prit sur ses genoux , en. arracha la langue, et la perça d'une aiguille qu'elle avait dans ses cheveux. Cette femme, cruelle avait aussi fait proscrire un homme qui re? fusait de lui vendre sa maison. Quand on porta cette tête à Antoine : Ceci ne me regarde pas , dit-il , portez à ma femme. La tête du malheureux fut clouée à sa maison , dç crainte qu'on n'ignorât la cause de sa mort.

Un préteur sur son tribunal , apprend qu'il est proscrit , descend et se sauve ; mais il était déjà trop tard. Un autre voit un centurion qui poursuit un homme : Celui-ci est donc proscrit? dit-i(.

' Appian. ^ ibid.

Vous l'êtes aussi ^ lui dit le centurion , et il le tue^ Un eafant allai! aux écoles avec son précepteuF, les soldats ranrêtent : il était proscrit. Le précep-^ teur se fit tuer en le défendant. •»—

Un adolescent prenait la robe prétexte , et se rendait aux temples. Son nom est sur les tables. A l'instant son brillant cortège disparaît; il fuit chez sa mère. Chose cruelle à dire, elle lui ferme sa porte. Comme il se sauvait dans les champs , il fut pris- par des gens qui pressaient des esclaves pour les faire traîner à la terre ; mais il ne put supporter une vie si dure : il rapporta sa tête aux meurtriers.

Un préteur sollicitait les suffrages pour son fils. Il apprend qu'il est proscrit , se sauve dans la maison d'un de ses clients, et son fils y conduit les assassins. Thoranius atteint par les meurtriers se réclame de son fils y ami d'Antoine : Mais c'est ton fils, lui dirent-ils , qui t'a dénoncé.

Velleius Paterculus a dit Sur ces proscriptions un mot qui fait horreur : «. U y eut beaucoup de fidélité dans les femmes, assez dans les affranchis., quelque peu chez les esclaves, aucune dans les fils; tant, l'espoir une fois conçu, il est difficile d'attendre! »

Des triumvirs , le plus insolent fut sans doute Antoine; mais le plus cruel. Octave. Par cela même qu'il avait honte de tuer pour tuer, et qu'il prenait la vengeance de César pour prétexte, il était im-

pitoyable. Et puis la lâcheté le rendait féroce. Un jour, il croit voir le préteur Q. Gallus tenir quelque chose de caché dans sa robe, il n'ose avouer ses craintes et le fouiller sur-le-champ. Mais ensuite il le fit torturer, et quoiqu'il n'avouât rien, il se jeta sur lui , et si Ton en croit son biographe, lui arracha les yeux avant de le faire égorger .

Sa soeur Octavie sut pourtant lui enlever une victime. De concert avec elle, la femme d'un proscrit cache son mari dans un

coffre, et le porte au théâtre. Lorsque Octave fut assis , cette femme en pleurs ouvrit ce coffre devant tout le peuple. L'émotion des spectateurs obligea Octave de pardonner. La nature réclamait ainsi quelquefois par la voix du petit peuple , qui n'avait rien à craindre , et qui au contraire était redouté. Ainsi il força les triumvirs à punir deux esclaves qui avaient trahi leur maître et à récompenser un autre qui avait sauvé le sien. Le peuple protégea aussi plusieurs proscrits qui excitaient sa pitié. Un de ces malheureux se fit raser, et enseigna publiquement les lettres grecques. Son humiliation fit sa sûreté. Oppius emporta son père sur son dos , et fut défendu par le peuple. Plus tard, quand Oppius devînt édile, les ouvriers travaillèrent gratis aux préparatifs des jeux qu'il

' Siiet. , Aug. , c. 27. C'était , dit Suétone , le seul des triumvirs qui ne pardonât point*

devait donner, et tous les pauvres voulurent contribuer ^ .

Les triumvirs eux-mêmes se lassèrent de cette saturnale effroyable, où leurs soldats commençaient à rie plus les respecter. Us avaient poussé l'insolence jusqu'à demander à Octave de leur livrer les biens de sa mère qui venait de mourir. Les triumvirs accueillirent donc avec faveur la réclamation solennelle d'un grand nombre de femmes distinguées qu'ils avaient frappées d'une contribution. Ils finirent même par charger un des consuls de réprimer les excès des soldats. Personne n'osait sévir contre ceux-ci, mais on punit des esclaves qui s'étaient mis à piller avec eux.

Cependant l'Asie fut presque aussi maltraitée par Cassius que l'Italie par les triumvirs. Le même besoin d'argent motivait les mêmes violences. Il prit Rhodes, et quoiqu'il eût été élevé dans

cette ville, il fit égorger cinquante des principaux citoyens. Il ruina l'Asie, en exigeant d'un coup le tribut de dix années. Les magistrats de Tarse, frappés d'une contribution de quinze cents talents, et pressés par les soldats qui se permettaient toutes sortes de violences, vendirent toutes les propriétés publiques. Puis, ils dépouillèrent leurs temples. Et cela

* Appian, lococit.

ne subsistait pas encore[^] ils firent Vœu de per[^] sonnes libres [^] des enfans y des femmes et des vieillards [^] des jeunes gens même [^] , dont la plupart aimèrent mieux se donner la mort.

Ces cruelles nécessités de la guerre civile étaient pour Rome de Brutus une véritable torture. Il portait la plus pesante des fatalités[^] celle qu'on s'est imposée par un acte volontaire. Après la mort de César [^] il avait obtenu des autres conjurés qu'on épargnât Antoine. Il avait montré la même douceur envers un frère du triumvir, C. Antonius[^] qui tomba entre ses mains. Mais le prisonnier essayant de débaucher les soldats, l'officier à la garde duquel il l'avait confié , déclara qu'il ne pouvait plus en répondre. Il fallut bien sacrifier Antonius. Brutus passe ensuite en Asie, et trouve à Xanthe une résistance désespérée. Les habitans, voyant leur ville forcée et envahie par les flammes ®, se tuent pour la plupart les uns les autres; entrant à Xanthe, il ne voit plus que des cendres. En même temps le besoin d'argent le contraignait aux mesures les plus violentes [^].

* Tai observé dans cette énumération l'ordre suivi par Appien.

* Dio. ,XLVn,p. 5H, n. 34.

* Plusieurs passages de Cicéron nous présentent Brutus comme très-avide d'argent, f[^]. ÇEpist. , YI , 1) Fhistoire d'un Scaptius, agent de Brutus , qui» pour faire payer une dette usuraire aux sénateurs de Salamine » les tint enfermés avec des soldats , de sorte que cinq d'entreeux moururent de faim.

Hélas ! qui souffrait de tout. cela plus que Brutus? Son âme était malade de ce continuel effort. Il avait beau se roidir , opposer le raisonnement à la nature^ la pauvre humanité faiblissait en lui. Trou* blé y et comme effarouché, il redemandait le repos et la force de Tâme à cette philosophie infléchie qui lui avait imposé de si cruels sacrifices, il don* nait le jour aux affaires, la nuit à la lecture des stoïciens pour se confirmer et se raffermir un peu. Une nuit donc qu'il n'avait dans sa tente qu'une petite lumière , il crut entendre quelqu'un entrer, et regardant vers la porte, il aperçut une figure étrange qui semblait d'un spectre. Il eut assez de force pour lui adresser la parole, et dire : Qui estu? que veux-tu? — Je suis ton mauvais génie, dit le fantôme ; tu me reverras à Philippes !

Ce fut en effet dans les plaines de Philippes que se donna la bataille. Brutus voulait en finir. Chaque jour le poussait malgré lui à quelque acte violent. Ne pouvant ni garder les prisonniers, ni les délivrer sans péril, il avait donné l'ordre de les égorger. Lies troupes risquaient de l'abandonner; plutôt que de compromettre la grande cause à laquelle il avait déjà tant sacrifié , il leur promit le pillage de Lacédémone et de Thessalonique. Plus tard, lorsque son collègue eut été tué, les amis de Brutus exigèrent qu'il leur abandonnât quelques bouffons qui se moquaient de Cassius, et il fut encore obligé d'y

consentir. Il ne faut pas s'étonner s'il voulut à tout prix terminer cette lutte funeste[^] qui lui avait coûté tous les biens de l'âme, l'humanité, l'amitié, le repos de la conscience, et qui peu à peu lui arrachait sa vertu.

Un jour que Cássius lui reprochait sa sévérité pour un voleur des deniers publics, Brutus lui dit : « Cassius, souvenez-vous des Ides de Mars. Ce jour-là, nous avons tué un homme qui ne faisait point le mal , mais le laissait faire. Mieux valait endurer les injustices des amis de César que de fermer les yeux sur celles des nôtres, w

Brutus et Cassius , étant maîtres de la mer, ne manquaient pas de vivres, tandis que l'armée d'Antoine et Octave mouraient de faim. Leur flotte, à leur insu, venait de remporter une grande victoire sur celle des Césariens. Mais ils ne retenaient qu'avec peine leurs soldats dans leur parti. Antoine était l'homme des vétérans, et il leur coûtait de combattre pour les meurtriers de César. D'ailleurs Brutus ne voulait plus attendre ; il fallait qu'il se reposât, au moins dans la mort. Cassius se laissa entraîner[^] et consentit à la bataille.

Quelques-uns veulent que ce soit Antoine qui, par une. attaque hardie, ait forcé l'autre parti de combattre. Brutus fut vainqueur; Cassius eut son

' Plut. , m Brulo.

Camp forcé. Il ignondt le suceès cleiQnitus}, croyant tout perdu, il se retira danp uù[^] te&te; eits'y fifc donner la mort. Depuis la défaite de Cra[^]sus à; laquelle il avait échappé, Cassius avait à sa* suite utt de ses af&anchis, nommç Fiadarjiis[^] qu'il ré[^]envait pour un pareil moment. Pindarus ne repacuýt plii[^] après la mort

de ,Cassi3 , ce qui fit penser .qijk'il Favaic :peut-être tué sans en recevoir l'ordre K . , Le découragement des troupes de Cassius et leup. jalousie, les défections qui avaient lieu sous: se& yeux rnê-naie, décidèrent Brutus à livrer un^ sefÇQndd bataille p Du coté ou il combattait im personne 7^ il «uteicorè Favratège ; mais l'autre aile étant batl^ie, toutç Tarméje .des triumvirs tomba sur lui et l'accabla; A la faVàeqrde ianuit, il se tira un p^ g! l'en caït, et voyant qu'il, np pouvait édbiapper^ -il pria le rhéteur Straton de lui doûmer la laorl. >Qn dit^ qu'auparavant il leva les yeux au cidl,i et: pmnonça deux ve#s grecs : . . ^ [i

■ Vcitu! yain mot» ▼ âinc ombre, ésdare^if lubird'! - ». : : - • i JSâ\$ l f ai envahi ' . . . * :,,

Ce mot amer> 4è plus triple sans doute que nous:

' Ibid. , ibidem.

» ĨHo , XL VII , p. 5a5 , n. 49,

■ * àç epyov «cry.ouv • ci ^ ap ' è^OïiXiveç l^^XV'

V. aussi Plut. , in Bm/o; Florus, IV, 7 , H 5 Z^nar. ,.X , 20 , p. 508. ' II. 24

ait conservé Thistoire^ semble indiquer que cette âme, fitt passionnée pour le bien, était pourtant moins forte que celle de Câtôn, son modèle. Fallaitil que Brutùs estimât la vertu par le succès ? Les Vainqueurs eux-mêmes en jugèrent mieux. Ils hono-rèr^nt les restes du vaincu. Antoine jeta sur son corps un tiche vêtement, et ordonna qu'on lui fît des funérailles magnifiques. Un ami de Brutus â'étiit dévoué pour le sauver, et s'était fait prendre, en criant qu'il était &utus. Antoine s'attacha cet ho£bme qui lui resta fidèle jusqu'à k mort. L'illustre Messala appelait tou-

jours Brutus son général, et plus tard, en préseiytant le rhéteur' Stvaton à Auguste, il lui disait : César^ voilà .cehd qui a rendu le dernier service à mon cher Brùtus.- Auguste demandait à Messa- la pourquoi il ai^ife com-^ battu avec tant d'ardeur contre. lui. à Philip]^ ^^ poor lui à Actium : César, répondft-il hardiment,, j'ai toujours été du parti le phis juste.

Octave s'était absenté de la bataille^ malade de corps, o^ plu- tôt de courage. Ce jour-là, disait-il dans ses mémoires, un .dieu m'avait averti en songe de veiller sur moi ^*I1 ffit impitoyable pour les vaincus. Il en fit tuer un grand nombre. Un

* Soet. f c. 44 » 94 . Vdleiiu a Peficoiiterie d^aroioer» contre le t^moipiagiB de tons les historiens t qn'Octaye ne fit tuer aucun de ceux qui avaient coml^attu contre lui, II» 78. De même il as- sure qoCİ la bataille d'Actium.» Octave était partout.

père et un fils demandant grkçe , il promet la vie au fils à condition qu'il tuerait son père , et le fit ensuite égorger lui- même. Un autre ne demaprufait que la sépulture : Les s^autowrs y pourvoiroM , ré-

. pondit l'homme sads pitié.

Le parti vaincu était toujours maître de la mer , et fort dans l'Orient. Un lieutenant de Brutus amena les Parthes dans la Syrie et jusqu'en Cilide. D'autre part, Sextus, fils de Pompée^ tenait la Si- * cîle, çt y recevait les proscrits^ les esclaves fugitifs. D aug- menta ses forces d'une partie de la flotte de Brutus;- le reste se soumit plus tard à Antoine.

.Octave se chargea de combattre Sextus, tandis qu'Antoinie re- pousserait les Parthes ^ ; Celui-ci avait pris pour lui le riche

Orient > la guerre des Parthes et les projets de Jules César; Octave avait les provinces ruinées de l'Occident, une. guerre civile à soutenir, et l'Italie à dépouiller, pour donner aux vétérans les terres qu'on leur avait promises. Antoine dit aux Grecs d'Asie i Vous . fournirez l'argent, l'Italie les terres *. Il leva l'argent en effet, mais n'en fit guère part aux vétérans. Octave, au contraii:e, tint parole. Il dépouilla tous les tenaples de l'Italie '. Il chassa impitoyablement les pror

- Plut., Anton.

" Appian. , B, civ. , IV.

- Appian. , B. civ. , IV.

priétaires, et se vit eotre la multitude furieuse de ceux auxquels il prenait^ et une armée insatiable

* qui l'accusait de ne pa\$ prendre assez. Dans une assemblée où Octate devait venir pour les haranguer, les soldats mirent en pièces ùu centurion qui es- ^yait de les calmer, et placèrent son coips sur le

•^ chemin d'Octave: Il osa à peine se- plaindre. Dans toutes les vUes , ce n'étaient que combats entre les soldats et le peuple. Les ioiécontens de toute espèdfe, gcns expropriés, proscrits, vétérans même, ^ troyvèrent àts chefs dans le frère et la fenime d'Antoine. Ils accusaient Octave de distribuer toutes les terres en son nom , et de s'attirer à hii seul la reconnaissance de l'armée. En réalité, Fulvie voulaut ramener en Italie , au moins' par une guerre, son infidèle époux qui s'oubliait <lans l'Orient ; ou peut-être se venger d'Octa^e; son gendre, qu'elle

• aimait plus qu'il ne convenait à une belle-mère , et •qui da-
tait' dédaignée. Elle passait les légions en revue , répée kxi côté,
et iedr donnait le mot d'or-

L'armée déclara qu'elle Voulait juger entre Ocijavé et L. Anton-
lus, et les désigna à comparaître lievant elle pour tel jour è^iïB la
viJle de <îabies. Octave s'y rendit humblement : Fulvie et Anto-
nius ny vinrent pas, et se moquèrent du ^énat hotte \ Ce

' Dio, XLVIII.

• Dio, XLVm, n, p, 534.

iQot leur porta malheur : malgré les vaillans gladiateurs jque
lui avaient, donnés les sénateurs de son parti ^ L. Antonius^ en-
fermé dans Pérouae^ y fut réduit à une horrible famine^ et end-
Sn obligé de se rendre. La ville entière fut réduite en cendre par
les vaincus eux-mêmes. Le vainqueur fit mourir impitoyablement
les chefs du partie excepté L. An*^ tonius. Pour les simples lé-
gionnaires^ il eût voulu du moins leur faire sentir par des re-
proches amers le prix de la grâce qu'il leur accordait^ mais ses
propres soldats prirent : les vaincus dans leurs bras , les ap^ pe-
lant leurs frères et leurs camarades^ et ils firent tant de bruit que
leur général ne put jamais parler ^^ Antoine^ qui s'endormait
dans l'Orient auprès de la reine d'Egypte, fiit réveillé par la
guerre de Pé^ rouse et par les cris de Fulvie. Il débarqua bientôt
à Brindes avec une flotte de deux cents vaisseaux, déterminé à
s'unir avec Sextus pour accabler Oc-^ tave (40). Mais des deux
côtés, les soldats ne se souciaient pas de combattre ; ils comman-
dèrent la paix ; Fulvie était morte ; ils marièrent Antoine à Octa-
vie^ sœur d'Octave * , comme ils avaient autrefois marié Octave à

la belle-fille d'Antoine. Pour Sextus, ce fut le peuple de Rome qui força Antoine et Octave de s'arranger avec lui. Le blé de la Sicile

* Appian, JB. c/V., IV.

* Dio, l^e LIV, 56, p. 499.

ne venant plus à Rome, celui de l'Afrique étant arrêté par les flottes de Sextus, la populace trouva du courage dans la famine et le désespoir. Elle soutient des combats acharnés contre les meilleurs soldats d'Antoine et d'Octave ; tous d'ailleurs faillirent périr dans ces émeutes. Il fallut bien traiter avec Sextus : mais personne n'était de bonne foi. Us promettaient de lui laisser la Sicile et de lui donner l'Achaïe, de sorte qu'il eût été maître de tous les ports du centre de la Méditerranée; ils devaient rendre aux proscrits le quart de leurs biens, condition inexécutable y mais qui sauvait l'honneur de Sextus. De son côté y Sextus s'engageait à envoyer du blé en Italie et à ne plus recevoir de fugitifs. C'était signer sa ruine s'il eût tenu parole. Les transfuges de l'Italie, mécontents ou esclaves, faisaient toute la force de Sextus : ses lieutenants

voyaient ce traité avec peine. On assure que pendant une entrevue, sur les bords de la mer *, Menas, affranchi de Sextus et commandant de ses flottes, lui dit à l'oreille : Laissez-moi enlever ces gens-ci y et vous êtes le maître du monde. Sextus répondit tristement : Que ne le faisais-tu, au lieu de le dire

Le nouvel arrangement semblait peu favorable

' Id.) ibid.) et Appian. » B, rIV. y IV.

' Le récit d'Appien que j'ai suivi est plus vraisemblable que celui de Plutarque.

à Octave. Antoine avait toutes les provinces de l'Orient jusqu'à l'Ilyrie. Il laissait à son collègue l'Italie ruinée et quatre guerres : l'Espagne et la Gaule en armes, Sextus en Sicile et Lépide en Afrique. Octave devait périr, ou se fortifier tellement dans cette rude gymnastique, qu'il ne lui en coûterait plus pour devenir seul maître du monde.

Le salut d'Octave et sa gloire fut d'avoir démêlé et élevé deux hommes, deux simples chevaliers, qui furent comme ses bras, qui ne lui manquèrent jamais, et qui ne pouvaient le supplanter; c'étaient deux hommes incomplets; Agrippa n'était qu'une machine de guerre, admirable, il est vrai, mais dépourvue d'intelligence politique. L'autre était Mécène, esprit souple et délié, génie féminin, incapable d'action virile, mais admirable pour le conseil. Mécène semblait fait exprès pour cglmer et assoupir l'Italie après tant d'agitations. Lorsqu'on le voyait rester au lit jusqu'au soir, marcher entre deux eunuques, ou siéger à la place d'Auguste avec une robe flottante et sans ceinture, on

trouvait dans Valerius un joli portrait de Mécène et dans Sénèque {Epist.}

401) les vers où il exprime son attachement si honteux à la vie :

Debilem facito manu, Debilem pede, coxâ, Tttberadatnie gibberttu, Lubricosquate dentés, Vita dam «uperett, bcai est.

eût pu r^ccNanaitre> sous cette ostentation de noblesse et de lahguêuk* ^ le fondateur systématique àeVà ^cbrruptionh impëiiale. Son art fut de rester toujours petit; jamais il ne voulut s'élever audessus du rang de chevalier. Cette position inférieure> et ce rôle convenu de femmelette, lui pei>mettaient de dire à Auguste les choses les plus hardies. Un jour que l'ancien

triumvir siégeait sur son tribunal , et se laissait emporter à prononcer plusieurs sentences de mort , Mécène , ne pouvant percer la foule*, écrivit deux piots sur ces tablettes , et les jeta à Auguste. Elles portaient : Lève- toi donc enfin, bourreau. Auguste comprit ce conseil politique, et se leva en silence. Avant Mécène et Agrippa sa domination fut sanguinaire; elle fut malheureuse après eux.

Jamais, sans ces deux hommes , il ne fût venu à bout de Sextus .et d'Antoine. Il fallait remettre l'ordre en Italie. Il fallait substituer peu à peu aux légions indociles qui avaient vaincu à Philippes, une armée qui valût celle d'Antoine ; la discipliner, l'aguerrir. Il fallait, sous les yeux de Sextus, maître de la mer, construire, des vaisseaux^ exercer des matelots. L'armée se forma peu à peu en combattant les Pannoniens, les Balmates, les Gaulois et les Espagnols. La flotte > détruite dix fois par les tempêtes et par l'ennemi, réparée, exercée dans le Jac Lucrin, dont Agrippa s'était fait un port, pré-

luda par ses victoires sur les marins habiles de Sextus Pompée au succès d'Actium, plus brillant et moins difficile.

Ce n'était pas sans cause que Pompée avait autrefois traité si doucement les pirates, au point de combattre pour eux contre Métellus qui s'acharnait à leur perte. Leur ville de Solus en Cilicie devint Pompeiopolis. Il est probable, d'après la supériorité de sa marine dans la guerre civile, qu'il en tira de grands secours : ce fut en Cilicie , qu'après Pharsale , il délibéra sur le choix de sa retraite ^ . Sous Brutus et Cassius, le parti pompéien eut* aussi l'avantage sur mer. Mais tant que ce parti eut des ressources considérables, il rendit inutile cette marine puissante en la laissant sous^ les ordres de généraux romains, étrangers à la mer, tels que Bibulus et Domitius. Sextus Pompée^ demi-barbare, qui avait si

long-temps vécu de brigandage en Espagne, n'hésita pas de confier le commandement de ses flottes à deux affranchis de son père * , Ménécrate et Ménodore, vraisemblablement deux anciens chefs de pirates, que le grand Pompée* avait ramenés captifs et s'était attachés. Sextus n'hésita même pas de sacrifier à ces hommes indispensables le proscrit Murcus , qui , après Philippes ,

Dio. Appian.

VeUeius Pat. , II , 73. — Appian. , K eiv , IV.

lui avait amené une grande partie de la flotte de llrutas.

Pendant trois ans (3g-36)^ Octave n'eut guères qU6 des rêvera, malgré ,ôa persévépuiçe et Fopiwàtre courage d' Agrippa. Les vaisseaux d'Octave, .grands et lourds , étaient toujours atteints par ceux d.€ l'ennemi, frappés de leurs éperons, désagréés^ Iri-sés, coulés. Les v^nts et la mer étaient pour ^extus ; Oct9ve ne lançait de nouvelles flottes que pour les voir détruijtes par les tempêtes. Soit superstition , soit pour flatter ses marins, Sextus ^b'était déclaré fils de Neptune, et se montrait ^n |niblic avec upe robe de couleur glauque\ . Dans les théâtres dp Rome, la statue de Neptune était saluée par les acclamations du peuple ; Octave n'osa plus l'y laisser paraître. A chaque défaite, il craignait un soilèvement de Home affamée par Sextus ; il y envoyait Mécène* en toute hâte, pour calmer et contenir la mudtitude. Et cependant il persévérail. Toujours sur les rivagi^s, construisant, répétant des flottes , formant des matelot^ , deux fois presque pris par ^extus , passant des nuits d'orage ;sans autre abri qu'un bouclier gaulois'. Ce qui lui était le plus utile , c'éta^ de gagner les lieutenans de son ennemi. Ménodore passa quatre fois de l'un à

Tautre parti. Ces défections passagères avaient pourtant l'avantage d'améliorer la marine d'Octave,

' Ibid. — ' Appia^f . B. ch.j Vf, — * Id.» ibidem.

et de hii apprendre le secret de ses défaites. Aussi .finit -il par prévaloir; il parvint à débarquer en Sicile, et défit SATus. Lépidet était venu d'Afrique pour prendre part, ou traiter avec Pompée. Pendant qu'il marchande avec lui, Octave détruit l'armée de Sextus, gagne celle de lapide % et &e voit à la tête de quar^te-cinq légions. Sextus se sauva en Orient ; il avait sans doute^ des intelligences dans les provinces où son père avait autrefois établi les pirates vaincu;^. Il envoya aux Partheç, et à Antoine, traitant à la fois avec lui et contre lui : celui-ci , auquel il eût pu être si utile sur mer, le fit ou le laissa tuer. C'était rendre un grand service à Octave : il n'avait plus d'autre rival qu'Antoine. La guerre ne tarda pas à éclater entre eux. Reprenons de plus haut les affaire^ d'Onent^

La domination d'Antoine n'y avait pas été sans gloire : ses lieutenans repoussèrent les Parthes, qui , 60US la conduite du pompéien Labiénus ' avaient envahi la Syrie, la Cilicie, et jusqu'à la Carie (42-38). Ventidius les battit deux fois en Syrie, tua Pacorus, fils de leur roi, vengea Crassus. Sosius.prit Jérusalem, détrôna Antigpne que les Barbares.y avaient établi, et mit en possession de ce royaume Hérode, ami dévoué d'Antoine. La Jù^

* Id. , ibidem.

déej si forte dan^ ses montagnes^ placée à Tangle oriental de l'Empire, entre la Syrie et l'Egypte, , dont le commerce était détourné car J'en trepôt de Palmryre^ eût été entre les mains des Parthes le plus formidable avant-poste des ennemis du nom ro-

maia. Cependant un autre lieutenant d'Antoine, Canidius[^] pnéoétrait dans l'Arménie, battait les Ibériens et les Albaniens, et s'emparait des défilés du Caucase, de ce grand chemin des anciennes migrations barbares, par lequel Mithridate avait si longtemps introduit les populations scythiques dans l'Asie-Mineure. Ainsi, Antoine se trouvait maître des trois grandes routes du commerce du monde, celle du Caucase, celle de Palmyre, et celle d'Alexandrie[^] .

Après la bataille de t[^]h'ilippes, Antoine avait parcouru la Grèce et l'Asie pour lever l'argent promis aux légions victorieuses. Ia pauvre Asie[^] si maltraitée par Cassius et Brutus, fut obligée de payer un second tribut dans la même année ; encore tout cela profitait peUt Antoine, incapable d'ordre et de surveillance , laissait perdre cet argent levé avec tant de peine, Xou[^] les siens l'imitaient* Ce n'était près de lui que jeux et que. fêtes, et ces fê[^]es faisaient pleurer toute l'Asie. A son arrivée, les farceurs, les chanteurs , les bouffons de l'Italie qui

Plut. , ÂnLf passim.

jusquè-[^]là faisaient ses délices, furent éclipsés pàf ceux de FORient *. Les Ioniens, les Syriens, s'emparèrent d'Antoine; ils amenèrent dans Ephèse le nouveau Bacchus au milieu des chœurs de baccharites et de satyres. C'était dans leurs chants Bacdius Fmmàble et le bienfaiteur ; si bienfaisant en effet , que, pour un plat qui lui avait semblé bon, il Hon- Bait au cuâinâ[^]r la maison d'un de ses hôtes". ■Qùferquefois pourtant , il faiitie dire, Antoine avait libnte de tout- cela, il s'affligeait de ses injustices et de celles des siens, il lesaVôuait, et, par cette îïonne foi, il expiait Une partie de ses torts.

Il partait poitr cette guerre des Partbes que -Ventîdîtis acheva avec tant de gloire, lorsqu'il voAlut aupu^ravant demander compte à la reine digypte

dé la Conduite équîvoque qu'elle avait tenue dans

la guerre dvile^ et en tirer quelque argent. II Iriî manda dé venSr le trouver à Tarse en toutie hâte. Cléopâtre ne sfe pressa pas. Elle connaissait bien sa ptsissance'. Arrivée en Cilicie, elle remonta leCydîms sur une galère parée avec le luxe voluptueux dfe rorient. La poupe était dorée, les voiles de pourpre , et des i^mes arçentées strivâient la cadence des flûtes et des lyres 1 Des amours et des lî^Tpéïdes entouraient la dée^e , « duchée nonchalamment sous un pavillon égyptien. Sûr les deh

* Plut. , Ant.

rives, Taîr était enivré des parfums d'Arabie, Pctat voir cette Vémis , cette Astarté qui venait visiter Bacchus, toute la ville courut au fleuve. Antoine resta seul sur son tribunal ^ *

II invita la reine ; mais elle! exigea qu'il vînt le premier. Elle l'étonna d'une magique illumination; les plafonds y les lambris de la salle du banquet étincelaient de mille figures symétriques ou bizarres, tracées comme d'une msân de feu. Dès ce premier jour elle dopina Antoine, le flatta > le railla hardiment, mania à son gré la simplicité du soldat d'Italie, l'enrôla à sa suite, et revenant à Alexandrie, elle y ramena le lion en laissey

Cette puissance de Cléopâtre n'était pas tant dans sa beauté ^. La taille de celle .qui entmit chez César enveloppée dans uiS paquet et sur les épaules d'Apollodore, ne pouvait être très imposante. Mais cette petite merveille avait mille arts, miUe grâces va-

riées , et le don de toutes les langues. Elle se transformait tous les jours pour plaire à Antoine. Sans doute dans la vie inimitable dont parle le bon Plutarque, les huit sangliers toujours à la broche, prêts pour, toute heure , et à différents points , n'entraient pas pour beaucoup. Mais Cléopâtre ne

le quittait ni nuit ni jour. Pour enchaîner son soi-

* Id. » ibidem,

* Id.» ibidem.

dat^ elle s'était faite soMat elle-même; elle chassait, jouait, buvait, le suivait dans ses exercices. Le soir, VîmperUtùr et la reine d'Egypte, s'habillant en esclaves, ctouraient tes rues, s'arrêtaient aux portes , aux fenêtres? des gens pour rire à leurs dépens , au risque d'attrâpei- dès injures ou des coups* Battu dans les rues d'Alexandrie, moqué par Qéo* pâtre , Antoine était ravi ^ .

Cette vie inimitable fut interromptié par la guerre de Pérouse , et l'aigre clameur de Fulvîe , qui me^ naçait Antoine d'être bientôt dépouillé de l'empire par son astucieux rival. Il résolut d'être homme , s'arracha de l'Egypte, et débarqua à Brindes. Nous avons vu comment Octave lui donna sa sœur pour épouse (46). C'était lin moyen d'avoir toujours auprès d'Antoine un négociateur zélér, et un témoin de toutes ses démarches. Telle était la politique d'Octave. Son biographe prétend que lui-même m faisait l'amour à toutes les femmes de Rome pour savoir le secret des maris/*. Lorsque Sextus Pompée allait être accablé, et qu'Antoine^ reconnaissant le danger, passa de nouveau en Italie, Octave arrêta son rivai par finfluence de sa sœur , qui dé* sarma Antoine et le perdit, sans le savoir, en lui faisant manquer la dernière occasion qu'il eût de prévaloir sur Octave.

* Id. 9 ibiâfeitt.

* Saet. , Alug;.

Dans l'entrevue de Blindes et piux fêtes de son mariage, avec Octavie, Antoine jouait souvent avec Octave, mais U perdait toujours. Vix dévia égyptien lui jdit un jour : Ton génie redoute le sien ; il faiblit devant celui de César. Ce mot> dicté peut-être par Çléopâtre, n'en^ . était pa^ moins d'un sens profond. Le chef de l'Orient devait rompre avec FOccident. Lorsque Antoine, las d'Octavie, dont la sérieuse figure ^ lui représentait sans cesse son pdiei^s; rival, la \9iBs9i eix' Grèce et passa en Ajsip, la passion le I conduisait sans doute , mais la politique pouvait le

j[ustifier.' Alexapdre-le-Grand , descendu d'Hercule, comme Antçinç, n'avait-il pas uni les vainqueurs et Jle^ vaincus, en épousant les filles des Perses, en adoptant leur eostume et leur3 .mœurs ? Octave possédait Roi?!^, c'était sa capitale; la seule Alexandrie pouvait être pelle d'Aptoine ^ . Cette ville était 1^ centre (Jvf comiperce de l'Asie, de l'Afrique et de rËuiK)p^ , le caravansérail où venait s'abriter à son twr toute Ration, toute religion, toute filosofjiie, l'hyipefi à h Grèce et de la Barbarie, le nœud 4^ monde oriental. Ce mondé apparaissait tout entier en Ja rçine d'Alexandrie. Quelle reine ! vive et audacijeuse comme Césa^ , son premier

' Sur la pradence et la gravité d'Octavie. ^, Plut. , ^éni.

* En cela , il ne faisait que suivre les plans àe César 41a siûL songé à transporter le siège de TEmoire à Alexandrie ou à Troie. Suet., Çoes, , 79. F. la belle ode d'Horace : Justutn ac tenacem, etc.

amant ^ Mithridate femelte^ étonnant de sa sagacité tous les peuples barbares, et leur répondant da<» leurs langues*; génie varié, multiple, comme la toute féconde Isis , sous les attributs de laquelle ell^ triomphait dans Alexandrie. D paraît qu*ellé êtâSt adorée de l'Egypte. Lorsqu'après sa mort, on réti-^ rersa les statues d'Antoine, tui Alex^^Hpîn donna dnq millions dé notre monnaie, pour qu'on laissât debout celles^ de Cléopâtre*.

Avant (f entreprendre là guert*e des Parthes , Antoine réunit au royaume d'Egypte tout le bassin de la meif* de Syrie ; c'est-à-dire toutes les contréôsi maritimes et commençantes de la Méditerranée orientale , la thénrcîe , la Célésy rie , l'île de Chyptffy une grande partie de la Cilicîe; déplus, le canton de la Judée qat porte le baume , et F Arabie des Nabathéens , par où les caravanes se rendaient Vers les ports delà merdes Indes'.Wacercés diverses contrées dans la main industrielle des Alexandrins, c'était le seul moyen de leur rendre l'importaice commerciale qu'elles avaient perdue depuis la ruine de Tyr et la chute de l'empire des Perses.

Antoine distribua les trônes de F Asie occidentale avant d'envahir la Haute-Asie. Le moment semblait

• ' Pkil. , Âëiion. '

Id.. ibidem., snb fin.

Plut. — Âppien (lib. IV) dit qu'Antoine attaqua Palmyre , la rivale du commerce d'Alexandrie.

II

venu d'accomplir les projets de César. Les Parthes étaient divisés. Plusieurs d'entre eux, réfugiés près d'Antoine, lui contaient que leur nouveau roi Phraate avait tué son père et ses vingt-neuf frères. Le roi d'Arménie, ouvrant le passage par ses montagnes, dispensait les Romains de traverser les plaines si[^]tales à Crassus. L[^]à cavalerie légère d'Arménie^{^^}nait se joindre auj; irrésistibles escadrons des Gaulois et des Espagnols [^] qu'emⁱ?aenait Antoine; mais . il fallait se hâter. Les Parthes se {}jispersaient pendant l'hiver, et ne paraissaient point en campagne. On devait Vouvçr Phraate désarmé en l'attaquant au commencement de cette saison *. Antoine se souvenait, d'ailleurs, que la célérité avait été le principal moyen du grand César. Il laissa donc sous l'esorte de deux légions les. ii]a.çhines de guerre qui le retardaient, pénétra rapidement dans le pays ennemi, et vint mettre le siège devant Praapsa (ou Phraata).

Le siège traînait en longueur, fjjiu te de machines; elles avaient été interceptées par les Parthes avec les deux légions. Antoine avait beaucoup de peine à nourrir sa cavalerie : le roi d'Arménie emmena la sienne,, découragé ou gagné par les Parthes. Dès lors il n'y avait plus de succès à espérer. Phraate profita de ce moment et traita avec Antoine. Le roi

* Plut. , in Anton. — ' Ibid.

barbare lili prohiit une retraite s^uA y et pelidaht cette retraite de vingt-sept jours, il lui livra dix-huit combats. Plus habile quⁱe Crassus, Antoine' prit le chemin des montagnes, et découragea les Partbes par les charges vigoureuses de sa cavalerie gauloise. Au milieu dé ces attaques continuelles, et ide touà les maux que

pouvait endurer une armée dans un pays nu ^ sans vivres, sans chemin, coupé d'après rochers et de grands fleuves , le Romain s'écria plusieurs fois : G Dix mille ! La retraite d'Antoine ne fut guère moins glorieuse que celle de Xénophon. Il y fit admirer son humanité autant que son courage ^ Parvenus aux bords d'une rivière, au-delà de laquelle ils ne voulaient plus le poursuivre les Parthes., débandant leurs arcs, exhortèrent les Grecs à passer paisiblement y et leur en témoignèrent leur admiration^. Antoine avait perdu vingt-quatre mille hommes. Il en perdit encore huit mille par une marche forcée que rien ne motivait, sinon son impatience de revoir Cléopâtre.

- Le seul roi d'Arménie était la cause du mauvais succès d'Antoine. Celui-ci trouva moyen de s'emparer en trahison de l'Arménien et de son royaume! Maître des fortes positions de l'Arménie, il menaçait de bien près les Parthes.. Mais avant de les attaquer, il retourna encore en Égypte, où il voulait

Plat. 9 in Anton, — * Ibid.

montrer son captif ^ et triompher dans sa Rome orientale.

Cette adoption solennelle des vaincus , qui révoltait les Macédoniens contre Alexandre ^ n'indisposa pas moins les Romains contre Antoine. Ce fut avec étonnement et une sorte d'horreur , qu'ils le virent siéger près de son Isis, sous les attributs d'Osiris. Il avait fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or, un pour lui, l'autre pour Cléopâtre et Césarion qu'il déclara fils de César. « Il donna ensuite le titre de rois des rois aux enfans qu'il avait eus de cette reine. Alexandre eut pour partage l'Arménie et la Médie et le royaume des Parthes, que Antoine espérait conquérir, Ptolémée ^., son second fils, eut la Phénicie , la Syrie et la Ci-

licie. Il les présenta tous les deux au peuple, l'ainé était vêtu d'une robe médique, et portait sur la tête 1^ tiare et le bonnet pointu, qu'on appelle cidaris.^ orneincens des î:ois Mèdes et Arméniens. Ptolfmée avait un long manteau , des pantoiiôes et un bonnet entouré d'un diadème, costume ^es successeurs d'Alexandre. Pepuis ce jour, Clçopâtre ne parut plus ?n public que vêtue de la rob^ consacrée à Isis, et donna 3e\$ audiences fiu peuple sous le nom de la nouvelle Isis ^ . »

Ce fut pour Octave un beau et populaire sujet de

* Plut. , in Anton,

guerre. Sa cause devint celle de Rome. Toutefois^ pour rendre Antoine plus odieux encore, il envoya Octavie en Grèce avec des présens d'armes, d'argent, de chevaux. Elle fit demander à son mari où il vou^ lait qu'elle lui amenât tout cela ^ . Antoine lui or^ donna de rester en Grèce , et plus tard de quitter sa maison de Rome. On la vit avec compassion emmener avec ses enfans ceux qu'Antoine avait eus de Fulvie. Ainsi les vertus de la sœur servaient la politique du frère.

Octave accuse alors Antoine dans le sénat d'avoir démembré l'Empire et introduit Césarion dans la famille de César. Il arrache aux vestales le testament qu'Antoine avait déposé entre leurs mains*, Tou-^ vre et le lit au sénat. En même temps , il faisait courir le bruit qu'Antoine voulait donner Rome à Cléopâtre, que les soldats romains portaient déjà le chiffre de la reine sur leurs boucliers'^. Les prin* dpaux témoins contre Antoine étaient un Calvisius^ un Plancus, homme consulaire, qui avait long*^ temps amusé Antoine de ses bduffonneries ; il s'était fait honneur dans les orgies d'Alexandrie, pour avoir joué avec beaucoup de

naturel le dieu poisson Glaucus , avec un costume vert de mer et une queue

' Id.» ibidem.

• Suel. , jduff. , c. 'i7.

' Dio.f tib. L, 5.

pendante *. Reprenant sa place au sénat ^ il y accusason maître ; il le représenta suivant à pied la litière de Cléopâtre, avec ses eunuques; s'interrompant sur son tribunal ^ au milieu des rois et des tétrar-* ques, pour lire les jolies tablettes d'amour en stal et en cornaline, que lui envoyait la reine; un autre jour, descendant de son tribunal, et laissant tout seul l'illustre Furnius qui plaidait devant lui , pour se joindre au cortège de la reine qui passait sur la place et soutenant sa litière comme un esclave. On soupçonnait Calvisius et Plancus d'avoir forgé une bonne partie de ces accusations ^.

Elles étaient soutenues par Octave, qui voulut dans cette affaire n'agir qu'au nom du sénat. Toute^ fois les motifs de guerre étaient bien faibles en réalité. Si la guerre se faisait pour l'intérêt de Rome, qu'importait le divorce d'Octavie, et l'introduction de Césarion dans la famille Julia? Si elle était entreprise pour venger les torts d'Antoine envers Octave, le don fait par le premier à la reine d'Egypte était aussi légitime que toute cession analogue faite par Octave d'une des provinces qui composaient son partage. Les consuls en jugèrent ainsi, et passèrent tous deux du côté d'Antoine. Le sénat, dominé par Octave , ôta à son rival la puissance triumvirale, et déclara la guerre à la reine d'Egypte. {< Cq.

■ Velleius Pat. , U , c. 83..

' PluV f Antanii viiq.

n'est pas Antoine, disait Octave, que nous aurons à combattre ; les breuvages de Cléopâtre lui ont ôté la raison ; nos adversaires seroient l'eunuque Mardion, un Pothin, une Charmion, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre ^ . »

Octave n'était pourtant pas si rassuré qu'il le disait. Antoine avait deux cent mille hommes de pied, douze mille cavaliers, huit cents vaisseaux, dont deux cents étaient fournis par Cléopâtre. Le roi de Pont, ceux des Arabes, des Juifs, des Calâtes, des Mèdes, lui avaient envoyé des secours 5 ceux de Cilicie, de Cappadoce, de Paphlagonie, de Comagène^ de Thrace, étaient venus en personne soutenir la cause commune du monde barbare. Une armée de Gètes était en marche. On a blâmé les délais d'Antoine, et son long séjour à Samos avec Cléopâtre. Mais je ne sais s'il fallait moins de temps pour réunir tant de troupes diverses du fond de l'Asie jusqu'à l'Adriatique. Octave, dont les forces étaient moins dispersées, fut prêt le premier, passa la mer avec deux cent cinquante vaisseaux, et débarqua près d'Actium une armée d'environ cent mille hommes.

Cléopâtre voulait qu'on lui dût la victoire ; elle insista pour que l'on combattit sur mer^ . On se souvenait d'ailleurs que Pompée, que Brutus, avaient

* Id. , ibidem.

péri pour avoir remis leur fortune au hasard d'un combat de terre , au lieu de profiter de leur supériorité maritime. La flotte battue^ les légions^ restaient, et rien n'était perdu ; mais les légions une fois détruites, à quoi servait la flotte? Ces légions renfermaient sans doute encore quelques^ns des vétérans qui

avaient échappé à la glorieuse et meuv trière retraite de la haute Asie, mais elles n'avaient pu se recruter dsma las pays belliqueux de VOggh dent, Antoine avait prêté des vaisseaux à Octave, selon leurs conventions , mais Octave n'avait point envoyé de troupes à Antoine ^ .

Les vaisseaux d'Antoine étaient hauts et massifs) ceux d'Octave légers et rapides. Cependant la su-» périeurité des manœuvres n'était pas toujours un avantage décisif dans les batailles navales de l'anti-p quité. Duillius avait battu les vaisseaux de Carthage, César ceux des Vénètes, Agrippa ceux de Sextiis, m les immobilisant avec des mains de fer. Antoine avait peu de rameurs pour une si grande flotte. Mais il comptait sur vingt mille vétérans^ qu'il fit monter sur ses navires , et qui d'en haut pou* vaient combattre av/sc avantage. Ses vaisseaux ne craignaient pas d'être frappés , même aux flancs ^ ; les qperonS des galères d'Octave se brisaient contre cf s gros navires construits de fortes peuitres

' Appian. , IV. — * Plut. , Anton,

cerclées de fers GbiKsun d'eux était une citadelle qu'il fallait assiéger.

Le combat était douteux (et il se prolongea plu- , sieurs heures encore)^ lorsqu'on voit tout à coup soixante vaisseaux de Géopâtre traverser à toutes voiles les lignes d'Antoine et cingler vers le Pélo* ponèse* La reine avait voulu monter un de ses vaisseaux; mais elle ne put soutenir la vu6 de cette horrible m^ée. On peut soupçonner encore que cette femme perfide désespéra de la fortune d'An* toine^ et se hata^ par une défection précipitée, de mériter la clémence, peut-être l'amour du vainqueur. Elle croyait

que son destin était de régner sur le maître du monde , quel qu'il fût , qu'il s'appelât César, Antoine ou Octave.

Antoine ne soutint pas ce coup. Il parut saisi d'un vertige, comme Pompée à Pharsale. Il suivit Cléopâtre. Innocente, il voulait la défendre; la flotte du vainqueur pouvait arriver aussitôt qu'elle dans Alexandrie : coupable , il voulait la punir , Tempes cher de se donner à Octave, et mourir avec elle. Peut-être encore Antoine la suivit par un instinct aveugle, et sans songer à rien de tout cela. Peut-être pensait-il risquer peu par cette retraite, il croyait à la fidélité de son armée de terre. Il fut frappé d'étonnement , quand il sut qu'au bout de huit jours , elle s'était livrée à Octave , et elle ne l'eût pas fait , si elle eût su qu'Antoine avait laissé

à Canidius l'ordre de la mener eh* Asie par la Macédoine K

Antoine^ il faut le dire , avait quelque sujet de prétendre à rattachement et à la fidélité des siens. Tous ceux qui le quittèrent ne se plaignaient point de lui ^ mais de Cléopâtre. Au moment de la bataille , son vieil ami Domitius l'ayant abandonné , Antoine lui renvoya généreusement ses serviteurs , ses esclaves, tout ce qui était à lui *. Domitius en mourut de remords. Après Actium , les rois abandonnèrent Antoine ; les gladiateurs lui restèrent fidèles. Ceux qu'il faisait mourir à Cyzique, entreprirent de traverser toute l'Asie mineure , la Syrie, la Phénicie , le désert , pour aller en Egypte se faire tuer pour leur maître '.

La grande affaire d'Octave n'était pas de poursuivre son rival , mais de licencier , de disperser , de contenir cette prodigieuse armée dont il se trouvait chef par la soumission des légions d'An-

toine. Il fallut, pour apaiser les vétérans, qu'il mit à l'encan ses propres biens et ceux de ses amis.

Cependant Antoine , abandonné de quatre légions qui lui restaient dans la Cyrénaïque, se livra à un farouche désespoir. Ses amis, sa puissance, l'avaient abandonné; l'amour même, cet

' Plut , Âni. — • Ibid. ibid. — • Ibid. ibid. -

amour fatal , lui manquait dans son dernier jour. Retiré près d'Alexandrie dans la Tour de Timon le misanthrope qu'il s'était construite, il y attendait la mort. Mais l'égyptienne craignait le caprice d'un désespoir solitaire ; elle trouva moyen de ressaisir son captif, et pendant qu'elle envoyait à César la couronne et le sceptre d'or % elle enivrait l'infortuné de voluptés funèbres,, ou le berçait de vains songes. Ce n'était plus le temps de la vie inimitable; elle avait imaginé à la place une société des inséparables dans la mort. Les nuits se passaient en festins ; le jour/ elle essayait des poisons divers sur des esclaves , assistait à leur agonie , pour savoir s'il n'existait pas une mort voluptueuse ^ . Antoine s'endormait dans cette douce pensée que Cléopâtre voulait mourir avec lui. Quelquefois, elle relevait son espoir, et faisait des préparatifs pour passer en Espagne , et y renouveler la guerre ; ou bien encore, elle ramassait son or , ses pierreries , ordonnait qu'on traînât ses vaisseaux par-dessus l'isthme , de la Méditerranée dans la mer Rouge ; elle voulait fuir avec son Antoine dans les îles heureuses de l'Océan, et vers les rivages embaumés des Indes.

Dès que César approcha de l'Egypte, la reine lui livra Péluse, la clef du pays. Elle avait reçu de lui

■ Dio, , LI, 6, p 637.

* Pip. , L| , 4 1 . - ^ Plat. , Anton. , sub fin.

des messages amoureux * , elle croyait te^ir encore celui-ci. Il ne s'agissait plus que de se débarrasser d'Antoine. Le malheureux s'obstinait à avoir confiance en elle. Le jour même où César parut devant la ville ^ il se battit en lion aux portes d'Alexandrie^ et^ rentrant dans la ville ^ il embrassa Cléopâtre tout armé^ et lui présenta ses meilleurs soldats. Le lendemain y sa cavalerie le trahit ; son infanterie fut écrasée ; en même temps il aperçut la flotte égyptienne qui s'unissait à celle de César. Cléopâtre avait eu soin d'ôter à Antoine ce dernier asile, Elle-même^ craignant enfin sa vengeance^ se cacha avec ses trésors dans un tombeau fortifié qu'elle s'était construit. Quand ^ Antoine se retira dans Alexandrie^ on lui dit que Cléopâtre s'était donné la mort : Je mourrai donc, dit-il; et il appela un esclave qu'il réservait depuis long-temps pour ce dernier moment. L'esclave leva l'épée , mais au lieu de frapper son maître , il se perça lui-même; Antoine rougit^ et l'imita. On lui apprit alors que Cléopâtre vivait encore ; il ordonna qu'on le portât près d'elle ^ voulant du moins mourir dans ses bras. Mais elle crsugnait trop pour ouvrir la porte; avec l'aide de ses femmes^ elle le guinda jusqu'à une fenêtre ^ d'où elles le redescendirent dans le mausolée . Il expira en la con solant .

' Dio., U, 8, p. 6S8,

Par la même fenêtre^ entrèrent les soldats de César; ils arrivèrent à point nommé pour arrêter le bras de la reine qui faisait mine de se percer d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture. Au fond 9 éUe tenait à la vie ; elle comptait essayer suâr le jeune Octave les grâces d'uae beUe douleur et la coquetterie du

désespoir î tout cela échoua coa*tre la froide réserve du politique,

.

Alors ^ eUe Tcmlut sérieusement mourir : elle js'abstint d'alimens. Odtave souhaitait la conduire vivante à Rome > et triompher en elle de tout rorieat; il l'intimida par la menace barbare de faire tuer ses enfans^ si elle mourait « Toutefois lliorrible image du triomphe^ la crainte d'être traîuée la diaîne au col^ sous les outrages de la populace de Kome^ l'emportèrent enfin. Un jour on la trouva morte au milieu des ses femmes expi«rantes : elle était couchée sur un lit d'or^ le dia<dème au front ^ et parée ^ comme pour une fâtq^ de ses vêtemens royaux

De quelle mort avait péri Cléopatre? on ne Fa hmt su jamais ^ . Le bruit courut qu'elle s'^était fait apporter un aspic cadié dans un panier de belles fi|[ues ; et lorsqu'elle vit le reptile libérateur sortir de la. fraîche verdure . sa pçtît^ tête hideuse , eUe aurait dit : Te voilà donc ! . . . , César adopta cette

' Plût. , in Anton, vite.

droyftnce populaîre \ et l'on Tit à son triomphe une statue de Cléepâtre le bras entouré d'un aspic.

Le mythe oriental du serpent que nous trouvons déjà dans les plus vieilles traditions de l'Asie^ repa^ rait ainsi à soli dernier âge ^ et là veille du jour où elle va se transformer par le diristia-nisrae*. Le serpent tentateur ^ qui , tout bas ^ siffle la pensée du mal au cœur d'Adam^ qui nage et rampe et glisse et coule in-aperçu^ n'eicprime que tropinen la puissance inàgûiétique de la nature sur l'homme^ cette invincible fascinatii>n qu'elle exeroe sur lui dana l'Orient- Et c^te dangereuse Eve par laquelle il nuus trouble^ c'est encore le serpent. Pour l'A*rabe.du désert^ pour

l'habitant de l'aride Judée^ le fleuve fécondant de l'Egypte est un
serpdnt dardé tous les ans. des monts inconnus du Paradis.
Moïse ne guérit Israël de son adultère idolâtrie^ qu'en lui faisant
boire la c^adre du serpent d'airain. L'aspic .qui tue et délivre
Cléopâtre^ ferme la longue domination du vieux dragon oriental.
Ce monde sen-^ stiel^ ce monde de la câbàir^ meurt pour res-
susciter plus pur dans le christianisme ^ dans le mahc^sié^
tis^^^ tui se partageront l'Europe et l'Asie. C'était Une b^e et
mystérieuse figure que l'impef^ptible serpeiit de. Géopâtre^ .sui-
vant le triomj^e

Les considérations suivantes sont la préparation et le com-
mencement de la seconde partie de mon Histoire. L^Histoire de
TEmpire s'ouvre par Vèw chrétienne.

dX3ètave, le triomphe de l'OccideRt sur FOrient. •L'Orient
avait jiit par la voix de Cléopâtre : Je dicterai mes lois dahs le Ca-
pitole ^ ; il fallait aupar ravant qu'il conquît l'Oceidjent par la
puissance des idées. Antoine et Cléopâtre rejpprésentèrent dans
leur uniqn le futur hymen de la barbarie de l'Occident et de la ci-
vilisation orientale; Mais le trône d'or d'Alexandrie n'était pas
nne place digne pour ce divin mystère. C'était dans la poudre
sanglante du Colisée qii'il devait s'accomplir > eWre la bl^n*: die
robe du catéchumèoe chrétien et la chaste nu-*

dilié djd captif barbare.

La veille diu jour où Antoine devait périr dans Alexandrie y on
entendit dans le silence de la nuit ^ikie harmonie de mille iniS-
trumèns^ mêlée de vois; ooi]^ases > . de dansés de satyres et.
d'une clameur d*Eyoë • on eût dit ufie trojipé de; bacchantes
qwi^ après avoir mené grand bruit dans la ville ^ . passait;

âii^câmlp de César. Tout le monda pensa que c'était BacchuS; le dieu d'Antoine^ le: dieu d'Alexandre 61 d'Alexandrie^ qui l'abandonnait sans retour ^ et se livrait liii-mémé au vainqueur. Et, en effet, les temps étaient finis. Le dieu effréné du naturalisme antique, l'aveugle Éleuthère^, le furieux libérateur,

• Dîo , 1. 422 , p. 607 : TījvÎl hy^ t^v pytfllījv, hizolt ri ôft- ' Sar ridentité de fiaechns, d'Oftim ctde Séiaqpiipo^, . la dissertation

le rédempteu; sanguinaire de l'ancien , son Christ impur ^ avait mené son dernier chœur ^ consommé sa dernière orgie. L'humanité allât soulever sa tête de l'ivresse^ et jeter en rougissant le thyrses et la couronne de fleurs. Le vieil Olympe avait vécu âge de dieux; il se mourait^ selon la prophétie étrusque et la menace du Prométhée d'Ësciiyle.

Il fallut toutefois trois siècles pour que le dieu de la nature fût dompté par le dieu de l'âm^e; le tigre ne se laissa pas enchaîner sans se venger par de cruelles morsures | des torrens de sang coulèrent^ et les âmes souffraient encore au-^ctans* 'S^poep^ d'incertitude, de doute et d'aHgoi€f\$é n^orteHe î Qui eût pensé qu'elle dût revenir un jour ?..... Ce second âge du nK>nde, commencé* avec l'Empire, il y a tantôt deux milte ans, on dirait qu'il s^en va lÉnir. Ah!i »'it en est ainsi , vienne donc vite le itoiiième,, et puisse Dieu nous tenir moins- loQù^-^^temps suspendus e^tre le monde qui finit ^ et cchii qui n'a pas commencé !

^ H. Gttignaut (Sémph et son origine , à kb fin du tom. V 4a Taeite de M. Burnouf.) — Plut. De Isid, etOsir. : BgîiTtov^ U t4v Offi^tv zii TavTô ffvva^stv tw Aiovuo"» , tw t« Oo-îpiSi tov Sàpa-Trcv» Le développement de ces deux dernières pages se trouvera

dans mon histoire de PEmpire. ' Ici la fin ne peut être la mort ,
mais une simple transformation. Ceux qui ont lu mon Intruduc-
tion à l'Histoire universeile , mpn Discoyxs sur ^t'cot ou mon
Histoire fie Frarue , ne se méprendront pas sur ma pensée.

FIN DU fOmSL SEGONl>«

dfift

Chapitre I". Aspect de Rome et du Latium moderne

Chap. II. Tableau de ritalie 23

Chap. III. Les Pélasges B4

Chap. IV. Osci : Latins , Salbins. * . . . 45

Chap. V. Tusci , ou Êtrus<)ues . 63

LIVRE PREMIER. Origine ^ organisation Ae Im cité 41
(Chapitre P'. Les Rois, époque mythique ; explications conjectu-
rales. 89 Chap. II. Origine probable de Rome. ^- République ,
Age héroïque. Curies et centuries. — Lutte des patriciens et des
plébéiens. — Tri-

bunat ' 125

t!HAP. Ill.âuille du précédent. — Premières guerres. — Loi
agraire j colonies. — Les XII Tables. — Prise de ycies par les
RoAiains , de

Rome par les Gaulois 461

LIVRE II. Conquête du monde

Chapitre I^{er}. Conquête de l'Italie centrale. — Guerre des Samnites, etc.

Chap. II. Suite du précédent. — Conquête de l'Italie méridionale. — Guerre de Pyrrhus, ou guerre des Mercenaires grecs en Italie,

Chap. III. Guerre punique, 265-244. — Réduction de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne, de la Gaule italienne, de l'Illyrie et de

l'Afrique, 238-249. . . * 245

Chap. IV. Les Mercenaires. — Leur révolte contre Carthage, 244-238. — Leur conquête de l'Espagne, 237-224. — Leurs généraux, Ha-

milcar, Hasdrubal et Hannibal 277

Eclaircissements du tome premier 297

TOME SECOND

SUITE DU LIVRE II. Conquête du monde,

Chap. V. Les Mercenaires en Italie. — Hannibal. 24^e 202. ... 4

Chap. VI. La Grèce envahie par les armes de Rome. — Philippe, Antiochus. — Antiochus. 200-189 56

Suite du Chap. VI. Rome envahie par les idées de la Grèce. — Scipion, Ennius, Naevius et Caton 74

Chap. VII. Réduction de l'Espagne et des Etats grecs. — Persée. — Destruction de Corinthe, de Carthage et de Numance. 489-434. 404

LIYRE III. Dissolution de la Cité,

Chap. I^{er}. Extinction des plébéiens pauvres, remplacés dans la culture par les esclaves, dans la cité par les affranchis. — Lutte des riches et chevaliers contre les nobles, — Les chevaliers enlèvent aux nobles le pouvoir judiciaire 455

Suite DU Chap. I^{er}. Tribunal des Gracques. 483-424 458

Chap. II. Suite de la lutte des nobles et des chevaliers. — Les chevaliers obtiennent le commandement militaire. — Marins défait les barbares du midi et du nord (Numides et Cimbres), 424-400 ... 4 Si

Chap. III. Guerre sociale. — Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cité. — Guerre sociale et civile de Marins et de Sylla. — Dictature de Sylla. — Victoire des nobles sur les chevaliers, de Rome sur les Italiens. 400-77 206

Chap. IV. Pompée et Cicéron. — Rétablissement de la domination des chevaliers. — Sertorius, Spartacus, les pirates, Mithridate. 77-64. 233

Chap. V. Jules César. — Catiline. — Consulat de César. — Guerre des Gaules. — Guerre civile. — Dictature de César, et sa mort. 63-44 267

Chap. VI. César vengé par Octave et Antoine; — Victoire d'Octave sur Antoine, de l'Occident sur l'Orient. 44-44 . 353

TABLI-E DES MATIÈRES

PRÉFACE

Premières applications de la critique à l'Histoire Romaine . .
Page 1

f S24 . Glareanus. 2

4 685. Perizonius ibid,

1738. Beaufort. S

1725. Vico 4

4842. Niebuhr 9

Ce qui resterait à dire . . . 42

Détermination de l'Histoire. de la civilisation romaine 44

Détermination de l'histoire politique de Rome 5

INTRODUCTION. — l'Italie.

Chapitre I^{er}. Aspect de Rome et du Latium moderne 47

Chapitre* II. Tableau de Vltalie

L'Italie entre les feux et les eaux_.... ihid,

Italie du nord , . 25

La Péninsule divisée en deux bandes , par les ^)ennins . . 26

Rirage oriental 27

Rivage occidental, Toscane , Campanie, Calabre . . . ihid.

Toscane (^. aussi p. 70-74 , 220) 28

Campanie 29

Calabre . . ' 30

Sur les Abbruzzes , F", pages 209-204

Chapitre III. Les Pélasges

Ancienne domination des Pélasges. 35

Les Pélasges en Italie. . 37

Les Pélasges , peuple industriel j odieux aux tribus

héroïques . 39

Extermination des Pélasges 44

Cmknm Vf, Osci,-^ Latins, Sabïns 45

Opici, Osci ^' Ausonti ^ tic. y c^est-à-dire aborigènes. . 46 Ik
se divisent en habitans des plaines (plus spécialement

Osci et Opici) , et habitans des montagnes (Sabeili^

Sabini y Samnites) 47

Plus tard , Opica signifie Campanie et Latium. . . . ibtâ,, Ana-
logie des langues osque, Sabine et latine entre elles, et

avec le sanscrit. * 48

Religion des agriculteurs des plaines 50

Religion de la nature : Satnmus-Ops, Djanus-Djana, Mamers,
dieu de la vie et de la mort . ibid.

Fors, Fortuna 52

Dieux hermaphrodites , inactifs , inféconds \ point d^art. 53 f

Sagesse agricole \ génie dur et intéressé 55

Religion des pasteurs des montagnes 58

Culte cruel de Mamers , dkn de la vie et de la mort. . . ibid.

Génie des diverses tribus sabelliennes 60

Chapitke y. Tuscii ou Etrusques 63

De Torigine des Etrusques ^ conjectures qu'autorise la diver-
sité de leurs monumens ibid.

Inductions sur l'origine pélasgique des Etrusques. ... 67

' Caractère de la contrée (f. aussi p. 220) 70

Génie sombre des Etrusques 72

Religion. — Instabilité universelle et fatale de la nature. —

Doctrines des âges, Voltumna, Janus 76

Stabilité de la vie agricole. — Divinisation de la terre. —
Consécration de l'agriculture. Tagès, Tarchon, Tar-

quin, Tyrrhenos 77

La terre mise en rapport avec le ciel, par la Divination et
l'Orient 8f

Culte des génies humains, Lares, dans V atrium, au<:our
dn/ocus, — Mânes, Larves 85

Au-dessus» grands dieux, Dii Consentes 87

Insuffisance du génie divers des Osques, et du génie exclusif
des Etrusques pour fonder la cité italique. 88

iÈ*.>^^-^;:->X^

Livre I. — OaiGINS, ORGANISATION DE. L4 GITK

Chapitkb I*. Les Rois. — Epoque mythique. — EaepUcations
conjectumles. %%

Le fondateur est un banni , un bandit , un héros. , . . ibtéi. Fils de Mars et d'une Vestale; principe occidental et oriental,

plébéen et patricien 92

Remus-Romulus « ^ . i ^ ' V / .

Analogie des histoires de Remus-Romulus et de Cyrus . . 93
An 753 avant J -G. ? Fondation de la cité , par Finstitution

de Tasile j duaUté 94

Histoire mythique du rapt des femmes iàid..

.Romulus meurt comme DSchemschid, Hercule, Sigfried, etc.
96

Numa , idéal patricien 97

Altéré par Pesprit romanesque des Grecs 98

Tullus Hostilius 400

Combat des patriciens d'Albe et deRome ; HoracesetCuriaces,
comme Remus et Romulus ibtd.

Romulus et Tullus , deux formes d'un même symbole. . . 402

Ancus , assemblage contradictoire ibid.

Domination étrusque , sons le nom des deuxTarquins, peut-être identiques. . . 105

Entre les Tarquins, 4\$'f/%*/i/f , révolution plébéienne. . . 407
Caractère symbolique de la période étrusque, ou des prêtresrois
444

509 ? Brutus , ou Finsurrection .445

Porsenna, Coclés, Mutius 447

Chapitre II. Origine probable de Rome. — République , dge
héro'ique, — Curies et centuries, — Lutte des patrie

ciens et des plébéiens» '^ Tribunal, . . . 425

Rome, d'origine pélasgo-latine ibid^

Occupée ensuite par des pasteurs Sabins , adorateurs de

^amers , ^tf/V. (Tatius» Numa.) 426

Les Romains en prirent le nom de Quirites , Mamertini, 427

Xa généalogie de Latinus symbolise ce lait 429;

Et le caractère de Borne est en effet aussi pastoral quV

gricole 428

La domination des Pélasgo-étrusques relève les Pélasgo-

latins 4So

La domination des diens des Pélasgo-étmsqncs s'associe ks

Pâasgo-latins oa plébéiens. Mastamar^enrios 4S4

Les Lucomons redeviennent les maîtres. Tar^uin le Superiie. \
SS

L^expulsion des Etrusques ne profite qu'aux patiidentsabins.
tbid.

Génie patricien , génie plébéien. 4S4

Constitution de la cité 435

La cité est Tidéal de la famille. GeUen:! n'est pas soumise au droit naturel, mais à un droit public; ••..... iS7

Le père de famille est le maître absolu , le Dieu du foyer. . 4 38

La femme, les enfans, les esclaves sont des choses • . . 439

! Le droit paternel s'étend de même sur les chiens et colons . 4
40

Tous portent en commun le nom, du père^ 4 43

Le droit , c'est \tjus quintium , droit de la lance on de la force 4 44

Delà, point de testament ; le fils hérite de l'omnipotence paternelle 4 45

Le père de famille a lç droit divin j sa parole est sacrée ; la lettre est stricte . . ^ 4 47

La cité est également soumise à la précision rythmique. . 4
48

Les plébéiens n'ont ni droit, ni pain 454

Point d'industrie ; esclavage 4 52

La guerre ruine l'agriculture 4 53

De là les dettes 454

L'emprisonnement, ks tourmens de Vergastulum^ etc. . 456

Révolte des plébéiens 4 57

Retraite sur le mont Sacré . 4 58

493 ? Tribunat. i51

Chapitre III.- Suite du précédent. — Premières guerres. — »
Xo/ af;raire; Colonies» - ^ Douze^Tables, — Prise

de Ve'ies parhs Romains, de Rome parhs Gaulois, 4 6.1

Caractère romanesque des premières guerres. ibid

Les Herniques se liguent ffvee les Romains contre les habitants
des plaines , Yolsques et Veïens Mal

Ceux-ci s^unissent aux Eques . / 4 64

Les Romains s^aggrègent les Latini et Hernici , et eitennient
les Voîsci-Equi ibnl.

Extension du nom de Latium i 65

Le peuple demande sa part du territoire jac/v'deRome, à
la possession duquel tons les droits sont attachés. . 166;

486 ? Lois agraires , demandant les uns Vager Romanus , les
autres les terres conquises H8

Vager est refusé ; en compensation , les terres conquises
sont mesurées , orientées en colonie sur le modèle de Vager. {

70

Mais la colonie reste dépendante de la métropole . «. . 1 72

Municipes * ibid,

462 ? Les Plébéiens restés à Rome ne demandent plus que les droits de la cité j Terentius ^a f75

On leur donne les terres profanes de FAventii^ 4 76

Décemvirs ihiH.

II: Introduction d^un droit plus humain

m. Efforts du législateur en faveur du passé 1 83

Dans les Douze-Tables éclate la dualité romaine. . . 185 Les Plébéiens demandent bientôt le conrtubium ; et ' le

consulat 187

444 ? Les Patriciens abolissent le consulat 188

376? Loi de Lie. Stolo 189

Victoire des Plébéiens 1 90

Guerre contre TEtrurie ibid.

395 ? Prise de Ydes. Institution de la solde 1 93

Prise de Paeries et de Tulsinies * 1 94

391 ? Invasion des Gaulois , et prise de Rome 1 95

Reconstruction de Rome « « 19\$

Chapitre 1*'. Conquête de Vltalie centrale»

—- Guerre des Sam

n//ej, e/c. 343-283 201

Aspect des Apennins 20f

LesSamnites 20S

Ils s^emparent de Capoue. Dégénération des Samnites de la
plaine , 205

Les Latins s'allient aux Gampaniens contre les Samnites des
montagnes 206

Puis ils réclament les droits de la cité romaine 207

Les Romains s'allient aux montagnards, et sont vainqueurs.
208

340-3 H. Destruction de la nationalité campanienne et latine.
. ibid,

Fourches Gaudines

3^3. Les Samnites entraînent les Etrusques dans la guerre. . . 218

Fabius bat 1^ confédérés 221

Papirius Cursor , dictfi^teur , écrase les Etrusques et les

Samnites 222

Rome, pendant la trêve» se tourne contre les Eques et les

Berniques 224

. ^99. Les Samnites descendent dans rstrurie, et s'associent les

Gaulob et Ombriens coi^tre j^ome 225

Il est défait à Bénévent

Il quitte l'Italie. 2M

Chapitre III. Guerre Punique , 265-241. ^ Réduction de la Sicile, de la Corse et de la Sardaigne; de la Gaule

italienne , de Fllfyrie et de Vistrie , 238-21 9 . . 245 La Guerre Punique a été la lutte des races indo-gemuni-

que et sémitique ihid.

Grandeur et perpétuité de cette lutte 246

La Phénicie, métropole de Carthage 247

Carthage. 250

Mœurs ,-*constitution , commerce , etc ibtd.

Esprit mercantil 257

Armées mercenaires. 258

Les Romains rencontrent Carthage en Sicile

264 . Pour la combattre , ils se créent une marine. Victoire navale de Duillius 264

Les Romains transportent la guerre en Afrique. Régulus 265

Ils se font battre huit ans en Sicile. Victoires d'Hamilcar. . 267 244 . Battus aux îles Egates, les Carthaginois se découragent et

demandent la paix 269

Pendant la paix, Rome dompte les Liguriens et les Gaulois. 270

Premières tentatives des Boies 274

232. Les Boies et les Insubres se mettent en marche* Terreur de

l'Italie 273

Rome lève trois armées 274

222. Victoire de Flaminius et de Marcellus. Puissance de Rome. 275 Chapitre V. Les Mercenaires» — Leur révolte contre Cawihage f . 244-238. — Leur conquête de f Espagne , 337-^24 . — Leurs généraux , Hamilcar, Asdrupal et Han-

nibal ' 277

Les Mercenaires reviennent de Sicile en Afrique» pour se faire payer ibid^

Carthage leur demande la remise d'une partie de leur solde.
280

Ils se soulèvent et marchent sur Carthage *ibid.*

Les Afincains se réunissent aux révoltés 283

Horreur de cette guerre. (^Guerre inea^iable,)... 284

ÉCLAIRCISSEMENTS

Sur Rome et l'Italie en général 297

Sur Tanalogie des langues osque , latine et sabine avec le sans-
crit . 308

Sur la sagesse agricole des peuples italiques 308

Sur le i'frjafrum des tribus sabelliennes 316

Sur la DÎTination des Etrusques 317

Sur ie /[^]/7i/>/tf/» étrusque .•.•.-.*.-.* 319 Sur le respect des
formules et de la lettre stricte chez les Etrusques et

les Ronudas. 321

Sur les cérémonies de la fondation des villes , etc 324

Sur la loi agraire. . .-..•. 326

Sur Fidenlité de noms de ceuiL qui proposent les lois agraires
.. 329

Surks Colonies<etlesMunicipes • *ibid.*

Sur les lois des Douze-Tables , comparées aux lois grecques . .
. 335

Sur l'histoire des Décemvirs , et les Douze-Tables .- 340

Sur les formules jvricfiques. -^ Idée de THistoire romaine,
selon

M. GaDS 357

Monumens des anciennes langues de Tltalie 367

Sur rincertitnde de Thistoire des premiers siècles de Rome. « .
378

Annibal passe ks Apennins

Bataille de Tnsymène ^^

Fa^^ins, nommé prodictateiur par les nobks 20

Il temporise et abvniltotne les alliés 24

JLe peuple élèye an consiit Ter. Yamn 23

Les noUet lui opposent PaulosEmilius 24

2U.BaUinedeG«nnes i^*d.

Hènnasal passe rbiterIÇapone 28

Il demande en Yaîn dessecours en Espagne et à Carthage. . SO

et s'allie la Macédoine S2

Hannibal repasse en Afrique

2Q2. JBat^e de Zama. 50

Soumission de Carthage , . 52

Hannibal réferme Carthage • . . 54

CnAPiTas VI. . La Grèce envahie par icf armes de Rame. —

Philippe, jéiitfochus.200ⁱ 99 56

Sitiution du monde. ibid.

Présomption et faiblesse des successeurs d' Alexandre. . . 57

La Grèce et la Macédoine se détruisent l'une par Fautre. . 59

LesRomains détruisent les Galates

CaipiTKi VI (Suite du). Rome envahie par les idées de la Gtète,

Scipion • Eïïimius , ^avius et Caton 7\

Anciennes relations de Rome «Tec la Grèce ibid,

La Mythologie grecque associée à la Mythologie italique. . 72

Les Grecs écrîTent PHistoire romaine 74

Dioclès, Fahius Pictor, Cincius, Gatton, Pison , Talërius

d'Antium , Tite-Lire , Denys d^Halycaraasse. ... 78

Histoires romanesques des Fabii, des Quintii, des Mards, etc.
gO

Les Romains favorisent ou imitent la littérature grecque . 83

Ennius et Scipion 84

Le campanien Naevius relève la littérature nationale, et attaque les Scipions 89

11 meurt persécuté et banni 92

Après lui , Caton , appelé à Rome par la famille populaire
des Valérius . . . ^ ^

Sa rudesse italique. Vie dure, ^ et inacceptable sévérité . . 96

Il attaque l'insolence et la corruption des nobles . . . 400

\ 87. Chute des Scipions ibid,

Chapitre VII. Réaction de l'Espagne et des Etats grecs. —
Persée, •-> Destruction de Corinthe, de Carthage et

de Numance. 199-146

Les idées et les religions de l'Orient s'introduisent à leur
tour dans Rome ibid.

■ Mœurs corrompues et atroces 440

et la politique perfide et cruelle 408

472. Persée, fils de Philippe , s'unit à tous les ennemis de .

Rome .440

Et lui déclare la guerre 444

Rome envoie contre lui Paid Emile •. 443

LIVRE III. — DissoLOTioV de la cit

Chapitre I*'. Extinction des Plébéiens pauvres , remplacés dans la culture par les esclaves ; dans la cité par les affranchis, — Lutte des riches et chevaliers contre les nobles, — Tribunal des Gracches, 4 33-4 28.— £^5 chevaliers enlèvent aux nobles le pouvoir judiciaire, 435.

Le peuple romain s'éteint ibid.,

L'Italie se "peuple d'esdares 436

Rome se peuple d'affranchis 437

La constitution de Rome , fondée sur une aristocratie d'ar- • gent, suffisait pour amener la misère et la dépopulation. 444

Les riches envahissent toutes les terres 4 43

Riches divisés en nobles et chevaliers 4 46

Les nobles laissent usurper aux chevaliers les domaines publics ibid.

Toutes les terres deviennent pâturages j l'agriculture se réfugie à Rome. et y vit de son vote. ./.... 447

Les censeurs la lui ôtent 4 48

Autour de Rome, Municipales, Colons, Latins, Italiens[^] . 449
 tous aspirent à entrer dans Rome, dans la dté. . . . 454
 4 38. Première guerre des esclaves . 455
 BAPiTRE !•» (Suite du). Tribunal des Gracches. 4 33-4 24 . . .
 4 58
 Origine et éducation des Gracches. . 4 59
 Tibérius Gracchus . . . 4 63
 i 33. Premières lois agraires , pour totctt les riches à rendue te
 domaine public usurpé. 464
 Tibérius, tout en favorisant les pauvres , cherche à s'appuyer
 sur les chcTalien , ennemis natnveb des lois agraiitt . i 66
 Les nobles Tattaquent et ie tuent ... » . . . , 467
 Le sénat ordonne Fesécutio[^] de la loi agraire* Difficultés, i 71
 Les Italiens chargent Sdpion Emilien de la hnt abolît. . 4 73
 * Scipion , hai de la populace de Rome) il est trouvé mort
 dans son lit » ibt'd.
 Caïos Gracchus .474

Caïus succombe et se tue tbîd

CitAPiTRfi n. Suite de la iutie des nobles et des ehegaliers. Les

chevaliers obtiennent le commandement militaire[^] — Marias défait les Barbares du midi et du nord

{ Numides et Cimbres). ibid. 484

HS. Caius Marins protégé par Métellus.. 482

part pour la guerre de Jugurtha 483

Jugurtha relève la nationalité numide 484

Extermine les Cimbres à Yerceil

L'esclavage introduit des multitudes de barbares dans l'Empire 202

Le Sénat décrète l'asservissement des hommes libres rendus comme esclaves en Sicile 205

puis se rétracte, effrayé de leur nombre 204

405-4. Révolte des «esclaves ^ défaits par Manins Aquilius . . .' ibid.

Chapitre III. Guerre sociale, — Les Italiens obligent Rome de leur accorder le droit de cité. — Guerre sociale et civile de Marius et de Sylla. — Dictature de Sylla, — Victoire des nobles sur les chevaliers, de Borne sur les Italiens. 100-77 206

Marius fait proposer par Saturninus une distribution de terres aux alliés d'Italie ibid.

Marius laisse lapider Saturninus . 207

94 . Drusus demande pour les Italiens le droit de cité 208

Les Italiens se liguent contre Rome 240

88. Conduite équivoque de Marius. Pompéius et Sylla terminent

la guerre ...- ^... 242

Ses succès en Grèce

Il bat Mitbridate et dépouille l'Asie 249

Cependant Cinna reprend le parti italien et rappelle Marius . 220

83. Retour de Sylla. Le jeune Pompée se joint à lui. ... 222

Massacres et proscriptions 224

Sylla prend la tyrannie sous le nom de dictateur. ... 225

Il rend au Sénat le pouvoir judiciaire, etc . ; ... ibid

Il meurt trahi et assassiné

Continuation de la guerre d'Asie. Tigrane et Mithridate. . . ibid.

75-69. Victoires de Lucullus, puis des généraux de Sylla. . . 238
Haine des chevaliers [dont il réprime les exactions , il est

rappelé i 242

73. Guerre serrile en Italie. Spartacus. Ses victoires . . . 243

Crassus. Défaite et mort de Spartacus 247

71 . Pompée extermine le reste des esclaves 250

Pompée se tourne vers les chevaliers et le peuple . . . 251 Cicéron, chargé de faire le procès à la noblesse dans la personne de Verres 255

Pompée rétablit les comices par tribus , 6^{te} au Sénat le privilège du pouvoir judiciaire , et le fait partager aux chevaliers et aux tribuns 257

Les chevaliers font donner à Pompée la direction de la guerre contre les pirates , et un pouvoir absolu . • . 258

68. Pompée les réduit en soixante-treize jours et se les concilie. 262

Il achève la guerre de Mithridate

Chapitre t. Jules-César, — Catilina, — Consulat de César, — Guerre des Gaules, — Guerre civile, — Dictature de

César et sa mort, 63-44 267

Origine de César ibid.

Sa jeunesse audacieuse, dissolue et prodigue 268

César , rhomme de Fhunuinité 269

Caton , rhomme de la loi 270

Situation de Pltalie. Bouleversement de la propriété. . . 272

66. César accuse Passassin de Satuminus : Cicéron le défend . .
275 Le tribun Rullus propose une loi agraire. Cicéron la combat,
ibid.

Catilina conspire avec tous les hommes ruinés 277

63.' Cicéron se met à la tête des riches, des chevaliers , et
chasse

Catilina 279

GatiHna dédit et tué 280

Uil

Consulat de César ' 2B

César propose et fait passer une loi agraire 28^

Il se fait dodner les deux provinces de Gaules . 28() Dans la
Gaule transalpine, deux partis : \°\e parti Gallique , ou des chefs
de Clans ; 2° le parti Kinurique ou du Di'ui^

disme 5 l'hérédité et rélection 287

A la tête du second , les Edues ; à la tête du premier , les

Arvemes et les Séquanes 291

Les Séquanes appellent contre les Edues les Suèves, qui oppriment les uns et les autres iôûi.

Un Edne, Dumnorix , appelle contre les Suèves les Helvètes.
/7>/W.

Un Druide, frère de Dumnorix, appelle les Romains . . 292

César repousse les Helvètes

et chasse les Suèves 294

Les Gaulois du nord se coalisent contre César , appelé par les
Edues » les Sénons et les Rhèmes 295

57. Guerre pénible de César contre les peuples de la Belgique .
290

56. U réduit les tribus des rivages et l'Armorique 297 55.
II fallait frapper les deux partis dont se composait la Gaule, dans
la Germanie et dans la Bretagne, i ° César passe le

Rhin 298

2" U passe en Bretagne 299

54-53. L'insurrection éclate en Gaule de toutes parts . . . 30 <

Soulèvement et extermination des Eburons tbûL

Soulèvement des Camntes, Arvemes, etc

César accourt de l'Italie, prend Genabum (?t Novioduñium . 303

Soldièvement des Edues 304

César assiège dans Alésia le vercingélorix 305

54 . Il la prend, et réduit rapidement toute la Gaule. . . . 30(5
Ce qui se passait à Rome pendant l'absence de César . . 308 Clo-
dius , suscité contre Cicéron par Césat et Pompée. . . 310

52. et assassiné par Milon , que Cicéron ne peut sauver de
l'exil. 34 i

55. Crassus s'était fait donner pour province la Syrie , la
guerre

desParthes 512

Triomphe de César

Le génie cosmopolite du Dictateur commence Tinitiation de

rhumanité au nouyel empire 338

45. César achève les Pon^iens en Espagne. Bataille de Manda.
340 Retour à R«mc. César méprise Rome , et accepte les bon-

neurs odieux que lui défère le Séi^at 342

U forme le projet d'un code universel j il vent joindre les

deux mers de la Grèce 343

et faire entrer TAsie dans TEmpire . . 344

Conjuration de Brutus et de Cassius ibid,

Le1)ruitcourt^César veut se faire roi 346

Battu d'abord par les flottes de Sextus

Octave l'emporte} Sextus meurt en Orient (35). . . 379

Succès d'Antoine en Orient ibid.

Il adopte les mœurs de l'Asie. Cléopâtre 380

La lutte d'Antoine et d'Octave est la lutte de l'Orient et de

l'Occident 384

Antoine attire à Alexandrie tout le commerce de l'Asie . 385

Son expédition contre les Parthet» 386

34. Il siège à Alexandrie sois les attributs d^Osiris, et déclare

fils de César le fils de Cléopâtre , 389

32. Octave le fait déclarer ennemi public par le Sénat ... 390

34 . Bataille d^Actium. Gléopâtre s^enfuit avec sa flotte.
Antoine

la sait. S95

Cléopâtre livre à Octave Péluse et l'entrée de TEgypte. Antoine
se tue \ . . . 396

TOME II

lisez animadversiones.

lisez fides Vov.

lisez Tyrrhëniens.

lisez itiprictum, lisez Regillensis.

P. 435, dans le titre, 433-423, lisez 433-424. *;

P. 449, ligne 45. tribus, lisez tributs.

P. 264, note, E'Ke^louç , lisez eV KeXloyç. î

P. 294, ligne 4 sqq. A la tête de la ;o/iew/>rf se trouvaient les Edues^ à la tête de la seconde les Arvernes et les Séquanes. Ainsi commençait dès- lors réterndie guerre de la Bonrgogne et de la Franche-Comté.

Lisez :

A la tête de k seamâe , se trouvaient les Edues 5 à la tête de Isi première, les Arvernes et les Séquanes. Ainsi commençait dès- lors l'opposition dt* la Bourgogne (Édues) et de la Franche-Comté (Séquanes).

P. 34 8 . notes ; ^ . C/V. lisez /?. CiV.

F: Gaéi. lisez B. Gnll.

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/historeromaine01michgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.